

Nouvelles annales des
voyages, de la géographie et
de l'histoire : ou Recueil des
relations originales inédites,
[...]

. Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire : ou Recueil des relations originales inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers ; des voyages nouveaux, traduits de toutes les langues européennes ; et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les moeurs et les arts des peuples, ainsi que sur les productions et le commerce des pays peu ou mal connus : accompagnées d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie / publiées par MM. J. B. Eyriès et Malte-Brun. 1859.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

*Nouvelles
Annales des
Voyages...*

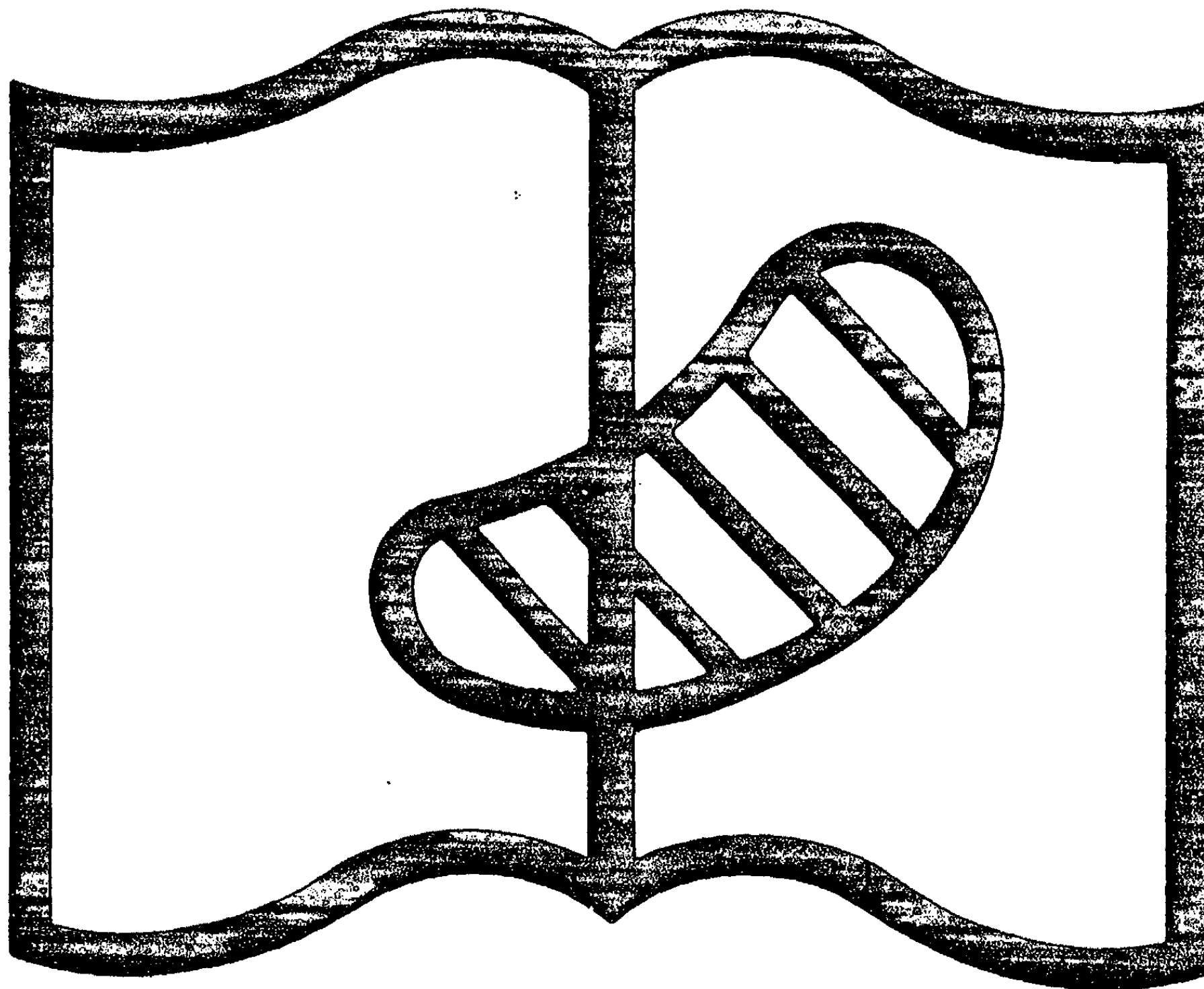
Ge.FF 6005

Volume 162

Sixième série

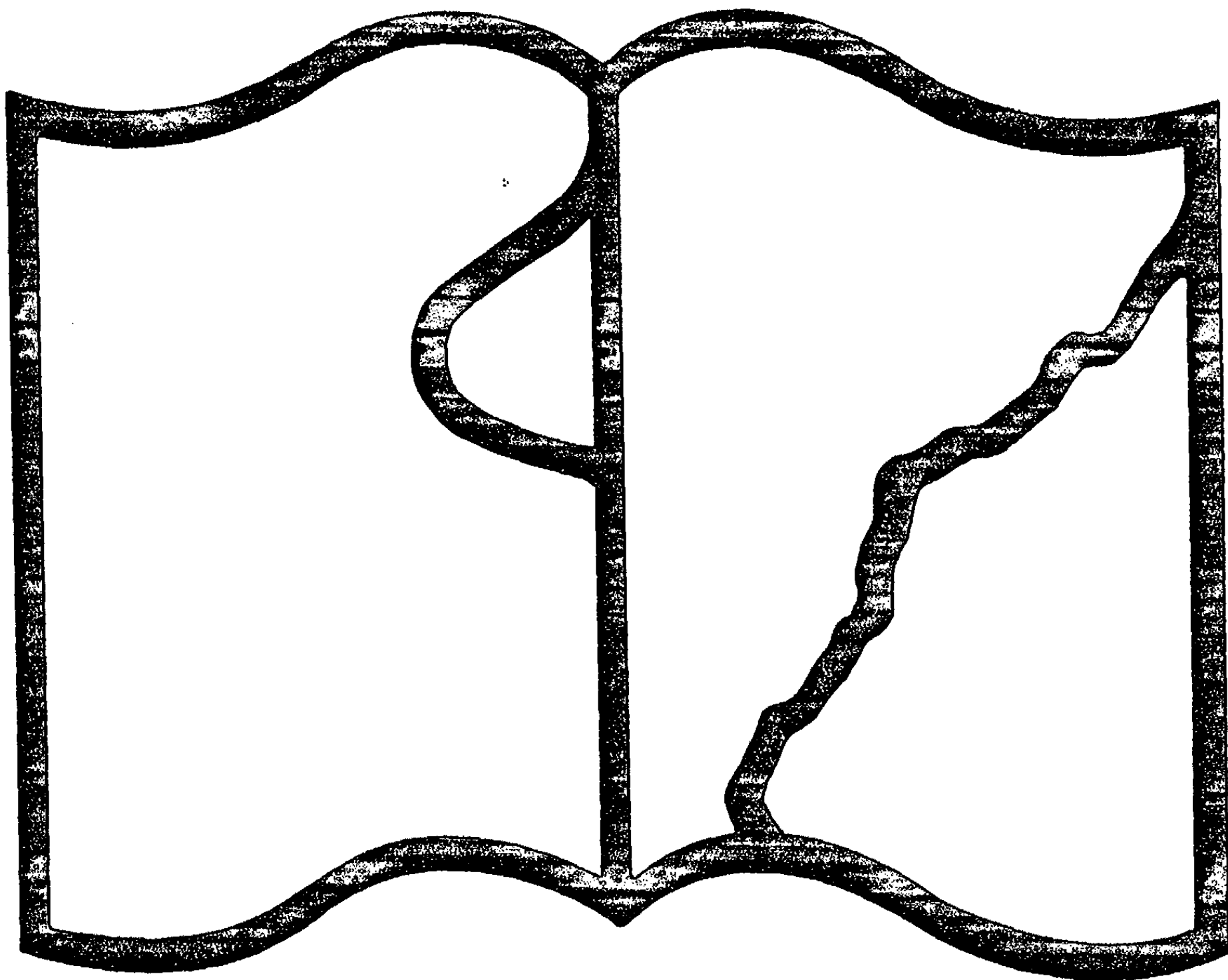
1859

Tome 2



Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés

Original illisible
NF Z 43-120-10



Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés

Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

27

105

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

SIXIÈME SÉRIE. — CINQUIÈME ANNÉE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Co, 26, rue Racine, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE,

AVEC CARTES ET PLANCHES,

RÉDIGÉES

PAR V. A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ I. R. GÉOGRAPHIQUE DE VIENNE, ETC.

ANNÉE 1859.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE
ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF
SUR
LA JAMAÏQUE
AVANT LA CONQUÊTE ANGLAISE
ET SUR L'ORIGINE DES NÈGRES MARRONS,
AU POINT DE VUE DES MISSIONS CATHOLIQUES.
LETTRE ADRESSÉE
A MONSIEUR J. E. DUPEYRON, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA JAMAÏQUE.

Paris, 29 décembre 1858.

Mon très-révérend Père,

Le temps ne m'a pas fait oublier l'accueil cordial et si hospitalier que j'ai reçu de votre Grandeur, dans votre résidence de Kingston, à mon retour de l'Amérique-Centrale en Europe, durant l'année 1857, et je n'ai pas gardé un souvenir moins précieux des prévenances dont j'y ai été l'objet de votre part et de celle de vos aimables et dignes coopérateurs. Des

occupations pressantes m'empêchèrent, au commencement de mon arrivée en France, de penser à rédiger immédiatement le petit travail que vous m'aviez indiqué, et ce n'est que depuis quelques semaines que j'ai pu réunir les documents relatifs à l'histoire ecclésiastique de votre Vicariat Apostolique, antérieurement à la conquête britannique. Ces documents sont, toutefois, fort rares et d'une extrême brièveté; mais je crois qu'ils ne seront pas sans intérêt pour le troupeau confié à vos soins paternels, et que les sujets de la Jamaïque, en général, ne verront pas sans quelque plaisir les détails que mes recherches m'ont permis de réunir ici.

Je n'entrerai point dans de longues descriptions de cette île, que les voyageurs anglais ont décrite, sous les rapports physiques, avec plus de talent et de vérité que je ne saurais le faire; quelques courtes notions suffiront ici pour en donner une idée aux lecteurs européens. On sait qu'après Haïti et Cuba la Jamaïque est la plus grande des Antilles; vue de la mer, à quelque distance, ses premiers aspects rappellent au voyageur arrivant du continent voisin le souvenir des régions qu'il vient de quitter. Ses hautes montagnes, d'un bleu foncé, d'où leur vient le nom de *Blue Mountains*, tranchant sur l'immensité de l'horizon, ont la coupe particulière aux Cordillères du Mexique et de Guatémala, et les mêmes tons harmonieux dans leurs contours. Plus on s'approche, plus on leur trouve de ressemblance; c'est le même caractère dans les contre-forts gigantesques

qui leur servent de point d'appui sur l'Océan, dans leurs formes massives, et jusque dans les anfractuosités étonnantes dont elles ont été sillonnées par les convulsions volcaniques auxquelles elles doivent leur origine ; c'est comme partout, dans les scènes de la nature américaine, sous le ciel des tropiques, la sublimité imposante des lignes unie à la grâce et à la variété des couleurs.

La découverte de la Jamaïque est due à Christophe Colomb, qui reconnut pour la première fois ses côtes le 14 mai 1494 ; de nombreux canots, remplis d'indigènes armés, entourèrent alors ses navires, et il fallut plusieurs décharges d'arbalètes pour vaincre leur hostilité. Ils parurent aux Espagnols supérieurs en intelligence et en industrie à ceux des autres îles ; ils se distinguaient surtout par la finesse et la solidité des tissus qu'ils fabriquaient, non moins que par l'art avec lequel ils construisaient leurs habitations et leurs pirogues. C'étaient eux qui fournissaient principalement les populations voisines d'étoffes de coton et de hamacs, dont la force et la beauté n'avaient point d'égales dans les Antilles. Quant à leurs coutumes, à leur gouvernement et à leur religion, c'étaient les mêmes absolument qu'à l'île Espagnole (Haïti) et à Cuba, et ils n'avaient point d'autre langue.

Ce ne fut toutefois qu'en 1503 que Colomb prit terre à la Jamaïque ; chassé par les Indiens de Veragua, il y aborda à la suite d'une violente tempête, et fut accueilli avec bienveillance par ses ha-

bitants, qui fournirent à ses gens tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin. Mais la mésintelligence ne tarda pas à éclater parmi les Espagnols, qui, pour la première fois depuis la découverte de l'Amérique, se séparèrent en deux camps. Colomb fut alors abandonné d'une partie des siens ; les autres, par leurs mauvais procédés à l'égard des indigènes, se les aliénèrent à leur tour, et, au milieu de sa détresse présente, l'amiral se vit encore menacé de se voir privé des vivres qu'ils s'étaient accoutumés à lui fournir. Une éclipse de lune devait avoir lieu ; il se servit de cette circonstance pour épouvanter les chefs, et leur annonça que le ciel, irrité de leurs mauvaises dispositions, leur retirerait son flambeau, et que la nuit suivante la lune cesserait de se montrer. On se moqua de cette menace ; mais lorsque l'astre eut commencé à s'éclipser, les Indiens, remplis de terreur, accoururent auprès de Colomb, en le suppliant de détourner d'eux la colère céleste. Ils lui apportaient en même temps des corbeilles chargées de vivres de toute espèce, en lui promettant toute satisfaction pour l'avenir. Alors il s'engagea à prier pour eux le Dieu des chrétiens, et la réapparition de la lune confirma pleinement les innocents insulaires dans l'idée qu'ils avaient conçue de sa puissance.

On ne songea néanmoins que quelques années plus tard à coloniser la Jamaïque. Juan de Esquivel, commissionné par don Diégo Colomb, fils de l'amiral, mit à la voile de l'île Espagnole en no-

vembre 1509, et ayant été débarquer sur la côte septentrionale, il fonda, avec soixante-dix hommes, son premier établissement près du lieu où, six ans auparavant, le parti opposé à Colomb s'était retiré d'abord ; c'était un grand village indigène du nom de *Maymà*, qu'il changea en celui de *la Nueva Sevilla*, en mémoire de sa ville natale. La colonie s'accrut rapidement ; mais les Espagnols ayant commencé, ainsi que dans les autres Antilles, à distribuer les indigènes par districts et à se les répartir pour cultiver les terres, ceux-ci, peu accoutumés à cette oppression nouvelle pour eux, s'enfuirent de toutes parts dans les bois et les montagnes, où ils ne tardèrent pas à prendre ouvertement les armes. Esquivel se saisit des principaux chefs, et, les ayant mis à mort, il obligea promptement, par les menaces, les autres à rentrer sous le joug et à se soumettre.

Cette conquête s'acheva ainsi en peu de temps, sans autre effusion de sang, et dans le cours de l'année 1510, le Jamaïque, déjà tout à fait réduite, était considérée comme une des plus belles possessions de la couronne de Castille ; si elle n'était pas bien riche en métaux précieux, elle fabriquait considérablement d'étoffes de coton et des hamacs d'une qualité supérieure. Qu'on joigne à cela l'heureuse fécondation des troupeaux qu'on y avait amenés, multipliant à vue d'œil, la fertilité exubérante du sol et l'abondance des provisions de toute sorte, qui en firent, durant un demi-siècle, le grenier des Antilles et l'entrepôt du commerce avec toutes les côtes du continent voisin.

Esquivel voyant dans cette prospérité des biens de la terre l'espoir de s'enrichir, négligea les travaux des mines, où tant de milliers d'indigènes continuaient à périr dans les autres îles ; aussi le sort des insulaires de la Jamaïque était-il comparative-ment plus tolérable que partout ailleurs dans les îles et sur le continent. Au rapport d'un navire anglais qui parut quelques années après dans ses parages, on y voyait alors plusieurs plantations importantes de cannes à sucre, et l'on y récoltait d'assez bon vin, produit des vignes qu'on y avait plantées.

Les pères hiéronymites, qui veillaient à la fois aux affaires de l'administration spirituelle et temporelle de l'île Espagnole, paraissent avoir eu d'abord sous leur tutelle immédiate la chrétienté naissante de la Jamaïque ; mais c'est de l'année 1514 que date la première fondation ecclésiastique de quelque considération dans cette île. Par patente royale, son église fut érigée en collégiale, dont le premier Abbé fut le célèbre Pedro Martir de Angleria, protonotaire apostolique, et auteur de plusieurs ouvrages encore aujourd'hui fort recherchés des historio-graphes de l'Amérique. Pedro Martir était né à Arona, dans la haute Italie, et avait successivement été employé par ses souverains, Ferdinand, Isabelle la Catholique et Charles-Quint, dans des négociations importantes ; il cumulait, avec son titre d'Abbé de la Jamaïque, une des dignités du chapitre métropolitain de Grenade et une place dans les conseils du monarque. Ne pouvant se rendre en personne à

la Jamaïque, il n'en travailla pas moins à l'accroissement de l'Église, et donna de ses deniers 60,000 ducats pour la construction de sa collégiale. Il mourut en 1525; mais, quelques années avant sa mort, il avait renoncé à son titre d'Abbé, dont l'investiture avait été donnée au docteur Sancho de Matienzo.

Celui-ci étant décédé en 1523, le licencié Andrès Lopez de Frias, protonotaire apostolique, fut élu à sa place; mais la même année, le roi d'Espagne l'ayant élevé à un poste plus important, donna la collégiale de la Jamaïque à Frai Luis de Figueroa, prieur de la Mejorada d'Olmedo, de l'ordre des Hiéronymites, nommé à l'évêché de la Concepcion de la Vega, dans l'île de Saint-Domingue, et président de l'Audience royale des Antilles. L'église abbatiale de Sevilla, avec les autres édifices de la collégiale, paraissent avoir été achevés durant son administration, le roi y ayant contribué alors pour une somme de 60,000 ducats. Ce prélat dota également Sevilla d'un hôpital, et travailla constamment à concilier les intérêts spirituels et temporels des indigènes avec les exigences de son gouvernement et celles bien plus grandes des sujets de la couronne.

Figueroa étant mort en 1527, don Sebastian Ramirez de Fuenleal, auditeur de Grenade, fut choisi pour le remplacer à la fois dans ses divers emplois; il y joignit la dignité d'Abbé de la Jamaïque. Fuenleal est trop connu dans l'histoire de ces contrées pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans beaucoup de détails pour faire son éloge; ses travaux en faveur des

indigènes, si cruellement persécutés par ses compatriotes, feraient à eux seuls la matière d'un volume non moins précieux pour sa mémoire que pour les annales de l'Église du Nouveau-Monde. Transféré, en 1530, à la présidence de l'audience royale de Mexico, Fuenleal exerça dans ces contrées nouvellement conquises son zèle accoutumé, et le premier y fit mettre à exécution les sages règlements que la cour avait faits en faveur des Indiens, dont il ne cessa d'être le père et le protecteur; il y garda sa dignité d'évêque de Saint-Domingue avec celle d'Abbé de la Jamaïque, auxquels il ne renonça qu'en 1535, lors de son retour en Espagne et de sa promotion à l'évêché de Cuenca. Il eut alors pour successeur Alonzo de Fuenmayor, déjà président de l'Audience royale des Antilles, mais il m'a été impossible jusqu'à présent de découvrir s'il reçut comme les autres le titre d'Abbé de la Jamaïque. Ce qui est certain, c'est que les chefs de cette collégiale continuèrent, jusqu'à l'époque de la conquête de cette île par les Anglais, à prendre leur titre officiel de la Sevilla de Oro, quoique, dès l'an 1558, ils eussent fixé leur résidence dans la ville de Santiago de la Vega.

Malgré l'ancienneté de son titre et la priorité de sa fondation, Sévilla perdit promptement son rang de capitale de la Jamaïque. Francisco de Garay ayant été nommé, à la place d'Esquivel, au gouvernement de cette île, avait fondé, vers l'an 1518, à quatorze lieues de Sévilla, et sur la même côte, la co-

lonie de Melilla, au fond de la baie où Colomb avait abordé la première fois, et à laquelle celui-ci avait donné le nom de Santa-Gloria. Vers la même époque, deux autres établissements lui durent leur origine : Oristàn, sur la côte du sud-ouest, également à quatorze lieues de Sevilla, et Santiago de la Vega. Cette dernière colonie, si humble dans ses commencements, était destinée à survivre à toutes les autres ; elle fut établie dans une belle vallée, sur la rivière de Cobre, à quatorze lieues environ de la côte méridionale de l'île, et reçut dès lors le nom de Santiago, qui, par patente royale, avait été conféré à l'île entière de la Jamaïque, en 1514. C'est la ville connue aujourd'hui vulgairement sous celui de Spanish-Town. Grâce à l'agrément de sa situation, elle ne tarda pas à l'emporter sur Sevilla, et don Diego Colomb, fils de l'amiral, par ordre de qui elle avait été fondée, lui ayant donné le rang de capitale, en prit le titre de marquis de la Vega, qui demeura pendant longtemps celui des fils aînés des ducs de Veragua, descendants de l'illustre navigateur.

Sevilla, exposée journellement aux entreprises des boucaniers ou flibustiers, qui exploitaient les Antilles, se vit peu à peu abandonnée du plus grand nombre de ses habitants dans le cours même du xvi^e siècle ; c'est pour échapper à ces déprédations que le chapitre finit par se transférer à Santiago de la Vega. Sous la protection des évêques de Saint-Domingue, une magnifique église fut érigée dans cette ville pour remplacer la première abbatiale ;

d'autres églises et plusieurs grandes chapelles s'y élevèrent rapidement à côté de la collégiale, qui rivalisèrent bientôt, par la pompe et l'éclat de leurs solennités, avec celles des autres colonies espagnoles de l'Amérique. La prospérité de Santiago atteignit son apogée sous le règne de Philippe II ; la réunion de la couronne de Portugal à celle d'Espagne y amena alors un grand nombre de Portugais, mais leur activité et leur industrie, en faisant honte à la mollesse des Espagnols, y fomentèrent des haines et des jalousies qui ne tardèrent pas à amener sa décadence. La population indigène, ruinée déjà par les épidémies et les mauvais traitements de ses maîtres, achevait de disparaître, et les nègres qu'on amenait de la côte d'Afrique ne suffirent pas pour ranimer l'agriculture. Le commerce de la Jamaïque décroissait chaque jour, et l'île se trouvait plus que jamais exposée aux incursions des flibustiers et des corsaires anglais.

Avant la fin du xvi^e siècle, Sevilla n'était déjà plus qu'un village désert, envahi par la végétation vigoureuse de ce sol magnifique. C'est aujourd'hui une plantation qui a conservé son nom. Au milieu des champs de cannes à sucre se dressent les ruines de l'église abbatiale, édifiée par les soins de Pedro Martir de Angleria, et qui rappelleront longtemps encore le souvenir de la puissance et de la foi de la catholique Espagne. Tandis que Sevilla achevait de se dépeupler, Santiago de la Vega s'enrichissait à ses dépens. Mais cette nouvelle capitale

allait avoir bientôt, à son tour, ses jours de douleur. En 1596, elle fut prise et pillée pour la première fois par sir Anton Shirley. Trente-neuf ans après, elle était surprise de nouveau par le colonel Jackson, qui s'y forçait une entrée l'épée à la main, et qui ne la quitta qu'en se faisant payer par ses habitants une rançon considérable et en enlevant tout ce qu'elle renfermait de précieux. Enfin, en 1655, à la suite d'une tentative inutile sur l'île d'Hispaniola, l'amiral Penn se porta avec une flotte anglaise sur la Jamaïque : il y débarqua sans coup férir, et le drapeau de saint George y fut arboré pour n'en plus descendre. Le général Venable, qui commandait les troupes de débarquement, ne voyant aucune apparence de défense, envoya sommer les autorités espagnoles de Santiago de se rendre auprès de lui.

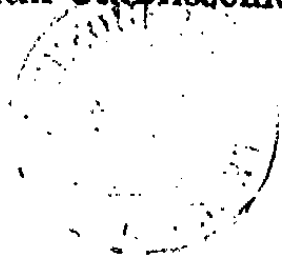
Celles-ci ne s'attendaient pas le moins du monde à une attaque : elles furent frappées de ce message comme d'un coup de foudre. Le gouverneur Sasi se décida à obéir. Accompagné de l'Abbé et de quelques-uns des citoyens les plus marquants de la ville, il s'aboucha avec Venable, qui lui fit connaître alors sa volonté de prendre possession de l'île au nom de l'Angleterre. Malgré la difficulté de se mettre actuellement sur la défensive contre une armée disciplinée, nombreuse et fanatique, quelques officiers portugais, soutenus par l'Abbé, s'efforcèrent de relever le courage du gouverneur. Mais Sasi était un vieillard sans énergie. Il eut la

faiblesse de souscrire au traité que lui présentait Venables, abandonnant ainsi lâchement les droits du roi son maître.

Cette nouvelle jeta la consternation parmi les habitants de Santiago. Indignés à l'idée seule d'obéir à un gouvernement hérétique, et confiants dans le secours de la métropole, ils préférèrent la vie sauvage du désert à la honteuse soumission qu'on exigeait d'eux. Excités par les paroles courageuses de l'Abbé et des officiers portugais, ils se retirèrent avec leurs biens et leurs esclaves au fond des montagnes, où Sasi lui-même se vit forcé de les suivre pour ne pas rester seul dans la ville. Venables considérant cette fuite comme des hostilités ouvertes, marcha aussitôt sur Santiago de la Vega et en prit possession au nom de l'Angleterre. Ivres de fureur et de fanatisme, les soldats se livrèrent à tous les excès dont ils étaient capables. Les édifices publics et particuliers furent pillés et saccagés, et les monuments élevés par la religion furent surtout les objets de leurs outrages. On le comprend facilement. Cromwell étendait alors son *protectorat* sur les îles Britanniques; c'était le moment où le puritanisme lançait ses flammes les plus ardentes. Dans l'espoir de découvrir des trésors cachés, les vainqueurs de Santiago s'y livrèrent à la plus effroyable dévastation. La somptueuse église abbatiale fut renversée de fond en comble avec ses hautes tours, et ses cloches furent fondues pour satisfaire l'avidité de la soldatesque. Deux autres églises, la *Santa Cruz*

Blanca et la *Santa Cruz Colorada*, après avoir subi les plus affreuses profanations, partagèrent le sort de la collégiale. Deux seulement furent épargnées pour être transformées plus tard en temples du protestantisme anglican. C'est alors que Santiago de la Vega perdit son nom pour prendre celui de *Spanish-Town*.

Ses habitants, retirés dans les profondeurs les plus inaccessibles des montagnes, continuèrent à s'y défendre durant plusieurs années. Pendant ce temps, la Jamaïque se peuplait d'Anglais et d'Écossais, auxquels furent partagées ses terres fertiles. Pour y augmenter le nombre des femmes, on y transporta, par ordre du protecteur, cent jeunes filles irlandaises qu'on enleva à leurs familles : ce fut là la base de la nouvelle colonie. Je ne la suivrai pas dans ses progrès et ses accroissements ; on sait qu'elle devint avec le temps une des plus florissantes des Antilles. Mais cette prospérité n'empêcha pas les montagnes de se maintenir en état d'hostilité vis-à-vis des Anglais. Après que les principaux colons espagnols se furent retirés de l'île, les autres continuèrent avec leurs esclaves, devenus libres par ce contact, à soutenir une indépendance armée contre les nouveaux maîtres de la Jamaïque. Leurs bandes s'exerçant à une espèce de guerre de rapine, devinrent promptement redoutables. Elles durent leur complète organisation à un nègre aussi brave qu'intelligent, le célèbre Juan de Bola, dont les entreprises sur les nouveaux établissements britanni-



ques n'eurent que trop souvent de sanglants succès. Ce fut là l'origine des *cimarrones* ou nègres *marrons*. Les efforts des colons anglais réussirent avec le temps à les exterminer partiellement, et Juan de Bola ayant accepté les offres brillantes du gouvernement, entraîna éventuellement quelques bandes à se soumettre à son exemple. Mais elles ne furent jamais entièrement réduites. Dans l'espace d'un demi-siècle, elles redevinrent si formidables, que les magistrats se virent obligés, en 1730, de prendre des mesures d'urgence pour pourvoir au salut de la colonie.

On ne parvint cependant pas à les réduire entièrement. Sous le commandement de Cudjoe, nègre habile et entreprenant, les Marrons se virent en état de défier toute la puissance des blancs. Des mois et des années s'écoulèrent dans un état d'alarmes continuelles, sans qu'aucune des expéditions qu'on envoyait contre eux parvint à les réduire. Les Marrons, loin de diminuer, voyaient grossir leurs rangs par l'adjonction de tous les esclaves fugitifs des plantations britanniques : ils suivaient le cours de leurs déprédations, versant sans remords comme sans crainte le sang de leurs adversaires, chaque fois qu'ils éprouvaient quelque refus obstiné de leur part. On songea alors à établir des avant-postes fortifiés au sein même des montagnes, en les cernant peu à peu par ces travaux dans leurs retraites inaccessibles. Ce système obtint quelques résultats avantageux. Les bandits

confinés aux bois et aux rochers où ils se dérobaient à la justice coloniale, quoiqu'à l'abri de toute poursuite, se virent réduits insensiblement à des extrémités cruelles, et le manque de subsistance finit par accomplir ce que tous les efforts réunis de la population blanche n'avaient pu obtenir.

Le gouvernement, informé de leur détresse, leur offrit une capitulation honorable, et un traité de paix fut signé entre leur chef Cudjoe et le colonel anglais Guthrie. De nombreux privilèges leur furent accordés. On les reconnut comme des hommes libres : 1,500 acres de terre furent octroyés pour leur subsistance, et leur chef fut investi du droit de les juger et de leur appliquer des peines, hormis celle de mort, dans leurs délits. En retour de ces avantages, il était stipulé qu'ils donneraient toute espèce d'assistance au gouvernement pour l'aider à capturer les esclaves fugitifs et pour la défense intérieure et extérieure de l'île. Un commissaire blanc fut établi chez eux, en qualité de surintendant, sous le prétexte apparent d'ajuster les différents qui pourraient s'élever parmi eux ; mais, en réalité, pour veiller à ce que les termes du traité fussent observés par eux.

À dater de cette époque jusqu'au milieu de l'année 1790, les Marrons se maintinrent sur le pied le plus amical avec le gouvernement, rendant fidèlement tous les services dont ils étaient capables et se montrant en tout comme de bons et honnêtes alliés. Mais cet état de choses n'était pas destiné à durer

toujours. Ce fut dans la paroisse de Trelawny que la guerre recommença. Les causes de l'insurrection furent attribuées au départ du major James, leur surintendant, pour lequel ils avaient conçu une profonde affection, et au châtimement de deux Marrons, condamnés pour vol par les autorités du bourg de Falmouth. Le départ du major n'aurait cependant pas suffi pour amener la révolte ; ce qui la fit surtout éclater, c'est que les deux coupables furent remis pour recevoir la peine du fouet à un commandeur d'esclaves. Les Marrons qui ne regardaient les esclaves qu'avec mépris, indignés de ce qu'on les eût confondus avec cette race abjecte, portèrent des plaintes de cette insulte à l'Assemblée législative. L'Assemblée promit une enquête ; mais les choses traînant en longueur, les Marrons secouèrent avec colère le joug qu'ils avaient accepté. Les hostilités commencèrent par une attaque à main armée sur un parti de blancs, et dans l'espace de quelques semaines la révolte s'étendit de manière à compromettre encore une fois la sécurité de la colonie.

La répression ne se fit pas attendre : ses mesures furent aussi promptes que vigoureuses, mais il se passa plusieurs mois avant qu'on eût réussi à dompter cette insurrection formidable ; des flots de sang coulèrent, et de part et d'autre on se donna l'exemple des plus cruelles représailles. Le gouvernement importa de Cuba des chiens dressés à la chasse aux hommes (bloodhounds) ; ils combattirent pour son compte et la terreur qu'ils inspirèrent finit par faire

mettre bas les armes aux rebelles. Les Marrons de Windward, qui n'avaient pris aucune part à la révolte, rendirent alors d'utiles services en s'interposant auprès de leurs frères de Trelawny qui furent ensuite déportés au nombre de cinq cents à Sierra Leone.

Telle est l'histoire des anciens esclaves espagnols de la Jamaïque. La lutte qu'ils soutinrent durant un siècle et demi contre les Anglais avait son principe dans le sentiment religieux et on peut les considérer comme le dernier souvenir de l'Espagne catholique dans cette île. Le gouvernement britannique le sentait si bien, qu'aux diverses époques où il accorda la tolérance aux sectes dissidentes de l'église établie, il excepta constamment la religion catholique. Les Marrons privés des soins du ministère sacerdotal, tombèrent ainsi dans la plus complète ignorance, et leurs descendants qui existent encore dans la partie occidentale de la Jamaïque sont aujourd'hui protestants.

Mais au temps même où la révolte des Marrons de Trelawny menaçait cette colonie d'un nouveau désastre, le catholicisme y renaissait dans des circonstances tout à fait opposées. L'insurrection qui avait éclaté à Saint-Domingue en chassait les blancs que la mort avait épargnés : de 1795 à 1802, un grand nombre de familles françaises émigrèrent à la Jamaïque. Les Portugais avaient naguère déterminé la fuite des habitants de Santiago de la Vega et par suite l'hostilité des Marrons : un Portugais, le père

Rodriguez de Araujo, y fut le premier à rétablir officiellement la religion catholique, et ce fut lui qui en 1810 fonda la première chapelle dans la ville de Kingston. Le père Benito Fernandez lui succéda en 1820. C'était un religieux de l'ordre de la Merci. Né en 1782 au diocèse de Calahorra en Espagne, il possédait toutes les qualités et les vertus qui font aimer la religion dans un ministre de Jésus-Christ. Sa bonté, sa charité sans bornes qu'il étendait à tous, feront à jamais bénir son nom par tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître. Par son exemple et ses travaux, il ranima la foi presque éteinte dans le cœur des anciens colons de Haïti et réussit à restaurer la pratique des œuvres religieuses dans son troupeau. Élevé par le Saint-Siège à la dignité de vicaire apostolique de la Jamaïque, on peut le considérer comme le premier qui ait renoué la chaîne des chefs spirituels, Abbés de cette île, dont l'histoire proclame les noms avec tant d'honneur. En 1837, Mgr Benito Fernandez appela à son aide les pères Jésuites, au zèle desquels il confia les missions renaissantes de son vicariat. Il s'éteignit en paix en 1855, avec la consolation de laisser un troupeau composé de plus de 6,000 catholiques, nombre plus considérable que n'était celui de la population entière de l'île, à l'époque de sa conquête par les armes britanniques. Sa mort fut considérée comme une calamité publique. Les dissidences religieuses se turent devant la vénération qu'il inspirait et toutes les sectes, sans distinction, s'unirent aux

catholiques autour de son tombeau pour donner des larmes à sa mémoire.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

L'abbé BRASSEUR DE BOURBOURG.

POST-SCRIPTUM.

TOPOGRAPHIE ET STATISTIQUE DE LA JAMAÏQUE.

Le centre de l'île de la Jamaïque est par $18^{\circ} 10' 40''$ de latitude nord et par $77^{\circ} 12' 30'$ ouest de Greenwich. Elle est coupée presque entièrement de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes dont l'altitude a été diversement estimée; mais M. Arnaboldi qui monta avec plusieurs savants au pic le plus élevé des montagnes Bleues lui donne sur les observations les plus exactes 6739 pieds anglais de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

A cent pieds de cette cime, une petite source coulant d'une fente de rocher donne une température moyenne de 40 à 50° Farenheit; ainsi qu'on l'a remarqué dans la plupart des sources à cette hauteur, l'eau a une pesanteur spécifique bien moindre que celle des eaux coulant dans les plaines inférieures. Le climat de la Jamaïque est regardé généralement comme étant fort salubre et depuis plusieurs années un grand nombre de malades de l'Angleterre et des États-Unis y ont été passer les mois de l'hiver avec beaucoup de succès dans l'intérêt de leur santé.

L'estimation officielle de la population, d'après

l'almanach de Henderson, publié à Kingston en 1855, donne les chiffres suivants :

	Hommes.	Femmes.	Total.
Blancs.	9,289	6,487	15,776
Gens de couleur.	31,646	36,883	68,529
Noirs.	140,698	152,430	293,128
Total général.			377,433

La Jamaïque, dont la longueur est d'environ 155 milles sur quarante de largeur moyenne, est partagée en trois comtés, lesquels sont subdivisés en 22 paroisses. Le comté de *Middlesex* contient neuf paroisses : *Saint-Catherine* (Santiago de la Vega ou Spanish-Town, avec sa banlieue), *Saint-John*, *Saint-Dorothy*, *Saint-Thomas in the Vale*, *Clarendon*, *Vere*, *Manchester*, *Saint-Mary* et *Saint-Ann*. Le comté de *Surrey* en a huit : *Kingston*, *Port-Royal*, *Saint-Andrew*, *Saint-Thomas in the East*, *Saint-David*, *Portland*, *Saint-George* et *Metcalfe*. Le comté de *Cornwall* en comprend cinq : *Saint-Elizabeth*, *Westmoreland*, *Hanover*, *Saint-James* et *Trelawny*.

Spanish-Town continue, comme au temps des Espagnols, d'être le siège officiel et la résidence du gouverneur général nommé par la reine d'Angleterre, ainsi que des principales autorités civiles et militaires. Là s'assemble la législature de l'île, composée du gouverneur, d'un conseil législatif de dix-sept membres par lui élus à vie, au nom de la reine et d'une chambre d'assemblée de qua-

rante-sept députés qui sont choisis par le peuple.

L'Église catholique qui commence à peine à reprendre pied à la Jamaïque, a pour chef actuel Mgr J.-E. Dupeyron, de la Compagnie de Jésus, deuxième vicaire apostolique, mais sans titre d'évêque de cette île. Les établissements anglais de Honduras et de Bélize sont sous sa juridiction ainsi que les îles Lucayes. Sa résidence est fixée à Kingston, principal entrepôt commercial de la Jamaïque, avec un port de mer qui a perdu considérablement depuis l'émancipation des noirs ; aussi cette ville, autrefois le séjour des richesses et du luxe, est-elle aujourd'hui remplie de ruines. Les catholiques dont le nombre dépasse aujourd'hui 4,000 à Kingston y possèdent deux églises. A Spanish-Town, il y a une chapelle et environ 200 catholiques, et la colonie de Bélize avec ses environs en comprend près de 2,000.

Le culte officiel est celui de l'Église anglicane, dont le chef prend le titre de *Lord Bishop of Jamaica, the Bahamas and the settlements of Honduras, and their respective dependencies*. Sa résidence est à Spanish-Town et sa cathédrale est une des anciennes églises enlevées aux Espagnols. Il a sous lui quatre archidiacres et un grand nombre de ministres inférieurs dont les revenus étaient considérables surtout avant l'émancipation des esclaves. Sous la haute direction de ce prélat a été établi dans la paroisse de Saint-Andrew un collège théologique pour les aspirants ecclésiastiques anglicans. Les autres sectes protestantes établies à la Jamaïque sont : les Pres-

bytériens, les Wesleyens ou Méthodistes, les Frères Moraves, les Baptistes, etc.

Huit journaux sont publiés à la Jamaïque : trois à Kingston : *The Morning Journal*, *the Colonial Standard and Despatch* et *the Daily Advertiser*, paraissant tous les jours. — *The Cornwall Chronicle* et *the County-Union*, paraissant le mercredi et le samedi à Montego-Bay. — *The Falmouth Post* et *the Trelawny*, les mêmes jours à Falmouth, et *the Watchman*, publié chaque jeudi à Spanish-Town.

B. DE B.

PRÉCIS
DES RÉSULTATS ET DES INFORMATIONS
OBTENUS PAR LE DOCTEUR BARTH
PENDANT LE COURS DE SES VOYAGES
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,
DEPUIS 1849 JUSQU'EN 1855.

(SUITE.—Voir cahiers de mai, juin, août, nov. 1858, p. 141, 322, 137, 137.
mars 1859, p. 5.)

QUATRIÈME VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

De Sarayâmo à Temboctou.

La distance qui sépare ces deux points est très-peu considérable; Sarayâmo se trouvant au 16° 23' 12" de latit. nord et au 5° 28' 5" de long. ouest, tandis que Temboctou est situé au 17° 37' de latit. nord et au 5° 25' 15" de long. ouest; mais l'importance de cette dernière ville et du fleuve, près duquel elle est bâtie, nous a paru exiger que nous fissions de cette partie du voyage du docteur Barth une section séparée.

Géographie. — Presque tout le pays qu'a traversé

le docteur Barth jusqu'à Temboctou, si l'on en excepte le court trajet de Kábara à cette ville, a été une navigation continue sur le Niger.

A Sarayâmo le fleuve forme une belle nappe d'eau, qui s'étend de 450 à 500 pas. Il se dirige généralement au nord-est. Sa rapidité est de 2 milles $\frac{1}{3}$ à l'heure. Trois milles au delà de Sarayâmo, on parvient à un bras qui paraît être le même que celui de Bámbara dont il a été question ci-dessus; comme il est plus large, sa profondeur n'est guère que de 5 à 7 pieds. Le courant fait de fréquents détours; il dévie d'abord à l'ouest, puis à l'est, quoique la direction principale soit au nord; mais à Fatta il se dirige à l'ouest. La navigation sur ce bras est d'autant plus difficile que son lit est rempli de roseaux: sa profondeur est, dans certaines parties, si considérable que des perches longues de 18 pieds ne peuvent en atteindre le fond. A partir du village de Gouridjigge il court au sud-ouest, puis à l'ouest-nord-ouest quelques milles au delà de la petite ville de Geoulo, ou Keoulo. Au sud, et tout près du village de Keouto, arrivent successivement trois bras secondaires, deux à la rive droite et un à la rive gauche. Le voyage continue en zig-zag jusqu'au débouché du bras occidental de Sarayâmo. Alors le canal présente une largeur de 900 à 1,000 pas et une profondeur de 14 pieds et demi à 18 pieds, et même davantage. Comme le cours du fleuve fait de nombreux détours, il en résulte des bancs de sable qui entravent la navigation. Cependant la direction est

généralement nord jusqu'à Mène-sengai où elle devient principalement est ; mais alors le courant se développe. Insensiblement on va au sud-est, puis un peu plus au nord. Le courant, presque délivré de roseaux, s'étend à l'est avec une largeur considérable et se dirige vers le nord jusqu'à Banâi : la nappe d'eau a 1,500 pas et forme un petit golfe autour duquel la ville est située. On continue d'aller au nord avec une légère déviation à l'ouest, puis on signale l'île de Kôra située là où se réunissent le canal et le bras principal du fleuve, et sur ce point, où un bras qui contourne le côté sud-ouest de l'île se joint au vrai Niger, l'eau offre l'aspect d'une mer intérieure. On suit une direction nord-est par un beau courant qui n'est plus encombré de roseaux. L'île de Kôra est encore aujourd'hui assez peuplée et les habitants y ont même beaucoup de chevaux..... Ici le docteur Barth se trouva sur la route que suivit Caillié, et il regarde comme un devoir de confirmer en général l'exactitude de sa description..... Le canal a dans cet endroit une largeur d'environ 900 pas; ensuite viennent un grand détour du fleuve vers la ville de Danga, une presqu'île où est située celle de Sanyâre, puis un beau courant qui se dirige au nord et qui forme une partie du bras, lequel conduit au grand fleuve lui-même. Enfin on entre dans le vrai Niger, ou plutôt Nigîr : altération visible du nom générique berber *eghirrëou* (*n-eghirrëou*) qui signifie *fleuve* ou *Mâyo I'-sa*, *Dhiouli-bâ*, dans la langue des différents riverains. Là le fleuve a environ un mille

de largeur. Il offre réellement un magnifique coup d'œil : sa surface unie comme une glace se développe avec majesté. Il court d'abord au nord-est, puis presque au nord jusqu'au hameau de Tásakal. La partie du fleuve, sur laquelle est située Korôme, n'est formée que par un bras beaucoup plus petit, le bras principal du fleuve prenant, avec une largeur d'environ trois quarts de mille, sa direction au sud-est. Un groupe d'îles nommées Daï, situées à la pointe de la petite île de Tárachâm (ce mot signifie *habitation*), sépare le petit bras du principal courant. Le petit bras mène d'abord au sud-est, puis au nord-est, en conservant pendant les trois premiers milles et demi quelque importance, ayant 300 pas de largeur ; mais plus loin le canal se partage une seconde fois et le bras le plus considérable des deux se détourne vers Yélloua, Segália et d'autres petits hameaux, sur les îles de Daï, tandis que le bras qu'on suit dégénère en une espèce de prairie aquatique et prend le caractère d'un fossé ou canal artificiel. Durant les chaleurs ce canal est tout à fait à sec, et il est ensuite impossible de se rendre par eau directement à Kábara par les endroits situés sur le fleuve plus loin au-dessus et au-dessous. Même au moment où s'y trouvait le docteur Barth, la navigation était si difficile sur ce petit chenal que l'on fut obligé de faire sortir tous les hommes des bateaux et de remorquer ceux-ci ; mais avant d'atteindre Kábara, le canal bas et étroit se déploie et forme un assez grand bassin circulaire et si régulier que l'on dirait

qu'il est artificiel, quoiqu'il puisse aussi bien être l'ouvrage de la nature; car, depuis un temps immémorial, Kábara est le port de Temboctou. Un bras du fleuve se détourne à l'est, mais sans rejoindre le bras principal; en sorte qu'en général, hors le temps du débordement, les bateaux de Kábara qui vont gagner le fleuve sont obligés d'abord de s'en retourner au sud-ouest à Korôme pour arriver au principal bras.

Le débarquement opéré, on passe pour se rendre à Temboctou devant des dunes sablonneuses qui s'élèvent auprès de Kábara. Le contraste que présente cette solitude avec la fertilité des bords du fleuve est saisissant. Toute cette partie du pays ressemble à un véritable désert, quoiqu'on voie des deux côtés du chemin des buissons épineux et des arbres rabougris. On passe auprès de deux excavations dans lesquelles s'engouffrent les eaux des débordements, lorsque le fleuve a atteint une hauteur extraordinaire au-dessus de son niveau : ce qui arrive très-souvent; il en résulte même que ces eaux surabondantes forment accidentellement un canal navigable. On laisse ensuite de côté le thala des Ouéli Sálah (1), et l'on arrive à Temboctou. Les environs de cette ville, comme nous venons de le dire,

(1) Ce thala paraît avoir été autrefois l'un des objets de la vénération des païens. Les naturels superstitieux ont décoré ses branches épineuses d'un nombre infini de chiffons, espérant que la sainteté inhérente à ce végétal répondrait à cette offrande en leur procurant des vêtements.

D^r Barth.

présentent tout à la fois en général l'aspect du Désert (qui est son caractère normal) et celui d'une sorte de pâturage un tant soit peu susceptible de végétation, parce qu'un assez grand nombre d'acacias de grandeur moyenne et de buissons épineux où les chèvres vont chercher leur nourriture couvrent la surface ondulée de ce sol sablonneux. Des eaux courantes qui, comme des rubans argentés, varient à certaines époques l'uniformité de cette partie naturellement aride du Désert, pénètrent alors assez loin dans les terres, et l'ensemble du pays, avec son vêtement de verdure, offre un spectacle inattendu et tout à fait singulier, dont un voyageur qui vient du Désert septentrional à Temboctou dans cette saison doit être nécessairement frappé. Il s'ensuit que rentré dans son pays il peint sous des couleurs exagérées les courants innombrables qui, selon lui, doivent alimenter le bras principal du fleuve, tandis que, au contraire, ces courants n'existeraient pas sans le fleuve, puisque, après s'être éloignés jusqu'à une faible distance dans l'intérieur, ils reviennent sur eux-mêmes pour rentrer dans le Niger, avec un volume d'eau beaucoup moins considérable toutefois, l'infiltration et l'évaporation en ayant fait disparaître une grande partie (1).

(1) Le docteur Barth confirme ici ce qu'a déjà dit Léon l'Africain, qui assure que, lorsque le Niger déborde, ses eaux coulent par certains canaux jusqu'à la ville (Temboctou). Ces courants temporaires n'étant pas connus tels qu'ils sont réellement ont fait accueillir l'assertion de Robert Adams et celle de Sidi Hamet qu'il existait auprès de Temboctou

La position de Temboctou sur nos cartes a subi tant de variations qu'il n'est pas inutile de citer textuellement le passage de la relation du docteur Barth où il cherche à justifier celle à laquelle il croit devoir s'arrêter. « Il est fâcheux, dit-il, que je n'aie pas été en mesure de pouvoir déterminer la situation de Temboctou avec plus de précision au moyen d'une observation astronomique. C'est ainsi que entre la latitude telle que je l'ai fixée d'après les angles et les distances de mon voyage à Temboctou et celle qu'a trouvée le docteur Aug. Petermann, géographe expert, et qu'il a reproduite sur la carte, d'après mes deux routes, celle par le Gôurma et celle par laquelle j'ai effectué mon retour en descendant le fleuve, il y a une différence d'un peu plus de 6 milles allemands; tandis que la différence dans la longitude vient en partie de ce que Koukaoua a été reporté plus à l'ouest. Le docteur Petermann, d'après la détermination la plus exacte de mes angles et de mes distances, a placé Temboctou au $17^{\circ}37'$ de latit. nord et au $3^{\circ}5'$ de long. ouest de Greenwich ($5^{\circ}25'$ de long. ouest de Paris), et quoique j'ai la certitude que cette ville soit située plus près du 18° degré de latitude, je suis convaincu néanmoins que quand une fois, par la suite, on aura fait sur ce point

un affluent nommé par le premier *Mar-zarah* et le second *Goxen-zair*, et le témoignage des Maures de l'Aschantie qui prétendaient qu'une petite rivière faisait le tour de la ville, débordait dans les grandes pluies et obligeait alors les habitants à se réfugier dans le centre de la cité sur une colline où le roi demeurait. (*Bowdich*, trad. franç., p. 285.)

D***.

Avril 1859. TOMK II.

une bonne observation astronomique (car des observations imparfaites ne sont propres qu'à jeter la confusion dans toute la géographie comme l'ont suffisamment prouvé les prétendues observations de Mungo-Park), celles suivant lesquelles se trouve aujourd'hui déterminée la situation de cette ville d'après mes documents, différera tout au plus de 20 minutes pour la latitude et de 30 pour la longitude. La position de la ville, telle qu'elle a été précisée par M. Jomard d'après les indices routiers de Caillié (qui part d'un point opposé et qui relie Temboctou avec la côte du nord), se trouve donc vérifiée de la manière la plus évidente (1).

Géologie. — Le docteur Barth a reconnu dans un petit oasis voisin et à l'ouest de Temboctou un puits qui avait environ 15 toises de diamètre et 5 de profondeur où viennent se rassembler les eaux des environs.

Flore. — Les principaux végétaux que l'on rencontre sur les bords du Niger, dans cette partie de l'intérieur et aux environs de Temboctou, qui méritent une mention particulière, sont le *palmier-doûm*, très-multiplié entre Sarayâmo et Fatta, ainsi qu'auprès de Banâi; les *tamariniers*, également nom-

(1) Je n'ai point voulu faire subir de modification à la carte du docteur Petermann, parce qu'il s'y rencontre plusieurs points qui tendraient à multiplier les difficultés, entre autres l'impossibilité d'estimer chaque fois la rapidité de ma navigation de Sarayâmo à Kâhara. Les observations de la boussole, que j'ai eu soin de noter dans ce trajet de cinq minutes en cinq minutes, m'ont bien déjà donné assez de tablatrice, dépourvu comme je l'étais de tout espèce de secours. *D^r Barth.*

breux entre les deux premières villes que nous venons de nommer, non loin de Mène-sengai, au-dessous de Banâi et de San-yâme; le *sarkakia*, près de Mène-sengai; le *bôgi*, au-dessous de Banâi: cet arbre porte un fruit jaune, gros comme une poire avec quatre ou cinq noyaux; il est très-rafraîchissant à cause de sa saveur qui est d'une acidité agréable; le *hadjilidj* (*balanite ægyptiacus*), ainsi que le *dattier* dans le petit oasis situé à l'ouest de Temboctou; le *kadeña* ou *tôsso*, à Banâi; le *kalgo*, au-dessus de San-yâme; l'acacia, près de Temboctou; le *byrgou*, l'une des principales productions du Niger; le *nymphæa lotus* et le *serra-n-foussa*, dans les mêmes eaux; le *toumfaïa* (*asclepias gigantea*), le *relem* (ajonc) et le *damankadda*, entre Sarayâmo et Fatta.

Faune. — Sur la rive droite du courant, au-dessus de Fatta, M. Barth vit un troupeau de gazelles, apparition à laquelle on n'est pas accoutumé dans les contrées habitées de la Nigritie. Il aperçut encore près des bords du fleuve un individu appartenant à une autre famille d'antilopes. Les eaux du Niger recèlent aussi des crocodiles et des hippopotames et de plus un animal que M. Barth entendit aboyer sans le voir. Les naturels le nommaient *zangouai*, et il est convaincu que c'est le même dont parle El-Edrisi (1) sous le nom de *sakankour*, comme ne se rencontrant que dans le haut Nil. Nous aurions pensé que c'était le *manatus*, espèce de phoque; mais M. Barth ne s'est pas expliqué à ce sujet. Ajoutons à

(1) El-Edrisi, trad. par Amédée Jaubert, 1^{er} vol., p. 51.

cette liste le *pélican* qui trouve un asile dans les rives basses et herbeuses du fleuve.

Topographie et archéologie. — Toutes les localités désignées ci-dessous sont situées sur les bords du Niger.

Fatta, sur la rive droite, est environné de champs de riz. Latit. nord $17^{\circ}14'20''$, long. ouest de Paris $5^{\circ}27'45''$.

Geoulo, ou Keoulo, petite ville, située du même côté du fleuve que la précédente. Latit. nord $17^{\circ}14'0''$, long. ouest $5^{\circ}36'55''$.

Keouto, petit village entouré de beaux arbres. Latit. $17^{\circ}16'6''$, long. ouest $5^{\circ}39'0''$.

Mène-sengai, village situé sur une dune de sable élevée d'à peu près 20 pieds, de l'autre côté d'une anse profonde du bord occidental. Latit. nord $17^{\circ}20'40''$, long. ouest $5^{\circ}41'55''$.

Banâi, petite ville dont la plus grande partie règne le long d'une baie de la rive droite. Elle est habitée par des Zonrhays et des Foulbes. Ceux-ci possèdent de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs. Latit. nord $17^{\circ}25'30''$, long. ouest $5^{\circ}29'50''$.

Sur la rive droite on voit les ruines de l'ancienne ville de Gâ-Keoura.

Danga, sur la rive droite, ville qui probablement est la même que celle dont il est question dans les chroniques d'Améd-Bâba. Latit. nord $17^{\circ}42'45''$, long. ouest $5^{\circ}31'5''$.

San-yâre, ville située sur le flanc d'une pointe de terre ou petite presqu'île qui paraît avoir été chan-

gée il fut un temps en une île et qui ne contient parmi un grand nombre de huttes de roseaux que quelques maisons en argile. Latit. nord. $17^{\circ} 43' 8''$, long. ouest $5^{\circ} 29' 45''$.

San-yâme n'est pas loin de la précédente ; cette ville est située également sur la rive gauche, de l'autre côté de la presqu'île. Elle est reconnaissable à un groupe majestueux de tamariniers. Latit. nord $17^{\circ} 44' 15''$, long. ouest $5^{\circ} 30' 0''$.

Keouretâgo, sur la rive droite, ancienne petite ville zonrhaye qui fut jadis bien plus considérable ; mais elle fut presque entièrement détruite par les Foulbes unis au chef Târki Somri. M. Barth croit avec raison que c'est le même lieu que Caillié nomme *Coratou*. Latit. nord $17^{\circ} 50' 20''$, long. ouest $5^{\circ} 29' 45''$.

Korôme, village situé sur la rive occidentale d'un bras du fleuve, consiste en huttes de roseaux qu'en moins de quelques semaines on peut transporter dans l'intérieur du pays lors des grandes eaux. Ce petit village mérite quelque intérêt à cause de son chantier de construction. Caillié n'en parle pas nommément ; mais ce fut sans doute le lieu où il changea d'embarcation. Latit. nord $17^{\circ} 57' 38''$, long. ouest $5^{\circ} 26' 55''$.

Kâbara, port de Temboctou est situé sur la pente douce d'une petite éminence sablonneuse. Hors l'époque du débordement, les bateaux qui vont gagner le fleuve sont obligés d'abord, comme nous l'avons déjà dit, de retourner à Korôme pour pouvoir entrer dans le bras principal, parce que celui qui aboutit

à Kábara ne va pas le rejoindre. La maison où descendit le docteur Barth était pour le pays un grand et vaste édifice, situé précisément au sommet de la colline; il était oblong et enclos de grossiers murs d'argile avec des ornements en relief de couleur rouge. Outre deux antichambres, il renfermait une cour ainsi qu'un grand nombre d'appartements surmontés d'un étage. L'intérieur, avec son petit magasin qui contenait les objets de toute nature pour l'approvisionnement de la maison et les divers compartiments destinés à recevoir les moutons, les canards, la volaille et les pigeons, était une espèce d'arche de Noé et rappelait l'aisance domestique qui s'est maintenue ici depuis les temps anciens et les plus prospères, malgré les vexations des Foulbes et des Imô-charhs. La ville contient environ 150 à 200 maisons en argile, outre une quantité un peu plus considérable de huttes de roseaux; mais les premières servent moins de logements pour les habitants que de magasins où l'on dépose les effets des commerçants de Temboctou et ceux qui appartiennent aux marchands étrangers établis dans cette ville et à Sansândi. Il y a à Kábara deux petites places où se tient le marché, dont l'une contient une douzaine d'échoppes ou hangars couverts dans lesquels sont exposés en vente les diverses marchandises, tandis que l'autre est uniquement réservé à la boucherie. Les habitants de Kábara, dont le nombre total s'élève à 2,000 environ, sont presque exclusivement Zonrhays; il n'y a que les employés qui soient des

Foulbes. Latit. nord $17^{\circ} 59' 5''$, long. ouest $5^{\circ} 24' 0''$.

Temboctou, quoique offrant à l'intérieur un aspect qui n'est pas dénué d'intérêt, n'a pas cependant cet air vivant et animé qu'ont les grandes places de commerce, telles par exemple que Kanô. Cette ville n'est élevée que de quelques pieds au-dessus du niveau moyen du Niger et n'est qu'à 7 ou 8 milles de son courant principal. Elle a la forme d'un triangle dont la base regarde le fleuve, tandis que son sommet, appuyé sur la mosquée de Sán-kôre, regarde le nord. Son enceinte, si bornée aujourd'hui, s'étendait jadis à 2,000 pas plus loin dans cette dernière direction et renfermait le tombeau du faki Mahmoud; quelques-uns même assurent que ce monument était alors au centre de la ville. Sa circonférence actuelle est d'un peu plus de deux milles et demi; mais, en y comprenant tous les angles sortants, elle peut bien avoir près de trois milles. Ce n'est donc pas par son étendue que Temboctou se distingue entre les autres villes du Soudan; elle n'en est pas moins la plus remarquable par son genre de construction auquel on ne saurait comparer les autres localités de cette vaste région. Aucun mur ne la protège contre les attaques du dehors : l'ancien, qui ne fut jamais bien considérable, du moins dans la dernière période, était un enclos en terre plutôt qu'une muraille véritable. Il fut renversé par les Foulbes dès qu'ils eurent pénétré dans la ville (au commencement de 1826). Les rues (*tidjerâten*, comme on les appelle ici) sont en partie droites, en partie tortueuses et ne sont point pavées;

elles ont au milieu un ruisseau pour faciliter l'écoulement des eaux lorsqu'il vient à pleuvoir : précaution indispensable, parce que les gouttières qui recueillent toutes les eaux pluviales sur les terrasses des maisons les lancent dans les rues. La ville est très-peuplée, surtout dans sa partie méridionale; mais elle n'a pas à proprement parler de place ouverte; car, indépendamment de la grande et de la petite place du marché, il n'y a qu'un petit emplacement libre devant la mosquée de Sidi-Yáhia, qu'on appelle *Toimboutou-bótema*. Toutes les maisons sont bien entretenues, ce qui provient sans doute de ce que la population est relativement considérable. Le nombre de celles qui sont bâties en argile est de neuf cent quatre-vingt environ; celui des huttes en nattes s'élève certainement à plus de cent. Ces huttes circulaires forment, sauf quelques exceptions, l'entourage extérieur de la ville au nord et au nord-est où se trouvent d'énormes amas d'immondices qui s'y sont accumulées dans le cours de plusieurs siècles. Parmi les maisons construites en argile, il en est beaucoup qui ont deux étages et sur la façade desquelles il est aisé de voir que l'art a essayé quelques ornements architectoniques. Les seuls édifices remarquables de Temboctou sont les trois grandes mosquées de Djíngcrébér, de Sán-koré et de Sidi-Yáhia. La première, qualifiée avec raison du titre de grande mosquée, quoique construite uniquement en mottes d'argile, est un édifice vraiment digne de remarque, qui seul suffirait pour mériter à Temboctou le surnom de *Me-*

dina (ville). Cette mosquée, assez exactement décrite par Caillié et qui se trouve aujourd'hui à l'extrémité occidentale de la ville, est d'une grande étendue; mais une vaste cour en occupe une partie et environne la grande tour. La partie principale du temple renferme neuf nefs de grandeur et de construction différentes, et la partie occidentale, qui est composée de trois nefs, appartient visiblement à l'ancienne mosquée qui (de même que le palais) fut bâtie par Mansa-Moussa, roi de Melle, vers l'an 1327, comme l'atteste une inscription sur la grande porte, mais devenue presque illisible. En faisant la description de cette mosquée, Caillié s'est trompé par rapport à la situation de la petite tour et sur le nombre des ouvertures qui se trouvent à l'est: il y en a sept et non pas cinq. Selon lui encore, la plus grande longueur de l'édifice serait de 104 pas, tandis qu'elle est de 262 pieds de Paris (85^m 15) et sa largeur de 194 pieds (65^m 05). La mosquée de Sán-koré, la plus ancienne et construite aux frais d'une dame zonrhaye très-riche, a cinq nefs de 120 pieds de Paris de longueur (40^m 00) sur 80 (26^m 00) de largeur. Celle de Sidi-Yáhia, que fit bâtir de ses propres deniers un cadi de la ville, est beaucoup plus petite que les deux précédentes. Il y avait encore autrefois trois autres mosquées, mais qui étaient probablement peu considérables. Ce sont ces mosquées et quelque autre petit oratoire (*msîd*) dont aura voulu parler Caillié lorsqu'il a compté sept mosquées. Quant au palais du roi (*Ma-dougou*), où les souve-

rains du Zonrhay avaient fixé leur résidence habituelle, il n'en reste pas la moindre trace, pas plus que de la kasbah. Le *Ma-dougou* pourrait bien avoir été bâti sur la petite place occupée aujourd'hui par le marché à la viande, tandis que la kasbah aura été construite plus tard (c'est-à-dire lorsque les Ermás ou Roumas étaient les maîtres) dans le quartier sud-est, appelé *Sane-goungou*, qui dès ce temps-là était habité par les marchands de R'dâmes, et qui était le plus beau quartier. Indépendamment de cette partie de la cité, qui se distingue encore maintenant par sa richesse et où se trouvent les plus belles maisons, il y a six autres quartiers : à l'ouest, celui de *Youbou* où sont le grand marché et la mosquée de Sidi-Yáhia, puis celui de Djingeré-bêr, ou Sângeréber qui tire son nom de la grande mosquée. Au nord, le quartier de Sâra-káina, celui de Youbou-káina, où est le marché à la viande, et celui de Ba-gíndi. La population permanente de Temboctou est d'environ 13,000 âmes ; sa population flottante peut s'élever en moyenne à 5,000, et même, dans les circonstances favorables, à 10,000. Les étrangers, dont se compose celle-ci, sont les Maures du Désert avec les marchands arabes du nord, les Mandingos orientaux, les habitants de Mô-si, etc. Longit. 5° 25' 15", latit. 17° 37' 0".

Ethnologie. — Antérieurement au voyage du docteur Barth, l'histoire du Soudan, sauf quelques faits détachés, peu ou imparfaitement connus, était réellement pour nous lettre-close. Mais ayant eu la bonne

fortune de pouvoir parcourir un manuscrit important contenant l'histoire complète du royaume de Zonrhay depuis l'époque où se produisirent les premiers témoignages historiques jusqu'en l'année 1640 de l'ère chrétienne, composée par un auteur grave et digne de foi, nommé Ahméd-Bâbâ, quoiqu'il ne lui ait pas été possible de le rapporter en Europe, ni même de faire autre chose que d'en extraire quelques chapitres, cet actif et infatigable explorateur, au moyen de tablettes chronologiques où il a réuni, en les combinant d'une manière aussi précise que judicieuse, tous les autres matériaux qu'il a pu emprunter aux meilleurs auteurs arabes, a déroulé sous nos yeux d'intéressants événements dont un voile épais nous avait jusqu'alors dérobé la connaissance. Ces chroniques nous font remonter au premier siècle de l'hégyre, époque à laquelle, suivant Ahméd-Bâbâ, vingt-deux rois avaient déjà régné sur le Zonrhay. Elles nous apprennent ensuite que jusqu'à la conquête du pays par les Marocains, trois dynasties s'étaient immédiatement succédé : les *Sa*, lybiens d'origine, en 679 (60 de l'hégyre) les *Sonni*, en 1335 (736 de l'hég.), et les *Azkiâ*, de race indigène, en 1492 (898 de l'hég.). Le fondateur de cette dernière dynastie est le plus grand roi qui se soit assis sur le trône de ce vaste empire dont la capitale était Gôgô et dont les provinces étaient, outre Tembocou, le Dendina, le Bankou (entre Tembocou et Gôgô) le Bantal, le Bel, le Kourmina, le Dirma, le Bara, le Má-sina, le Baghena, le Hómbori et le Boúr-

gou. Elles nous initient aux faits principaux qui se rattachent à l'histoire de Temboctou, liée intimement à celle du Zonrhay. Suivant ces chroniques, la *reine du Désert*, comme l'appellent les habitants, fut bâtie vers la fin du v^e siècle de l'hégyre (xi^e siècle de notre ère) par les Imô-charhs; subjuguée par le Melle au viii^e, prise et saccagée, en 730, par le roi de Mô-si; reprise par le Melle, qui la posséda durant cent années; conquise par les Imô-charhs en 837 (1433), et par Sonni-Ali, roi de Zonray, en 873 (1468); occupée ensuite par les troupes du Maroc; soumise en 1218 (1803) au roi de Bambara; prise par les Foulbes du Má-sina en 1242 (1826); puis gouvernée par un cheick particulier; mais, en 1855, les Foulbes préparaient une nouvelle expédition contre cette ville. En regard des fastes du Zonrhay, et dans le même ordre chronologique, le docteur Barth a consigné sur ses tablettes les événements relatifs à l'histoire des États voisins du Zonrhay, tirés de Léon l'Africain, Ebn-Khaldoun, El-Bekri, El-Edrisi, etc.

Agriculture. — Au delà de Geoulo une chaîne de collines, qui règne sur la rive orientale du Niger, est couverte de champs de millet; autour de Fatta, de l'ancienne ville de Gá-keoura et de Kábara, on cultive le riz; on y ajoute, près de cette dernière localité, le coton et le *bámia* (*corchorus olitorius*). Le docteur Barth vit aussi sur la rive gauche ou méridionale du fleuve, près de Fatta, de nombreux troupeaux de bestiaux.

Linguistique. — Les Zonrhays de ces contrées, privés depuis plus de deux siècles et demi de leur indépendance, avilis et accoutumés à courber la tête sous le joug d'une domination étrangère, ont perdu en même temps le génie national de leur langue maternelle qui, au lieu de se perfectionner, s'est singulièrement appauvrie. Mais le docteur Barth croit n'avoir aucun lieu de douter que le dialecte dont fait usage une fraction encore indépendante de ce peuple, établie à Dargol et à Koulman, ne soit bien plus riche, d'où il suit que c'est là qu'il faut s'adresser si l'on veut apprendre à connaître le véritable zonrhay-kini que, par erreur, Caillié appelle *kissour*.

Renseignements. — Un Arabe nommé *Sidi-Alaouate*, qui était allé à Ségo, capitale du Bámbara, dit au docteur Barth que deux villages situés sur la rive droite du fleuve devaient être considérés comme appartenant aux quatre quartiers de cette ville, comme l'avait dit d'abord le *Recueil des voyages* (t. II, p. 53.). Mungo-Park, qui a prétendu le contraire dans la relation de son premier voyage (p. 195 de la première édition anglaise), s'est évidemment trompé, et cette erreur s'explique facilement par les mépris et les soupçons auxquels se vit en butte ce célèbre voyageur. Les deux villages, qui font par extension partie de Ségo, sont Benankorô, où se tient un marché très-fréquenté et Bammaboûgou. Il se trouve encore dans les environs un autre village appelé *Bebâra* (1).

(1) Le journal d'Isaac et les renseignements fournis à M. le capi-

Dans un itinéraire que nous donne le docteur Barth de Temboctou au village de Hillet Sidi-el-Mouktâr, sur la route du nord, et aujourd'hui abandonné, il fait mention de la petite ville de *Bou-Djebêha*, situé en dehors de cette route, à 2 journées de En-elahi qui lui-même est à 4 journées et demie de Temboctou. C'est indubitablement le *Bousbêhey* de Caillié qu'il place avec raison dans le pays d'Azaouâd, à 2 journées, et suivant M. Barth, à une journée et quart d'Araouân.

APPENDICE.

Afin de ne point sortir du plan que nous nous sommes tracé, il nous suffira d'extraire de cet appendice les informations géographiques les plus importantes et les plus en harmonie avec la nature de ce précis, tout en convenant que le docteur Barth n'a rien négligé de tout ce qui peut donner de ces contrées, si longtemps inconnues, une connaissance aussi complète que possible.

Du Zánfara.

Le Zánfara était jadis bien plus étendu qu'il ne l'est maintenant. Son ancienne capitale, qui était taine Vignon par le sergent Dhiamadouba font mention également de ces mêmes villages; mais ils n'ajoutent pas que deux d'entre eux fassent partie de la capitale du Bámbara. D'ailleurs Sidi-A'laouâte confirme en quelque sorte implicitement le rapport fait par le marabout maure Mboula et le nègre de Walet à M. Roger, que les quatre Ségo sont situés du côté des Nègres et non du côté des Maures: ce qui contredirait formellement l'assertion du sergent Dhiamadouba. (*Mémoires de la Société de Géographie de Paris*, t. II, pp. 51 et suiv.) D''.

située à une demi-journée de marche à l'est de Sanné-Aïssa, sur la route de Tòse, était probablement le Bírni-n-Zanfara, fondé il y a à peu près un siècle par le puissant chef Babári. Cette province formait alors un grand royaume; mais elle est aujourd'hui dans une complète décadence, car la moitié des localités qui en dépendent est soumise à la domination des Foulbes, tandis que l'autre moitié, au contraire, fait cause commune avec les Gôberaouas dans la lutte qu'ils soutiennent avec tant de succès. Les lieux soumis aux Foulbes sont Zyrmi, Káouri-n-namôda et 36 autres encore. Les localités indépendantes sont au nombre de dix-huit, parmi lesquelles on compte Sabô-n-bírni, Bakoúra et Sabô-n-garí.

Une route conduit de Kanô à Sókoto par

Kiáoua, endroit très-considérable et fortifié qui fut autrefois la capitale du Zánfara, mais qui n'est pas aujourd'hui très-peuplé;

Káouri-n-namôda, jadis ville importante et très-riche, où a lieu un marché le lundi et le mardi;

Bakoúra, grande ville fortifiée.

Au nord-est de Sókoto se trouve la province d'A'dar avec la grande ville à marché de Konni.

Du Kébbi.

Après avoir donné la liste d'un grand nombre de lieux appartenant à cette province, le docteur Barth entre dans quelques détails au sujet de plusieurs rivières que nous avons jugé utile de reproduire.

Le Goulbî-n-Zôma passe successivement à Sabô-n-bîrni, Daréga, Anka, Zôma, Goummi, dans le royaume de Sókoto à Kébbi et Dchega, dans celui de Gándô se réunit, près de Gindi, à environ 8 milles au sud-est et vis-à-vis de Bounsa au Goulbî-n-Sókoto auquel il peut être assimilé pour le volume de ses eaux, quoique la vallée (*faddama*) dans laquelle il coule n'ait pas la même étendue que celle arrosée par le précédent.

Près de Bîrni-n-Sondou, à 25 milles de Gindi, le Máyo-rannéo ou dhannéo (nom générique que l'on peut reconnaître dans le Maiyarrou de Clapperton), ou Fâri-n-roúa, se joint au Goulbî-n-Sókoto et est plus considérable que le Goulbî-n-Zôma.

Villes et villages du Déndina.

La partie orientale du Déndina est comprise actuellement dans le Kébbi sous le rapport politique. Nous remarquons sur cette liste :

Yélou, capitale de la province.

Gaya, sur la rive gauche de Kouara; c'est le marché le plus considérable du Déndina.

Komba (1), place importante pour le passage du fleuve (le Kouara), et cinq autres lieux d'où l'on tire du sel.

Des provinces de Yáouri, Mádouri et Zabérma.

Les informateurs du docteur Barth placent à deux journées de marche de Rabba une grande ville ap-

(1) Ce lieu se trouve consigné sur la carte du major Rennell. D^{'''}.

pelée Kharági, habitée moitié par des Nyffáouas, moitié par des Yoroubáouas qui donnent au Noûpe ou Nyffi le nom de *Tápa*. Les Nyffáouas appellent les Haoussaouas *Kenchis* et les Foulbes *Goys*. Les Haoussaouas, à leur tour, nomment les Nyffáouas et quelques autres tribus issues de la même souche *Baibay* (1). La petite rivière (*faddama*) de Kontagóra sépare le territoire des Abéwas, ou Ebbáouas du Noûpe, tandis qu'il est borné dans une autre direction par le Yáouri. Sur le Kontagóra est située la grande ville de Kouúra, qui appartient aux Kámbaris (2). Les Abéwas demeurent principalement auprès du Mandjára et ont un idiome spécial; ils ne connaissent d'autres armes que les flèches. Les Nyffáouas sont cavaliers par-dessus tout. Dans l'énumération que fait le docteur Barth des principaux lieux du Yáouri, nous remarquons, outre la capitale, Ngaski, qui ne peut être que l'Engarski ou Ingastrie de Clapperton et de Lander; puis les îles *Goungou* dont Lander parle également, et qui paraissent avoir été du temps du chérif Inhammed un lieu de passage pour se rendre en Aschantie.

La province de Zabérma ou Zérma (Djérma) dont fait mention Bello, est bornée au sud-ouest par le Niger, au sud par le Déndina et le district de

(1) La connaissance de ces différentes appellations est d'une grande utilité pour éviter les méprises si faciles à commettre dans ces contrées où les idiomes sont très-multipliés. D***.

(2) Sans doute les Cumbries des Frères Lander qui nous en font une description pleine d'intérêt. D***.

Támkala, au sud-est par la province de Máouri. Quant à la limite nord ou plutôt nord-ouest, il se pourrait bien qu'elle ne fût pas déterminée d'une manière très-exacte, attendu que nous ne connaissons qu'imparfaitement ces pays; il est certain toutefois que c'est dans cette direction que l'on doit chercher le district d'Immanan et la province de Debbákal ou de Benoû-Sékki. Le Zaberma est habité par une division de Zonrhays et des Touáregs, qui semblent cependant avoir dégénéré et s'être mêlés avec d'autres peuples. Dósso, ville ouverte, est la capitale du Zabérma.

Des provinces de Góurma, Mo-si et Tómbos.

La contrée renfermée entre le Niger, au nord, et le pays des Mandingos orientaux, au sud, est, à ce qu'il paraît, habitée par une seule race dont la langue, bien que commune à plusieurs États et peuples différents, a peut-être néanmoins appartenu, dans le principe, à une seule et même tribu. On a de bonnes raisons pour croire que cette race possédait autrefois tout le haut Niger, d'où elle fut expulsée de force plus tard par les Zonrhays et les Mandingos, surtout par la fraction de ceux-ci qu'on appelle ordinairement les Bámbaras. A cette race appartiennent, au nord-est, les Tómbos, et entre ces derniers les Mô-sis, ou comme il paraît qu'ils se nomment eux-mêmes, les Môres. Il semble aussi que Góurma ne soit pas le nom indigène sous lequel se distinguent les habitants; mais je pense qu'il dé-

rive du Zonrhay. Leur proximité du centre du pays qui porte ce dernier nom est évidemment la cause pour laquelle les Góurmas ont perdu presque entièrement leur indépendance et leur nationalité : les Zonrhay ayant conquis une grande partie de leur territoire et dévasté tout le reste par leurs brigandages continuels. Les Góurmas semblent cependant avoir repris des forces jusqu'à un certain point, depuis que la puissance des Foulbes a décliné dans ces contrées; ils ont suivi de près les Zonrhays et paraissent avoir fondé partout des établissements sur la grande route du Má-sina au Haoussa; ce qu'il y de sûr, c'est que depuis longtemps ils se sont fixés dans cette dernière province. Le plus puissant de ces royaumes païens était, il y a cinq siècles, et est encore aujourd'hui celui des Mô-sis, quoique leur pays soit morcelé en nombreuses petites principautés presque totalement indépendantes les unes des autres, et qu'elles ne payent qu'une légère redevance à celle de Whóghodogó. Les Mô-sis sont appelés par les Bámbaras *Morbas* (peut-être dans le principe *Môre-bas* : *bâ*, suivant M. Cooley, contribuant à former les noms propres dans la langue mandingo.)

Les Tómbos ont été, à ce qu'il paraît, anciennement fort puissants; car il est probable que leurs possessions s'étendaient jusqu'aux bords du Niger, près de Temboctou. Le docteur Barth ajoute même que les Portugais eurent des rapports avec eux à la fin du xvi^e siècle. Mais quoiqu'ils aient encore figuré sur la scène politique africaine comme une

puissance respectable dans la seconde moitié du siècle dernier, il paraît que depuis ils ont beaucoup souffert des attaques incessantes de Foulbes qui sont tombés sur eux de deux côtés différents : du nord-ouest par le Má-sina, et du nord-est par le Gilgódji. Ces deux provinces-ci ont été détachées entièrement du Tómbos, en sorte qu'elles ont perdu totalement leur indépendance nationale, bien que, dans cette direction, elles occupent encore 150 milles de territoire.

Le pays des Tómbos s'étend aujourd'hui depuis la province de Gilgódji, au nord-est (dont la plus grande partie des habitants appartient à cette même race), à partir de Douentsa au nord et des alentours les plus rapprochés de Konna dans la direction du nord-ouest, jusqu'au territoire de Benendoùgou, ou pays des Benis au sud, et à celui de Yádega au sud-est. Il y a lieu de croire qu'il est séparé de ce dernier par le pays des Ourbâs et des Tinógels qui bien certainement appartiennent à cette même tribu primitive. Les parties est et ouest de cette contrée sont montagneuses; mais le centre est couvert d'une magnifique végétation de tamariniers et d'autres arbres. La principale localité de tout le pays est A'rre, à 15 journées de Gilgódji et à la même distance de Dámmadjé (sur la route de Wóghodógo, à 9 journées de Sofàra).

Le docteur Barth croit devoir, dans l'un de ses itinéraires, incider au sujet de la route suivie par Duncan d'Abóme à Adáfoudia, ou, comme il écrit ce nom, Addafoodia : cette route coïncidant en

partie avec celle qu'il a lui-même décrite, et d'où il résulte évidemment que le compte que Duncan rend de cette route, qu'il prétend être si facile, contient quelques erreurs. Et d'abord il faut remarquer qu'il est absolument impossible à quiconque voyage en Afrique de franchir une distance semblable en aussi peu de temps qu'en a mis Duncan, à qui il n'a fallu qu'une journée pour faire 44 milles (1). Son journal ne dit pas si les lieux qu'il a visités sont habités par des Mandingos ou des Foulfoûldes, quoique l'on puisse conclure de quelques rares indices qu'il croyait leur population composée de ces deux éléments (2), tandis qu'en réalité la partie septentrionale de la route qu'il a suivie est habitée par des tribus indigènes. Il est hors de toute vraisemblance que la population du pays qu'il a parcouru, composée de Fellâtas ou Foulbes, peuple ombrageux et méfiant, ait laissé passer avec autant de précipitation un étranger chez elle sans l'arrêter. Je doute très-fort d'ailleurs qu'on puisse rencontrer dans toute cette par-

(1) Tome II, p. 82. *De Baffo à Safoorah*. « Je fis 44 milles (en une journée) sans m'arrêter. » Il fit une autre course plus rapide encore. P. 145.

D^r Barth.

(2) Duncan dit (vol II, p. 96) que le Niger ne semble être connu ici que sous le nom de Djoleeba, et non sous celui de Djoliba. Quelle que soit la manière dont s'écrive ce mot, il appartient à la langue mandingo; cependant il dit expressément que les habitants sont Fellâtas ou Foulbes, et suivant sa relation (pp. 109, 126), ces derniers semblent être les maîtres du pays; mais aucun des noms qu'il cite n'appartient à leur langue. De plus les usages, tels qu'il les décrit, ne s'accordent nullement avec les conditions d'une société de cette nature, ni le *péto* (pp. 101, 116, 119), ni les prostrations (pp. 104, 111, 151, 155, 160, 173.)

D^r Barth.

tie de l'intérieur des dromadaires et des éléphants comme Duncan dit en avoir vu à Sogbo, et qu'on y cultive la canne à sucre et le palmier qui donne de l'huile. Il ne m'a pas été possible non plus de faire entrer dans mes itinéraires une seule des villes qu'il place entre Assa-Fouda et Adâ-Foudia; je n'en ai pas même entendu prononcer le nom une seule fois, ni pu m'assurer de l'existence d'un seul de ces lieux (1). Je laisse le soin d'en faire la recherche au voyageur qui sera assez heureux pour pouvoir visiter ce pays-là.

Plusieurs itinéraires de Kómba (sur le Niger) à San-sanne et à Selgha-fou font mention, entre autres localités, des quatre villes ci-après.

Soúdo-méle, grande ville à marché du Góurma, située à 5 journées de Komba.

San-sanne-Mango, colonie ancienne des Mandingos qui, à ce qu'il paraît, se sont fixés depuis très-longtemps dans cette partie du pays et sont en possession du commerce de l'or entre Kong et Koukia (l'ancienne capitale du Zonrhay). Le nombre des habitants monte à environ 3,000. Il y a un chemin qui mène d'ici à Wóghodogó.

(1) S'il n'y avait que cette seule raison pour décréditer les assertions de Duncan, dont nous sommes très-éloigné de nous constituer le champion, elle serait bien insuffisante; car le docteur Barth, si l'on en juge par ses itinéraires, ne paraît pas avoir entendu parler non plus de deux villes très-importantes visitées par Clapperton: Tabra sur le Máyo-rannéo et Koufa, l'un des principaux marchés de l'Afrique centrale, quoique ces deux points se rapprochent non à la vérité de sa ligne de route, mais de celles qui lui furent indiquées. D***.

Yendi (le Yehndie de Bowdich), place importante, mais beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'ici; elle n'a en réalité que 5,000 âmes. Ses habitants sont païens et boivent volontiers le *boûsa* ou *péto*.

Salga ou Selga (le Sallagha de Bowdich, qui la place dans l'Inta, à 17 journées au nord-est de Coumassie en Aschantie), capitale de la province de Góndja (1), résidence d'un gouverneur et peuplée de 1,000 habitants. C'est le grand entrepôt du commerce des noix de goûro; mais elle est privée d'eau, et, pour s'en procurer, on est obligé de recourir à une petite rivière que l'on nomme Góulbi-n-ba-raouou, parce que ses bords sont souvent visités par des maraudeurs, et qui est à quelque distance.

Sur la route de Salga à Tañéra nous rencontrons :

Sougounkollo, petite ville de la province de Góndja;

Bitoungou (probablement le *Bountouko* de Bowdich), lieu considérable dépendant de l'Aschantie;

Kong, grande ville dont les maisons sont construites en argile. Les habitants sont Mandingos et la plupart Musulmans; on trouve aussi parmi eux des Foullâns ou Foulbes. Il y a beaucoup de tisseranderies et leurs tissus de coton sont en grande ré-

(1) Bowdich suppose que Sallagha est sous le 7° 5' de latit. nord, et le docteur Barth sous le 8°, différence relativement peu considérable lorsqu'il s'agit de pays qui ne sont connus que par les rapports des naturels. Il est permis de croire que l'Inta de Bowdich répond par là même au Gondja du docteur Barth, contrée dont avait déjà parlé le chérif Inhammed et dont il a été très-souvent question depuis. D***.

putation, surtout ceux à raies rouges et noires; on les appelle à Tembocou *el-harrotafe*;

Et les grandes villes de Kémou:

Kanyénni;

Kourremi, marché important. Sa population est composée de Mandingos, musulmans et païens:

Enfin Tañéra (le Tangréra de Caillié) dont les maisons sont bâties en argile.

L'itinéraire de Kirotáchi (lieu situé sur la rive gauche du Niger, à une journée au sud de Sai) à Wóghodogó nous offre les noms des villes suivantes:

Bennanába (ou plutôt Be-nába), résidence du chef suprême du Goúrma;

Koulféla, marché très-fréquenté et la plus importante des villes du Mô-si (1);

Wóghodogó, dont M. Barth ne dit rien de particulier; mais qui, s'il est permis d'en juger d'après sa carte, serait ou la capitale ou l'une des principales villes du Mô-si, nous paraît être le Wogoborou de Seetzen.

Suivant un autre itinéraire, la capitale du Gílgódji ou Djílgódi est la ville de Djíbo située à environ 60 milles au sud de Moundôro, 55 à l'ouest-sud-ouest d'Aribínda et 35 sud-sud-ouest de Tíngé.

(1) C'est à Bowdich que nous devons la première connaissance de ce pays dont il écrit le nom *Mosie*. D***.

Journal météorologique. (Degrés de Fahrenheit.)

MOIS.	LE MATIN.		A MIDI.		LE SOIR.		OBSERVATIONS.
	Maxim.	Minim.	Maxim.	Minim.	Maxim.	Minim.	
Novemb. 1852.	64°	41°	93°	91°	81°	74°	Jusqu'ici le Dr Barth s'est servi exclusivement du thermomètre de Celsius généralement en usage en Allemagne; mais, dans les deux derniers volumes de sa relation, il a cru devoir régler ses observations météorologiques sur celui de Fahrenheit usité en Angleterre. Il ne sera peut-être pas inutile, pour mieux apprécier ses résultats, de comparer les trois thermomètres que l'on emploie préférentiellement en Europe. Degré de congélation. Degré d'ébullition. Fahrenheit. . . 32 180 Celsius. . . . 0 100 Réaumur. . . . 0 80 Ainsi 9 degrés de Fahrenheit équivalent à 5 de Celsius et à 4 de Réaumur.
Décemb. — . . .	59	40	94	77	82,3	69,5	
Janvier 1853. . .	59,6	47,2	89,5	75	75	71,5	
Février — . . .	60	59,5	90	»	76	»	
Mars — . . .	79,5	66	106	92	92	85	
Avril — . . .	85	64	110,5	102	98,5	85	
Mai — . . .	99	75	109	94,4	102	82,4	
Juin — . . .	87	73	100	90	98	84	
Juillet — . . .	»	»	»	»	80	»	
Novemb. — . . .	63	56	»	»	76	»	

L'abbé DINOMÉ.

ESSAI HISTORIQUE

LA PARENTÉ DES TRIBUS CAUCASIENNES.

La vaste chaîne du Caucase, qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne, est peuplée de diverses tribus, dont la parenté entre elles, et avec les autres grandes familles de l'humanité, offre encore un problème à résoudre. La solution de cette importante question sera sûrement facilitée au moyen d'un dictionnaire de tous les idiomes parlés au Caucase : travail immense entrepris par la section caucasienne de la Société géographique impériale de Russie. En attendant ce travail, nous offrons ici un aperçu rapide sur la parenté probable des races caucasiennes, et nous ajoutons quelques légendes qui pourront peut-être jeter quelque jour sur cette question (1).

Le nom du *Caucase* vient d'un mot sanscrit qui signifie *montagne blanche*. Les peuples indo-germa-

(1) Je dois beaucoup de renseignements à l'amitié de M. Golovinsky, chef de santé de la 2^e division, et je m'empresse de lui rendre ici l'hommage de reconnaissance que je lui dois. G. W.

niques (race blonde de Klaproth) donnaient ordinairement ce nom aux hautes chaînes de montagnes couronnées de neige. Ainsi Jules Klaproth, dans ses tableaux historiques de l'Asie, démontre que le mot *alp, alb*, blanc, signifie, dans presque tous les idiomes germaniques, *montagne*. Les Alains ou Albans de Pompée et de Julien l'Apostat, qui sont les Ossètes de nos jours, furent nommés Alains et Albans, parce que cette tribu nombreuse et guerrière, qui interdit à Pompée le défilé du Dariel, était la tribu *des montagnards*, par excellence. C'est aussi le mot *alp*, blanc, qui sert à désigner la haute chaîne de montagnes de la Suisse actuelle.

Il n'y a pas de doute que les hordes nomades qui se dispersèrent des bords du Tigre et de l'Euphrate sur la surface de la terre, durent s'approcher des montagnes du Caucase. Le mont Ararat devait être connu des descendants de Noé, et la tradition arménienne qui nomme Haik roi de l'Arménie et son fils Arañ, que Sémiramis voulut épouser, connaissait sans doute les versants méridionaux de la chaîne du Caucase ; car c'est là que les troupes d'Arañ durent reculer devant les armées de Sémiramis. Dès l'an 2270 avant Jésus-Christ, les Scythes envahirent l'Asie Mineure, et il est plus que probable que des masses de ces Scythes (qui d'après les travaux modernes de Rawlinson, Hicks, Jules Oppert, etc., possédaient un alphabet cunéiforme), pénétrèrent dans les gorges et les défilés du Caucase. Plus tard, 625 ans avant Jésus-Christ, les

Scythes envahirent de nouveau les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, et quoique cette invasion ne fût que momentanée, le choc qu'en reçurent les peuples de l'Asie Mineure détermina leur déplacement et les obligea de chercher un refuge au nord de la chaîne caucasienne. Leur chemin était naturellement tracé à travers le Daghestan, le long de la mer Caspienne, et cette grande route de la migration fut la même pour tous les peuples qui marchèrent de l'Asie-Mineure en Europe. Le Daghestan fut dès lors le lieu où les flots des populations qui se suivaient, déposaient leur contingent qui servit à former le noyau de la population des montagnes.

Tâchons de débrouiller un peu ce chaos et voyons quels furent les peuples qui pouvaient être, selon toute probabilité, les ancêtres de la population du Daghestan.

Les Massagètes, tribu médique, s'emparèrent du temps de la seconde invasion des Scythes, de la contrée connue aujourd'hui sous le nom de Géorgie. Cyrus fit reculer les Massagètes jusqu'au versant méridional du Caucase. Il périt dans un combat contre la reine des Massagètes Tomyris ou Tamara (Hérod., lib. I, c. 214), sur les bords du fleuve qui porte encore son nom, le *Koura*. Scylax, le plus ancien des géographes persans nous apprend que 552 ans avant Jésus-Christ, les *Sauromates* habitaient les bords de la mer d'Azoff, et que les *Sindes* peuplaient la contrée entre le Tanais ou

Don et les montagnes. Boèce, commentant Scylax, dit que ces peuples étaient d'origine *médique* et qu'ils arrivèrent des bords de la mer Caspienne (1).

Nous pouvons donc conclure avec raison que les Massagètes, ainsi que les Scythes, les Arméniens, les Mèdes, les Persans, les Carthliens ou Géorgiens, tantôt en côtoyant les bords de la mer Caspienne, tantôt refoulés par leurs ennemis dans les montagnes, y laissèrent des familles, peut-être des tribus entières, qui s'y établirent.

Lors des guerres de Pompée contre Mithridate, il est certain que le Daghestan était habité par les Alains ou Albans. « Les Alains, dit Jules Klaproth, peuple indo-germanique à haute stature, aux yeux bleus, habitaient au nord du Caucase »... Plusieurs se retirèrent dans le Daghestan, qui prit le nom d'Albanie, car probablement les mots alan et alban s'emploient indifféremment pour indiquer ce peuple... L'empereur Julien, dans un discours adressé à ses troupes dit : « Pompée avait déjà fait la guerre aux Albans et aux Massagètes, *que nous nommons Alains?*... D'après le témoignage de Procope et d'autres auteurs, les Alains étaient de même souche que les Goths... Ils avaient reçu leur nom de quelques montagnes; or *alp* et *alb*, dans les idiomes germaniques, signifient montagnes, et a

(1) Les Sauromates furent vaincus par les Goths, qui durent à leur tour se soumettre en 375 a. D. aux Huns sous Valamir. Après la mort d'Attila, les Goths se séparèrent des Huns, tandis que les Sauromates se mêlèrent aux Huns et ne formèrent depuis qu'un seul peuple.

donné le nom aux Alpes. (*Tabl. hist. de l'Asie, Race blonde.*)

Ainsi, d'après ce que nous venons de dire, on pourrait affirmer qu'indépendamment des débris de plusieurs nations qui passèrent par le Daghestan, le noyau de la population de cette contrée, et la tribu la plus guerrière, partant la plus influente, fut celle des Alains, descendants des Massagètes, qui étaient les fils des Mèdes de la race Japhétique ou indo-germanique. A cette population guerrière vinrent bientôt se mêler des peuples nouveaux poussés par une force inconnue, des hauts plateaux de l'Asie centrale vers l'Europe.

La première impulsion lors de la migration des peuples, dit Klaproth, fut donnée 150 ans avant Jésus-Christ par le peuple *Hong Nou*, de race turque (ou selon une autre opinion de race hunno-finnoise) qui se rua sur le peuple de race blonde aux yeux bleus, les *Huètes*, et sur le peuple *Ouziouñ*, près du grand mur de la Chine. Le grand flot de ces populations nomades s'avancait lentement de l'est à l'ouest, des hauteurs de la vallée du *Hoang-ho* (fleuve Jaune) par l'Asie centrale, au nord des montagnes *Tiañ-Chañ* (montagnes du ciel) et n'inonda l'Europe que cinq siècles plus tard. Ce n'est qu'en 375, du temps de Valentinien I^{er}, que l'Europe fut ébranlée par les Huns, qui formaient l'avant-garde de ces *peuples-armées* et qui, en entrant par la vallée du Don, repoussèrent les Alains et les Goths.

Pour revenir au Caucase et expliquer l'appari-

tion de l'élément hunno-finois parmi les races caucasiennes, il nous faut recourir à l'excellent ouvrage d'Amédée Thierry : *Attila et ses successeurs.* »

Au vi^e siècle de notre ère, les célèbres Avars, après avoir soumis une grande tribu Ouigoure, connue sous le nom des *Ouares* ou *Oûars-Huns*, qui campait sur les bords de l'Atel (le Volga), durent à leur tour se soumettre aux Turcs, qui, après avoir battu et dispersé les Avars, envahirent les bords du Volga, où erraient les hordes Ouigoures, tributaires des Avars. Les Ouigours et Oûars-Huns prirent les armes, mais furent complètement battus par les Turcs. 300,000 *Ouigoures* périrent dans le combat; 200,000 *Ouars-Khoun'* prirent la fuite et se sauvèrent dans le Daghestan, en longeant le bord de la mer Caspienne. Ces fugitifs étaient des Huns de la tribu hunnique blanche. Les Huns portaient ordinairement les cheveux courts; mais la tribu soumise par les Avars avait accepté la coiffure de ces derniers, qui fut deux tresses flottantes qui leur tombaient jusqu'au milieu du dos. Cette particularité, jointe à la ressemblance du nom, fut la cause que les Ouars-Huns furent pris, au Caucase, pour les terribles conquérants de l'Asie — les *Avars*.

Outre cette tribu hunnique, les *Khazars* de la branche noire ou hunno-finnoise, chassés des sources du Jait par les Turcs (1), s'avancèrent, au xiii^e siè-

(1) Aboulgazi Baladour-Khân donne le nom de *Kiptchak* à toutes les

cle, vers le Caucase et s'établirent définitivement dans le Daghestan. Au ix^e siècle, les Khazars, de concert avec une autre tribu hunno-finnoise, les *Majjars*, étendirent leur puissance jusqu'aux Carpathes. Nous trouvons dans la chronique de Derbent (le *Derbent Nahmeh*) le nom de trois places importantes occupées par les Khazars; c'étaient *Hadji-kala*, un port de la mer Caspienne (il était situé à l'endroit où se trouve maintenant le fort de Saint-Pierre); *Kazil-Jar* non loin de la forteresse Vnesapnaiâ sur l'Ahtash, et *Tatar-tout*, près du minaret, sur la grande route militaire de la Géorgie. De plus, on trouve sur les rivières la Koumâ et la Zmeika plusieurs mines qui portent jusqu'à nos jours le nom de *Majiare*; ce qui prouve que les ancêtres des Hongrois habitaient ces lieux. Ce fut le choc des Petchenègues au nord et des Arabes au sud qui détermina le déplacement de cette tribu hunnique et qui les poussa vers les Carpathes.

A ces éléments nationaux vint bientôt se mêler l'élément Slave. En 913, du temps d'Igor, des Russes (1), après avoir traversé sur des barques la mer Caspienne, parurent devant la ville fortifiée de Berda (actuellement Barda dans le district d'Elisabethopol), et voulurent s'en emparer; mais ils furent entourés, et massacrés ou faits prisonniers. En 943, les Russes débarquèrent de nouveau sur les côtes du

tribus turques. C'est à cette famille qu'appartiennent les Turks, les Turkomans, les Petchenègues, les Dolovetz.

(1) *Massoudi* et *Aboulféda*.

Daghestan, ils remontèrent le Koura sur leurs barques, pillèrent la ville d'Arañ, et s'en retournèrent avec un butin considérable. Albaso Kouli Khân (un des indigènes du Caucase ayant fait quelques études), prétend que les *Kazhi-koumicks* doivent descendre des prisonniers russes de 913 et 914, car ce peuple a conservé plusieurs coutumes et usages slaves, voire même quelques vagues récits et légendes qui rappellent les expéditions de Berda et d'Arañ. Il est probable que le nom Khazi ou Gazil, qui veut dire croyant, fidèle, leur fut donné quand ce peuple eut embrassé l'islamisme, importé, comme nous verrons plus tard, par les Arabes.

En 966, Sviatoslaff marcha contre ses ennemis redoutables, les Khazars, qui occupaient alors toute la contrée entre la mer Caspienne et le Don, et s'étendaient jusqu'à l'Ukraine de nos jours. Sviatoslaff brûla *Sarkell* ou *Belaia Veja*, ville des Khazars sur le Doñ, et refoula les Khazars jusqu'à la rivière Kouban.

Les Khazars faisaient alors une guerre sanglante aux Arabes, qui avaient envahi le Daghestan après la conquête de l'Arménie, et s'avançaient vers la capitale des Khazars, *Semender*, située sur la côte occidentale de la mer Caspienne au lieu qu'occupe aujourd'hui l'aoul Tarki ou Tarhon. Un voyageur arabe du x^e siècle, Ibn-Haukal, qui avait vu *Semender*, dit que c'était une belle et grande ville, fort riche et contenant une quantité d'églises, de synagogues et de mosquées, enfin qu'elle était en-

tourée de jardins magnifiques. Semender fut brûlée et détruite en 969 par Sviatoslaff, qui avait entrepris une seconde campagne contre les Khazars; mais ces derniers ne furent définitivement chassés du Daghestan que par les Arabes. Abou-Mouslin, général des Arabes, défit complètement les Khazars vers le milieu de xi^e siècle, soumit ceux d'entre eux qui n'échappèrent pas par la fuite, leur fit embrasser l'islam, et fit venir ensuite deux mille familles arabes, qui furent établies sur les ruines des villages Khazars. Le gros des Khazars ayant été rejeté jusqu'au Volga, l'élément arabe remplaça les Huns, et la population actuelle de la plaine du Daghestan descend des familles arabes qui se sont mêlées aux restes des Khazars du Daghestan.

Les Arabes s'étant établis définitivement au Caucase, la résidence de leur khan fut à Tarkou, ville bâtie sur les ruines de Semender, et il prit le titre de *Shamhal de Tarkou, Vali du Daghetan*, qualification que porte encore aujourd'hui le prince auquel la Russie conserve la souveraineté de la plaine du Daghestan. Ce titre exige une explication. Abou Mouslin, après la conquête du Daghestan, nomma vice-roi de cette contrée un descendant des Koreischites (famille respectée toujours parmi les Arabes), qui avait jadis demeuré à Damas; or Damas est connu en Orient sous le nom de *Sham*; *Hal* ou *Khan* veut dire prince; vali correspond à notre titre de vice-roi ou lieutenant du roi; ces titres, auxquels on avait ajouté le nom de la nouvelle résidence des princes

arabes *Tarkou*, formèrent le titre du gouverneur du Daghestan, qui depuis fut un souverain indépendant, mais reconnaissant la souveraineté de la Turquie, et plus tard celle de la Russie. Le peuple de la plaine du Daghestan conserve le souvenir de son origine arabe, et se donne jusqu'à nos jours le nom de Koreischites.

Depuis le ^x^e siècle, les vice-rois du Daghestan s'emparèrent peu à peu des pays limitrophes, mais ils furent arrêtés dans leurs conquêtes par l'arrivée des Mongols, qui s'emparèrent d'une partie du pays soumis aux Shamhals. Ainsi, d'après les recherches de l'académicien M. Bronckfsky, une forte tribu *de la Horde d'Or* campait, au ^{xiv}^e siècle, dans la plaine dite aujourd'hui plaine des Koumicks, entre le Soulak et le Terek. L'influence des Mongols fut si grande, que tous les peuples soumis aux Shamhals abandonnèrent la langue arabe, pour ne parler désormais que la langue tartare, qui, dès ce temps, fut non-seulement la langue généralement comprise dans les montagnes (ce qu'elle est encore de nos jours), mais devint encore pour les peuples de la plaine du Daghestan un idiome national.

En 1387, Tamerlan ou Timour Khan s'approchait du Caucase, portant avec lui la désolation et la mort. Tohtamish marchant à sa rencontre du fond de la Crimée, demanda l'alliance de la tribu mongole qui campait dans la plaine des Koumicks.

Les Mongols acceptèrent cette alliance, mais furent complètement détruits et dispersés par les

troupes de Tamerlan, qui continua sa marche victorieuse et désolatrice vers l'Occident, en remontant le cours du Térék, qui baigne le pied du versant septentrional de la chaîne du Caucase.

Tohtamish reculait devant ce terrible adversaire; mais se trouvant renforcé, près de la rivière Malka, par des réserves échelonnées le long de la route, il résolut d'accepter le combat, qui eut lieu au point occupé aujourd'hui par la Stanitza (colonie cosaque) *Soldatskaja*. Tohtamish fut complètement battu, et la tradition veut que les buttes qui entourent *Soldatskaja* soient les tombeaux des morts, ou l'emplacement des tentes des deux armées. Les restes de l'armée de Tohtamish s'enfuirent dans les défilés de l'Elbrous.

Depuis ce temps, la tribu de la Horde d'Or, qui campait dans la plaine des Koumicks disparut complètement, sans laisser de traces (1), et les sujets du Shambal, délivrés de cette domination qui pesait sur eux, et ayant peu souffert de Tamerlan, qui ne pénétra pas dans le Daghestan, sentirent renaître leurs forces. Bientôt les pays qui étaient

(1) Lors de mon dernier voyage dans la vallée de l'Alazan, au mois d'août 1858, je crus retrouver la trace de ces Mongols dans une partie de la population musulmane, qui porte le nom de *Mougalo-tartare*. Indépendamment du nom qui rappelle leur origine, ces *Mougals* n'ont pas de terre qui leur appartienne, et payent l'impôt sur les productions de la terre aux Lesghiens, qui sont censés être les véritables maîtres. Ceci indique que les *Mougalo* n'étaient pas arrivés dans le pays comme conquérants, mais comme fugitifs. De plus, leurs traits rappellent leur origine.

jadis sous la domination des Koreichistes, durent de nouveau se soumettre à ces maîtres.

Au xvi^e siècle, commença la renaissance de la Russie, qui après avoir secoué le joug pesant des Tartares, dut nécessairement, en étendant ses limites, se trouver en face des tribus caucasiennes.

En 1554, Jean IV s'empara d'Astrakhan. C'est de cette époque que date la colonisation russe aux bouches du Térék. Des aventuriers, des gens sans aveu, des cosàques du Don, des déserteurs, des exilés, vinrent peupler le cours inférieur de ce fleuve.

C'était le temps des entreprises aventureuses, des excursions lointaines, tentées par une poignée d'hommes résolus. Tandis que Ermak, cosaque fugitif du Don, allait à la conquête de la Sibérie, un autre cosaque, Andrée, descendait le Volga en bateau et se lançait à l'aventure dans la mer Caspienne. Andrée était à la tête de trois cents hardis aventuriers, prêts à piller si l'occasion s'en présentait, mais dont la première destination était la pêche, toujours fort riche dans la mer Caspienne. Ces aventuriers firent naufrage aux embouchures du Soulak et se virent privés de toutes leurs embarcations. Alors, sans perdre courage, ils résolurent de gagner les montagnes et de s'y établir de force. La plaine entre le Soulak et le Térék est entourée de montagnes boisées, derniers contreforts de la grande chaîne. Cette plaine est arrosée par plusieurs rivières qui descendent des hauteurs par de délicieuses vallées, et vont se jeter dans le Térék.

Andrée, suivi de ses compagnons, s'empara d'une de ces vallées, celle de l'Akhtash, y construisit un fort à l'abri duquel il pillait ses voisins et leur enlevait des femmes, que ces aventuriers épousèrent. Ce fort prit le nom du fort d'Andrée, Andreera, Endery, plus tard (1) aoul célèbre, entrepôt de marchandises qui arrivaient de la Perse, et d'esclaves que des Juifs et des Arméniens achetaient dans les montagnes pour les bazars de Stamboul et d'Is-pahan.

Cependant la horde d'Andrée grossissait et devenait de jour en jour plus dangereuse à ses voisins, car elle se renforçait annuellement de nouveaux aventuriers, qui arrivaient du Don et de la Russie. Bientôt le fort d'Andrée ne pouvant suffire à cette commune militaire, les cosaques s'emparèrent des *crêtes* des montagnes environnantes pour en faire des lieux d'observation et y construire des forts qui les mettaient à l'abri d'un coup de main. Andrée vivait au milieu de ses compagnons comme un seigneur du moyen âge.

En 1569, Jean IV fit construire aux embouchures du Terek un fort, qu'on nomma *Terki*. C'était au temps de la domination turque dans le Caucase ; la Géorgie chrétienne était dévastée, et toutes les tribus montagnardes reconnaissaient la souveraineté de la Turquie. La Russie n'avait pas encore assez de forces pour lutter avec ce terrible adver-

(1) Au XVII^e siècle, sous la domination de la Turquie. Endery existe aujourd'hui près de la forteresse Vnesapnaïa.

saire; aussi Jean IV fut-il obligé, à la suite des réclamations du sultan Sélim, d'ordonner l'évacuation du fort Terki : cependant les colonies russes restèrent dans le pays soumis aux Turcs. Mais bientôt les Shambals de Tarkou, vassaux du sultan (qui avait hérité de la puissance militante et religieuse des Khalifes), se plaignirent au sultan Amurat, en 1580, des pillages et des brigandages d'Andrée. Sur la demande formelle du sultan, Jean IV dut ordonner aux cosaques d'Andrée de quitter la vallée de l'Akhtash et de s'établir sur les bords du Térék, à l'embouchure de la Soundja. Les cosaques d'Andrée, qui n'avaient pas oublié l'obéissance due au czar, quittèrent les crêtes (*greben*) des montagnes de l'Akhtash, mais gardèrent ce nom jusqu'à nos jours. Ils sont connus sous le nom de *Grebentzi*, cosaques des crêtes, et habitent la rive gauche du Térék, où ils furent établis par Pierre le Grand, lors de son expédition à Derbent. Cette expédition fut aussi la cause d'une invasion des Kalmoucks, qui sous les ordres de leur khan Ajouka, ravagèrent la contrée entre l'Akhtash et le Térék. Les hordes d'Ajouka se ruèrent sur les *Koumicks*, par suite d'un ordre de Pierre le Grand, qui voulait punir ces derniers pour avoir attaqué et détruit un détachement de cavalerie, sous les ordres du chef de brigade Veterani, qui s'avancait pour soutenir, en longeant le bord de la mer Caspienne, l'expédition maritime de Derbent. La tradition des Koumicks indique les hautes buttes qui sont près de

Vnesapnaia comme lieu du combat acharné qui leur fut livré par les hordes kalmoucks. Ce fait, d'un intérêt médiocre, est seulement curieux parce qu'il nous donne la clef de l'énigme de ces monticules que nous voyons dispersés avec un certain ordre dans les steppes, qui furent autrefois parcourus par les nomades. Les Koumicks affirment que les buttes autour de Vnesapnaia, ainsi que d'autres monticules qui bordent ordinairement les routes du bord du Térék, étaient élevées par les mains des nomades d'Ajouka, pour y placer la tente du khan et de ses principaux officiers. Ceci explique pourquoi on trouve ces buttes à des distances à peu près égales, car elles marquaient les étapes du peuple qui marchait à la suite de son khan; voilà aussi pourquoi on pourrait suivre, au moyen de ces monticules, la route des peuples nomades qui depuis Valamir, avec ses Huns jusqu'aux kalmoucks d'Ajouka, en s'approchant du Caucase, devaient parcourir le même chemin en longeant le Térék et le versant septentrional de la chaîne caucasienne, ne s'enfonçant jamais dans les montagnes et ne s'écartant jamais du cours des fleuves.

Nous venons de prononcer le nom des *Koumicks*. Leur histoire est assez curieuse pour que nous en disions quelques mots.

Dès que les cosaques d'Andrée eurent évacué la plaine dite aujourd'hui plaine des *Koumicks*, cette contrée fut occupée de nouveau par les princes du Daghestan. Les traditions populaires et des généa-

logies écrites, conservées religieusement par les princes koumicks, racontent que vers la fin du xvi^e siècle, un prince du Daghestan, le shamhal *Andrá*, eut trois femmes, dont l'une était Kabardienne, de la famille des onzden (gentilhomme) Anzoroff. Le shamhal *Andrá* se prit, on ne sait pourquoi, d'une haine violente pour sa femme, et déclara le fils qu'il avait eu d'elle, *Soultan Mond*, tchanka (bâtard), c'est-à-dire issu d'une union qui ne donnait aucun droit à la succession (1). Soultan Mond, chassé par son père, se retira sur le Soulak, où il vécut pauvre et ignoré. Un habitant de Tavlie vint à passer, il demanda l'hospitalité à Soultan Mond, et celui-ci lui offrit de bon cœur ce qu'il avait de meilleur. Le vieillard Salan, s'intéressant au sort de ce jeune homme, le questionna, après le repas, sur sa vie, ses aventures, sa parenté, et en entendant le récit de ses infortunes, se récria sur l'injustice du shamhal.

« Mon fils, dit-il, ton père a eu tort; tu n'es pas *tchanka*, car les Anzoroff dont tu descends sont de race arabe, Koreischites comme ton père, descendants d'Inal, et portent en Arabie le titre de princes; par conséquent, ta mère eut dans ses veines un sang tout aussi noble que celui de ton

(1) L'enfant issu d'un mariage de deux individus qui n'ont pas le même rang dans la société est toujours *tchanka*. Ainsi un prince, se mariant à la fille d'un gentilhomme ou d'un homme libre, fait ce qu'on appellerait en Europe un mariage *morganatique*. De même, le fils d'un gentilhomme qui se marierait à une fille de condition inférieure serait aussi *tchanka*.

père. De plus, le grand czar de Moscou (1) ne méprisa pas l'alliance avec un gentilhomme Kabardien. Tu vois bien que c'est ton droit et un devoir envers ta famille de tâcher de reconquérir ton rang et ta part à l'héritage de ton père; et moi qui connais tes parents, je te seconderai de mon mieux. »

Les Anzoroff, parents de Soultan-Mond, ayant connu l'offense faite à leur nom, rassemblèrent jusqu'à trois cents cavaliers de bonne volonté, et s'étant emparés du shamhal Andrà, après l'avoir attiré dans un piège, ils le forcèrent à déclarer leur parent égal aux autres fils du shamhal et de lui donner une part de l'héritage.

Andrà donna à son fils la plaine dite de Koumicks, entre le Soulak, le Térék et la Soundja, qui fut peuplée par des aventuriers Kabardiens et Tavliens, que Soultan-Mond rassembla de toute part. Mais cette petite colonie était faible, et les peuples du Daghestan nommèrent par dérision cette faible société *Koumoucks*. Ce mot (d'après l'explication d'un savant Mollah, Mama Kishi, qui habite l'aoul Endery), se divise en deux mots : *kou* s'employait jadis pour exprimer qu'il manque quelque chose à une certaine mesure : on pourrait à la rigueur traduire ce mot par *imparfait*; il donne l'idée d'une chose qui n'est pas complète, entière, parfaite. *Mouck* veut dire faible, même un peu bête. Ce surnom moqueur devint cependant un nom national. Tous les princes koumicks descendent de *Soultan*

(1) Jean IV, marié à Maria fille de Femruo, Kabardienne.

Mond; tous les onzden (gentilhommes) descendent de *Salan* le Tavlien.

Pour terminer avec le Daghestan, je donnerai un court aperçu des tribus qui le composent.

De nos jours il y a trois grands souverains, vassaux de la Russie, au Daghestan; ce sont le shamhal de Tarkon, le khan des *Khazi Koumick* (qu'il ne faut pas confondre avec les Koumicks), et le khan de Kura.

Les sociétés libres d'Akonsha, de Tabassaran et de Kaitakh sont soumises à la Russie, tandis que les sociétés libres de Koisonboula, d'Andalal, de Karah, de Technouzdal, d'Aouhwah, d'Andi, de Bogoulal, de Tehemolal, de Goubet, sont sous la domination de Schamyl.

L'Avarie, après le meurtre du dernier khan de Mehtouli-Ahmet-Khan, en 1841, devint une société libre sous le gouvernement de Schamyl, et la principauté d'Elissou, après la trahison du prince Daniel-Soultan, qui fut général au service russe, fut occupée par nos troupes.

Tous les habitants du Daghestan portent le nom général de *Tavliens* (du mot *tau*, montagne), comme le Daghestan dérive aussi son nom du mot *dag*, montagne.

Les sociétés du Daghestan parlent des idiomes différents, qui, dit-on, sont les débris d'une langue mère parlée autrefois généralement. Il est possible qu'au moyen du dictionnaire de la Société géographique, nous retrouverons le *Hun* d'autrefois; et

ce qui donne de la vraisemblance à cette supposition, c'est que tous les idiomes se rattachent à l'*Avare*, qui est la langue prédominante (indépendamment du tartare qui est parlé généralement comme le français en Europe). Or les Avars, qui sont les Pseudo-Abares, ou autrement les *Ouar-khouni*, échappés à la domination turque, sont les descendants des Huns, et comme de plus les Khazars et les Majjars laissèrent des vestiges de leur influence au Caucase, il est raisonnable de supposer que l'élément hunique, qui jusqu'à l'arrivée des Arabes avec Abou-Mouslin était le plus fort, dut laisser ses traces dans la langue des peuples du Daghestan. Il est même probable que les Huns, habitant les montagnes, loin de tout contact avec les autres peuples, durent conserver leur idiome primitif dans toute sa pureté. Cependant il est aussi possible que les Avars fussent un croisement des *Ouar-khouni* avec les Albans ou Alains (quoique généralement on prétende que ces derniers quittèrent le Daghestan pour s'établir dans l'Ossétie de nos jours). Alors on devrait retrouver le mélange du hun pur avec un idiome indo-germanique. Ce qui semble venir à l'appui de cette dernière supposition, c'est que l'habitant de l'Avarie ne ressemble nullement au portrait que nous fait des Huns, Sidoine Apollinaire (1). L'habitant de l'Avarie et le Tavlien en général, se distingue par une taille bien prise, quoique moyenne, il est ordinaire-

(1) Amédée Thierry, *Histoire des fils d'Attila*, p. 271-272.

ment roux, il a la tête petite et ronde, le visage long et terminé en pointe, la mâchoire supérieure est très-développée.

Les habitants du Daghestan sont originaires de races arrivées directement de l'Asie, et qui s'établirent au Caucase sans avoir passé par l'Europe; tandis que les tribus des bords de la mer Noire et du versant septentrional de la chaîne caucasienne proviennent des races arrivées de l'Europe.

Mais avant de nous en occuper il nous reste à dire quelques mots d'une race intéressante et peu connue, les *Tchetchènes* qui habitent les gorges boisées au nord du Caucase, entre les races du Daghestan et les peuplades de la mer Noire, dans les vallées de l'Akhtash, d'Araksou, de Jamaïsou, de l'Aksai, de la Soundja, de l'Argouñ, de l'Assa, etc.

Cette race, qui ne conserve presque point de traditions sur son passé, comme tous les peuples abrutis par l'islam (qui substitue aux légendes populaires les récits du Koran), mérite une attention particulière par sa bravoure et son intelligence, qui n'a rien d'asiatique. Le Tchetchène, beau comme un enfant d'Europe, n'est ni fanatique, ni opiniâtre dans ses croyances; il aime les améliorations, il est généreux, doux, serviable en tant que peut l'être un demi-sauvage, qui cependant ne dédaigne pas la civilisation et se sent peu à peu gagner par elle. Voleur, comme tous les montagnards, il vole par habitude, plutôt pour faire voir son courage, son habileté, que pour vivre de ses rapines, car il est

laborieux et aime l'agriculture. La grande Tchetchna était de tout temps le magasin d'approvisionnement des tribus tavliennes de Shamyl, qui manquent d'espace et de terres labourables. Ce ne sont que les dernières expéditions, depuis 1851, qui nous ont acquis cette belle contrée, dont les habitants préfèrent la domination protectrice de la Russie, aux pillages de Schamyl, qui ne les gouvernait que par la crainte. Depuis que les Tchetchènes ne sont plus menacés des Tavliens, qui sont leurs ennemis personnels, ils s'occupent d'agriculture et de trafic, et on peut voir le long de l'Argoun et de la Sounja des colonies florissantes de ces Tchetchènes, qui jadis nous arrivaient avec leurs familles hâves et déguenillées, pour nous demander un morceau de terre et notre protection.

La race *Tchetchène* habite, comme je viens de le dire, le versant septentrional de la chaîne caucasienne; agriculteurs par penchant, ils choisirent les contrées les plus riches pour s'y établir. Par malheur, ils n'ont pas gardé le souvenir de leur origine; quelques vagues récits, quelques coutumes, quelques mots de leur idiome peuvent seulement nous permettre de faire quelques hypothèses sur leurs ancêtres. Ayant vécu pendant six ans au milieu de cette tribu, je présente ici un aperçu rapide de renseignements que j'ai pu recueillir. En 1856, chef d'un bataillon du régiment de Kraborda, dans la forteresse de *Kourinsk*, j'entendis parler d'un vieillard centenaire nommé Faour, qui, au dire des

indigènes, possédait parfaitement leurs traditions. Quoique habitant d'un aoul ennemi, Faour, sachant qu'il pouvait se fier à la parole d'un commandant russe, se rendit à mon invitation, et voilà ce que je pus tirer des récits embrouillés du vieillard :

Les Tchetchènes descendent, disait Faour, d'un nommé Molkh, qui demeurait non loin des sources de l'Argoun, dans un endroit nommé Meeste ou *Neshihé*; ses descendants occupèrent cependant bientôt après l'aoul *Kersten Akh* (1), qui existe jusqu'à nos jours.

C'est à *Kersten Akh* que commencèrent des guerres interminables entre les descendants de Molkh; ces haines de famille à famille furent si violentes, que les hommes durent se tenir enfermés dans leurs châteaux ou leurs tours, et n'en sortaient que rarement; la femme seule, qui était un être respecté, pouvait s'aventurer sans crainte, et c'est pour cela que depuis elle fut chargée de vaquer à tous les travaux des champs, ce qui se pratique jusqu'à nos jours, parce que ce fut une coutume de nos ancêtres, ajouta naïvement Faour. Les armes des ancêtres des Tchetchènes furent l'arc, la flèche, le sabre recourbé (2); quant à l'arme à feu, elle ne fut introduite qu'à l'arrivée des Russes dans la contrée.

(1) Kersten veut dire chrétien; nous verrons que les Tchetchènes devaient être chrétiens; quant au nom de *Neshihé*, ce mot doit avoir pour racine le mot *neh*, gens, pluriel de *steg*, homme.

(2) Le sabre ou shashka, qui est fait jusqu'à nos jours par les armuriers indigènes de la Tchetchna (d'après un modèle fort connu dans les montagnes), porte ordinairement l'empreinte d'un loup, avec quel-

« Je ne saurais te dire, me disait Faour, quelle fut la religion de nos pères, mais ce qui est certain, c'est que mon septième père (aïeul au septième degré) mangeait du porc. Je crois que nous devions être chrétiens, car il y a de vieilles églises sur les hauteurs d'où nous sommes descendus, et je suis sûr que nos ancêtres ne pouvaient avoir qu'une seule femme. »

L'émigration des Tchetchènes, qui descendirent des hauteurs de Meeste pour occuper Kersten-Akh, est le temps héroïque des Tchetchènes. La tradition cite *Tinavinvisou*, fils de Molkh, roi des Tchetchènes, et nomme les preux de ce temps : *Tinielder*, *Huno-Karkaloi*, *Hardaizerik* et *Shirdii-Kanat*. « Tinavinvisou était un fort bel homme, disait Faour, et il enleva la femme de Shirdii-Kanat, beauté célèbre ; tous les hommes étaient furieux, les femmes seules prirent le parti des deux amants.

» Un jour le terrible Huno-Karkaloi demanda à sa femme : Puis-je être certain que tu n'aimes personne excepté moi ? — Je t'aime beaucoup, répondit la femme de Huno, mais je t'avouerai que j'aurais voulu une fois dans ma vie embrasser le beau Tinavinvisou. Karkaloi, furieux, sella son cheval et s'élança vers la tour habitée par Tinavinvisou pour l'appeler en combat mortel et le tuer. Huno

ques caractères latins, qui certes, en passant par les mains de ces barbares, n'offrent aucune signification. Néanmoins le fait est curieux, car il prouve que les ancêtres des Tchetchènes eurent des relations avec l'Europe s'ils ne sont Européens eux-mêmes.

s'approcha de la tour et cria à haute voix, comme c'était l'usage : Tinavinvisou, je te provoque à un combat mortel ! Tinavinvisou dormait et ne l'entendit point, et sa femme se garda bien de le réveiller, craignant pour les jours de son mari. Alors Huno, ne recevant pas de réponse, tira trois pierres du mur et les plaça devant la tour, ce qui était une offense terrible. Dès que Tinavinvisou s'éveilla et vit ces pierres, il entra dans une grande fureur et s'élança vers la tour de Huno-Karkaloi. Un combat terrible semblait inévitable, quand la femme de Huno apparut, et se plaçant entre les ennemis, défendit le combat. Pour prix de la condescendance de Tinavinvisou, qui était l'offensé, elle l'embrassa ; c'est ainsi, ajouta Faour, que la femme arrive toujours à faire ce qu'elle désire. »

J'ai transmis fidèlement ce simple récit, qui caractérise les mœurs des ancêtres des Tchetchènes et n'est pas sans intérêt, nous dévoilant le respect qu'on portait jadis à la femme. Le défi, l'offense de Huno, la femme qui fait cesser le combat, le prix qu'on attache à son baiser rappellent les beaux temps de la chevalerie, et nous verrons plus tard que j'avais le droit, d'après quelques mots, la construction de leurs phrases, l'arme blanche qui porte toujours l'empreinte des loups de Gascogne, de supposer que les ancêtres des Tchetchènes pouvaient bien être des enfants de l'Europe, arrivés ici à la suite des croisades.

La suite du récit de Faour comprend les guerres in-

testines qui déchiraient les Tchetchènes ; mais voilà un fait qui porte l'empreinte de la vérité historique. Un des descendants de Tinavinvisou fut invité par un khan kalmouck ou mogol, qui campait dans la plaine de la rive droite du Térék. Le khan lui offrit l'alliance contre leurs ennemis communs, les habitants du Daghestan, et donna au roi tchetchène, comme prix de cette alliance, le pays entre le Térék et les montagnes. Cette offre fut acceptée avec empressement, et trois grandes familles, les Haratcho, les Fuentar et les Gordaloi occupèrent le défilé de l'Aksai (l'Ichkerie), tandis que d'autres familles descendaient des hauteurs pour occuper l'Akhtash, où ils fondèrent un village nommé *Aoukh*, et une autre branche tchetchène s'établissait sur la rivière Assa et prenait le nom de *Karaboul-Akh*. Ce nom Akh, signifie blanc, et sûrement par analogie village (car toutes les maisons tchetchènes sont blanchies à la chaux), ou peut-être est-il une traduction du mot Alp qui, au dire de Klaproth, fut généralement accepté par tous les montagnards de la race indo-germanique.

« Depuis, disait Faour, nous n'avons cessé de guerroyer contre les peuples du Daghestan ; mais nous n'avons jamais été vaincus. »

Ceci est faux ; car il y a des faits authentiques qui démontrent que les Tchetchènes furent tributaires des Koumicks, et je crois pouvoir affirmer que ce fut justement l'influence des Koumicks, ou plutôt des Shamhals de Tarkon, qui décida les Tchetch-

chènes à embrasser l'islam. Le khan, qui campait dans la plaine et offrait l'alliance au roi tchetchène, pouvait bien être le chef de cette tribu de la Horde d'Or qui disparut du temps de Timourleng. Les Tchetchènes gardent le souvenir de Timour; car il y a près de Grosnaiá, vis-à-vis du défilé de Hankalá, un endroit qui porte le nom de «*Tai astagha Timir*», le pont du boiteux Timour; et il est très-probable que les peuples du Daghestan, après la disparition des Mongols que Timour avait balayés, ressaisissant leur influence, rendirent les Tchetchènes tributaires et les forcèrent d'embrasser l'islam.

La langue tchetchène ne ressemble nullement aux autres idiomes du Caucase, c'est une langue qu'on serait tenté plutôt de rattacher aux langues de l'Europe. Le Tchetchène parle fort élégamment, est beau parleur, ses périodes sont souvent très-bien arrondies, et ce qui est très-curieux, il emploie ordinairement, comme le Romain et le Grec, le participe accordé avec le datif et deux datifs indépendants, dont l'un s'accorde avec le participe, forme de langage qui dénote une assez grande flexibilité de la langue, et semble indiquer que le tchetchène s'est formé sous l'influence du latin. Le tchetchène a des modes, des temps, des cas, et ses substantifs ainsi que ses verbes se déclinent et se conjuguent en changeant de terminaison et non par l'addition de particules, comme c'est le cas dans toutes les langues primitives. En somme, cette langue me faisait l'effet d'être l'idiome d'un peuple jadis civilisé,

qui en avait gardé le souvenir dans la forme de sa langue, qui cependant avait perdu sa richesse et sa grâce par suite du cercle étroit dans lequel les idées de ce peuple étaient obligées de se mouvoir.

Quelques mots des Tchetchènes rappellent tellement leur origine européenne qu'on serait tenté de croire que c'est une troupe de ces malheureux qui, fuyant la famine de sous les murs d'Antioche, en 1096, marchèrent d'étape en étape jusqu'aux gorges du Caucase, où ils se réfugièrent. Ceci certainement n'est qu'une supposition ; mais les mots *viene*, venir ; *do*, faire (anglais) ; *furück*, retourner (allemand) ; *ouede*, aller (l'*eo* latin) ; et le mot même *Dèelli*, Dieu, qui rappelle le *Deus* latin, tandis que tous les autres montagnards disent Allah, ne sont-ils pas un vestige du contact de ce peuple avec les peuples européens ? De plus, il y a un je ne sais quoi d'élégant inné dans ce peuple qui rappelle une origine plus pure que celle des tribus hunniques, ancêtres des Tavliens que les Tchetchènes traitent toujours du haut de leur grandeur, en leur donnant le nom de paysans et de rustres.

Si nous observons leurs coutumes, nous verrons avec étonnement que même sous le joug pesant de l'islam, la femme a su garder un prestige touchant à voir parmi les populations musulmanes, qui ne comprennent pas la femme autrement que comme femelle ou animal domestique.

De nos jours encore un meurtrier, ayant accompli son *kanli* (vendetta), et poursuivi par les parents du

mort, est sauvé s'il parvient à se jeter dans la première maison venue et d'approcher ses lèvres du sein d'une femme de cette maison. En ce cas toute femme s'empresse de déchirer sa chemise pour présenter sa mamelle au fuyard, et dès qu'il l'a touchée, la femme, dont il est réputé fils de lait (la plus sacrée de toutes les parentés), le couvre de son corps; et de cette façon, la femme étant sacrée, le meurtrier est sauvé. De plus, tous les hommes de la maison sont obligés de saisir les armes pour défendre celui qui est devenu leur parent. Le meurtrier est sauf même en cas qu'il aurait tué un des parents de la famille où il s'est réfugié. Dans ce cas, on accepte ordinairement *le prix du sang*, et la vendetta finit. Mais aussi il n'y a pas de service que la femme qui a sauvé un Tchetchène n'a le droit de lui demander, et il n'y a pas d'ordre que celui-ci ne soit obligé d'exécuter.

Les femmes tchetchènes sont gracieuses et souvent belles, si elles ne sont pas exténuées de fatigue, par suite des travaux qui pèsent sur elles. On sent que l'islam a gâté la vie de ce peuple, appelé peut-être à jouer un beau rôle un jour au Caucase.

Il est encore curieux que la tradition dit que la *marmite*, expression de la réunion de la famille, du foyer, était regardée comme sacrée dans les vieux temps.

Les Tchetchènes ont des chants populaires, qui ne manquent pas de poésie; il est touchant de voir que, malgré l'abrutissement du Koran, les Tchet-

chènes ont encore des romances gracieuses, qui prouvent que tout sentiment humain n'est pas étouffé dans leur âme.

Voici un exemple :

Des jeunes gens chantent l'agrément de l'hiver ;
la chanson dessine un rendez-vous de chasse dans
la forêt, au milieu d'une clairière éclairée par la
lune. La neige et le givre couvrent les arbres, un
troupeau de cerfs écoute en tremblant au milieu de
la clairière, l'approche des chasseurs. Après la
chasse, c'est une soirée d'amis près d'un bon feu.

Les jeunes filles répondent à ce couplet par un
autre ; je le traduis le plus fidèlement que je le puis.

« Quand la feuille du tchinar (1) entr'ouvre sous
l'action du soleil le bouton qui la contient, et on
pressent déjà l'ombre ;

» Quand on entend crier le coucou, le cœur sent
le printemps et commence à battre avec force.

» Est-il possible alors de ne pas frissonner d'a-
mour, de ne pas jouir avec le beau faucon blanc (pour
jeune homme) ;

» Qui sait ce qui doit arriver sous la couche de
la terre noire (après la mort) ? »

Le dernier vers est assez libre pour des musul-
mans.

Mais laissons les Tchetchènes (2) pour nous occu-

(1) Espèce d'arbre, dont je ne connais pas le nom français.

(2) Le nom des Tchetchènes est encore un problème. Broneffsky pré-
tend que le mot *tchetchène* est un vieux mot russe qui signifie gazouil-
ler (comme les oiseaux). Dans les vieilles chansons les Tchetchènes se

per des tribus qui habitent les rivages de la mer Noire, et qui aussi, et avec plus d'authenticité, sont des enfants de l'Europe.

Douze cents ans avant J.-C., les Argonautes entreprirent un voyage en Colchide; Jason, avec une partie des Argonautes, débarqua à Eia, ville de Colchide, qui était située aux embouchures du Phasis, le Rioni de nos jours. Ses autres compagnons débarquèrent dans la rade de *Soukoum-Kalè*, et ce fut là que les deux frères pilotes des Dioscures, Ricas et Amphytras, connus sous le nom des *Gemohi*, résolurent de s'établir, ne voulant plus braver les tempêtes de la mer Noire; cette colonie reçut le nom de *Dioscuria*, et la contrée fut nommée *Gemohia*. Les Argonautes avaient montré le chemin aux Grecs; bientôt quelques Hellènes d'Achaïe fondèrent une colonie à l'endroit occupé par le fort Pshada.

Strabon prétend que l'émigration des Achécns et leur colonisation au Caucase doit avoir eu lieu du temps de la guerre de Troie. Ce qui est certain, c'est que les rivages orientaux de la mer Noire furent connus de bonne heure des Grecs, qui envoyaient dans ces contrées fertiles leurs aventuriers. Scylax, le plus ancien des géographes persans, envoyé, 352 ans avant J.-C., par Darius Hystaspes pour faire une description des bords de la mer Noire, nomme dans l'ordre suivant les tribus qui peuplaient ces

donnent le nom *Nehitchoutchan*, mais *Neh* veut dire hommes, gens; *itchitchi* veut dire ple; je ne saurais imaginer comment le nom d'un oiseau peut devenir un nom national.

contrées depuis la Colchide jusqu'au Tana ou Don.

Dans l'Abhasie de nos jours, demeuraient les Gemohi, dont la ville la plus importante portait le nom de *Dioscuria*. Les *Fiky* ou *Djeky* occupaient le pays depuis le cap Adler jusqu'à Pshada. Les *Achéens* possédaient la contrée depuis Pshada jusqu'à la rade de Sounjouk-Kalé. En avançant vers le nord, on trouvait les *Kirkètes*, qui habitaient les rivages de la mer Noire jusqu'aux bouches de la rivière Kouban. Plus loin, jusqu'au Tana ou Don on rencontre les *Sindes*, enfin les embouchures du Don, ainsi que les bords de la mer d'Azoff étaient peuplées par les *Sadromates* ou *Sarmates*.

Strabon, qui vivait 25 ans avant J.-C., dit qu'on trouvait dans les montagnes, au-dessus de *Dioscuria*, un peuple nommé Souanes ou Swanes. Quant à la ville de *Dioscuria*, elle était célèbre du temps du géographe d'Amasée par son négoce. Cent trente races différentes par leur langue et leurs mœurs y venaient faire l'échange de leurs produits. Les Romains, dit Strabon, avaient à leur solde 130 interprètes à *Dioscuria*. Du temps de Plin (77 après J.-C.), la ville de *Dioscuria* fut détruite et sur ses ruines s'éleva un camp romain.

Arrien, envoyé par l'empereur Adrien (an 114 de notre ère) au Caucase, donne dans ses commentaires, d'autres noms aux peuples caucasiens; les Gemohi sont nommés *Abasges* ou *Abhases*; au nord des Abhases, dans les montagnes, vivaient les *Lazes*; sur les crêtes des montagnes et derrière les Abha-

ses, les *Sanigi*; plus loin, au nord de la grande chaîne, on trouvait, du temps d'Arrien, les *Alanes*. Les *Jycks* ou *Djyckx* de Scylax furent connus d'Arrien sous le nom de *Zydrètes*. Les *Achéens* n'existaient plus au temps du voyage d'Arrien au Caucase; on trouvait seulement l'emplacement d'une cité en ruines, qui portait le nom d'*Achaia*: cette ruine se trouvait probablement à la place qu'occupait, avant la dernière guerre, le fort *Pchoda*, près des *Zydrètes*; à la place des *Kerkètes* de Scylax, Arrien place les *Sapagues*. Une ville, *Sébastopolis*, s'élevait, du temps d'Arrien, sur la place occupée jadis par l'antique *Dioscuria*; elle avait remplacé le camp romain.

Il faut joindre à l'autorité de ces écrivains celle de Moïse de Khorène, qui dit qu'une grande quantité de Juifs fut envoyée, du temps de Nabuchodonosor, pour peupler les rivages de la mer Noire. On retrouve les descendants de ces Juifs jusqu'à nos jours dans les montagnes du Caucase. Plusieurs d'entre eux, se mêlant aux indigènes, et reniant la religion de leurs pères, prirent un autre nom. Ainsi, on prétend que les *Oubih* de nos jours rappellent, d'une manière frappante, les Juifs, par leur peau jaunâtre, leur menton pointu, l'expression rusée de leurs yeux, par leurs qualités morales, enfin, qui les distinguent des autres peuplades caucasiennes.

Les écrivains grecs et romains, changeant à volonté le nom des peuples du Caucase, ont beaucoup contribué à l'obscurité qui entoure leur origine:

cependant, en comparant divers écrivains et le nom des tribus de la mer Noire avec les noms transmis par les chroniqueurs, on pourrait faire les combinaisons suivantes : les Gemohi sont les Abhases d'aujourd'hui, et les Abasèhes de la rivière Blanche (Blaia-reka) sont de la même race. Les Lazes émigrèrent en Asie Mineure ; les Sanigis d'Arrien, les Souanes ou Swanes de Strabon habitent encore de nos jours, les mêmes montagnes inaccessibles sous le nom de Svanètes. La Swanetic, pays peu connu, a été visité en 1854 par le colonel Bartholomée, qui y fut envoyé par feu le maréchal Woronzoff, à la demande des habitants, qui voulaient prêter serment à la Russie, et demandaient des prêtres qui pussent rétablir le christianisme et desservir leurs antiques temples chrétiens, gardés par des dékanos, descendants des prêtres chrétiens.

Les anciens Fycks ou Djycks, connus aujourd'hui sous le nom de Djegètes, habitent la contrée près du cap Adler. Les Kyrkètes de Scylax doivent être les *Tcherkess* d'aujourd'hui, nom qu'on donne ordinairement à toutes les tribus de la rive droite du Kouban.

Les Achéens, qui habitaient les bords de la mer Noire, et avaient pour voisins, d'un côté les Djycks et de l'autre les Kyrkètes, n'existaient plus lors du voyage d'Arrien au Caucase. Il est très-probable qu'avant l'arrivée d'Arrien, les Achéens, constamment attaqués par leurs voisins, durent se retirer dans les montagnes, où ils changèrent de nom,

en ajoutant le nom de ces montagnes à celui de leur race. La chaîne des montagnes qui s'étend de Hlclendjit à Novorosiit se nomme Nakho. Les indigènes prononcent ce mot en appuyant fortement sur l'*h*, qui est un son guttural. Les Achéens, qui s'établirent dans les montagnes, furent donc nommés *Natkho-Ahai* ou *Natak hai*, qui sont les *Nathougai* ou *Nathoukhai* d'aujourd'hui. Les Nathougais se mêlant aux Kirètes ou Tcherkess, gardèrent cependant leur nom composé et forment une forte tribu renommée par sa bravoure.

Les restes des Achéens qui ne s'éloignèrent pas des bords de la mer Noire, se mêlèrent probablement aux Djycks, tout en gardant le nom de leur origine. *Hcllendjick*, nom d'un fort russe qui fut construit à un endroit ainsi nommé par les indigènes, indique ce croisement des *Hellènes* avec les *Djycks*.

Les *Shapsongues* nous rappellent le Sapagues d'Arrien.

Au nord-ouest de la grande chaîne du Caucase habitaient, dans les premiers siècles de notre ère, les Alains. Ils occupaient le pays habité aujourd'hui par les Kabardiens. Au nord-est des Alains, on trouvait les Jassy ou Ossa; à l'ouest des Alains, près de la mer Noire, vivaient les Kossogi ou Kasahi, les Kabardiens d'aujourd'hui. On prétend que les Ossètes proviennent du croisement des Alains avec les Osses : les Ossètes se donnent eux-mêmes le nom d'Iri ou Iran, ce qui pourrait être une reminiscence lointaine de leur origine médique. Ils sont

divisés en plusieurs sociétés qui n'ont rien de commun entre elles. Une partie des Ossètes habite les plaines du district de Wladikawkas ; les autres, c'est-à-dire les sociétés de Karatchas (1), d'Ourouss-bii, de Tchigem, de Balkar, de Digor, de Tagaour, etc., habitent les plateaux élevés et les gorges boisées, depuis le défilé de Dariel jusqu'à l'Elbrouss. La plupart des Ossètes de la plaine et une partie des Ossètes montagnards, sont chrétiens, gardant le souvenir de la religion professée jadis par leurs ancêtres. Par malheur, le Koran entraîne toujours les peuples demi-sauvages, par son matérialisme et par la polygamie qu'il tolère : ceci est le principal obstacle que les Russes rencontrent au Caucase dans la voie de civilisation de ces peuples. Néanmoins une école ossète, fondée à Wladikawcas, ayant pour but de donner aux Ossètes des prêtres indigènes, tout en propageant la civilisation, a produit d'excellents résultats, et on peut espérer que peu à peu tous les Ossètes deviendront chrétiens.

La tribu la plus nombreuse, la plus considérée, et qui est depuis longtemps fidèle à la Russie, est la tribu des Kabardiens, dont la tradition nous apprend quelques faits curieux, inconnus à l'histoire :

(1) Amédée Thierry, dans son *Histoire légendaire d'Attila (Attila et ses successeurs*, t. II, p. 470), nous apprend, d'après un récit d'un voyageur qui avait visité Karatchai, que ce peuple croit avoir porté le nom des Magyars. L'idiome des Karatchai est l'ossète, mais il n'y a pas d'impossibilité qu'ils se fussent croisés jadis avec les Magyars, qui avaient habité la contrée.

Un kabardien remarquable par son esprit, élevé en Russie, et ayant fait ses études dans un de nos collèges, *employa dix ans* à rassembler les traditions des Kabardiens, les compara avec les faits historiques et en tira des conclusions inconnues jusqu'à là. Ce Kabardien se nommait *Shora Beck Moursin*. Par un malheur sans égal, une mort subite l'enleva, et tous ses manuscrits disparurent, sans qu'on ait pu les retrouver. Nous ne pouvons donner ici que quelques récits recueillis par M. Golawinski, qui avait connu Shora Beck Moursin.

Il est remarquable que la mémoire populaire ait conservé jusqu'à nos jours des chansons où l'on trouve les noms d'Adrien et de Justinien. Quelques fouilles faites sur le plateau du Borgoustan viennent à la preuve de l'influence romaine. Mais quelle est l'origine des Kabardiens? quels sont leurs pères? d'où vient cette race qui fut jadis l'arbitre des destinées des autres tribus du versant septentrional de la chaîne du Caucase?

Shora Beck Moursin, connaissant en perfection son idiome national, et possédant parfaitement les traditions des Kabardiens, affirmait que les Kabardiens de nos jours sont les *Antes* d'autrefois. Kabardiens n'est pas leur nom; nous verrons plus tard pourquoi ils acceptèrent ce sobriquet; leur véritable nom de race, qu'ils se donnent depuis un temps immémorial, et sous lequel ils sont encore connus aujourd'hui, est *Adigué* ou *Attihé*. C'est ainsi qu'on nomme aussi la langue qu'ils

parlent, et le nom *Adigué* s'applique indifféremment à tous les peuples de la même souche. Mais *Adigué*, (comme on le prononce aujourd'hui), est un nom falsifié, la véritable prononciation est *Anntihé*, dont l'ellipse (fort en usage dans cet idiome) est Attihé. Le *hé* est le signe du pluriel, de sorte que le mot Anntihé veut dire *les Antes*. Du reste ce mot se retrouve dans plusieurs noms composés. Les guerriers célèbres, les preux, les chevaliers des ancêtres des Kabardiens étaient nommés *Nart*. La source célèbre de Kisolowader, qui contient de l'acide carbonique et est employée comme un tonique violent, était de tous temps connu sous le nom de *Narsant*. La tradition des Kabardiens raconte que chaque printemps leurs ancêtres se rassemblaient près de cette source pour célébrer une fête nationale, où on glorifiait les hauts faits des preux. Mais le nom *Narsant* est un mot corrompu, sa véritable prononciation est : *Nart-sana-ant*; sana veut dire source, eau, et tout le mot se traduit littéralement par : *Source des chevaliers des Antes*.

Entre Kisolowader et le Kouban, au midi de la rivière Dodkoumok, se trouve un grand plateau, qu'on nomme en langue *adigué* Bergousan, ou d'après la prononciation falsifiée russe, Borgoustan. Cette plaine est aussi connue sous le nom de *montagne de Rome*; on y trouve beaucoup de tombeaux antiques; quelques-uns de ces tombeaux furent fouillés, et on y trouva des monnaies romaines.

Shora prétend que cette plaine fut jadis habitée par une nombreuse tribu des Antes. Le nom *Bergoussan* se compose de trois mots kabardiens : *Ber*, beaucoup ; *Gous*, compagnon ; *Anne*, abréviation d'Ante.

Boulgerine prétend que les Antes demeuraient au Caucase du temps des Goths, qui se dirigèrent avec leur chef Odin, vers le Nord de l'Europe, et que plusieurs Nartes ou chevaliers Antes furent reçus parmi la haute aristocratie des Goths, connue sous le nom d'Asses.

Les Kabardiens avaient gardé le souvenir d'Attila, et Shora Beck Moursin croit que les Antes du Bergoussan furent battus par Attila. La tradition kabardienne raconte qu'Attila, *Oui-dije* (fouet ou lanière de Dieu) (1), attaqua deux fois les Kabardiens. A la première attaque, il les défit complètement et leur fit beaucoup de prisonniers. Le reste des Attihé se retira dans les gorges impénétrables de l'Elbrouss, où ils élevèrent des fortifications pour résister à ce fouet de Dieu. Attila résolut néanmoins de s'emparer de ces gorges, et de forcer la retraite des Antes ; mais repoussé avec perte, il dut se retirer, et perdit beaucoup de monde pendant sa retraite, car les Nartes ou preux, con-

(1) Il est remarquable que l'expression *flagellum Dei*, se retrouve chez les Antes ou Kabardiens, loin de cette influence catholique occidentale, qui, d'après Amédée Thierry, inventa cette formule, incarnant dans Attila l'idée du malheur public envoyé par Dieu pour châtier les peuples, et arrêtée seulement par les saints (saint Aignan, saint Loup, Léon le Grand), qui représentaient la miséricorde divine (*Attila*, t. II, p. 248).

naissant parfaitement le terrain, harcelaient et détruisaient les Huns qui fuyaient à travers ce pays boisé et montagneux. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, ces montagnes sont nommées *Oshhdmaha*, c'est-à-dire *montagnes heureuses*. Attila repoussé, emmena avec lui ses Attihé prisonniers; quant à ceux qui se sauvèrent près de l'Elbrouss, ils gardèrent leur nom de race, quoiqu'ils se mêlèrent à d'autres tribus voisines.

Amédée Thierry raconte que deux fortes tribus des Huns, les Koutrigoures et les Ouitigoures, Huns de la race blanche qui campaient près de la mer d'Azoff et dans les steppes du Caucase, résolurent au v^e siècle de piller Constantinople, engagèrent les Bulgares qui demeuraient sur le Wolga à les accompagner, et firent alliance pendant leur marche vers le Danube avec une nombreuse et pauvre tribu des Antes renommée pour sa férocité (1). Ces Antes étaient les ancêtres des Russes, et si les Kabardiens sont de la même souche, il est probable que leur langue (du reste peu connue) doit garder des mots dont la racine pourra être retrouvée dans les idiomes slaves.

Au vi^e siècle, les Ouars ou *Ouar Khouni*, qui avaient fui devant les Turcs des bords du Wolga

(1) Les Bulgares étaient des Huns de la race noire ou hunno-finnoise. Ils arrivèrent les derniers du fond de l'Asie centrale, de cette grande famille des Huns, et formaient l'avant-garde des Turcs. Les Bulgares combattaient à cheval, et étaient célèbres pour la vitesse de leurs chevaux. Ils se servaient avec une agilité merveilleuse des lacets qu'ils jetaient à l'ennemi. Les Antes combattaient toujours à pied.

au Caucase, et avaient pris le nom des Avars, se mirent en marche vers la *mer Noire*. Là ils entrèrent, par l'entremise de Saros, roi des Alains en communication avec l'empereur Justinien. Ces Ouars, ou comme on les nomme ordinairement, les Avars, marchant du Caucase vers le Danube, soumirent les Koutrigoures et les Outigoures. En 562 les Avars rencontrèrent sur le Dnièper les Antes, tuèrent, en dépit du droit des gens, l'envoyé des Antes *Mesémire*, et battirent les Antes. Bientôt après l'empereur Justinien étant mort, le khan-khan des Avars, *Baian*, fit trembler ses voisins, et Byzance même, qu'un empereur comme Justin II ne sut faire respecter.

Il est curieux que la tradition kabardienne nous dépeigne *Baian* sous les mêmes traits que l'histoire : féroce, cruel, manquant à sa parole et à la foi jurée. La tradition adigué nous raconte que le féroce *Baïkan* ou *Baian* défit plusieurs fois les Attihé Caucasiens, mais ne put parvenir à les soumettre. Alors *Baian* eut recours à la ruse : il attira chez lui les Nartes les plus anciens et les plus célèbres, sous prétexte de débattre avec eux les conditions de la paix, qu'il offrait aux Antes, et les fit tous massacrer pendant les pourparlers. Le peuple attihé, terrifié par ce manque de foi, demanda vengeance à grands cris. Voici une prière que la mémoire du peuple conserve jusqu'à nos jours : *Saint Élie, tue de tes foudres, le khan Avar Baïkan, sur son cheval blanc.* »

Cette prière prouve que les Antes Caucasiens étaient chrétiens : ils durent embrasser le christianisme par suite de l'influence des Alains, leurs voisins, qui furent chrétiens depuis le iv^e siècle.

Massoudi, écrivain arabe du x^e siècle, nous affirme que les *Kihy* demeuraient au Nord du Caucase, près de la rivière Kouban.

En 1020, Mitislaff le brave (oudaly), fils du grand duc Wladimir, s'étant emparé de Tmoutarakan (la Taman d'aujourd'hui), guerroya contre les *Kossogues*, et ayant tué leur chef *Rededia* en combat particulier, les défit complètement. Ce fait, consigné dans l'histoire, se conserve jusqu'à nos jours dans les traditions kabardiennes. La légende dit que le puissant Narte des Attihé (Kabardiens) *Redad*, ayant forcé Mitislaff de se réfugier dans un marais, ce dernier vendit son âme au démon au prix d'une victoire. Le démon lui conseilla d'appeller Redad en combat particulier : Redad n'ayant jamais été vaincu, accepta le défi, et fut terrassé par Mitislaff que le démon aidait. Alors Mitislaff, après avoir vaincu les Kossogues, battit les Osses ou Tasses et fonda la principauté de Tmoutarakan, qui existe comme État indépendant dans la famille de Mitislaff jusqu'à l'invasion des Mongols. Ce furent les Kossogues ou Attihé qui détruisirent cette principauté, vengeant ainsi leur puissant Narte Redad.

Mais la puissance des Attihé touchait à sa fin, bientôt même ce nom national fut changé, et ne survécut que comme celui d'une race humaine et

d'un idiome particulier. Au commencement du ^{xiii}^e siècle les Tartares s'établirent en Crimée ; ils furent les ennemis redoutables des Kossogues. Ces derniers, battus plusieurs fois par leurs voisins , durent se retirer dans les défilés impénétrables du versant septentrional de la chaîne caucasienne , leur refuge ordinaire en cas de malheur. Les Kossogues ou Attihé s'étant emparés des défilés où ils se défendaient avec succès, et fiers de leurs positions inexpugnables, prirent, dit Shora Beck Moursin , le surnom de *Kobberdiens* (d'où l'on a fait Kabardiens), ce qui signifie habitants des défilés. Ce surnom devint un nom de peuple.

Les Kabardiens durent embrasser l'islam par l'influence d'un prince arabe *Abdoul-khan*, qui arriva au ^{xiv}^e siècle au Caucase, et parvint à réunir les Kabardiens, divisés jusqu'alors en sociétés indépendantes ; un de ces descendants, *Inal*, fut célèbre dans les annales kabardiennes comme guerrier et justicier. Mais la religion de Mahomet n'était que la religion de l'aristocratie arabe, qui descendait directement d'*Inal* ; ce ne fut qu'au ^{xviii}^e siècle que tous les Kabardiens embrassèrent l'islam sous l'influence d'un fanatique, *Scheik-Mançour*.

En revenant à l'histoire des Kabardiens, nous voyons qu'après Timour les Kabardiens, profitant de la défaite de Tohtamish, étendent leur pouvoir jusqu'à la mer Caspienne, s'allient aux Shamhals, remportent de grandes victoires sur les Tartares de la Crimée, et enfin sont à leur tour comprimés par

la puissance envahissante de la Turquie. En 1554, après la prise d'Astrakan par Jean IV, les Kabardiens, comme coreligionnaires des Russes, demandent à Jean des secours contre les Turcs, et celui-ci envoya l'okolmtshy Daniel Adasheff, pour faire en Crimée une descente, que favoriserait les Kabardiens en attirant ailleurs les troupes tartares. En 1560, Jean IV se maria à une Kabardienne, Marie, fille d'un prince Temriek. Depuis Jean jusqu'à Pierre le Grand, les Kabardiens n'eurent aucun rapport avec la Russie, mais sous Catherine II, après la chute du pouvoir des Tartares de la Crimée, tout le nord-ouest du Caucase, la Kabardie comprise, fut annexé à la Russie. C'est depuis ce moment que nos lignes militaires s'étendent le long du Kouban et du Térék, et forment un rempart vivant qui protège des invasions des montagnards les riches plaines qui fournissent le blé à la Russie et souvent à l'Europe entière. C'est ici qu'on voit le contraste que présentent les habitudes paisibles du laboureur avec les rapines et les vols qui forment la seule occupation de ces descendants des Massagètes, des Alains, des Avars (ou Ouar Khouni), des Arabes, des Mongols, qui forment la population du Daghestan, et des Grecs, des Antes, des Goths et des Turcs, qui représentent la population des bords de la mer Noire.

La lourde tâche de l'éducation de ces peuples, qui gardent encore leurs instincts sauvages, est échue à la Russie ; mais le Koran est toujours là,

qui détruit tous les efforts, et contre lequel viennent se briser les paroles consolatrices de l'Évangile, qui est le seul moyen de civilisation pour ces peuples, qui n'ont, jusqu'à nos jours, que la religion du sabre. On fait involontairement le rapprochement vraiment curieux de deux religions contraires, la religion du nomade et celle de l'agriculteur, qui ont toujours divisé le monde en deux grands partis (1).

Depuis le pasteur Abel, qui fut tué par l'agriculteur Caïn, jusqu'à nos jours, le nomade combat l'agriculteur. Ce sont les rois-pasteurs qui envahissent l'Égypte agricole et qui importent une religion nouvelle que les Égyptiens ont en horreur (2) : dans la haute antiquité, c'est toujours le déisme et le sabéisme des nomades, adorateurs des étoiles qui les guidaient, aux prises avec l'idolâtrie des peuplades agricoles. Plus tard, c'est le culte diabolique des *Tasi*, nomades arabes, incarné dans la personne de Dzohak, qui détrône la dynastie agricole et paisible des descendants de Kaïoumaratz et de Houcheng, adorateurs du feu (3). C'est Zoroastre lançant l'anathème aux nomades adorateurs des deus, qui viennent détruire les travaux des agriculteurs (4). C'est le christianisme aux prises avec

(1) Cette opinion a été émise par M. le colonel Bartolomé.

(2) *Genèse*, ch. XLVI, v. 34.

(3) Jules Klaproth, *Tableau historique de l'Asie. Histoire de l'Ancienne Perse*, d'après Ferdoussi.

(4) Anquetil Duperron, t. III, pp. 393, 397 (Boun Dehesh, ch. XX,

l'odinisme des Goths qui, à leur tour, en devenant chrétiens et agriculteurs, sont attaqués par les Huns nomades, qui n'ont que les pratiques grossières du chamanisme, et qui, ainsi que les nomades Tasi, sont censés, par les peuplades agricoles, devoir descendre d'un mélange impur de démons avec des sorcières (1).

Mais quelle guerre fut plus cruelle que celle du christianisme et de l'islam, où d'un côté le christianisme représente la civilisation et la paix, et de l'autre, l'islam représente la vie aventureuse, nomade, le mépris du travail, la guerre comme moyen de vivre?

Cette guerre de la civilisation et de la paix contre les tendances barbares de rapine et de vol, de la vie laborieuse et productive contre la vie de hasard, qui ne produit rien, et non-seulement consomme, mais encore détruit le produit des labeurs d'autrui, a commencé en Europe avec l'invasion des Huns, sous Valamir, et quoique les représentants du christianisme et de la paix, Rome et Byzance périrent à l'œuvre, l'idée survécut, et la civilisation, gagnant peu à peu du terrain sur la barbarie, retrécissant de plus en plus le cercle dont elle l'étreignait, pour la reléguer enfin dans ce coin de l'Europe où les derniers Goths, Alains, Huns, Mongols, Turcs et Antes se débattent encore contre la puissance

XXIII). Comparez aussi Ker Potter's Travels, t. I, pp. 673, 675, édition of 1822. London.

(1) Amédée Thierry, *Attila*, t. I, p. 13.

envahissante de l'ordre et de la paix. La tâche de la Russie, vis-à-vis de l'Europe et de tout le monde civilisé, est donc de rendre enfin ces peuples à la vie laborieuse et productive, tout en s'efforçant de les amener à professer une religion, qui prêche l'amour, le travail et le respect de la propriété.

Nous sommes heureux de dire que cet avenir est non-seulement possible, il devient prochain. En ce moment même, un officier russe, passant seul par des lieux qui hier encore étaient inaccessibles, nous a apporté la nouvelle que toutes les sociétés tchetchènes et de l'Argoun viennent de faire volontairement leur soumission.

G. WLASTOFF.

Tiflis, 17 septembre 1858.

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LETTRES SUR L'ASTRONOMIE (1).

TRAITÉ COMPLET A LA PORTÉE DES GENS DU MONDE;

QUATRIÈME ÉDITION,

Entièrement revue, corrigée et mise au niveau de la science;

PAR ALBERT MONTÉMONT,

Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Les *Nouvelles Annales des voyages* de février et mars 1838 ont rendu un compte détaillé de la troisième édition des *Lettres sur l'astronomie*; la quatrième a éprouvé de nombreuses améliorations, qui ont mis l'ouvrage tout à fait au niveau de la science, en rappelant surtout les nouvelles découvertes de planètes, de comètes et d'étoiles nébuleuses.

On sait que l'étude des astres est éminemment propre à élever et agrandir l'esprit humain, à combattre les préjugés et la superstition, et à donner une juste idée de l'étendue de l'univers, où notre terre n'occupe qu'un point pour ainsi dire imperceptible, comme le grain de sable dans l'Océan. Cette science a pour mission de mesurer le temps

(1) 2 vol. in-8°. Paris, 1859. Prix 10 fr.; chez Ledoyen, libraire-éditeur, Palais-royal.

et les distances, de guider l'homme sur les ondes, le voyageur dans les solitudes et de fournir les moyens de suivre les mouvements des corps célestes à travers l'infini. C'était une tâche bien difficile que d'exposer ces phénomènes de manière à les rendre compréhensibles aux intelligences ordinaires, sans y mêler d'arides calculs et des problèmes algébriques. On doit féliciter M. Albert Montémont du succès de son entreprise, aujourd'hui consacrée par d'unanimes suffrages.

Les *Lettres sur l'astronomie* sont divisées en quatre livres. Dans le premier, qui est précédé d'une savante introduction et d'un vocabulaire des principaux termes d'astronomie, l'auteur explique les phénomènes généraux et les mouvements apparents des corps célestes, comme le lever et le coucher du soleil et des étoiles; phénomènes seulement apparents, en effet, et non réels; puisqu'il est vrai que le soleil et les étoiles sont immobiles, et que c'est le mouvement de la terre qui cause ces illusions. Il offre ensuite un précis historique de l'astronomie et des astronomes depuis les premiers temps jusqu'à Newton; puis il passe à la terre, dont il développe le mouvement diurne ou de rotation sur elle-même, lequel amène les jours et les nuits, et le mouvement annuel ou de révolution autour du soleil, qui amène les saisons.

A l'aide de ces notions, le lecteur peut passer au second livre, qui traite du système planétaire, comprenant les planètes, leurs satellites et les comètes,

qui voyagent autour du soleil. Dans le troisième livre se déroule l'univers céleste ou l'ensemble des étoiles fixes, qui sont autant de soleils éclairant d'autres mondes, entraînés dans l'immensité par la gravitation universelle.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la science et les savants depuis Newton jusqu'à nos jours, M. Albert Montémont arrive au quatrième livre, consacré à la physique terrestre. C'est là qu'il passe en revue les météores, les vents, les volcans, les marées et les phénomènes magnétiques, électriques et autres, pour terminer par quelques mots sur le calendrier. Chaque lettre est suivie d'une note développée indiquant les moyens employés pour obtenir les résultats exposés dans le corps de l'ouvrage.

En résumé, les *Lettres sur l'astronomie* ont pris leur place dans les ouvrages utiles et d'une lecture aussi instructive qu'attachante. Elles sont à la portée des différentes intelligences, et peuvent même être consultées avec fruit par les adeptes.

TRÜBNER'S
BIBLIOGRAPHICAL GUIDE TO AMERICAN LITERATURE(1).
GUIDE BIBLIOGRAPHIQUE DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE ;
Catalogue méthodique et raisonné
de tous les ouvrages publiés aux États-Unis d'Amérique, de 1817 à 1857 ;
avec une introduction bibliographique , des notes
et index alphabétique.
Mis en ordre et publié par NICOLAS TRÜBNER.

L'auteur, dans une préface de dix pages, expose les idées qui lui ont fait entreprendre son livre, et le plan qu'il a cru devoir adopter. Dans une savante introduction, il fait une revue critique des différents ouvrages relatifs à l'Amérique ; il signale ceux qui ont le plus contribué à l'établissement d'une littérature spéciale américaine, et il en fait l'histoire ; cette partie de son travail est destinée à lui faire honneur, elle est méthodiquement divisée en période coloniale et en période américaine et renferme, sur les progrès de l'imprimerie en Amérique, sur le salaire des auteurs, sur le commerce de la librairie, les publications périodiques, des renseignements très-intéressants, que l'on est heureux de trouver réunis pour la première fois. Cette introduction, qui n'a pas moins de 150 pages, se termine par une table statistique de toutes les bibliothèques publiques des différents États de l'Union.

Le catalogue méthodique et raisonné des ouvrages

(1) 1 vol. in-8° de 800 pages. Londres, 1859, chez Trübner et C^e ; Paris, chez Franck.

n'occupe pas moins de 521 pages, il forme 32 sections consacrées chacune à l'une des branches des sciences humaines ; celle qui donne la liste des ouvrages qui intéressent la géographie et les voyages (section xvi), comprend près de 600 articles, et parmi eux on trouve l'indication de plusieurs ouvrages dont nous ne soupçonnions même pas l'existence en Europe. Un index général alphabétique par noms d'auteurs qui termine ce livre, permet d'abréger des recherches souvent bien pénibles. Le guide bibliographique de M. Trübner est un monument élevé à l'activité scientifique et littéraire américaine et, comme tel, il est digne de prendre place à côté des ouvrages du même genre publiés en Europe par les Brunet, les Lowndes et les Ebert.

V. A. M.-B.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

*Excursion de M. le docteur Barth en Asie Mineure ,
en 1858.*

A la séance de la Société géographique de Berlin , du 8 janvier 1859, le Dr Barth est entré dans quelques détails relativement à l'excursion qu'il avait entreprise à la fin de l'été dernier en Asie Mineure. Après avoir descendu le Danube et séjourné à Constantinople , le savant voyageur s'est rendu à Trébisonde (Tarabuzun) ; et c'est par cette ville qu'il a commencé son excursion dans l'Asie Mineure. Il regarde le pays comme très-digne de l'attention des étrangers, soit à cause des ruines nombreuses qu'on y rencontre pour ainsi dire à chaque pas, soit à cause de la variété d'aspect qu'il présente , et du caractère physique de ses habitants. De Trébisonde, dont il loue particulièrement les environs, le Dr Barth se rendit en six jours, par des chemins en mauvais état, à Kara-Hissar (Chabbehana). Les routes qui y conduisent ainsi que les rivières qu'il faut traverser sont mal indiquées sur les cartes. Il avait pris avec lui pour guide le

grand ouvrage de Carl Ritter , et il eut plus d'une fois l'occasion de le comparer avec la contrée parcourue. De Kara-Hissar, où il vit une grande fabrique d'alun, il suivit le Lycus, appelé aujourd'hui Charmaghi-su ou Kalki-Irmak , pour se rendre à Tokat, ville commerçante et qui semble réservée à un grand avenir. Il visita ensuite la pittoresque Amasia, c'est un riche entrepôt, et elle possède des manufactures de soieries ; et de cette ville il se rendit aux ruines de Pteria (Evagina) qui datent, dit-on, du temps de Crésus ; on y voit de grands rochers couverts de sculptures. Il accomplit cette dernière excursion en se rendant de Jyzgat au mont Erdzisch, l'ancien *Argeus mons*, la plus haute montagne de l'Asie Mineure, dans les environs de laquelle se trouve Kaisarieh, l'ancienne Césarée. Le D^r Barth, changeant alors de direction, et tournant vers l'ouest, traversa des vallées pittoresques couvertes de ruines d'anciens monuments et d'un grand nombre d'habitations creusées dans les rochers ; on nomme ces dernières dans le pays *les mille et une habitations pour les vivants et pour les morts*. Traversant Kirscheher, village situé au milieu des vergers, il atteignit Angora, l'une des villes les plus intéressantes de l'Asie Mineure ; on y remarque surtout des tombeaux phrygiens, que l'on fait remonter à 600 ou 700 ans avant J. C. Le mauvais temps força alors le voyageur à regagner Scutari.

Le D^r Barth termine sa communication verbale en ajoutant que la fin de septembre et le mois d'oc-

tobre lui paraissent être l'époque la plus favorable pour visiter l'Asie Mineure.

Nouvelle officielle de la mort d'Adolphe Schlagintweit.

À l'ouverture de la séance de la Société royale géographique de Londres, du lundi 14 avril, l'honorable président Sir Roderick I. Murchison, a annoncé que lord Stanley, secrétaire de S. M. B., pour les affaires de l'Inde, avait communiqué à la Société des copies de dépêches qui mettent un terme à l'anxiété si longtemps éprouvée relativement au sort d'Adolphe Schlagintweit. Par le retour à Peshawar, via Bokhara et Caboul, d'un des hommes, le nommé Abdoullah, qui l'accompagnaient, ainsi que par la lettre d'un autre, il paraît qu'Adolphe Schlagintweit avait été parfaitement reçu à Yarkand, quoiqu'il ait éprouvé de grandes difficultés pour atteindre cette ville. En se dirigeant vers le nord-ouest, ou vers Kokand, il tomba au milieu d'une horde de Musulmans fanatiques à Kashghar, et fut décapité devant les murs de cette ville par les ordres d'un féroce fanatique nommé Wullée-Khan.

Dans une lettre particulière reçue de Londres par M. de la Roquette, à la date du 17 mars, dans laquelle un de ses correspondants lui annonçait cette triste nouvelle, on ajoutait qu'on n'avait pu recueillir, de ce qui lui avait appartenu, que quelques papiers et un télescope de poche brisé, qui avaient été transmis à sa famille.

Adolphe Schlagintweit avait pénétré fort avant au nord-ouest de la dernière station [de ses frères, avant de succomber à sa triste destinée.

Départ de M. Henri Duveyrier pour le Sahara.

Un jeune voyageur français, préparé par de bonnes études en Allemagne et par plusieurs excursions en Algérie, qui l'ont conduit jusqu'au seuil du Désert, M. Henri Duveyrier, vient de partir dans les derniers jours d'avril pour explorer le Sahara.

Le voyage de notre jeune compatriote durera deux années. Il a pu, avant son départ, s'éclairer des conseils de MM. de Humboldt, Barth et Petermann. La Société de géographie de Paris, avec laquelle il a été mis en rapport, par les soins de MM. Maury et d'Eichtal, a entendu avec intérêt l'exposé de son projet; M. H. Duveyrier se propose de recueillir tous les renseignements propres à compléter la géographie de la partie du Sahara qu'il aura l'occasion d'explorer.

Travaux de la Société I. R. géographique de Vienne.

La Société I. R. géographique de Vienne vient de faire paraître les 2^e et 3^e cahiers qui complètent le volume II^e de ses *Communications*.

Ces cahiers, dont la rédaction est confiée aux

soins de son premier secrétaire M. Fr. Foetterlé, contiennent en outre des actes de la Société pendant l'année 1858, plusieurs mémoires d'un haut intérêt qui ont été lus dans le cours des séances; nous en donnons plus loin, page 126, le sommaire. Quelques-uns de ces mémoires sont consacrés à des études géologiques, physiques ou hydrographiques, sur certaines parties du vaste empire Autrichien; d'autres sont relatifs à des questions de géographie générale ou à des régions étrangères à l'empire. Parmi ces derniers nous citerons les remarques sur les causes des récentes extensions des glaciers dans les Alpes et la Scandinavie par le célèbre météorologiste D^r L. F. Kaemtz, et les rapports du D^r Scherzer sur les différents pays visités par la frégate *Norara*, dans son voyage de circumnavigation.

Dans la séance générale annuelle du 9 novembre 1858, M. le président de la Société, le prince C. H. de Salm Reifferscheid-Krauthcin, dans un discours plus d'une fois interrompu par les marques d'approbation générale, a fait connaître l'ensemble des travaux de la Société pendant l'année qui venait de s'écouler; au nombre des voyages entrepris par les membres de la Société, il a cité la curieuse excursion de M. le secrétaire Fr. Foetterlé dans l'Asie Mineure; et en rappelant à la Société ceux de ses membres que la mort lui avait enlevés, il a consacré à la regrettable madame Ida Pfeiffer des paroles bien senties: le président s'est longuement étendu sur les travaux topographiques et cartographiques

exécutés dans l'empire, soit sous les auspices du gouvernement, soit par des particuliers. Il est ensuite entré dans quelques détails sur la campagne entreprise en 1857 par la corvette *Carolina* sur les côtes de l'Amérique Méridionale et sur les résultats connus du voyage de circumnavigation de la frégate *Novara*.

La Société I. R. géographique de Vienne, qui compte à peine deux années d'existence, se composait à la fin de 1858 de 374 membres ordinaires, 64 membres honoraires et 84 membres correspondants.

Départ d'une expédition aux sources du Nil, sous la conduite de M. Miani.

Les journaux de Marseille annoncent le départ de cette ville pour l'Égypte de M. Miani, chef d'une expédition qui se prépare pour aller à la recherche des sources du Nil. Au nombre des personnes qui accompagneront M. Miani, on cite MM. Amédée Pous-sel, en qualité de secrétaire, M. Dumas, dessinateur.

M. Miani est d'origine vénitienne, il a résidé dix ans en Égypte et à la suite de ses voyages et d'informations par lui recueillies de la part des Barrys, il a appris que le Nil venait d'un grand lac situé dans le voisinage de l'Équateur, au milieu des montagnes qu'il nomme *Djebel Regief*, région des tremblements de terre, et que de ce lac sortaient également les grandes rivières coulant vers l'Océan

Indien. Il a pensé que l'on pourrait atteindre la source du Nil, ou plutôt l'une de ses sources, en remontant un des fleuves de la côte de Zanguebar, la rivière de Mélinde, par exemple, après avoir propagé ses idées à l'aide d'une carte (1) et d'une notice à l'appui, il est arrivé à organiser, parmi des touristes curieux, son exploration.

Le rendez-vous général est à Korosko, de là l'expédition se dirigera vers Khartoum. Arrivé dans cette ville, M. Miani prendra ses dispositions. L'expédition se divisera en deux parties, l'une remontera le Nil jusqu'à Bellenia, dernier point connu sur le fleuve, et de ce point, cherchera à gagner, en remontant les rives du fleuve, le Djebel Regief, qu'il place à une centaine de lieues de l'établissement de la mission Autrichienne. Pendant ce temps, M. Miani, accompagné de MM. Poussel et Dumas, traversera le désert, ira s'embarquer à Souakim, se rendra à Aden et delà à Zanzibar. Une fois sur le continent africain, il remontera une des rivières du Zanguebar, s'efforcera de gagner le Djebel Regief et son lac; s'aidant alors de la crue des eaux pour descendre le bras qui s'échappe du lac pour former le Nil, M. Miani tentera de rejoindre la première partie de l'expédition avec laquelle il reviendra vers Khartoum.

Tel est le projet que les journaux de Marseille et du midi prêtent à M. Miani. Nous nous bornons pour le moment à le consigner ici.

(1) Carte du cours du Nil depuis ses sources présumées jusqu'à son embouchure dressée à l'échelle de 1/444 444, par M. Miani. — Paris, 1853, chez Arthus Bertrand.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Séance du 18 mars 1859. — M. le comte d'Escayrac de Lauture annonce à la Société qu'il a reçu de M. le Dr Cuny, ancien médecin en chef dans la Haute-Égypte, des lettres, à la date du 25 mai 1858, qui lui apprennent l'arrivée de ce voyageur dans le Kordofan; M. Cuny allait se rendre dans le Darfour et il doit y être depuis longtemps. Il a envoyé à M. d'Escayrac un mémoire d'environ 170 pages, relatif à la première partie de son voyage (Nubie et Kordofan) avec prière de le revoir et de le publier dans le Bulletin, si la société l'en trouve digne. M. Cuny a rencontré quelques obstacles et couru quelques dangers de la part des autorités de ce pays peu désireuses de voir les Européens pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et le secret avait dû être gardé d'une manière à peu près complète sur son voyage jusqu'au moment où, pénétrant enfin dans le Darfour, il s'est vu à l'abri d'un péril que la publicité donnée en Europe à son entreprise eût notablement accru.

M. Jomard donne lecture d'une notice qui lui a été adressée par M. le chevalier Léon de Pontelli, voyageur dans l'Amérique-Centrale; ses observations portent principalement sur les productions du pays et sur les antiquités.

Le même membre donne connaissance d'une lettre par lui écrite après la découverte de la montagne neigeuse de Kénia par MM. Krapf et Rebmann, et dans laquelle il avance que la source de la branche la plus orientale du Bahr-el-Abiad doit être peu éloignée de cette montagne, de manière qu'il faudrait plutôt se diriger de ce côté que de remonter le Nil-Blanc, à partir du poste de la mission Autrichienne, route plus longue et probablement plus difficile.

M. d'Avezac signale à l'attention de la Société deux cartes manuscrites du moyen âge, dont la vente prochaine est annoncée à la suite de celle des livres de M. Boissonnade. Ce sont deux Portulans de la Méditerranée et de la mer Noire, avec les côtes voisines sur l'Océan, dessinés sur peaux de velin par deux cosmographes mayorquins. Pour l'un et pour l'autre, il y a, quant à leur âge, erreur évidente dans les indications du catalogue; la plus récente des deux cartes a été exécutée par Barthélemi Olives, à Messine, en l'année 1575, comme on peut le lire avec assurance sur l'original, et non en 1675, comme cela est imprimé dans le catalogue; l'autre carte, non datée et désignée simplement comme antérieure au milieu du xv^e siècle, est beaucoup plus ancienne, et M. d'Avezac qui l'a examinée signale diverses indications héraldiques qui font remonter avec certitude la date probable de la rédaction à une époque antérieure à la conquête de la Bulgarie par les Tartares, c'est-à-dire à l'année

1391, tout en restant en deçà de l'année 1375, où la petite Arménie fut envahie par les Musulmans. Cette carte appartient ainsi à une période dont les monuments ont une valeur historique bien supérieure à celle des productions plus récentes; et malgré d'assez graves atteintes qu'elle a subies à sa marge inférieure de la part des rats, qui l'ont dentelée, elle offre, pour le surplus, un des échantillons les mieux conservés de la Cartographie du moyen âge. M. d'Avezac annonce qu'au surplus, il communiquera ultérieurement à la Société une notice spéciale sur ce beau Portulan.

M. José-Maria Samper, lit une note sur la statistique de la Confédération Grenadine à la fin de 1858 : elle sera insérée au *Bulletin*.

Séance du 1^{er} avril. — Présidence de M. Jomard. — M. de la Roquette annonce, d'après une correspondance venue de Londres, l'assassinat d'Adolphe Schlagintweit à Kashghar par un fanatique. Le même membre annonce que la commission du concours au prix annuel, dont il est rapporteur, a accordé la grande médaille d'or destinée par la Société pour récompenser la découverte la plus importante en géographie à MM. Adolphe Hermann et Robert Schlagintweit, voyageurs naturalistes, physiciens bavares, pour leurs explorations du Tibet et du Turkestan oriental, et pour les découvertes qu'ils ont faites à l'ouest, au nord, et au nord-ouest des Monts Himalaya.

M. Daussy présente une analyse succincte des

principaux documents insérés dans le n° 2 du volume III des *Proceedings*. M. Jomard annonce que l'on vient de traduire en anglais le premier voyage des Français en Chine en 1698 ; la traduction en a été faite à Londres, d'après un manuscrit du temps, par les soins de M. Saxe Bannister ; on en prépare également des éditions française et allemande.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Séance du 28 mars. — Présidence de Sir R. I. Murchison. — M. le secrétaire D^r Norton Shaw donne lecture d'une communication de M. Laurence Oliphant relative à un voyage sur le Yang-tsé-Kiang, de Wosung à Hankow. L'auteur commence par faire valoir quelle est, au point de vue politique commercial et géographique, l'importance de la mission du comte d'Elgin, et il fait remarquer qu'au nombre des résultats déjà obtenus, on doit compter la remonte d'une rivière jusqu'alors inconnue jusqu'au delà de 600 milles de son embouchure, par un navire de 1300 tonneaux ayant un tirant de 16 pieds d'eau. Comme on ignorait et la profondeur du Yang-tsé-Kiang et la nature de son chenal, que l'on savait de plus que plusieurs des principales villes riveraines étaient au pouvoir des rebelles, lord Elgin jugea à propos de se faire accompagner par une force navale jusqu'à Hankow, destination de l'expédition. M. Oliphant fait une pittoresque description de l'aspect des rives du fleuve ; le pays qu'il traversa jusqu'à Hankow lui parut généralement bien cultivé, le district de

Kin-kwoh que l'on rencontre au delà de Hoopéh est célèbre par sa fertilité ; au nord et à l'est de la chaîne du Lootien, on récolte d'excellent thé ; les plaines offraient partout d'excellents pâturages pour les buffles et les troupeaux. Quoique la population paraisse très-considérable, le sol paraît produire abondamment, grâce à son extrême fertilité, ce qui est nécessaire à sa subsistance. M. Oliphant pense qu'il est peu de fleuves au monde qui offrent d'aussi grandes facilités pour la navigation que le Ta-Kiang et que les navires ayant un tirant d'eau de 16 pieds pourront néanmoins le remonter jusqu'à 500 milles de son embouchure même dans la saison sèche. Hankow est une place de commerce très-importante et il ne croit pas qu'il y en ait une autre qui puisse rivaliser sur ce point avec elle dans la partie inférieure de son cours.

Le Dr Norton Shaw fait suivre cette première lecture d'un coup d'œil de Sir J. F. Davis sur la grande vallée du Yang-tsé-Kiang avant et depuis son occupation par les rebelles. L'auteur, en confirmant la plupart des détails fournis par les prévisions de lord Elgin, d'après ses propres observations, ajoute de nouvelles particularités sur l'état physique et moral de la contrée arrosée par le Yan-tsé-Kiang.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN.

Séance du 6 novembre 1858. — Présidence de M. le professeur C. Ritter. — M. le président ouvre

la séance en consacrant quelques paroles à la mémoire de la regrettable voyageuse M^{me} Ida Pfeiffer. M. H. Schlagintweit présente plusieurs barres d'argent servant de monnaies courantes en Asie, et il entre dans des détails sur leur valeur et sur leur forme ; il annonce que la collection que son frère Robert et lui, avaient rapporté des Indes orientales, est actuellement entièrement exposée.

M. le professeur Ritter lit ensuite un rapport sur les découvertes du D^r Wetzstein, consul de Prusse à Damas, dans le pays situé à l'est de Jourdain.

Le D^r Heinsig fait connaître les résultats de l'expédition de M. Grégory en Australie, à la recherche du D^r Leichardt ; les résultats des explorations ont conduit à reconnaître que la rivière Victoria se jetait dans le lac Torrens.

Séance du 4 décembre 1858. — Présidence de M. le professeur C. Ritter. — M. W. Rose lit un rapport sur son excursion dans le canton des Grisons et sur le versant méridional des Alpes pendant l'été de 1858. M. le président annonce ensuite à l'assemblée que M. le D^r Albert Roscher, qui a entrepris un voyage d'exploration en Afrique aux frais du gouvernement Bavarois et de la ville libre de Hambourg, est arrivé heureusement à Zanzibar. M. Viebahn en présentant sa statistique du Zollverein et de l'Allemagne septentrionale fait connaître le plan de cet ouvrage et il entre dans quelques détails sur l'étendue comparative de l'empire d'Allemagne, en 1792, et de la Confédération-Ger-

manique en 1858 ; en somme totale l'empire d'Allemagne avait 11250 milles carrés allemands en 1792 et aujourd'hui la Confédération-Germanique en compte 11443.

M. le Dr Liebig qui a longtemps exercé la médecine aux îles Andaman, lit un rapport sur ces îles et ses habitants, et il met sous les yeux de l'assemblée des cartes et des photographies; les îles Andaman n'avaient jamais été utilisées jusqu'en 1857, époque à laquelle les Anglais y transportèrent des indiens rebelles. La côte orientale de la grande Audaman est relevée, tandis que la côte occidentale est plate; des forêts vierges couvrent cette île, les indigènes vont nus, ils sont fort mal disposés contre les Européens et les étrangers, ils les tuent mais ne les mangent pas. Ils recherchent principalement le fer. Leur langue est inconnue et toutes les tentatives faites pour lier un entretien avec l'un d'entre eux dont on s'était emparé, ont été sans résultat.

M. Othon Neuhaus, récemment de retour d'Australie, donne des détails sur l'extension des gisements aurifères et sur les moyens employés pour leur exploration et fait connaître l'historique de la découverte de ce métal précieux dans cette partie du monde.

M. Robert Schlagintweit lit un rapport sur des pierres tumulaires, et des pierres couvertes d'inscriptions religieuses, qu'il a rencontrées dans le Tibet.

Séance du 8 janvier 1859. — Présidence de M. le

professeur Carl Ritter. — Le D^r Henri Barth présente à la séance, entre dans quelques détails relativement à son dernier voyage dans l'Asie Mineure : (voir aux nouvelles pages 109).

Le D^r Wetzstein, consul de Prusse à Damas, actuellement en congé, fait connaître les particularités les plus intéressantes de son voyage dans le Safa ; il présente à l'assemblée une de ces pierres volcaniques de la Harra, sur laquelle sont gravées deux inscriptions curieuses, quoiqu'elles n'aient pas encore été déchiffrées ; le voyageur pense qu'elles peuvent avoir été gravées du iv^e au viii^e siècle, parce qu'elles sont précédées d'une croix, ainsi que plusieurs habitations que l'on rencontre assez fréquemment dans le pays et qui couvrent le plateau formé par les laves des volcans Turs, Umm, Gemberis et Gèle, habitations que l'on appelle dans le pays : demeure des enfants d'Israël (*Dûr beni Israël*). Le Safa est actuellement habité par les tribus des Gejât et des Stâge. Le D^r Wetzstein entre dans quelques détails sur leurs mœurs et leurs habitudes. Il prépare d'ailleurs un ouvrage dont la publication contribuera à faire mieux connaître les pays situés à l'est du Jourdain. M. H. Schlagintweit met sous les yeux de l'assemblée quelques-unes des grandes vues de l'Himalaya et explique la manière dont elles ont été obtenues. Il présente également une carte de la route de l'Assam à Lhassa tracée par des Bouddhistes. M. le D^r Kiepert lit un travail de M. Sturz relatif à l'introduction des Chinois comme ouvriers dans

les pays intertropicaux et notamment en Amérique, et dans l'Archipel indien ; il fait remarquer que les gouvernements anglais et hollandais ont signé des traités pour la libre introduction de ces asiatiques dans leurs colonies, et que la France est seule en retard à ce sujet.

Société impériale géographique de Russie.

Assemblée générale du 14 janvier 1859. — Présidence de M. l'amiral Lütke, vice-président, membre honoraire. — Le conseil de la Société adjuge les deux médailles d'or du prix constantinien : 1° à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, K. Vessélowsky, pour un ouvrage sur la *Climatologie de la Russie* ; 2° à M. J. Axakoff, pour son *Étude sur le commerce des foires de l'Ukraine*. Trois petites médailles d'or et plusieurs médailles d'argent ont été distribuées aux auteurs d'autres ouvrages ou mémoires qui avaient attiré l'attention de la Société. M. le secrétaire E. Lamanski donne ensuite lecture d'un extrait du compte rendu des travaux de la Société ; il communique à l'assemblée des détails sur toutes les expéditions organisées par la Société géographique, sur ses occupations tant en Russie qu'à l'étranger ; l'attention de l'assemblée se porte également sur le III^e volume du *Recueil de notions statistiques sur la Russie* publié sous la direction de M. V. Bésobrasoff.

M. Von Bouchen termine la séance en donnant lecture d'un court aperçu sur les progrès de la

science géographique et de la cartographie en Russie dans lequel il énumère les travaux de l'Académie des sciences et des autres institutions de l'État.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von Dr A. Petermann.

1859. — III^e cahier.

Esquisse sur le *Bodulei* et les côtes voisines (nom donné à quelques îles du golfe de Quarnero et de la Croatie), par le Dr *J. R. Lorenz* de Fiume. Page 89-93.

Les nouvelles déterminations de positions de l'état-major de la Grande-Bretagne; ou les coordonnées (latitude, longitude, altitude) des sommets de la grande triangulation topographique en Angleterre, en Écosse, en Irlande, d'après le lieutenant-colonel *H. James*. P. 94-96.

Sur la géographie physique de la Croatie et de la Slavonie, par le professeur *Ant. O. Zeithammer*. P. 97-100.

Voyage de Léopold Panet à travers le Grand Désert occidental d'Afrique, dans l'année 1850. P. 101-112.

Nouvelles géographiques. P. 112-127.

Carte.

Carte de la partie occidentale du Grand Désert d'Afrique, indiquant les itinéraires de Caillié et de Léopold Panet; par *A. Petermann*.

Proceedings of the royal Geographical Society of London. — Edited by Secretary Norton Shaw.

Vol. III, 1859. — N^o 2.

Notes géographiques et commerciales, recueillies pendant la traversée, en 1858, du navire de S. M., *Furious* de Chang-Hai au golfe de Péchéli, et retour par le capitaine *Sherard Osborn*. 1^o De Chang-Hai au golfe de Péchéli; 2^o le golfe de Péchéli et la rivière Peiho. P. 55-87.

Sur la recherche du Dr *Leichardt* et sur le Désert australien, par le Rev. *V. B. Clarke de Sydney*. P. 87-91.

Notes sur le fleuve Amour et les districts adjacents, par MM. *Peschurof, Vasilief, Radde, Usoltzof, Pargachevsky*, etc., etc. P. 92-93.

Exploration dans l'Équateur en 1856-1857, par M. G. J. *Pritchett*, communiqué par M. W. *Bollaert*. P. 93-98.

Mittheilungen der Kaiserlich-Königlichen Geographischen Gesellschaft.

Communications de la Société I. R. géographique de Vienne, publiées par les soins de M. le premier secrétaire *Fr. Foetterlé*.

I^{re} année 1857. — 1 vol. petit in-4°.

1. Le glacier d'Oetzthal (*avec une carte*), par *K. Souklar d'Innsbruck*.
2. Sur les opérations de statistique des bailliages en Suède, par le baron *F. de Reden*.
3. Instructions scientifiques données à la frégate *Novara* pour son voyage de circumnavigation, par MM. *de Reden, de Heufler, de Zigno* et le Dr *Schiner*.
4. Rapport présenté à la Société par M. le secrétaire *Foetterlé*, sur le percement de l'isthme de Suez.
5. Esquisse topographique du Bulghar-Dagh, dans le Taurus Cilicien, par *Théodore Kotschy*.
6. Sur la dépression barométrique pendant les ouragans, par *J. Chappelsmith*.
7. Sur les occupations de la saison d'été chez une partie des habitants du Wienerwald, par *Georges Frauenfeld*.
8. Exploration du Glockner et de ses glaciers, par *A. de Ruthner*.
9. Mémoire sur l'hydrographie d'Ofer, par le Dr *A. Kerner*.
10. Le fleuve Saint-Paul et Nouvelle-Amsterdam, par *A. E. Zhisman*.
11. Coup d'œil général sur le bassin du Nil et sur sa flore, par *Théodore Kotschy*.

II^e année 1858.

1. Une excursion dans les Carpathes du Marmaros, pendant l'été de 1855, par le Dr *Alois de Alt*.

2. Sur la vie et les ouvrages du géographe Georges Mathias Wischer, par MM. *F. Simony* et *J. Feil*.
 3. Esquisse hydrographique sur le bassin du *Vienflus*, par *J. M. Guggenberger*.
 4. Rapport sur l'histoire et le développement des cartes marines ou terrestres à nivellement et courbes parallèles, par *Antoine Steinhäuser*.
 5. Considérations sur les rives du Fleuve Blanc (avec une carte), d'après les lettres de *M. Hansal*, par *Théodore Kostchy*.
 6. Une visite aux îles Saint-Paul et Amsterdam, dans l'Océan Indien, par le Dr *Ch. Scherzer*.
 7. Recherches sur le tremblement de terre du 15 janvier 1858, par *J. F. Schmidt*.
 8. Les îles Nikobar, par *Ant. Ed. Zhisman*.
 9. Rapport sur la théorie des ouragans et la distribution des vents sur la surface de la terre, par *Bernhard de Wüllerstorff-Urbair*.
 10. Remarques les causes des plus récentes extensions des glaciers dans les Alpes et dans la Scandinavie, par le Dr *S. F. Kämtz*.
 11. Lettre du Dr *Scherzer* à M. le conseiller *W. Haidinger*.
 12. Les naturels des îles Nicobar, par le Dr *K. Scherzer*.
 13. Rapport sur l'ethnographie de la Galicie orientale, par *J. Zimmermann*.
 14. Une première ascension de l'Ortelspitz, par le Dr *A. de Ruthner*.
 15. Communications envoyées de Chang-Hai, par le Dr *K. Scherzer*.
 16. Le premier de l'an (1859) à bord de la Frégate *Novara*, par le Dr *K. Scherzer*.
-

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. Considérations sur *Alesia* des Commentaires de César; par *A. Deville*, membre correspondant de l'Institut. In-8 de 44 pages. — Paris, 1859, Firmin-Didot.

Afrique.

2. *Ein Besuch in Salvador...* Une visite à San-Salvador, capitale du royaume du Congo, par le D^r *A. Bastien*. 1 vol. gr. in-8 de 25 feuilles. — Brème, 1859, chez Heinrich Strack; Paris, chez Franck et Klincksieck.
3. Voyage dans le Grand Désert et au Soudan, par le comte *d'Escayrac de Lauture* (abrégé d'un grand ouvrage connu). In-16 de xxiii-211 pages. — Paris, chez Douniol.
4. *Quid Libycæ Geographiæ auctore Plinio Romani contulerint.* Thèse latine soutenue par *L. A. Joseph Michon*, pour l'obtention du grade de docteur ès lettres. Une brochure in-8 de 64 pages. — Paris, chez A. Durand.
5. Madagascar, possession française depuis 1642; par *V. A. Barbié du Bocage*, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie. Ouvrage accompagné d'une carte dressée par *M. V. A. Malte-Brun*, secrétaire adjoint de la Commission centrale de la Société de Géographie. 1 vol. in-8 de xxxi-367 pages. — Paris, 1859, chez Arthus Bertrand.

Mélanges.

6. *The library Gazettes...* Dictionnaire universel de Géographie, avec une dissertation préliminaire sur la géographie physique, et de nombreuses cartes et gravures par *James Bryce*. — Londres et Glasgow, chez Richard Griffin et Co.
 7. *Handbuch der Physischen Geographia...* Manuel de géographie physique, par *G. A. de Klöden*. 1 vol. gr. in-8 de 63 feuilles, avec 274 gravures sur bois. — Berlin, 1859, chez Weidmann.
-

MAI 1859.

PROGRAMME

D'UNE

GÉOGRAPHIE NOSOLOGIQUE

A PROPOS

DU TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE STATISTIQUE MÉDICALES

DU DOCTEUR BOUDIN ⁽¹⁾.

I.

L'expression *Géographie médicale* est toute nouvelle comme la science qu'elle désigne, et nous ne la trouvons pour la première fois inscrite en tête d'un traité spécial qu'à la fin du siècle dernier, par l'allemand Louis Ludwig Finke, qui publia à Leipzig, en 1795, un livre intitulé : *Versuch einer allgemeine medizinischen Geographie*. Elle a pour but de tracer sur la carte du globe, l'aire proportionnelle occupée par les différentes maladies qui attaquent l'homme.

Ce que nous nous proposons de rechercher ici, c'est sur quelles bases il paraît le plus rationnel d'en asseoir la classification.

(1) J. CH. M. BOUDIN, *Traité de géographie et de statistique médicales, et des maladies endémiques*, 2 vol. in-8°. Paris 1857.

La maladie est essentiellement contraire à la vie de l'individu et de l'espèce. Elle est par cela même un état anormal, antinaturel, non physiologique. De cet axiome découle cette autre proposition : qu'elle reconnaît dans tous les cas, une cause plus ou moins directe, plus ou moins reculée dans le passé, mais toujours, à l'origine, extérieure à l'individu. Sans doute cette cause échappe souvent, bien souvent, mais si nous ne la saisissons pas toujours, au moins sommes-nous en droit d'affirmer son existence au nom même des lois d'évolution qui sont le caractère de l'Individu, et des lois de permanence qui sont le caractère de l'Espèce.

C'est en raison même de cette loi, et parce que la maladie ne dérive jamais essentiellement de l'organisme même qu'elle altère, et dont la *fin* est de fonctionner normalement, que nous voyons les unions consanguines mener si vite un peuple à sa ruine ou à sa destruction ; chaque enfant qui naît, outre les causes de maladies auxquelles il est personnellement exposé, est aussi le représentant d'un héritage morbide que lui ont légué ses ascendants et qui n'a pu être éliminé, dilué par le mélange avec des étrangers dont le sang n'aura pas été vicié (1) au même degré ou de la même manière. Dès en naissant, l'individu est potentiellement dans un état pathologique très-avancé.

(1) Il va sans dire que nous n'employons ici cette expression que dans le sens conventionnel qu'il convient de lui donner, désignant seulement un *desideratum* de la science pathologique.

Il est évident d'ailleurs, dans l'hypothèse qui nous fait descendre d'une agrégation très-restrainte à l'origine d'individus de même sorte (sans même en préjuger l'identité), que la même chose ne s'est pas toujours produite. Et il nous paraît encore démontré que plus l'homme est dans un état avancé de civilisation, plus l'influence fatale des unions consanguines devient déterminante, parce que plus nombreuses sont, avec cet « éloignement de sa constitution naturelle », comme dit Lepecq de la Clôture (1), les causes occasionnelles de la maladie. Les navigateurs qui, les premiers, ont exploré les régions boréales, ont rencontré parfois sur les glaces de petites tribus d'Eskimaux qui vivaient isolées depuis si longtemps que les vieillards ne se souvenaient même pas d'avoir connu des hommes semblables à eux, et que toute la famille, car ils étaient nécessairement tous parents, se croyait seule au monde. Si l'on ajoute à cela, que même en cas de rencontre, les individus de ces tribus s'unissent rarement les uns aux autres, on verra que les unions consanguines devaient remonter assez loin chez ces Eskimaux, qui ne paraissaient pas cependant souffrir beaucoup de leur isolement.

II.

Les causes extérieures de la maladie, soit que nous les connaissions, soit qu'elles nous échappent,

(1) *Collection d'observations sur les maladies et les constitutions épidémiques*, in-4°, Rouen, 1778. Introd.

peuvent, sous un point de vue, se rattacher à deux ordres de phénomènes : ou elles résident dans les habitudes que l'homme s'est données à lui-même en sortant de l'état de nature, et elles tiennent essentiellement à la civilisation ; ou elles dépendent des localités habitées, du milieu dans lequel s'agite l'espèce.

Quelquefois l'influence est passagère, et l'on a été tout naturellement porté, quoiqu'à la vérité sans preuves bien suffisantes, à faire siéger cette influence dans le milieu mobile qui nous entoure, dans l'air atmosphérique. C'est par des modifications plus ou moins appréciables ou appréciées de cet océan au fond duquel nous sommes plongés, qu'on a cherché à expliquer les épidémies et surtout ces épidémies voyageuses qui se promènent à travers les continents en suivant des routes quelquefois toujours les mêmes.

D'autres maladies, peu nombreuses au reste, ont partout suivi l'homme jusque dans les coins les plus reculés des continents et des mers.

« Folgendes ist die Reihe der specifischen Krankheiten, dit A. Muhry (1), welche man als *ubiquitär* auf der Erde bezeichnen kann, d. h. welche keine geographische Beschränkung finden.

» *Zymotische : Blattern, Scharlach, Masern, Keu-*

(1) *Die geographischen Verhältnisse der Krankheiten, oder Grundzüge der Nosogeographie in ihrer Gesamtheit und Ordnung und mit einer Sammlung der Thatsachen dargelegt*, 2 vol. in 8°, Leipzig et Heidelberg, 1856 ; t. I, p. 80.

« *chhusten, Erysipelas, Mumps, Croup, Aphthen, Kind-*
 » *bett-Fieber, pustula maligna, influenza, catarrhus;*
 » *wahrscheinlich auch gangræna nosocomialis, oph-*
 » *thalmia contagiosa, miliaria, pemphigus.*

» *Dyskrasien: Tuberculosis (phthisis), scorbutus, dia-*
 » *thesis hæmorrhoidalis, rheuma, hydropsia, furun-*
 » *culosis, anthrax, gangrænescentia, carcinoma, hel-*
 » *minthiasis, herpes, scabies; ausserdem in zerstreu-*
 » *ten Gruppen: strumosis, urolithiasis, und als*
 » *zweifelhafte, diabetes, albuminuria.* »

Cette énumération ne doit cependant pas être acceptée tout entière et sans réserve. Nous verrons plus loin que pour le cancer, la scrofule et même la phthisie, il est sur le globe telles barrières infranchissables que ces maladies ne peuvent dépasser. Le scorbut lui-même que l'on avait regardé jusqu'ici comme un des plus beaux exemples de maladie universellement répandue à la surface de notre planète, sur la terre entière et sur l'océan, ne doit plus peut-être rentrer dans cette classe. Le docteur A. Dévé, qu'une navigation longue et accidentée a mis à même d'approfondir cette question, nous semble avoir parfaitement établi, dans un travail remarquable (1), que cette maladie est d'origine exclusivement palustre, et que si on la rencontre sur toutes les mers, c'est que l'homme parcourt toutes les mers sur un véritable marécage flottant avec des eaux bourbeuses et croupissantes au fond de la cale, sans cesse agitées par le tangage et le roulis, avec des ma-

(1) *Nouvelle théorie sur le scorbut.* Paris, 1859. (Thèse.)

tières végétales en décomposition, les flancs même du navire. Partout où cette cause n'existe pas, d'après l'auteur de cette théorie ingénieuse et vaillamment défendue, le scorbut, partage des régions palustres, ne se montrerait jamais.

III.

Cependant l'ubiquité des maladies n'est pas le cas ordinaire. Elles se montrent presque toujours entre certaines limites précises qu'on peut tracer sur la carte, et qu'elles ne dépassent jamais, en tant que fait général.

Quant aux causes productrices et immédiates, si la science actuelle en a découvert quelques-unes, comme le voisinage des marais pour les *fièvres intermittentes*, l'habitation dans des vallées étroites dont les cours d'eau ne charrient pas d'iode pour le *crétinisme*, il faut avouer que, pour la plupart, elles ont échappé complètement jusqu'à ce jour à nos investigations. Nous déterminons l'étendue du phénomène; nous ne savons pas à quoi le rapporter. Cette étendue varie au reste considérablement, couvrant quelquefois des continents entiers, quelquefois s'étendant à peine à quelques lieues, et pas au delà.

C'est l'étude de ces délimitations et des causes qui peuvent les amener qui constitue la *géographie nosologique*, branche encore peu explorée de la géographie générale. Ajoutons cependant que l'origine des recherches sur la santé en relation avec le milieu ambiant se perd presque dans la nuit des temps,

puisqu'on en trouve la première indication dans le recueil hippocratique, où elles sont même l'objet d'un traité spécial (1).

En France, M. le Dr Boudin vient de publier le premier, un volumineux traité sur cette matière; ouvrage plein de recherches savantes et de documents intéressants, et auquel nous avons même emprunté la plupart des faits que nous allons rapporter. Véritable Encyclopédie, qui prépare à l'avenir un travail facile, quand il revisera toutes ces questions. Toutefois, en rendant pleine justice au mérite éminent de l'auteur, en reconnaissant dans son livre une heureuse tentative dans une voie encore peu explorée, et qui ne comptait pas même, en France, de traité général et technique, nous ne pouvons cependant ne pas formuler ici un regret inhérent à l'étendue même de l'œuvre de M. Boudin, qui embrasse, comme le titre l'indique d'ailleurs, trois sujets différents : *Traité de statistique et de géographie médicales et des maladies endémiques*. Trois sujets aussi étendus par eux-mêmes, combinés, condensés ensemble, devaient, de toute nécessité, former un tout peu homogène, où les faits et les renseignements abonderaient, mais où la méthode, incapable de classer des phénomènes aussi différents, autrement qu'en les séparant, devait beaucoup souffrir de leur confusion.

Les divisions que l'auteur a établies avec une sagacité admirable pour la statistique, ne sont que

(1) *Traité des airs, des eaux et des lieux*.

peu ou point satisfaisantes pour la géographie médicale, qu'on regrette de ne pas voir entièrement détachée du reste et traitée à part.

Nombres d'influences pathologiques, éparses dans tout l'ouvrage, sont rattachées, dans autant de chapitres spéciaux, soit à la géologie, soit à l'hydrologie, soit aux hydrométéores, soit même à l'électricité atmosphérique et à l'intensité lumineuse. Or, ces différents phénomènes constituant eux-mêmes le caractère climatologique et topographique des lieux où on les observe, il semble assez rationnel de substituer à toutes ces coupes, une division purement géographique, plus positive et plus générale.

Le Dr Boudin va même plus loin, et finit par adopter, pour l'étude d'un certain nombre de maladies, l'ordre *alphabétique*, comme s'il s'était défié de lui-même, et n'avait pas eu conscience du progrès que pouvaient faire accomplir à la science ses laborieuses et persévérantes recherches, mises en œuvre par un esprit aussi éminent.

Comme pour une science au début, il adopte une classification artificielle des maladies, quand, plus que personne il devait tenter une autre méthode, seule vraie et décisive en ses résultats, une méthode naturelle.

En 1856, un an avant la publication du livre de M. Boudin, M. Muhry avait fait paraître, sur la même matière, un ouvrage allemand auquel nous avons déjà fait un emprunt, et où il a essayé, dans le premier volume, une classification plus ration-

nelle et plus satisfaisante des maladies observées à la surface du globe.

Il divise cette étude en quatre parties :

1° Les maladies qui offrent pour caractère l'*ubiquité*, c'est-à-dire, qu'on rencontre indifféremment dans toutes les latitudes, selon tous les méridiens, et même à toutes les altitudes.

2° Les maladies zonales ou propres à un ensemble de climats déterminés par les lignes isothermes.

3° Les maladies locales ou spéciales à certaines aires géographiques.

4° Enfin les immunités locales à l'endroit de certaines maladies (1).

IV.

Nous avons parlé des maladies qui pourraient se rapporter à la première classe, disons un mot des autres, telles que les recherches faites jusqu'à ce jour ont pu nous les faire connaître, et nous verrons ensuite s'il n'y aurait pas un moyen encore plus rationnel de les classer.

Aucune maladie plus que la *fièvre jaune* n'a ses limites géographiques bien déterminées; on ne l'a jamais vue au delà du 48° degré de latitude boréale (Québec) et du 27° degré de latitude australe. Son empire est strictement restreint au littoral du golfe du Mexique et de la mer des Antilles; ce n'est

(1) Le second volume, qui est un vaste répertoire bibliographique, est rangé par ordre alphabétique des localités où s'observent les maladies dont traitent les ouvrages indiqués.

que par exception qu'on l'a observée sur la côte occidentale d'Afrique ou de l'autre côté de l'isthme de Panama.

L'*éléphantiasis* est endémique à la Barbade, à Ceylan sur le littoral sud-ouest, au Malabar, en Chine, à Java, à Sumatra, en Égypte, en Abyssinie et dans une partie du nord de l'Afrique.

On peut encore citer la *gale bédouine* en Algérie, la *gale des Illinois*, le *mal de la baie Saint-Paul*, l'un des plus curieux exemples de maladie localisée en un point du globe, le *nôme* de Suède, la *pinta* au Mexique, le *senki* au Japon, le *radesyge* dans la péninsule scandinave, le *bicho* au Brésil, le *macaque* à Cayenne, et le *bouton d'Amboine* aux Moluques.

Cette dernière maladie, qui affecte la peau, n'est cependant pas sans analogie avec le *bouton d'Alep*, endémique entre la Méditerranée et le golfe Persique, et le *bouton de Biskara*, qui règne dans toutes les oasis des Zibans, à Tuggurt, à Ouargla et jusque dans le Désert, peut-être même au Maroc sur les bords de la Malouïa.

L'*ulcère de Mozambique* ne s'étend que sur la côte de ce nom, à Madagascar et dans les régions avoisinantes; le *béribéri* n'a été remarqué qu'à Ceylan et sur la côte de Malabar, de Mazulipatam à Ganjam, à Sumatra, à Aden, à Bourbon, à Maurice, à la Réunion.

La *colique végétale* est très-commune sur la côte occidentale et orientale de l'Afrique, au Sénégal et dans le fond du golfe de Guinée; elle est rare à la

côte d'Angola et inconnue sur la côte septentrionale du continent africain. Elle règne encore dans l'Indo-Chine, dans l'Inde, à Madagascar, à la Nouvelle-Zélande, aux Antilles, à Cayenne, au Brésil et dans la Plata. Enfin le *cancer*, qui fait tant de ravages chez nous, ne paraît sévir qu'en Europe et en Chine pendant qu'il épargne le reste de l'Asie et toute l'Afrique.

Il y a des maladies qui semblent être en rapport intime avec le climat plutôt qu'avec le sol, et qui ne se montrent que là où règnent certaines conditions de température. La *dyssenterie*, les *maladies du foie* attaquent plus particulièrement l'homme dans les pays chauds; les régions polaires sont complètement exemptes de *scrofules*; la *phthisie*, au contraire, se rencontre surtout dans les régions tempérées, et devient plus rare quand on en dépasse les limites. C'est en dehors de ces bornes que se trouvent les pays qui en sont totalement affranchis comme la province de Madras et l'Islande.

Voici comment s'exprime M. Boudin en parlant d'une des maladies qu'on a le plus étudiées :

« Dans l'hémisphère nord, le domaine géographique des *fièvres paludéennes* s'étend de l'Équateur »
» à une limite boréale qui, au moins sur l'ancien »
» continent, correspondrait assez bien à la courbe »
» isotherme de 5 degrés centigrades, mais qui, dans »
» l'océan Atlantique, pourrait être représentée par »
» une ligne droite partant de Québec et allant gagner »
» la côte de Norvège vers le 59^e degré de latitude.

» Cette ligne droite exclut du domaine des fièvres
 » paludéennes endémiques le nord de l'Écosse, les
 » Hébrides et les Orcades, les îles Shetland, les Fe-
 » rœ et l'Islande. Dans l'hémisphère sud, ce do-
 » maine est beaucoup plus circonscrit, et sa limite
 » australe n'atteint pas même l'isotherme de 15 de-
 » grés (1). »

V.

D'autres maladies de l'espèce humaine ne doivent leur origine qu'à la morsure et à la piquûre d'animaux malfaisants, ou à l'action toxique de plantes vénéneuses. M. Boudin a rappelé, par les divisions même qu'il établit, que c'est là une classe de faits qui rentre tout entière dans le domaine de la géographie botanique et de la géographie zoologique.

La question des parasites ne doit pas être autrement entendue, et trouve ici sa place. A quelque règne qu'ils appartiennent, ils sont, on doit l'affirmer, soumis comme tous les animaux et toutes les plantes à des lois de distribution, restreints dans des zones qu'ils sont probablement appelés à ne jamais franchir. Il en résulte que l'aire occupée par ces parasites est précisément celle de la maladie qu'ils engendrent. C'est ainsi que le *taenia solium*, qui se trouve en Arabie, en Inde, en Syrie, dans toute l'Afrique et à Malte, n'occupe guère en Europe que la partie sud-ouest de ce continent : l'Italie, la Grèce, le Portugal, l'Allemagne, la Hol-

(1) *Traité de Géographie et de Statistique médicales*, II, 54.

lande, l'Angleterre. Le *botryocéphale*, au contraire, se rencontre en Suisse (1), en Belgique, en Russie, en Suède. C'est la Vistule qui est en Europe la limite *exacte et précise* de l'empire de ces deux parasites.

Le *dragonneau* n'est abondant que dans le Sahara à partir de Tuggurt, l'Abyssinie, la Perse, l'Arabie-Pétrée et l'Inde. La *chique* est particulière aux pays tropicaux; et le *distome* ne se trouve communément que dans la vallée du Nil.

Comme parasite végétal, on peut citer la *plique*, si tant est qu'elle soit produite par la présence et le développement d'un ectophyte. On ne la rencontre presque exclusivement que depuis la Vistule jusque dans les monts Carpathes, en Lithuanie, dans la Russie Blanche, la Russie Rouge et en Tartarie.

VI.

Voilà en résumé les faits les plus positifs que nous aient appris les travaux modernes sur la distribution géographique des maladies de l'espèce humaine; mais une autre question s'est élevée dans ces derniers temps qui, encore au berceau, donnera peut-être un jour des résultats considérables pour la science anthropologique.

On a vu que la plupart des maladies, quand elles ne sont ni universelles ni inhérentes à l'état de civilisation, peuvent être raisonnablement rapportées au milieu géographique, zoologique ou botanique

(1) Encore faut-il excepter la ville de Zurich, où le *tœnia* existerait, dit-on, seul.

dans lequel vit l'individu ou la race. Or la question qui perce aujourd'hui est celle-ci : « Pendant que tous les hommes indistinctement sont susceptibles de contracter certaines maladies, n'est-il pas d'autres affections qui attaquent plus particulièrement certaines races, comme les blancs ou les noirs, comme les Juifs ou bien les populations au milieu desquelles ils vivent (1). »

« Il est des races, dit le docteur Boudin (2), en signalant la nouveauté de ces recherches, qui se montrent à un haut degré réfractaires à certaines formes pathologiques pour lesquelles d'autres offrent, au contraire, une prédisposition marquée. »

Il serait peut-être difficile de retrouver à qui appartient l'idée première qu'il pourrait exister un rapport entre les races d'hommes et les maladies qui les affectent.

L'allemand Friedrich Schnurrer a publié au commencement de ce siècle, en 1813, un traité de Géographie nosologique (3), où il semble avoir en-

(1) E. GATERS, *Die Lebens-Chancen der Israeliten gegenüber den Christlichen confessionen; biostatistische studien*, Wetzlar, 1856. L'auteur termine ce travail en émettant le souhait qu'à l'avenir on fasse mention de l'élément ethnographique dans l'étiologie des maladies (voy. *Journal de la Physiologie*, par E. Brown-Séguard. Tome I, n° II, p. 416 (avril 1858)).

(2) Introd., p. XLIX.

(3) *Geographische Nosologie oder die Lehre von den Veränderungen der Krankheiten in den verschiedenen Gegenden der Erde, in Verbindung mit physischer Geographie und Natur-Geschichte des Menschen*. In-8°. Stuttgart 1813.

Outre le volumineux traité de L. L. Finke que nous avons déjà cité

trevu cette vérité dans toute son étendue ; son savant et curieux ouvrage débute par une introduction dont le sommaire est ainsi conçu : «.....Zu einer » wissenschaftlichen Begründung der Nosologie wird » erfordert, dass die Betrachtung der Krankheiten » und ihrer möglichen Abänderungen ausgedehnt » wird über die verschiedenen Menschenrassen und » Climate, etc... »

Le livre est divisé en trois parties : la première est toute géographique, la seconde toute anthropologique, puis vient la troisième consacrée à la description des maladies et commençant par deux chapitres d'introduction, l'un sur le caractère général des maladies de chaque zone, l'autre intitulé : *Aperçu sur les caractères généraux des maladies de chaque race*, et comprenant 11 pages.

Cette curieuse initiative de F. Schurrer tombe sans doute dans l'oubli ; car personne ne paraît l'avoir suivi sur ce terrain tout neuf, et l'on ne cite que quelques faits épars suffisant tout au plus pour affirmer que le phénomène existe.

Ainsi déjà même, avant que des travaux spéciaux de quelque importance aient été entrepris dans cette direction, on a signalé que la *plaie de l'Yémen* qui règne d'Aden à Yambo, attaque surtout les nègres

(voy. p. 1) et dans lequel l'auteur a suivi une classification exclusivement topographique, on peut signaler sur la même matière les deux ouvrages suivants que nous n'avons pu nous procurer dans les bibliothèques de Paris :

C. F. FUCHS, *Medizinische Geographie* ; Berlin, 1853, In-8°.

V. ISENBEE, *Elementa nova Geographiæ et Statisticæ medicinalis*, Berolini, 1833.

venant du Sennaar, du Kordofân et du Dâr-Four; le *pian*, endémique sur la côte occidentale de l'Afrique, n'a peut-être été introduit au Brésil, à la Guyane et aux Antilles, que par la traite des noirs. On a remarqué de même la très-grande rareté de la *folie* parmi les populations océaniques. Enfin, c'est seulement chez les nègres qu'on aurait trouvé cette singulière maladie dont ont parlé plusieurs auteurs, et qui offre comme symptômes particuliers une *hydropisie avec narcotisme*.

Un autre fait beaucoup mieux observé, appuyé de témoignages incontestables, et tout aussi décisif que les précédents, dont il est exactement la contrepartie, est l'immunité remarquable dont jouissent quelques races pour quelques maladies. Les Juifs, de tout temps, ont été exempts de la *peste*, du *typhus*, du *goitre*, du *croup* (1), et quelquefois, du *choléra*.

On sait que la *fièvre jaune* qui frappe avec tant de rigueur les étrangers à la Nouvelle-Orléans, n'attaque jamais les nègres, ou au moins ne les influence que d'une manière extrêmement bénigne soit à leur arrivée de la côte d'Afrique, soit après un séjour prolongé, et même quand ils sont nés dans le pays. « Aucun étranger, dit M. Cartier dans un travail » récent (2), de quelque âge, de quelque sexe et de » quelque constitution qu'il soit, n'est à l'abri de la

(1) BOUDIN, t. II, p. 140. — « Il y a vingt-cinq ans, une société médicale mettait au concours la question suivante : « Pourquoi les femmes juives sont-elles exemptes du goitre ? » (IDEM, *Introd.*, p. LI.)

(2) A. J. F. CARTIER, *La fièvre jaune de la Nouvelle-Orléans*. Brochure in-8°, Paris 1859, p. 46. (Extr. de l'*Art Médical*, Mars.)

» fièvre jaune ; aujourd'hui il n'y a d'immunité pour
 » personne, pas même pour ceux qui sont nés sur
 » le sol où elle est endémique. *Je dois cependant faire*
 » *exception en faveur des noirs* qui y paraissent moins
 » prédisposés que les blancs. Chez ceux-là la maladie,
 » lorsqu'elle les atteint, cède plus facilement aux di-
 » vers moyens que la médecine lui oppose. »

Dès avant 1615, Herrera observait que, tandis que les Castellans et les aborigènes étaient en butte à des épidémies meurtrières de fièvre jaune, la vie des nègres était tellement assurée, « qu'il eût fallu les tuer pour qu'ils mourussent (1). »

C'est ici le lieu de rappeler cette fameuse expédition du Niger de 1841. Les équipages étaient formés moitié par des Anglais, moitié par des matelots nègres nés en Amérique. Pendant que ceux-ci furent à peine malades, sous le ciel où prospère leur race, la perte fut de 40 blancs sur 145 hommes; 130 avaient été atteints !

M. Boudin, tout en étant d'ailleurs le premier à reconnaître l'importance pratique de ces faits, pour le recrutement des troupes, l'enrôlement des équipages, etc., ne paraît voir là, au point de vue abstrait, *qu'une simple curiosité médicale* ! Force nous

(1) HERRERA, *Historia general de los Hechos de los Castellanos*, etc. Liv. III, ch. XIV, liv. V, ch. III. — Cf. AL. MOREAU DE JONNÈS, *Monographie historique et médicale de la fièvre jaune*, etc. In-8°, Paris, 1820.

Voyez encore sur l'exemption des Nègres : BOUDIN, *passim*; — NOTT, dans *Indigenous races of the Earth*, p. 394; — BENNET DOWLER, *Tableau of the Yellow Fever of 1853*, etc.

est d'avouer que là, nous nous séparons entièrement des idées du savant statisticien; nous essayons de voir plus loin; nous cherchons plus profondément au risque de nous égarer, — mais au risque aussi de découvrir une *Loi biologique*.

On conçoit sans peine l'importance immense que prendrait la solution de ce problème, qu'on peut regarder dès lors comme posé, dans la grande question de l'unité du genre humain ou de la pluralité des espèces humaines. Si en effet il est bien prouvé que de deux races distinctes, soumises aux mêmes conditions de vie, d'alimentation, d'acclimatement, etc., chacune est exempte de certaines maladies exclusives à l'autre, est-ce que ce ne sera pas là un argument de plus, et un bel argument, en faveur des partisans de la pluralité? Les exceptions sporadiques, s'il s'en présente, n'ayant pas grande valeur, et pouvant toujours être rapportées, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1), à des phénomènes de contagion, *par voie ignorée*, analogue à celle que nous constatons chaque jour entre les espèces animales les plus distantes, les plus éloignées, pour un grand nombre de maladies, telles que la rage, la morve, le vaccin, peut-être la syphilis, etc.

On voit qu'il reste beaucoup à faire dans ce champ nouveau, où le médecin et l'anthropologiste peuvent également chercher une abondante moisson. Il y a là plus qu'à glaner. Guidés par la statistique, la plus brutale comme la plus positive de toutes les

(1) Voy. *De la pluralité des races humaines*. In-8°. Paris, 1858.

sciences, quand elle est maniée par des mains habiles et exercées, l'anthropologiste et le médecin auront bientôt trouvé le chemin du Vrai. Dès les premiers pas ils sauront si c'est recherche vaine, ou si, dans ces faits mieux étudiés, gît un des éléments d'un grand problème.

Seulement tous les pays, toutes les sociétés d'hommes ne se prêtent pas également à cet examen. C'est là où deux populations ayant mêmes habitudes, même coutumes, même vie, garderont, jusqu'au milieu de leur mélange, qui semble d'abord intime, la trace indélébile de leur origine, leur *type*, en un mot : c'est là que les recherches pourront être fructueuses.

Sans aller bien loin, nous signalerons l'Angleterre, notre voisine, qui nous semble particulièrement propre à cette investigation, difficile chez nous, où les populations sont arrivées à un état extrême de mélange ; l'Angleterre, avec les deux races qui l'habitent, aussi différentes et aussi distinctes aujourd'hui qu'au jour où, venues du nord et du midi, elles se trouvèrent pour la première fois en présence, il y a vingt-cinq ou trente siècles : l'une petite, vive et noire, l'autre grande, flegmatique et blonde. Aujourd'hui le mélange des positions, c'est-à-dire des conditions d'existence est complet, si le mélange du sang ne l'est pas, et il serait intéressant de rechercher si, pour chacun de ces deux types d'hommes si distincts, il n'y a pas, quand il est bien défini, un cadre nosologique spécial.

Dans cette hypothèse, un troisième groupe composé de tous les individus métis et qui n'offriraient pas la reproduction complète de l'un ou de l'autre type, aurait aussi sa pathologie spéciale représentée par la combinaison, la résultante ou l'addition des deux premières. — Il ne faut pas oublier non plus que dans des observations de ce genre, l'identité des individus doit être déterminée seulement quand ils sont aptes à se reproduire, et dans tout l'exercice de la fonction génitale, c'est-à-dire après la dix-huitième année et avant la trentième environ.

VII.

De tout ce qui précède, on peut donc déduire facilement les bases naturelles sur lesquelles il nous semble raisonnable d'asseoir cette science nouvelle qu'on nomme la géographie médicale, ou mieux *Géographie nosologique*, science sortie déjà de ses langages, et qui aspire à prendre un rang moins modeste dans la série des connaissances humaines.

On peut d'abord, au point de vue géographique, établir entre les maladies deux grandes divisions :

I. MALADIES UNIVERSELLES ou répandues sur toute la surface du globe.

II. MALADIES LOCALES ou occupant sur le globe des aires plus ou moins restreintes.

Cette seconde classe se subdivise à son tour de la manière suivante, et dans un ordre très-naturel, allant de la nature inorganique aux êtres organisés, des plantes aux animaux, de ceux-ci à l'homme,

et de l'homme physique à l'homme agissant, mettant son intelligence en œuvre.

1° *Maladies en relation avec la topographie*, comprenant toutes celles dérivant directement des conditions météorologiques et physiques des lieux où on les rencontre. (Branche de la géographie physique.) A cette division seront nécessairement rapportées d'abord un certain nombre d'affections qui plus tard trouveront leur place dans les groupes suivants, quand on en connaîtra mieux les causes efficientes.

2° *Maladies en relation avec la distribution des végétaux*. Là se rangent toutes les lésions causées d'une part, par l'ingestion de fruits ou de végétaux toxiques, soit libres, soit mêlés avec les substances alimentaires, comme le verdérame du maïs et l'ergot du seigle; de l'autre, par la présence dans l'organisme de cryptogames qui s'y développent et y végètent, comme les champignons de la teigne, de la plique, de la mentagre, du muguet, etc... (Branche de la géographie botanique.)

3° *Maladies en relation avec la distribution des animaux*, comprenant toutes les affections parasitaires, vermineuses; toutes celles que les animaux communiquent à l'homme ou qu'ils lui causent, par leur morsure, leur piqure, etc... (Branche de la géographie zoologique.)

4° *Maladies en relation avec la distribution des races d'hommes à la surface du globe*. (Branche de l'anthropologie.)

5° *Maladies en relation avec la civilisation.* Ici se rangent les maladies causées par les arts insalubres, les coutumes de certains peuples, les excès de tout genre que ne connaissait pas l'homme primitif ou bestial, telles que l'alcoolisme, l'empoisonnement par le haschich, l'opium, etc. (Branche de la géographie politique (1) et de l'ethnographie.)

Telles sont les bases sur lesquelles il nous paraît le plus rationnel de fonder l'étude géographique des maladies ; mais n'oublions pas que cette division doit être toute *provisoire* ; gardons-nous de lui donner, quant à présent, une valeur *absolue* qu'elle n'a pas.

Au début d'une science, phase où est encore la Géographie médicale, les erreurs sont nombreuses, souvent aussi nombreuses que les faits, et le sort de toute science est même de les voir diminuer sans cesse sans jamais arriver à l'absolu ; mais si l'on veut marcher vite dans une étude commençante, le premier soin doit être de choisir une route, de fixer une méthode, — la plus naturelle possible, — sauf à l'abandonner bien vite, aussitôt qu'elle sera insuffisante ou démontrée fausse.

(1) Les gouvernements peuvent avoir la plus grande influence pour la production de ces maladies, soit en proscrivant, soit en favorisant l'emploi de certaines substances toxiques.

UNE VISITE
AUX RUINES DE KENNAOUAT
DANS LE HAURAN.

EXTRAIT INÉDIT
DES NOTES DE VOYAGE DE M. E. G. REY EN ORIENT.

Un de nos confrères de la Société de Géographie, M. E. G. Rey, de retour d'un voyage en Palestine et dans les contrées situées à l'est du Jourdain (1857-1858), se propose de publier prochainement les résultats de son voyage, résultats qui embrassent à la fois la géographie, l'histoire et l'archéologie d'un pays fort peu visité avant lui, le Hauran. Sa publication sera accompagnée d'un atlas grand in-fol. de 50 vues, dessinées et gravées d'après ses propres épreuves photographiques. Ces épreuves que nous avons eu le plaisir d'avoir sous les yeux révèlent des monuments qui peuvent être mis sur la même ligne que les temples si vantés de Babek et de Palmyre. M. Emmanuel Rey a bien voulu détacher de son portefeuille les notes suivantes sur une des villes les moins connues des pays situés à l'est du Jourdain, l'ancienne *Kennata* ou *Canatha*, aujourd'hui Ken-

naouat. Nous sommes heureux de les mettre sous
les yeux de nos lecteurs. V. A. M.-B.

.
.
.
Nous remontons à cheval à trois heures, et, après quinze minutes de marche, nous traversons un petit ouady qui, descendant de la montagne, passe à droite du village que nous venons de quitter et coule ensuite vers Rimeh, puis se jette dans le ouady Kennaouat à une courte distance de Sleim, qui se trouve ainsi dans une presqu'île.

Un peu au-dessous du point où nous le passons, ce ouady forme une cascade qui doit être assez jolie en hiver, et, à partir de cet endroit, nous sommes dans ce qu'on appelle la forêt : c'est un mélange de champs cultivés et de massifs de chênes verts qui forment un taillis peu épais. Rien ne saurait mieux en donner une idée que la partie de la Vendée nommée le Bocage. Au bout d'un quart d'heure nous arrivons sur une crête d'où la vue embrasse toute la vallée de Kennaouat. L'aspect du paysage est ravissant, et les admirables ruines que l'on a sous les yeux s'y groupent de la manière la plus pittoresque.

A quatre heures nous passons un grand ouady qui paraît avoir été encaissé dans des murailles de pierres sèches, je distingue même quelques restes des murailles.

A quatre heures vingt minutes, second ouady ;

ici les bois deviennent plus épais, mais de toutes parts nous apercevons des traces d'anciens murs de clôture.

A quatre heures vingt-cinq, nous traversons le ouady Kennaouat, et il est quatre heures trente minutes quand nous atteignons notre camp qui est installé sur une belle pelouse à l'entrée du village tout près du pont. Nous dominons le ouady, vers l'ouest, notre vue s'étend sur une grande partie du Ledja, et nous apercevons au loin la chaîne de l'Anti-Liban couverte de neige.

Le scheikh du Kennaouat ne jouit pas d'assez de considération pour que nous allions lui faire visite. Aussi le docteur Delbet et moi nous mettons-nous de suite en campagne pour explorer les ruines; nous gravissons donc une rue qui longe l'escarpement du ouady, au bord duquel Kennaouat est placé et auquel la ville a donné son nom. Cette rue a conservé son pavé antique et nous conduit à une espèce d'acropole qui domine la ville et qui renferme les principales ruines. Chemin faisant, nous rencontrons le scheikh du lieu qui se met à nous servir de guide; c'est un brave homme, mais nous jugeons du premier coup d'œil que la nature ne lui a pas départi une large somme d'intelligence. L'ensemble des débris antiques présente un coup d'œil imposant. A gauche se trouve El-Seraï (le palais) sur les ruines d'un palais datant sans doute des beaux jours de l'ancienne Canatha et dont il ne subsiste plus qu'une porte richement sculptée, dont M. de Laborde a pu-

blié un dessin fort exacte dans son grand ouvrage sur la Syrie, ainsi que trois colonnes corinthiennes qui ne sont pas d'équerre avec la façade de l'édifice actuel, qui, tout composé de débris antiques, est venu s'implanter sur un autre monument à l'époque du Bas-Empire; ce fut sans doute le palais épiscopal des évêques de Canatha dont il est fait mention dans les actes des conciles. A droite et attenant au même édifice, sont les restes d'une église de la même époque, probablement l'ancienne cathédrale. Dans ces ruines, sous une voûte obscure, les Druses et les chrétiens des environs déposent des *ex-voto* et font brûler des lampes en l'honneur de Naby-Youb (le saint homme Job) qui, d'après une tradition locale, aurait habité à Kennaouat. A quelques mètres du parvis de la vieille église, se trouvent les vestiges d'un petit édifice carré dont il ne reste qu'un beau stylobate, portant des avant-corps surmontés aux angles de pilastres d'ordre corinthien. Quelle put être la destination de cet édifice? fut-ce un sacellum? Je serais bien tenté de le croire, quoique les débris des parties supérieures et de deux des façades en encombrent l'intérieur au point d'empêcher complètement de se rendre compte de la destination primitive. Enfin, quelques pas plus loin, nous arrivons au bord d'une citerne, jadis couverte de dalles en grande partie brisées aujourd'hui, et qui, portées par cinq rangées de trois arcades chacune, forment simultanément la voûte d'un magnifique impluvium et le parvis d'un beau

temple prostyle dont les imposants débris s'offrent à nos regards. Un tremblement de terre paraît avoir contribué puissamment à la ruine de ce magnifique spécimen de l'époque des Séleucides ; car, n'en déplaise à M. Porter qui voudrait en faire l'ornement du parc de quelque villa , cet édifice est antérieur aux autres ruines qui remplissent l'acropole , ce que j'établirai dans la suite par un argument irréfutable. A droite de ce temple, l'auteur que je viens de citer indique les restes d'un hippodrome que nous cherchons en vain ; il est bien vrai que les Druses cultivent une bande de terre décrivant à peu près un ovale, mais qui, plus étroit à une extrémité qu'à l'autre, est occupé au centre par un énorme monceau de débris de toutes sortes, mais qui à coup sûr n'ont jamais fait partie d'un stade ; de plus, il ne subsiste sur le pourtour non-seulement aucune trace de gradins, mais encore aucun reste de constructions antiques ; quelques statues gisent brisées au milieu des décombres, mais elles me paraissent provenir des édifices encore debout qui existent aux environs.

Maintenant revenons au temple : deux colonnes du portique restent encore debout, ainsi que les deux colonnes plus petites placées entre les antées de chaque côté de la porte dont le linteau paraît être tombé en même temps que le fronton et l'entablement et dont les fragments gisent sur le parvis. Le mur postérieur de la cella paraît avoir été renversé vers la même époque.

En revenant au village, comme nous traversons

les massifs de chênes verts à peu près à la hauteur de El-Seraï, notre guide nous appelle pour nous faire remarquer une énorme tête de Méduse que je ne tarde point à reconnaître pour la prétendue tête d'Astartée de M. Porter, qui a voulu en faire la déesse protectrice du Hauran.

Nous rentrons enfin aux tentes, et après dîner nous ne tardons pas à nous coucher, car c'est demain que nous nous mettons à l'œuvre.

Du dimanche 22 novembre 1857 au dimanche 29. —

Dès le point du jour nous sommes sur pied à écrire les lettres pour la France, qu'Azimeh doit emporter afin de les envoyer par la première occasion qui se présentera pour Damas. Je fais ensuite dresser ma tente de photographie, et c'est vers neuf heures que notre scheikh nous quitte, non sans nous avoir présenté un jeune homme nommé Soliman, qui est chef de la famille la plus riche et la plus considérable de Kennaouat; c'est avec lui que nous devons prendre nos arrangements durant tout notre séjour ici, le scheikh étant considéré comme une nullité parfaite.

Nous voici donc enfin installés au milieu de ruines magnifiques que nous allons pouvoir étudier à notre aise. J'entreprends pour aujourd'hui de photographier le beau temple periptère qui existe à cent mètres environ au sud de Kennaouat, et dont le soubassement subsiste encore avec sept colonnes; son architecture et le style de ses ornements donnent fort à penser qu'il date à peu près de la même époque que le temple prostyle.

On ne saurait rien imaginer de plus ravissant que la position qu'occupe cet édifice sur une pente couverte de massifs d'arbrisseaux qui croissant au milieu des fûts et des chapiteaux renversés ne laissent pas que de donner à ce site un charme exceptionnel. Je prends ensuite une vue de la façade de l'église que je me crois assez fondé à considérer comme l'ancienne église épiscopale de Canathia, après quoi je vais rejoindre Delbet qui, en compagnie de Mohammed, recherche les tombeaux antiques signalés par Burkhardt et par M. Porter. C'est à grand'peine que nous abordons plusieurs d'entre eux, car ils sont littéralement enfouis dans des fourrés inextricables de chênes verts; heureusement qu'ils sont rangés de chaque côté de la voie antique qui, partant de la porte située à l'angle nord-ouest de l'acropole, se dirigeait vers Bostra.

Ils sont au nombre de quinze environ, répartis sur les deux côtés de la voie; plusieurs sont dans un état assez satisfaisant de conservation, et leur disposition intérieure est fort analogue à celle des colombaria récemment découverts près du tombeau des Scipions à Rome; mais aucun ne porte d'inscription, et la seule que nous trouvons avait été employée comme pierre de taille à la construction de l'un de ces édifices.

Delbet a fini aujourd'hui par faire la connaissance d'un Bédouin habitant sous la tente, père de famille, voleur de profession et employé à la garde des troupeaux des habitants de Kennaouat;

en un mot un type parfait de monographie (1). Pourtant notre Docteur finit un beau jour par avoir une aventure tragi-comique qui lui donna fort à penser, et d'où il a conclu qu'en matière d'économie sociale en général, et de monographie en particulier, il était plus prudent d'étudier les types des gens enclins à la rapine, lorsque ceux-ci étaient sous les verrous, plutôt que sur des sujets en liberté.

Quoique je ne veuille en rien attaquer ici l'honorabilité d'Oglé, tel est le nom de notre nouvel ami, chez lequel la profession de voleur, qu'il avouait hautement, n'excluait point certaines qualités, et je dirai même un certain degré d'honnêteté. Depuis j'ai appris que le savant M. Le Play avait eu l'occasion d'étudier des nomades de la haute Asie exerçant la même profession, et qu'il en avait rapporté la même impression.

Lundi 23. — Ce matin je me rends à l'acropole pour étudier les édifices qui s'y sont succédé ; mais au lieu de passer par la ville je prends la rive droite du ouady pour examiner les édifices qui sont de ce côté, et que je n'ai point encore visités.

A neuf heures je quittai nos tentes, laissant Delbet dont la clientèle et la réputation médicale ont grandi d'une manière vraiment inquiétante pour nos travaux qu'elles menacent d'entraver, car ce matin il y a environ soixante malades, et plusieurs sont venus de villages situés à deux ou trois heures de distance.

(1) Le docteur Delbet s'occupait spécialement d'études d'économie sociale.

Au sortir du camp je franchis le pont, puis appuyant à droite je suivis l'escarpe du ouady jusqu'au pied des rochers à pic situés à droite de son cours. Le premier édifice que je rencontrai fut un odeum qui y est adossé, et dont M. Porter a donné une description assez exacte ainsi que l'inscription gravée sur le stylobate qui règne au-dessous du premier rang de gradins. A cent pas environ vers le sud, se trouve un petit *nymphæum* dans lequel jaillit une belle source qui alimentait autrefois, par des rigoles encore en place, le jet d'eau qui devait exister au centre de l'odeum. C'est par suite de la présence de cette source que j'ai désigné dans mon plan ce petit édifice sous le nom de Nymphæum(1). Devant le théâtre existe un espace de terrain fort uni, qui, de son extrémité nord jusqu'au nymphæum situé à sa pointe sud, mesure cent vingt-cinq pas de long sur quarante de large du théâtre au ouady, complètement formé de terres rapportées comme le prouvent les fragments de poterie qui s'y rencontrent en abondance, et qui certes n'ont pas été se placer là d'eux-mêmes. Ce remblai pourrait bien avoir servi de théâtre aux combats de gladiateurs, aux luttes et autres jeux du cirque dont les Romains étaient si grands amateurs, d'autant qu'il est dominé de toutes parts par les escarpes des deux rives du ouady aux sommets desquelles un bien plus grand nombre de spectateurs pouvaient trouver place que dans un

(1) Ce plan sera reproduit dans l'atlas de l'ouvrage que M. E. G. Rey doit publier.

stade ou un amphithéâtre. Sur la pointe du rocher qui domine le *sacellum*, s'élève une tour carrée en grosses pierres bosselées que j'irai visiter un autre jour. Passant le ouady à sec pour le moment, je ne tarde point à me retrouver dans l'acropole que j'ai tant à cœur d'étudier. Voyons d'abord quelle fut l'histoire de Canatha et quels sont les monuments qui aujourd'hui sont encore debout et qui peuvent se rapporter aux diverses phases qu'elle a traversées.

Les saintes Écritures parlent à deux reprises du Kenak : la première, au sujet du partage fait par Moïse aux enfants d'Israël des terres de Sehan, roi des Amorrhéens, et d'Og, roi de Bashan.

« Chap. xxxiii, v. 42. Nobah y entra aussi et prit » Kenath avec tous les villages qui en dépendaient, » et lui donna son nom en l'appelant Nobah. »

Ensuite dans les Paralipomènes, liv. II, ch. II, v. 23. « Dans la suite ceux de Gessur et les Syriens prirent les villes de Jaïr, savoir Kenath avec soixante villages de sa dépendance qui valaient des villes. Tous ces lieux avaient appartenu aux enfants de Machir, père de Galaad. » Plus tard, Hérode le Grand, d'abord victorieux dans sa guerre contre les Arabes qu'avaient soulevés contre lui les intrigues de Cléopâtre, éprouva une sanglante défaite dans les montagnes des environs de Kenath. Ptolémée (liv. V, v. 15) la cite comme une ville de la Cœlésyrie, et Pline (liv. V, 18) la place parmi les villes de la Décapole. Cette ville est encore mentionnée par Étienne de Byzance et par Eusèbe.

Les inscriptions recueillies dans les ruines par MM. Porter et Barnett remontent au règne des empereurs Trajan et Hadrien ; celle copiée par Buckingham et complétée par Porter était du temps d'Antonin. L'*Oriens Christianus* nous a conservé le nom de Théodose, évêque de Canatha , qui assista au concile de Calcédoine et à celui de Constantinople. L'an 459, elle tomba entre les mains des musulmans en même temps que Bostra , et elle paraît avoir été toujours en déclinant jusqu'aujourd'hui où elle est presque déserte.

Je me dirigeai d'abord vers des pans de murs qui surplombent et qui paraissent avoir fait partie d'ouvrages militaires destinés à commander le ouady ; je les contournai en suivant le canal à sec d'un aqueduc moderne ; puis passant derrière El-Seraï, je visitai l'angle rentrant que forme de ce côté le mur de l'acropole sur plusieurs points ; il reste jusqu'à trois assises de bel appareil antique encore en place. Je découvris en pénétrant au milieu des chênes verts, qui de ce côté garnissent le mur, les restes d'un magnifique arc de triomphe de 2 mètres 92 centimètres chacun de large sur 3 mètr. 50 cent. de saillie, richement ornés et à 10 mètr. 55 cent. l'un de l'autre ; ils sont reliés par un mur au milieu duquel est percée la porte large de 3 mètr. 25 cent. De chaque côté, les bases de deux pilastres sont appliquées contre le mur.

Ce monument paraît avoir été du même style que les temples , même richesse de moulure avec les ta-

lons ornés de torsades de chêne ; du côté intérieur, six pilastres formaient l'ornement de cette entrée digne des monuments auxquels elle donnait accès. Le reste de l'enceinte et les tours qui la flanquent me paraissent indubitablement être d'origine arabe, ainsi que le prouvent les longues archères encore visibles aujourd'hui dans la tour de l'angle du sud-ouest qui est la moins maltraitée. Ces ouvrages de défense remontent probablement à l'époque où le temple prostyle fut transformé en forteresse ainsi que le prouvent le nom El-Kalaat qu'il porte encore aujourd'hui, et les meurtrières percées dans les murs de l'escalier ménagé dans l'épaisseur des murs à la naissance des antées et par lequel on montait autrefois au sommet du temple. Ce fut probablement le tremblement de terre de 1141, mentionné par les historiens musulmans et chrétiens, qui renversa en même temps l'œuvre du prince séleucide et celle des conquérants arabes.

Enfin je passe tout le reste de ma journée, avec l'aide du docteur Delbet qui est venu me rejoindre vers midi, à faire le plan de l'acropole et des édifices qui en dépendent ; mais ce travail paraît devoir nous prendre plusieurs jours.

Mardi 24 novembre. — Ce matin, sitôt après déjeuner, laissant notre Docteur aux nombreux visiteurs que lui attire sa réputation médicale, je pars, suivi d'un moukrc chargé de mes instruments, pour commencer le plan topographique du ouady Ken-naouat dans toute la partie qui règne le long de la

ville et de l'acropole. Ce travail m'occupe toute la journée, et Delbet, sitôt qu'il est libre, va faire le levé de la voie des tombeaux qu'il raccorde à la porte nord-ouest : dès qu'il a fini, il se rend à la tente du Bedouin Oglé pour travailler avec l'aide d'Antonio à la monographie de cette intéressante famille.

Le reste de la journée se passe sans incident remarquable.

25 novembre. — Depuis mon arrivée ici je suis, je dirai presque poursuivi de la conviction que les idées de M. Porter sur l'acropole sont erronées, et que le temple prostyle n'a jamais pu être une dépendance du Seraï, tant la pureté de son style et l'élégance de ses proportions me prouvent qu'il appartient forcément aux bonnes époques de l'art, mais la manière de le prouver d'une manière irréfutable par des dessins, à des gens toujours disposés à jeter à la tête l'adage « fait beau mentir à qui vient de loin. » Ce matin donc, après avoir terminé le plan du temple périptère, je prenais avec toute l'exactitude possible le croquis des bases des colonnes et moulures du grand temple quand je découvris au-dessous de l'une des bases les premières lettres d'une inscription en relief à demi cachée par les lichens qui croissent entre les lettres.

Je les arrache donc avec mes ongles, et je déchiffre d'abord les trois premiers mots d'une inscription que je traduis ainsi mot à mot :

TIGRANE ANTIOCHUS GÉNÉREUX, A JUPITER TRÈS-GRAND,
A ÉLEVÉ (ce monument) DE SES PROPRES DENIERS.

Elle est donc de l'avant-dernier des Séleucides. Inutile de dire que j'examine avec le plus grand soin les trois autres bases, et je découvre enfin gravée en creux sur la base de la colonne de l'angle ouest du portique et enfouie en partie sous un monceau de pierres l'inscription suivante. Les lettres de celle-ci attestent d'ailleurs une époque plus récente.

PUBLIUS ÆLIUS GERMANUS SÉNATEUR FILS DE PUBLIUS ÆLIUS PHILIPPUS A JUPITER TRÈS-GRAND DE SES PROPRES DENIERS A ÉLEVÉ (ce monument).

Tout porte pourtant à croire qu'il s'agit ici plutôt d'une restauration de l'édifice.

Voilà enfin ma théorie pleinement justifiée; l'inscription dédicatoire du temple par un prince Séleucide d'un côté et de l'autre la restauration de ce temple par le sénateur Publius Ælius Germanus.

Je rentre donc au camp, et aussitôt après déjeuner je reviens avec tout le matériel à estampage dont je dispose, car je veux absolument emporter des empreintes de ces précieuses inscriptions. Delbet m'accompagne, et après avoir vu ma trouvaille il retourne à sa tente de Bédouins; moi je passe, comme d'habitude, le reste de ma journée aux travaux archéologiques, et étant rentré vers cinq heures, je trouve le docteur de retour. Il me dit qu'il est enchanté de me voir revenu, attendu que j'étais sans armes, et qu'en faisant sa monographie il avait fait une rencontre dans laquelle son fusil avait

failli jouer son rôle. Il était depuis quelques instants dans la tente d'Oglé qui était absent, et il causait avec sa femme qui lui donnait les renseignements dont il avait besoin, quand arriva un Arabe étranger, voleur et assassin de profession ; car tout en rentrant, ayant examiné le docteur, il demanda à la femme d'Oglé quel était cet étranger, quel était l'Arabe qui l'accompagnait (Antonio était vêtu à l'arabe) ; puis lui adressant la parole, il lui demanda si ce Frendj était riche et sur un ktir (beaucoup) ; il lui proposa de l'assassiner et de partager ses dépouilles. Antonio traduisit le tout en bon français au docteur, qui sans s'émouvoir le moins du monde, l'engagea à continuer la conversation sur ce sujet et à faire bien expliquer à notre aspirant détrousseur son plan. Celui-ci étant convenu de tout avec Antonio sortit, sans doute espérant bonne provende. Mais nos compagnons revinrent au camp par un autre chemin que celui qu'on devait suivre.

Mohammed, à ce récit, jure ses grands dieux que si nous prenons ce Haramieh il faudra tout simplement le fusiller pour le plus grand repos des habitants du Hauran, car à la description qu'on en fait, Soliman nous apprend que c'est un des voleurs les plus en réputation dans le pays et qu'il a même un certain nombre de meurtres sur la conscience. Mais il nous annonce, chose surprenante, que certainement le gredin viendra rôder autour de notre campement. Pour cette nuit donc, soyons sur nos

gardes, car depuis que nous sommes hors du Ledja nous avons presque oublié toutes nos précautions militaires habituelles.

26 novembre. — La nuit s'est passée sans incidents, et ce matin je me disposais à laisser Delbet s'occupant de ses malades, dont par parenthèse le nombre était considérable, quand Antonio vint nous annoncer que le scélérat était là à notre porte, au milieu des malades. Je n'oublierai de ma vie la scène excellente qui eut lieu en ce moment; le docteur prend deux revolvers, en donne un à Antonio, et tenant l'autre, il s'avance vers notre bandit avec toute la gravité d'un recteur, suivi des quatre facultés; puis le mettant en joue avec son revolver: « Désires-tu manger de la poudre et du plomb? » lui dit-il. *La* (non), répond celui-ci en se jetant en arrière d'un air assez penaud; mais soudain il est arrêté dans son mouvement rétrograde par le revolver d'Antonio. Le malheureux comprend alors l'affreux pétrin dans lequel il est venu se jeter tête baissée. Il demande grâce, et tout en le tenant en joue, Delbet lui fait un speech magnifique pour lui prouver qu'il doit respecter le bien d'autrui. Morale fort peu goûtée des Arabes Bédouins, mais sous les canons de pistolet qui le menacent, il jure par Allah et Mahomet son saint prophète que jamais il ne volera personne. Et le Hakim-Bey ayant déchargé contre un mur les six coups de revolver, notre homme jure que tous les Frendje sont sorciers, car à coup sûr ils ont le diable dans leurs poches. Le

fait est que tous les Arabes donnent invariablement une origine diabolique à ces armes dont ils ne comprennent point le mécanisme et dont ils croient la charge inépuisable. Je pars aussitôt après cette affaire pour continuer mes travaux à l'acropole, seulement j'ai eu le soin d'orner ma ceinture du revolver qui ne me quittera plus. Le reste de la journée n'offre pas d'incident remarquable. Delbet a achevé ce soir sa monographie d'Oglé, lui a donné un Bacchich, un Kessich et quelque bijoux de pacotille pour sa femme, qu'il a de plus guérie d'une ophthalmie.

27 novembre.— Ce matin, au moment où je faisais mes ablutions accoutumées à la porte de la tente, je vois arriver Oglé porteur d'un petit mouton qu'il vient offrir comme gage d'amitié au docteur. Il l'a gagné, me dit-il, terme excellent pour déguiser qu'il a bien voulu nous faire un cadeau, mais aux dépens d'un autre. J'hésite à accepter le bien d'autrui; mais Delbet qui vient de s'éveiller est d'avis qu'il ne faut pas refuser, attendu que c'est là un trait de mœurs trop caractéristique pour que des gens qui, comme nous, s'occupent d'économie sociale, le laissent échapper. Au surplus, je mets bien vite de côté tout scrupule en apprenant que le mouton a été volé à mon ami Soliman, que Pharaon notre valet de chambre va inviter à dîner de ma part pour ce soir. Je passe presque toute la journée à photographier le temple prostyle et la tête de Méduse; pour cette dernière, ce n'est qu'à la troisième

épreuve que je finis par réussir. Avant de rentrer au camp, comme il est encore de bonne heure, je passe le ouady et j'escalade la falaise qui domine la rive droite. Le premier édifice paraît avoir été une construction militaire destinée à concourir avec celle de la rive gauche à commander le passage du ouady ; c'est une grande tour carrée construite en pierres bosselées et jointoyées sans ciment comme celles qui flanquent l'acropole et qui, comme elles, me paraît être une construction du moyen âge : au bas, et demi-enterrée sous les décombres, se trouve une construction assez basse à plafond de pierre et avec des portes en lave sculptée. A quelques pas plus loin on voit l'autre édifice : c'est une grosse tour qui rappelait assez bien en petit ce qu'on appelle en fortification allemande, les tours maximiennes, mais elle est malheureusement tronquée et il ne reste plus aujourd'hui que la moulure inférieure du cadre qui contenait sans doute l'inscription. J'ai depuis rencontré à Soueida deux autres tours semblables, mais dans un état encore moins satisfaisant de conservation. Je suis toutefois disposé à considérer ces étranges édifices comme des tombeaux ; je remonte encore un peu le lit du ouady dans lequel je rencontre fréquemment des débris antiques, puis bientôt regagnant la rive gauche je rentre par le canal de l'aqueduc que j'ai déjà suivi l'autre jour et qui m'amène jusque sur la plateforme qui sert de toit au moulin qu'il alimentait ; de là j'observe de nouveau un grand pan de mur,

reste d'un édifice aux formes pyloniques construit en énorme blocs de basalte joints sans ciment et avec des petites pierres dans les intervalles, à peu près comme dans les constructions cyclopéennes.

M. Porter paraît considérer cet édifice comme contemporain des Israélites, et j'avoue que bien que moins affirmatif que le révérend missionnaire anglais, je ne serais pas très-éloigné de le regarder comme appartenant à une époque antérieure aux colonies grecques et romaines dans ce pays, et peut-être n'y aurait-il rien d'impossible à ce que l'édifice en question fût contemporain de Nobah.

Je ne tardai pas à rentrer aux tentes où je trouvai Soliman, et au dessert nous lui apprîmes que c'était un de ses moutons qu'il avait mangé. Notre soirée se passa à travailler, tout en causant avec notre hôte des inconvénients qu'il pouvait y avoir à être le voisin d'un Arabe obligé de faire des cadeaux.

GUILLAUME E. REY,

Membre de la Société de Géographie de Paris.

ÉTUDES RÉCENTES
sur
LES DIALECTES BERBERS
DE L'ALGÉRIE.

C'était en 1788 : deux de ces nomades marocains comme on en rencontre dans les tribus arabes, où ils font l'admiration des Douairs par leurs jongleries et leur adresse, étaient partis des bords de l'Atlantique, avaient parcouru le Mog'reb et une portion de l'Europe en donnant leurs représentations, puis d'aventure se trouvaient à Paris, sous la direction d'un Barnum du temps. Leur passage dans la capitale fut utilisé par un orientaliste distingué : Venture de Paradis, alors interprète aux affaires étrangères, interrogea les acrobates musulmans, et obtint d'eux les mots et les phrases les plus usuelles du berber, leur langue natale, qu'ils parlaient concurremment avec l'arabe, ainsi que tous leurs compatriotes voyageurs.

A peu de temps de là, Venture fut envoyé en mission à Alger et il profita de son séjour dans cette cité des États barbaresques pour continuer les études

qu'il avait commencées à Paris... « Je trouvai, raconte-t-il, parmi les étudiants en théologie musulmane dans les collèges d'Alger, deux jeunes gens, nés dans les montagnes de Felissen, situées dans la Kaïderie de Sehou (1), à dix huit lieues est d'Alger. Je pris avec eux des arrangements et pendant près d'un an, ils vinrent parler chaque jour une heure ou deux avec moi... » C'est ainsi que Venture rédigea la grammaire et le dictionnaire abrégé de la langue berbère.

A la mort de ce savant, qui eut lieu au retour de l'expédition de Saint-Jean d'Acre, ses manuscrits furent déposés à la Bibliothèque impériale, où ils restèrent près d'un demi-siècle. Grâce à l'intelligente initiative de la Société de Géographie, ces papiers furent publiés en partie, en 1844 (2). L'importance de cet ouvrage avait été justement appréciée : Volney et Langles en avaient plusieurs fois demandé l'impression, et ce dernier publia une

(1) *Sebaou*, nom d'une rivière qui baigne les contre-forts des Beni-Raten et des Beni-Djennad. A l'entrée de cette vallée se trouvait un bordj (fortin), habité par le kaïd turc qui commandait les tribus d'alentour, entre autres les Filça (forme berbère Iflicen) dont une fraction, les Flicet-El-Bah'r (filça de la mer), habite le littoral montagneux près de Dellys; et l'autre, les Flicet-Oum' El Lil (filça de la nuit), occupe le pays accidenté situé entre les Maalkas et les Issers. Ces Kabyles parlent ou au moins comprennent presque tous l'arabe, car ils fréquentent les marchés d'Alger et de la Mitidja.

(2) Grammaire et Dictionnaire abrégé de la langue berbère, composés par feu Venture de Paradis, revus par Amédée Jaubert et publiés par la Société de Géographie. gr. in-4°, Imprim. impér. Paris, 1844.

notice sur la langue berbère, « extraite des papiers » de feu Venture » (1). On retrouve dans ce livre des traces fréquentes des sources diverses auxquelles Venture a demandé les éléments de son travail : les mots de l'Est et de la Kabylie s'y heurtent fréquemment.

Le travail de Venture n'était pas le premier sur la langue berbère : l'anglais Shaw, le danois Georges Hirt et le consul français Chénier avaient déjà donné quelques notions, très-imparfaites, il est vrai, sur cet idiome ; mais aucun travail d'ensemble n'avait encore paru sur la matière. Si l'on en excepte quelques erreurs de localités, alors complètement inconnues même par beaucoup de gens d'Alger, les notices sur les Kabyles données par Venture, dans sa préface, sont fort exactes, et aujourd'hui même ce qu'il dit des Beni M'zabs et des mœurs des montagnards indique de consciencieuses recherches ; il nous a fallu plusieurs années de conquêtes pour arriver aux mêmes résultats. Seulement, il est à regretter que plusieurs inexactitudes aient été commises dans l'avertissement de l'éditeur.

La langue berbère est usitée dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale, plus particulièrement vers l'ouest. Elle se retrouve dans les steppes Sah'ariens où les nomades Touàregs, rameau parallèle de la race K'baïle parcourent incessamment les vastes espaces compris entre les ar-

(1) Voyage de Frédéric Horneman dans l'intérieur de l'Afrique, publié par Langlès, Paris, an XI, p. 410.

chipels montagneux du Djebel-Har'ar, la lisière du Soudan, et les dunes de sables (*Arég*), limite des oasis. Plus loin encore on la parle dans le pays de Syouah, (Egypte), l'ancienne oasis du Jupiter Ammonien, visitée en 1819 par le voyageur Frédéric Caillaud, qui a donné à la fin du t. I de son *Voyage à Meroë et au fleuve Blanc*, un certain nombre de mots berbères que M. Hanoteau a eu l'heureuse idée de reproduire avec leurs équivalents touarègs et kabyles dans son : *Essai de Grammaire kabyle*.

Les peuples de race Berbère sont aujourd'hui fractionnés dans le nord de l'Afrique en groupes complètement indépendants les uns des autres et connus sous les dénominations arabes de :

K'baïls,
Chaouia,
Chelou'h,
Ber'ber,
Zenatia,
Beni M'zabs, qu'on retrouve dans l'île de Djerba,
Tunisie,
Touarègs.

Sans compter les fractions que quelques érudits ont cru retrouver sur les bords de la mer Rouge, dans l'Inde, et sur la côte orientale d'Afrique (1).

(1) Aucun des noms que nous venons de citer n'appartient à la langue des peuples qu'ils désignent..... « Plusieurs de ces peuples cependant, les Kabyles, par exemple, les ont adoptés et ont oublié leur nom national. Mais partout où les populations berbères ont été à l'abri du contact et de l'influence arabe, elles ont conservé des noms appartenant à leur idiome. Elles s'appellent : *Imazir'en* pluriel de *Amazir'*,

Partout la langue a subi de profondes altérations, en rapport évident avec le mélange opéré entre les tribus berbères et l'élément arabe.

Pendant la conquête de l'Algérie, on rencontra plusieurs fois des tribus qui ne parlaient pas l'arabe ou le comprenaient difficilement; mais ces fractions étaient peu importantes, elles avaient subi l'action étrangère; n'ayant entre elles aucuns liens, isolées par les peuplades arabes, elles furent promptement soumises à nos armes.

Plus tard la France devait trouver, à vingt lieues à l'est d'Alger, le grand massif montagneux dont le Djurjura est le centre et qui est exclusivement peuplé par des Berbers.

Les tribus de ce pays avaient une grande réputation de courage et de sauvage indépendance; elles vivaient en confédération, se livrant à un travail incessant.

Les Turcs nos prédécesseurs, n'avaient pu les soumettre, encore moins en tirer d'impôts; postés à l'entrée des rares vallées de cet inaccessible pays, ils en gardaient à grand peine les issues. Quelquefois les Beys avaient rapporté des têtes kabyles à Bab-Azoum, mais les guerriers turcs savaient seuls combien des leurs étaient restés dans les précipices sans fond.

à R'damès et au Maroc: *Imajar'en* ou *Imojer'en*, pluriel de *Amajer'*; chez les Touarègs du sud et *Imouchar'*, pluriel de *Amacher'* chez ceux du nord.... » (Hanoteau, *Essai de Grammaire kabyle*, préface, page ix.

En 1830, lors de la prise d'Alger, nos soldats rencontrèrent les Kabyles ; deux ou trois mille de ces gens, Fliça, Beni Djennad, étaient accourus dans l'espoir de piller la ville si les Turcs succombaient ou de profiter du désastre de l'armée comme ils l'avaient fait lors de l'expédition d'O'Reilly. L'occupation les força à regagner leurs villages : quelques-uns restèrent et donnèrent le nom de leur pays (Zouaoua) au premier corps d'infanterie indigène. Bientôt on vit ces étranges montagnards, vêtus de bournous en guenilles, les pieds enveloppés de peaux, venir travailler sur les chantiers d'Alger et de la Maison-Carrée : artisans infatigables, ils coupaient le bois, taillaient la pierre et forgeaient le fer.

On ne tarda pas à comprendre qu'un jour la soumission de la Kabylie deviendrait le complément nécessaire de la conquête ; déjà nos expéditions approchaient de cette région.

Le ministre de la guerre décida la publication de documents sur la langue berbère.

Une commission fut formée : M. Charles Brosse-lard, aidé par Sid Ah'med bel Hadj'Ali, membre de la Djâma de Bougie, composa un dictionnaire de la langue berbère, parlée du côté de Bougie et sur le versant méridional du Djurjura des Beni-Abbès de la Medjana aux Bibâns. Ce livre, fruit de recherches pénibles faites dans les tribus, n'embrassait qu'une faible partie de la Kabylie proprement dite, et cela sans unité. Car, comme nous le verrons tout à l'heure, les expressions varient de canton à

canton, à un tel point que, certains Kabyles dont le territoire est à peine séparé par un ravin ou un ruisseau ne se comprennent pas.

L'ouvrage de M. Brosselard n'en était pas moins un grand pas de fait : il ouvrait une voie nouvelle aux études à venir. Ce même philologue a réuni depuis de nombreuses additions à son dictionnaire, dans un voyage à Bisk'ara, au Zâb et pendant son séjour à Orar ; il y aurait donc, ainsi que l'a fait observer M. Reinaud, un grand intérêt à ce que ces travaux fussent publiés. Le savant académicien et orientaliste émettait ce désir, dans un rapport sur les nombreux manuscrits laissés par M. Geslin, mort récemment à El Ar'ouat (1). Indépendamment de plusieurs documents sur les langues du Haoussa, du Beurnou, il se trouvait dans ces papiers de nombreux vocabulaires des divers idiomes touarègs et de plusieurs fractions kabyles septentrionales, notamment une étude sur l'idiome du Beni M'nacers des environs de Cherchel. M. le maréchal Vaillant, qui a tant fait pour les études algériennes, facilitera sans doute un jour la publication de ces travaux qui aideront si puissamment à débrouiller le chaos historique de la période berbère dans le nord de l'Afrique.

En avril 1844, le maréchal Bugeaud pénétra en Kabylie, et l'on se préoccupa sérieusement alors de

(1) Rapport fait au nom d'une commission à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et reproduit dans la *Revue de l'Orient*, sur les travaux d'un homme modeste et laborieux, mort à la fleur de l'âge, au moment où, coordonnant ses matériaux, il eût pu léguer une œuvre durable.

ce pays, où l'émir El H'adj Abd-el-Kader avait fait un voyage infructueux, il est vrai, mais qui n'en pouvait pas moins donner à craindre pour l'avenir (1), et où les agitateurs trouvaient un refuge assuré dans ces âpres montagnes.

Plusieurs ouvrages sur cette région parurent alors : le grand ouvrage de M. Carette, membre de la commission scientifique, plein de renseignemens sur la géographie, la topographie et les ressources de la Kabylie proprement dite (2) ; les opuscules du colonel Lapène, le livre devenu populaire du général Daumas, firent connaître ces fédérations démocratiques, si différentes de la constitution toute aristocratique des Arabes. On commençait à connaître le présent...., le passé restait dans l'obscurité.....

Divers recueils, parmi lesquels il faut citer en première ligne le journal Asiatique, publièrent différens articles relatifs à ces questions, qu'une savante traduction vient d'élucider au moins en partie. Nous voulons parler de l'*histoire des Berbères*, dont M. le baron de Slane vient d'achever la traduction après en avoir donné le texte arabe (3). Cet ouvrage, écrit par Ibn-Khaldoun,

(1) M. le général Daumas a donné, au chap. V de son livre sur la grande Kabylie, une curieuse et pittoresque relation de ce pèlerinage politique.

(2) Nous constatons à regret que dans beaucoup de travaux récents, dont les auteurs ont *largement usé* de l'érudition de M. Carette, le nom du savant officier n'est même pas cité.

(3) Le même auteur prépare en ce moment une traduction de *El-Bekri*. Le texte arabe vient de paraître.

renferme l'histoire des dynasties berbères jusqu'au xvi^e siècle, et donne des renseignements précieux sur la filiation des tribus et l'ensemble de leurs confédérations. C'est un livre d'autant plus remarquable que l'auteur était un Berber. Dans le quatrième volume, le savant traducteur a publié un court aperçu de la langue kabyle et de ses rapports avec l'idiome des Touarègs. On trouve à la fin de cette étude un index bibliographique très-complet des travaux ou mémoires publiés sur la langue berbère.

Nous ne saurions trop engager les philologues et tous ceux qui s'intéressent aux études historiques, à lire la traduction de M. de Slane, ne fût-ce que pour retrouver dans le passé la constitution des Kabyles actuels, qui au milieu des luttes intestines et des invasions ont su conserver intactes et leur indépendance nationale et les mœurs de leurs ancêtres.

Un fait digne d'attention, c'est que, tout en conservant soigneusement leur langue et leurs traditions, les Berbers ont perdu les signes graphiques de leur écriture, et nulle part jusqu'à ce jour on n'a retrouvé de manuscrits écrits en caractères berbers. Les invasions arabes des vii^e et xi^e siècles, quelle qu'ait été la violence de leurs irruptions n'ont pu anéantir tout ce qui était écrit en berber, et d'ailleurs, on retrouverait le souvenir d'un fait aussi remarquable.

Que sont donc devenus dans le nord de l'Afrique ces signes indispensables d'une langue aussi

fortement constituée? Les Kabyles les ont-ils oubliés, de même que les Coptes ont perdu le souvenir de leur alphabet primitif, ou ne les ont-ils jamais connues?

Il y a peu de temps encore on avait pu conserver quelque espoir de rencontrer dans les zaouïas des tribus indépendantes de l'intérieur des écrits ou au moins des traces des anciens caractères berbers.

Dans les premiers temps de la conquête de l'Algérie certain Othman-Khodja, habitant d'Alger, entretenait une correspondance politique avec El-Hadj-Ah'med-Bey, de Constantine; ils employaient dans leurs lettres des signes particuliers de nature à dérouter toute recherche. Plus tard A'li, fils d'Othman-Khodja, communiqua une de ces missives à M. de Saulcy, et grâce à une ingénieuse pénétration, cet habile orientaliste reconnut que ces caractères étaient identiques à ceux de Thugga (1), seulement les rédacteurs avaient interverti la valeur des lettres et poussé la prudence jusqu'à introduire entre elles les signes de la numération arabe. Quelques personnes de l'Algérie connaissaient donc l'usage des caractères berbers. On m'a assuré que l'Emir El-H'adj'-A'bd-El-Kader se servait quelquefois dans sa correspondance avec ses khalifas de signes particuliers.

Des chefs de grande tente auraient-ils gardé pour leur affiliation aux confréries religieuses (*Khoudans*)

(1) Saulcy, Inscription de Thugga; *Rev. Arch.*, nov. 1855, p. 49.

ou leurs relations politiques, le secret traditionnel de l'alphabet berber ?

De plus, la confédération des Igaouaouen au Zouaoua, restée jusque-là en dehors de notre action ou des invasions précédentes, passait pour avoir conservé dans toute sa pureté l'*Eurf* et le Kanoùn de ses pères (1).

Ces espérances furent déçues.

En 1856, on recueillit dans une zaouïa des Beni-S'maïl (K'bila des Guechtoula), un grand nombre de manuscrits qui furent envoyés par ordre de M. le général Yusuf à la M'dersa de Blida ; tous étaient écrits en caractères arabes.

En 1857 enfin, lorsque les divisions du maréchal Randon occupèrent les derniers refuges de l'indépendance kabyle, on trouva encore dans différents villages beaucoup de livres et papiers tous également écrits en arabe.

On doit donc perdre l'espoir de retrouver en Kabylie les anciens caractères berbères. Les tholba que nous avons interrogé à ce sujet, nous ont ré-

(1) *Eurf* et *Kanoùn*. L'*Eurf* est la loi, la coutume traditionnelle religieusement observée par tous, qui empêche les représentants, membres de la Djâma, de violer les droits ou d'opprimer une fraction si petite soit-elle. Par l'*Eurf*, rien d'arbitraire ; tout est réglé et prévu avec l'aide du code pénal-Kanoùn, renfermant les amendes ou peines à infliger pour tous les délits de quelque nature qu'ils soient ; l'*Eurf* et le Kanoùn varient quelquefois de tribus à tribus, de fractions à fractions, mais partout ils sont souverains ; les vieillards les ont appris aux enfants et ceux-ci les répèteront à leurs fils. Ces usages remontent à la plus haute antiquité, et, dans tous les actes, l'*Eurf* prend le pas avant la religion même.

pondu qu'ils ignoraient l'usage d'un autre mode d'écriture que celui des Arabes, dont la plupart d'entre eux se servent fort mal et souvent d'une manière inintelligible.

Nous croyons que dans les M'dersa de Fez ou de Maroc qui renferment au dire des savants musulmans, de grandes richesses bibliographiques, on pourra peut-être un jour rencontrer des éléments positifs pour la question qui nous occupe. Voici pourquoi nous émettons cette idée : Depuis Tétouan jusqu'aux Beni-Snoûs, de la province d'Oran, l'idiome berber est très-usité particulièrement parmi les populations indépendantes et les tribus nomades du sud jusqu'au Gourara, au Touât et même au delà, — puisqu'il résulte d'une récente communication de M. le colonel Faidherbe que cette langue est parlée sur la rive droite du Sénégal. — Les Touâregs sont en relation constante avec les Gourara, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que, si toutefois il existe des *manuscrits berbères écrits en caractères berbères*, on en retrouvât des traces dans un pays où les sciences ont fleuri, et où, encore aujourd'hui, il y a parmi les tholba et les khadi des gens vraiment savants dans les livres, et qui recherchent, suivant l'expression arabe, *ce qui peut divertir les yeux et instruire l'esprit* (1).

(1) On sait que plusieurs ouvrages ont été rédigés dans la langue berbère, notamment ceux de religion traduits par des réformateurs cherchant des prosélytes chez les Berbères : ainsi Salah-ibn-Tarîf (127 de l'hégire), Hamîn (313), qui prêchèrent aux environs de Tétouan, com-

Nous reviendrons tout à l'heure aux caractères berbères, à propos d'un travail du commandant Hanoteau.

Nous avons dit qu'au centre des massifs kabyles se trouvaient des tribus que leur territoire inaccessible avaient protégées et isolées du contact subi par les peuplades limitrophes des pays arabes.

L'ensemble de ces tribus forme une confédération ou Soff connue sous le nom de *Gaouaoua*, pluriel *Igaouaouén* : ce sont les *Zouaoua* des Arabes.

Les Igaouaouen habitent les sommets élevés des contre-forts du Djurjura ; pendant quatre mois la neige couvre leur pays. Leurs bourgades sont de véritables villes fortifiées, dont les maisons bâties en pierres et couvertes de tuiles sont extérieurement fermées et reliées entre elles par des tours (*Tdros'fa*), ils ont peu de bestiaux, cultivent péniblement la terre, travaillent les bois et la poterie ; les figuiers et l'olivier constituent leurs richesses, ils marchent la tête nue, ne se rase jamais, et mangent du sanglier (1).

posèrent des Corans en berbère. Le cherif Moh'ammed-ben-Abdallah, plus connu sous le nom de Si-Toumet (vi^e siècle hégyre), traduisit plusieurs livres de théologie en langue berbère ; mais se servaient-ils de caractères spéciaux ? il est permis d'en douter.

(1) Fait très-curieux pour ceux qui connaissent la répugnance des musulmans pour cette viande. Un Arabe *civilisé* consomme quelquefois de l'absinthe et du vin, mais jamais du porc : il serait perdu de réputation. En dehors des Gaouaoua, nous connaissons les Beni-Djen-nad de la vallée du Sebaou et les Chenoua de la Mitidja qui mangent du sanglier.

D'après Ben-Khaldoun les Igaouaouen sont Ketamiens issus de Mad'ris, tandis que leurs frères du sud, les Touaregs, sont Sanhadjiens, de la postérité de Bernis, fils de Ber.

Il ne faut pas même aller si loin, car il ressort de notre lecture attentive de Ben-Khaldoun, que tous les Kabyles du Djurjura ne sont pas d'origine Ketamienne : ceux du versant nord appartiennent à cette race, ceux du sud sont de race Sanhadjienne. C'est ce qui nous semble ressortir de divers passages de l'historien berber qui donne aux uns le nom patronymique de Zouaoua et paraît comprendre sous celui de Beni M'likeuch les tribus du sud.

De là peut-être la formation parallèle des royaumes de Koukou au nord et des Beni Abbes au sud (1). Des soûfs démocratiques succédèrent à ces monarchies et perpétuèrent l'antagonisme qui les divisera longtemps encore.

Les tribus qui composent la confédération des Igaouaouen occupent encore aujourd'hui les mêmes positions que du temps de l'historien berber (2).

Ce sont les :

(1) Labbez des historiens espagnols.

(2) Ben-Khaldoun cite comme les tribus les plus marquantes des Zouaoua, les Beni-Idjers, Beni-Menguellat, Beni-Itroun (lisez Beni-Betroun), Beni-Yenni, Beni-Bou-R'ardan, Beni-Itour'ar, Beni-Bou-Youcef, Beni-Chaïb (lisez Beni-Bou-Chaïb), Beni-Aïci, Beni-Sadka, Beni-Ghobrin (lisez Beni-Bou-R'oubri), et les Beni-Guechtola (lisez Guechtoula). (Ben-Khaldoun, traduct. du baron de Slane, t. I, p. 256; et Hanoteau, *Grammaire kabyle*, préface, p. xxi.)

GAOUAOUA OU IGAOUAOUEN	Aït-Ouassif	K'bila ou Soff des Aït-Betroun.
	Aït-Bou-Akkach	
	Aït-Ienni (1)	
	Aït-Bou-D'râr	
GAOUAOUA OU IGAOUAOUEN	Aït-A'kbil	K'bila ou Soff des Aït-Mengellat.
	Aït-Bou-Youcef	
	Aït-Menguellat	
	Aït-Attaf	

Le mot berber *Aït* remplace ici les formes *Beni* ou *Oulâd* qui précèdent les noms de tribus arabes (2).

« A mesure qu'on s'éloigne du Djurjura, dit » le commandant Hanoteau, les Kabyles donnent » le nom de Zouaoua aux tribus qui les séparent » de la confédération, c'est ainsi que pour les Guech- » toulâ, les Beni Sedk'a sont des Zouaoua et que » les Guechtoulâ à leur tour reçoivent le même » nom des Fliça et des Beni Khalfoun. Un Kabyle » des Mouzaïa ou des Beni Menacer comprendra

(1) Jadis les Beni-Raten appartenait à la confédération des Igaouaouen, puis ils s'en isolèrent. On assure dans le pays, qu'au moment de la dernière guerre, les Aït-Ienni ne faisaient plus partie de la confédération. Nous croyons que le peu de résistance opposé par ces derniers, et qui leur vaut parmi tous les Kabyles une réputation de lâcheté, les fait ainsi répudier par les véritables Zouaoua.

(2) C'est là, à ce que nous croyons, une des grandes différences de l'origine constitutive des tribus chez les Arabes et chez les Kabyles. Les mots *Beni* ou *Oulâd* indiquent la souche première d'un père commun, de la famille fondatrice, tandis que le mot *Aït*, qui signifie proprement *les gens de*, dénote clairement ces agrégations hétérogènes d'éléments divers et étrangers les uns aux autres dont nous avons encore trouvé des traces dans les tribus, fractions et villages berbères.

» sous la dénomination de Zouaoua toutes les tribus à l'est de Il'sser.... »

C'est du dialecte de cette confédération que M. Hanoteau vient de publier une grammaire (1). Attaché au bureau politique des affaires arabes, en rapport journalier avec des Kabyles ou avec des gens du sud, mieux que tout autre il était à même d'atteindre le but qu'il s'était proposé. Ceux qui en Algérie ont l'habitude de recueillir des renseignements apprécieront seuls les difficultés et les ennuis que l'auteur a eu à surmonter, car, il y a peu de tâche aussi ingrate que celle de colliger ou même rédiger les documents oraux des indigènes.

Ce livre est un précieux jalon pour l'étude des races berbères dont la philologie seule pourra éclairer le passé.

Un des plus grands obstacles que l'auteur ait eu à vaincre et dont il est parvenu à se tirer, grâce à sa profonde érudition, c'est la diversité d'expressions empruntées à d'autres idiomes que le Berbère, ou à d'autres groupes kabyles que ceux dont il voulait exposer la grammaire. Pour ce dernier cas il a donné les différents synonymes des tribus les plus voisines du massif Djurjurien.

(1) *Essai de Grammaire kabyle*, renfermant les principes du langage parlé par les populations du versant nord du Djurjura, et spécialement par les Igaouaouen ou Zouaoua, suivi de notes et d'une notice sur quelques inscriptions en caractères dits *tifinaz* et en langue *Tamachert*, par A. Hanoteau, officier du génie, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au bureau politique des affaires arabes. — Alger, 1858, in-8.

Les Kabyles ont conservé intact leur corps grammatical, tout en adoptant un grand nombre de mots arabes qu'ils ont berbérisé en modifiant les désinences.

L'étude du dialecte Touareg a été d'un grand secours pour déterminer les règles de la grammaire kabyle. Les nomades Berbers du Sah'ara ont été mieux protégés contre toute innovation étrangère par les dunes sablonneuses et surtout leur isolement que les Kabyles par leurs rochers. On a, en effet, reconnu que la langue des *Voilés* était restée à peu près pure, qu'elle présentait une grande analogie dans les caractères des genres et des nombres, dans la formation des pluriels, dans les pronoms, la conjugaison et les formes dérivées du verbe, en un mot dans toutes les parties fondamentales de la grammaire. Après avoir étudié l'idiome des Touaregs, M. Hanoteau ajoute dans un de ses appendices que la communauté d'origine des Touaregs avec le Kabyle et les autres dialectes berbères ne peut plus faire l'objet d'un doute (1).

L'appellation générale de Touaregs, sous laquelle les nomades Berbers sont désignés par les Arabes, n'est point usitée dans le Sah'ara. Ce mot, au dire de M. Bresnier, dériverait d'une racine arabe et signifierait *voleur de nuit*, explication très-plausible devant les terreurs que ressentent les Arabes, pour

(1) Du reste, presque toutes les inscriptions véritablement kabyles se retrouvent en tamachert' avec la même signification. (A. Hanoteau, *Gramm. kab.*, p. 359.)

les maîtres de la lance, les *pillards du désert*. Leur véritable nom est Imotchar : ce sont eux qui ont conservé le dialecte le plus pur, et un système d'écriture complet.

Cette langue c'est le *Tamachert* dans lequel on trouve sans aucun doute les principes de tous les autres idiomes berbères. Le système graphique renferme ces caractères 'Tifinar' dont le voyageur anglais Oudney signala les premiers spécimens dans le Fezzân aux environs de Mourzouk (1822) et dont les savants se sont beaucoup occupés depuis.

Non-seulement leur étude présente en elle-même un grand intérêt, mais encore les nombreuses analogies retrouvées entre les signes 'Tifinar' et les anciennes inscriptions recueillies sur divers points de l'Afrique Septentrionale, donnent la certitude de retrouver les éléments de cette langue jusqu'ici sans nom déterminé, car elle a été très-improprement appelée libyque par beaucoup, et confondue avec le punique par quelques-uns.

En attendant l'application des caractères 'Tifinar' à l'interprétation des monuments de l'antiquité, il est rationnel, comme le dit M. Hanoteau, de rechercher exactement leur valeur actuelle et l'emploi qu'en font les lettres *Imachèren*. L'auteur a composé son alphabet et fixé les valeurs au moyen de quelques inscriptions modernes et de trois alphabets dont un, celui du colonel Boissemet, était déjà connu du monde savant.

On n'y compte point de voyelles, les signes affec-

tent une forme géométrique et de même que dans les langues sémitiques, l'écriture se lit de droite à gauche. On y voit que l'auteur possède de nombreuses notes sur les Touaregs et leur langue. On ne saurait trop l'engager à les publier, tant pour faire connaître le présent que pour éclairer le passé ; car plus nous étudions les caractères et les formes berbères, plus il nous semble évident que par eux on découvrira la solution des problèmes offerts par l'histoire de ces peuples. Si M. Hanoteau publie la grammaire et le texte 'Tamachert' qu'il promet dans son livre, ce nouveau travail sera le complément, ou mieux le parallèle de sa grammaire de la langue parlée par les Gaouaoua.

Si nous nous sommes un instant éloignés de ce dernier ouvrage, c'est qu'il nous a paru que ces quelques mots sur le véritable idiome berber étaient de nature à faire comprendre l'importance que l'on doit attacher à l'étude du Kabyle, car l'un et l'autre idiome s'éclairent réciproquement.

Nous avons déjà dit que l'ouvrage de M. Hanoteau s'appliquait plus particulièrement au groupe des Berbers Gaouaoua, dont le dialecte est compris sur les deux versants du Djurjura et même de quelques tribus qui habitent l'Oued Sah'el et les montagnes à l'est de cette rivière : l'auteur a toujours soigneusement indiqué les règles communes ou les différences des idiomes des Touarégs, des M'zabs, des Chaouïa, des Zenatia du Touât. De nombreux exemples pris dans le langage usuel font de cette

grammaire un guide précieux pour apprendre les mots et leur construction phraséologique.

Dans les notes, M. Hanoteau a réuni un ensemble de variantes de prononciation ou permutation de son dans les divers dialectes berbers.

Les types cités appartiennent plus particulièrement aux Zouaoua, à divers fractions touarègs, aux Beni Menacers et aux M'zabs, et quelquefois à des modifications ou changements de tribus à tribus voisines.

Cette note est suivie d'un conte successivement traduit dans les dialectes :

Kabyle des Zouaoua,

— des Illoulén,

— des Beni M'nacer.

Tamacher't des Touarègs.

Tagaoubant' des Beni-M'zabs.

Tamabiat' des Berbers du Riff-Marocain,

— de Sous en Maroc.

Zenatia de Ouargla (oasis sur la route du Souf).

Ces diverses versions d'un même texte donnent une idée de dissidences et des analogies que présentent les dialectes des nombreuses fractions de la langue berbère.

Le livre I traite du nom, le II du verbe et des noms dérivés du verbe, le III des prépositions, conjonctions, adverbes et interjections. La lecture des règles indique une certaine affinité (déjà remarquée par quelques philologues) entre le Berber et

les langues Sémitiques, particulièrement l'hébreu et l'arabe. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est la *berbérisation* des mots arabes au moyen de préfixes et d'affixes et les modifications toujours régulières, subies par les mots nouveaux introduits par l'usage dans la langue kabyle.

Ces introductions sont assez nombreuses, car tout ce qui est littérature ou science, religion ou législation appartient à l'arabe. Quelques rares mots espagnols très-défigurés appellent seuls le souvenir des luttes que cette nation eut à soutenir lors de l'occupation de Bougie, avec ce que les historiens du temps appellent les puissants royaumes de Koukou et de Labbez (1).

Des érudits affirment qu'on retrouve beaucoup de mots phéniciens mêlés aux dénominations berbères. Je suis ici, pour cause, contraint d'avouer mon incompetence mais ce que je sais, c'est qu'un certain nombre de mots ont été détournés de leur sens primitif et ont trouvé de nouvelles applications (2).

(1) Koukou, centre politique du Soff des Beni-Yah'ia; Labbez est le nom défiguré de la riche et puissante tribu des Beni-Abbes de la Medjana. Un moment ces deux soffs se partagèrent l'influence politique en Kabylie.

(2) Voici un exemple d'un nom célèbre en Kabylie, celui d'une localité fertilisée par les cadavres de nombreux guerriers et dont le nom primitif est oublié; « La plaine située entre le Djurjura et les montagnes » des Maalka et des Beni-Aissi est appelée par les Kabyles *T'iniri*. Ce mot, chez les Touaregs, signifie une plaine en général; mais les Kabyles en ont oublié la signification. Il n'est plus chez eux qu'un nom de localité; une plaine se dit en kabyle *azar'az* (Hanoteau, *Gram. kab.*, p. 241). Il en est de même des mots *aourir*, sem. *saourir*, col-

Il serait superflu de définir dans cette modeste étude les formes grammaticales et les détails de l'idiome kabyle, ce serait empiéter sur le livre lui-même, et dépasser les bornes de cet article, trop long déjà.

Le livre IV embrasse la numération et un tableau comparatif des nombres chez les Touarègs, les Beni M'zabs et les Kabyles; mieux que partout ailleurs on peut remarquer dans ce chapitre les modifications que les relations étrangères ont apportées dans certains idiomes. C'est ainsi que les Kabyles ont oublié la numération usitée autrefois chez les peuples Berbers, et adopté, sauf le nombre un et deux (*iioun* et *siin*) et le mot la moitié (*azgen*), le système arabe. Pour retrouver la vraie numération berbère, il faut avoir recours aux dialectes des M'zabs et des Touarègs.

Le V^e livre comprend ce que nous pourrions nommer les pièces à l'appui: ce sont des textes, des fables, des chansons, et enfin le *Kanoûn* ou code pénal du village, de Thaslent (les frênes) chez les Illoulén Ousammer de l'Oued Sah'el, curieux échantillon des mœurs kabyles et de la puissance de la tradition parmi ces turbulentes tribus (1).

line, petite colline, qui, fréquemment employés dans les noms de lieux et de villages, sont perdus dans le langage usuel. M. Carette a fait remarquer plusieurs anomalies de ce genre.

(1) J'ai réuni un très-grand nombre de kanoûn des diverses tribus de la Kabylie récemment soumise, je me propose d'en publier quelques-uns remarquables par l'originalité des délits et la dignité des idées mo-

En résumé cette grammaire est incontestablement l'ouvrage le plus complet que nous possédions sur l'idiome kabyle.

Nous espérons avoir fait suffisamment connaître aux lecteurs des Annales des Voyages, les quelques ouvrages récemment parus qui peuvent aider à l'étude des races berbères et surtout de leur langage ; car c'est dans la langue d'un peuple qu'on retrouve l'expression fidèle de sa civilisation.

rales. Le plus complet est celui de Taguemount' ou Kourouch, chez les Maatkas.

Le Baron HENRI AUCAPITAINE.

Fort Napoléon, mars 1859.

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

CHRÉTIENS ET TURCS,

SCÈNES ET SOUVENIRS DE LA VIE POLITIQUE, MILITAIRE ET RELIGIEUSE
EN ORIENT (1).

PAR M. EUGÈNE POUJADE.

L'Orient doit, pendant plus d'une génération encore, appeler et fixer la sollicitude de notre Occident: c'est à lui que nous devons notre civilisation politique et religieuse. L'office qui nous est imposé par la Providence est de lui rendre par notre action équitable et judicieuse telle partie de ces bienfaits qui suffise à le rendre arbitre efficace et compétent de ses propres destinées; car l'unique solution de la « question d'Orient » que puisse accepter l'avenir, c'est: « c'est l'Orient aux Orientaux! » Ces brèves réflexions seront tout ce que nous accorderons ici à cette compagne désormais inséparable de la science, dont nous n'effleurons le domaine que parce que maintenant, la science elle-même est entrée dans la sphère de la politique et forme un des éléments in-

(1) 1 vol. in-8° de 550 pages. Paris, Didier, 1859.

Mai 1859. TOME II.

dispensables de son travail. Les temps sont passés, et nous croyons sans retour, où, dans ces traités qui réglaient le droit public de la grande famille européenne, on ne voyait que des territoires à répartir entre des souverainetés. Il y aura nécessairement dans les stipulations à venir place pour les populations qui occupent les territoires et sur qui portent les souverainetés. L'ethnologie et la statistique feront entendre leurs conseils. On tiendra compte des origines, des langages, des institutions fondamentales, des communions religieuses, par qui se distingue et s'organise dans les différentes races l'existence sociale et politique. Les ouvrages semblables à celui que nous venons annoncer ne pourront être laissés de côté dans le règlement des questions dont chaque année ramènera l'inévitable examen. M. Poujade est compétent dans ces importantes matières; il connaît à fond l'empire ottoman et ses dépendances anciennes et nouvelles; il porte à tous les intérêts légitimes qui se rencontrent, et trop souvent se heurtent dans cette partie de l'Orient, beaucoup d'affection et de respect. Les fonctions publiques, d'un ordre de plus en plus élevé, qu'il a remplies à Yanina, à Beyrouth, et enfin à Bukharest, l'ont mis à portée de connaître l'âme des populations aussi bien que la surface des contrées. Il écrit avec une franchise rare parmi les témoins officiels de l'histoire contemporaine, et toutefois avec une réserve commandée non par la crainte mais par la conscience. Très-impartial entre les races et les

communions dont la diversité, par une des tendances les plus fatales à l'Orient, dépasse si facilement les bornes de la rivalité pour tomber dans l'arène des contentions, M. Poujade rend pleine justice aux musulmans; toutefois, des sympathies qui sont le résultat forcé des souvenirs du passé et des pressentiments de l'avenir le ramènent avec préférence aux populations chrétiennes. Il esquisse d'une main légère, mais fidèle, les tableaux si variés d'un ensemble de contrées qui des Alpes de Transylvanie s'étend jusqu'aux rochers industriels des Cyclades, enchâssés dans les eaux brillantes de l'Égée, embrassant la fertilité inépuisable des plaines Gétiques (1), la majestueuse abondance des eaux du Danube, les crêtes sauvages de l'Hémus (2), avec le double théâtre de ses pentes étagées, les vallées étroites et profondes de l'Achaïe (3), et la rive européenne de l'Hellespont. Sur les nations qui se partagent ou se disputent la possession de si vastes territoires, les renseignements fournis par M. Poujade sont très-étendus et fort précis. Sans avoir approfondi les sources de l'ethnographie, il emprunte à cette science des lumières suffisantes pour établir une classification exacte de ces races dont l'ensemble n'est pas inférieur à dix-huit millions d'âmes. Il s'arrête longtemps aux Daces modernes, qui ont abjuré les affections et jusqu'au nom de leur race primitive,

(1) Moldavie et Valachie méridionales.

(2) En turc, Balkan-Dagh.

(3) L'État actuel de Grèce.

pour adopter le nom des Romains (1) et placer le berceau de leur histoire sous le patronage de Trajan. En réalité, le mélange de colons italiens avec les deux nations sœurs des Daces et des Gètes doit avoir été fort considérable; les Slaves méridionaux, et notamment les Antes, entrèrent plus tard, pour une forte proportion dans la composition de cette nation néo-romaine; mais des autres peuples dont elle a subi, dans une longue et lamentable succession, les incursions et le joug, Goths, Huns, Avars, Chozares, Bulgares, Petchénègues, Madgyares, Koumanes, Turcs nogais et Turcs ottomans, rien n'a pénétré dans le tissu ferme et souple de cette nation vivace. Elle a conservé, à travers des souffrances sans exemple dans l'histoire, et sous tous les genres de dégradation, l'orgueil de son grand nom et la foi immortelle dans ses destinées. Réduite en nombre, d'une manière effrayante, à diverses reprises, elle a retrempé dans le travail et l'espérance son indestructible fécondité. Ses rameaux épars, au midi du Danube, dans les massifs montueux de la Servie, de la Bulgarie, de la Macédoine, de la Thessalie (2) et de la Hellade continentale, n'ont d'importance qu'au point de vue purement ethnographique; les conditions élémentaires d'existence pour ces peuplades dispersées les placent dans une étroite dépendance des Slaves, des Albanais et des Hel-

(1) Ils écrivent leur nom *Romani*, et prononcent *Roumouni*.

(2) Aux ^{xiv}e et ^{xv}e siècle, les géographes grecs et latins donnèrent à la Thessalie le nom de Megalo-Vlakhia.

lènes. Leur force numérique est pourtant de deux cent cinquante mille âmes au moins; celle qui a succédé aux Dolopes dans l'occupation du Pinde(1) a produit un des hommes dont le nom demeure indissolublement lié à la résurrection politique et à la réorganisation administrative de la Grèce; Colettis était né à Metsovo (2). Au nord du Danube, dans leur ancien et légitime domaine, les Roumains forment une masse généralement compacte d'au moins six millions et demi d'individus. On en compte trois millions six cent mille dans ces «principautés» qui, profitant avec un rare bonheur de circonstances peu prévues, viennent, on peut s'en flatter désormais, de s'assurer une place fixe et permanente parmi les nations autonomes de la chrétienté(3). L'empire d'Autriche a deux millions sept cent mille sujets valaques(4), l'empire russe, près de cinq cent mille(5). Attachés à de si différentes destinées, et jetés politiquement dans des directions politiques si divergentes, les peuples valaques maintiennent leur fraternité par les attributs qui font de leur race un lien étroit entre l'Occident et l'Orient: Latins par le langage, Grecs par la communion. M. Poujade con-

(1) Les Hellènes les nomment Koutso-Vlakhi.

(2) Ville construite sur le revers oriental du Pinde, et qui néanmoins dépend du pachalik d'Yanina.

(3) 2,300,000 dans la principauté qui porte spécialement le nom de Valaquie; 1,300,000 dans celle de Moldavie.

(4) Dans les comitats orientaux de la Hongrie, le Banat de Témès, et la Transylvanie (Erdely).

(5) Dans la province de Bessarabie.

sacre plusieurs chapitres de son ouvrage (« les Turcs en Valachie, » — « les Turcs, les Russes et les Autrichiens sur le Danube, » — « les principautés avant et après la guerre ») à raconter, dans le détail le plus intéressant, les vicissitudes, souvent lamentables, par lesquelles ont passé, depuis le commencement du siècle actuel jusqu'à nos jours, les fragments orientaux de la vieille Dacie, ces « principautés » demeurées *autonomes*, après la perte de l'*indépendance*, et trop longtemps jouets des combinaisons diplomatiques, après avoir été victimes des opérations militaires. Il donne une idée précise de l'état de transition dans lequel ces pays ont, sous le protectorat russe, commencé à panser leurs blessures, à relever leurs sentiments et à préparer leur émancipation ultérieure ; la gestion bienfaisante du comte Kisselof, les manœuvres contraintes et stériles des princes Gortchakof et Paskévitch, la lutte entre l'intérêt des Grecs Phanariotes et celui de la grandesse indigène semi-féodale, les derniers efforts de la suprématie turque, les tentatives hardies de l'ambition autrichienne, couronnées d'un succès plus équivoque encore que bref, tous ces éléments d'un chapitre très-essentiel de l'histoire contemporaine trouvent leur place dans le récit de M. Poujade ; « sine ira et studio. » La curieuse figure d'Omer-Pacha tient une place considérable⁽¹⁾ dans cette galerie de portraits. Nos pères avaient l'habitude d'appeler simplement

(1) Livre III, ch. 2 et suivants.

renégats les hommes (si hauts que fussent leurs grades) dont l'origine et la conduite avaient été celles du général à qui tous les ordres de l'Europe ont été conférés sous les titres de serdar et de mouchir. Son nom croate est Michel Lattas ; les exemples d'élévation semblable à la sienne abondent dans les annales de l'empire ottoman et des régences barbaresques. Avant de commander les armées turques dans les campagnes de Valachie, de Crimée et du Caucase, où sa réputation a été en s'affaissant de degré en degré, Omer-Pacha s'était rendu l'instrument redouté de l'introduction du nouveau régime, et, bien plus sûrement, de l'anéantissement de l'ancien, dans les provinces occidentales de la Turquie européenne.

Franchissons maintenant le Danube, à la suite du guide fidèle que nous annonçons, et pénétrons dans la « Slavie turque » qui renferme entre le Danube ou la Save, vers le nord, les crêtes des Alpes Dinariques, au couchant, la mer Noire, au levant, la zone maritime de la Thrace et de la Macédoine, et vers le sud, une masse compacte de pays hérissés par les ramifications de l'Hémos, et renfermant au moins six millions huit cent mille âmes, dont trois millions de Bulgares (1), trois millions deux cent mille Serbes ; le reste, Albanais musulmans, Turcs ottomans et Tatares nogais (2).

(1) Principauté de Serbie, Bosnie, Herzégovine, Croatie turque, Monténégro, et partie de la Macédoine.

(2) Dont moitié seulement dans la Bulgarie proprement dite, au

La population bulgare demeure presque entière sous la domination directe des Ottomans (1). Mais deux portions essentielles de la nation serbe sont autonomes; l'indépendance absolue est même réclamée par la principauté de Tchernagora (Monténégro); celle de Serbie s'en approche à grands pas. Celle-ci renferme au moins onze cent mille âmes, dont un onzième à peu près sont Roumains; quelques centaines de familles turques végètent dans les districts de la frontière du sud. Le Monténégro renferme une population homogène de cent vingt mille individus. Le reste des Serbes méridionaux vit sous le sceptre du sultan, en Bosnie, en Herzégovine et dans le nord-ouest de la Macédoine, l'ancienne Péonie et Dardanie européenne.

Les Bulgares, sur qui l'ouvrage de M. Poujade présente de fort intéressants détails, n'ont guère que le nom de la race sauvage qui, du ix^e au xv^e siècle, lutta pour l'empire des contrées arrosées par le Danube avec les empires franc et grec. Ces Bulgares primitifs étaient eux-mêmes un fragment de la race slave, pénétré et dominé par un élément turc, singulièrement entreprenant et rude. Établis par la conquête au milieu des Serbes et des Antes, puis refoulés, au sud du Danube, dans le pays de ces der-

nord du Balkan, le reste dans la Thrace cis-Balkanienne (Zagora), et la Macédoine.

(1) Il n'y a d'exception que pour les colonies bulgares, établies dans la Bessarabie méridionale, et peut-être aussi pour les Uscoques, qui occupent un district de la Dalmatie autrichienne.

niers , les Bulgares donnèrent leur nom à la Mœsie comme les Francs avaient donné le leur à la Gaule ; semblables encore sur ce point aux conquérants de notre patrie , ils courbèrent la tête sous le joug du christianisme , adoptèrent , sans le modifier , l'idiome des vaincus , et graduellement déposèrent la férocité de leur caractère , en sorte que les Bulgares modernes sont les plus soumis , comme les plus laborieux des sujets de la Porte ottomane. Leur langue est , de toutes celles qui composent la famille slave , la plus rapprochée du type littéraire que la traduction des saintes Écritures , faite au ^{viii}^e siècle par Cyrille et Méthodius , a rendu classique en le consacrant.

Dans la Bosnie , et plus encore dans les régions qui forment les annexes de cette grande province (1) , un phénomène historique dont les conséquences ont une grande portée s'est accompli au ^{xv}^e siècle. Une portion notable de la population indigène (laquelle appartient sans mélange à la race serbe) , entraînée par le prestige que les victoires des Ottomans donnaient au Koran , et préférant la domination avec la loi du Prophète à l'oppression sous celle du Christ , abandonna , sinon complètement la croyance , du moins le culte de ses ancêtres. C'est ainsi que la plus solide des barrières artificielles qui protègent encore la fabrique croulante de l'empire turc fut posée à l'angle nord-ouest de cette vaste monarchie. L'ac-

(1) La Raschie , ou Sandjak de Novi-Bazar ; la Kraïna , ou Croatie turque ; le Hersek (Herzegovina) , ou Dalmatie turque.

cession à l'islam d'une bonne partie de la race albanaise étendit et renforça cette barrière vers le sud. Suivant les renseignements statistiques rassemblés par M. Poujade, la Bosnie proprement dite aurait cinq cent mille habitants, dont deux cent mille Musulmans; mais ces nombres ronds ne sauraient être acceptés que comme des approximations très-vagues. La population chrétienne qui, dans l'Herzégovine et la Raschie, appartient presque exclusivement à la communion grecque, est, dans la Bosnie proprement dite, catholique pour près des trois cinquièmes; ceux-ci suivent le rit latin, et se trouvent soumis à l'influence politique de l'Autriche. En Albanie, M. Poujade compte un demi-million de musulmans, dont cent dix mille pour l'ancienne Epire. L'obligation de ménager d'une manière toute spéciale dans les arrangements territoriaux dont la Turquie d'Europe sera l'objet, ces populations indigènes et musulmanes tout à la fois, lesquelles ont à leurs possessions un titre aussi valide que ceux de leurs voisins chrétiens, compliquera les difficultés que l'avenir réserve aux négociateurs de ces accords aussi épineux qu'inévitables. Mais l'attachement à l'islam n'est que superficiel chez les Bosniaques et les Albanais; il n'a de racines ni dans la tradition ni dans la conscience de ces peuples. On entend fréquemment les agas de la Kraïna reconnaître que le retour du christianisme est, dans un avenir rapproché, la ressource ouverte à leurs fils pour garder leur rang et entrer avec sécurité

dans les nouvelles conditions sociales. M. Poujade multiplie les détails intéressants sur la féodalité bosniaque, dernier et splendide vestige du moyen âge, que nous avons vu tomber sous la main rude et sans remords de renégats voués au seul intérêt de la Porte, et de milices dépouillées, par une imitation servile des méthodes occidentales, de tous les sentiments qui avaient si longtemps maintenu une sorte de vie provinciale, vigoureuse et demi-sauvage dans ces contrées dont la nature s'est plu à faire de vastes camps retranchés, dominés par des aires presque inaccessibles, où des dynasties aborigènes rendaient une justice militaire à leurs vassaux (1).

Mais les particularités dans lesquelles notre auteur entre sur la condition ancienne et présente de l'Albanie ont un caractère encore plus marqué de nouveauté et d'authenticité tout à la fois. M. Poujade n'omet aucun des renseignements qui peuvent faire apprécier la composition, la plus que partout ailleurs, compliquée et pleine d'oppositions, de la population générale; les productions du pays et ses ressources pour le commerce tant intérieur qu'extérieur; les mœurs et les institutions des différentes races; les vicissitudes par lesquelles l'Albanie a passé, avant l'élévation graduelle et après la catastrophe soudaine de son avide et sanguinaire visir, « Ali-Tebelen-Veli-Zadé. » Il indique, dans cha-

(1) *Arces jugis impositæ, opere et natura munitæ; regio minantibus in cœlum rupibus aspera.* (Document Hongrois du xv^e siècle, cité par M. Poujade, p. 316).

que canton, le nombre des villes, la situation des bourgades, l'importance, le caractère héréditaire et la communion religieuse des grandes familles. Il fait un tableau minutieusement fidèle de la métropole actuelle de la Grèce ottomane, Ioanina (1), création d'un des *despotoi* qui prolongèrent dans cette contrée, de 1204 à 1456, l'ombre plus que la réalité de la domination byzantine. Les Albanais représentent incontestablement les Illyriens aborigènes des contrées situées à l'orient de l'Adriatique, au nord de la Grèce et à l'ouest des régions Thraciques. Leur idiome, le *skipe* (2), appartient à la famille indo-européenne ; mais, pour constater cette filiation, de même que celle de l'étrusque, il est nécessaire de remonter, par l'application judicieuse des règles de la linguistique, jusqu'à la racine même des éléments encore originaux d'un langage qui, à différentes époques, a reçu de larges contributions du grec, du latin et du slave. On a reconnu que les Albanais (3), lesquels, à la première vue, avaient semblé partagés en cinq grandes tribus, n'admettent en réalité que deux divisions seulement : ceux du nord se nomment *Ghégghes*, et les Mirdites, distincts de toutes les populations environnantes par leur adhésion au rit latin, sont un rameau de cette bran-

(1) La forme populaire de ce nom est *Yanina*.

(2) Eux-mêmes ne se donnent d'autre nom que celui de *Skipetars*.

(3) Nous avons indiqué le nom indigène de ces nouveaux Illyriens. Les Grecs modernes les nomment *Arvanites* ; les Turcs, *Arnaout*. Le nom italien *Albanesi*, que nous avons adopté, a sa source dans l'usage byzantin des *x^e* et *xii^e* siècles : *Ἀλβανοί*.

che; de même les Schamides (Tchamouri) de la Grèce occidentale, et les Iapydes (Liapes) de l'Épire ne sont que des fragments du peuple des *Toskes*, maître de la moyenne et de la basse Albanie, peuple dont la branche principale a pour chef-lieu Bérat. La catastrophe du célèbre Iskender-Beg entraîna l'apostasie des Ghéghes qui avaient reconnu l'autorité et secondé les projets généreux de ce dernier champion de l'indépendance albanaise. Mahomet II, lequel garantissait aux Grecs, ses sujets anciens et nouveaux, l'exercice de leur religion, employa les armes de la persécution la plus violente pour extirper le christianisme du belliqueux domaine des *Castriota*. L'exemple donné par les tribus septentrionales devint contagieux pour celles du midi; et, dans les vingt premières années de notre siècle, plusieurs milliers de familles épirotes, afin d'améliorer leur condition politique, ont passé à la religion des Turcs; les chefs de famille tolèrent encore chez leurs femmes la pratique de l'ancienne loi, et lui demeurent eux-mêmes, au fond de leurs cœurs, partiellement favorables. M. Poujade offre sur ces conversions contraintes ou simulées, et sur l'état de transition qui en est la suite, quelques détails d'un intérêt douloureux. Toutefois, les deux tiers au moins des populations de l'Épire demeurent fidèles au christianisme sous sa forme orientale. Quelques peuplades *toskes*, et particulièrement celle de Philatès, vivent dans une indifférence pratique, tout à fait opposée au caractère général des populations de

l'Orient. La maxime : « Le sabre décide de la religion » est exclusivement à l'usage des Arnaoutes. Dans les derniers siècles, ces aventuriers si tièdes pour l'islam n'en ont pas moins été, dans plusieurs parties de l'Afrique et de l'Asie ottomane, sinon les propagateurs, au moins les défenseurs intéressés et souvent heureux. Dès le règne de Sélim I^{er}, des postes militaires albanais renforcèrent, sur la frontière de Nubie, les milices des Mamlouks qui venaient de passer sous la domination turque. La dynastie qui sur le divan du Caire a, depuis cinquante ans, alternativement excité, déçu, puis ravivé de si hautes espérances, est albanaise, mais d'une race transplantée préliminairement au milieu des établissements turcs de la Macédoine (1).

Le caractère des Hellènes diffère essentiellement de celui des Albanais; toutefois, sur plusieurs points, une fusion non-seulement d'intérêts, mais de mœurs et même de sang, s'opère entre ces deux éléments de la population dans les régions les plus méridionales de la Turquie et dans le *royaume* émancipé. Les Albanais n'ont eu jusqu'à ce jour, dans leur idiome natal, aucune sorte de culture littéraire; c'est en grec seulement qu'ils écrivent, dans l'Épire, l'Acarmanie, l'Étolie et dans les colonies arvanites de l'Archipel; or, l'éducation publique est, dans la Grèce indépendante, non-seulement l'objet principal des soins du gouvernement, mais encore le but univer-

(1) Méhémet-Ali était né à Kavala, dans le pachalik de Thessalonique.

sellement cherché des efforts de la population presque entière; les Grecs sentent à merveille que la supériorité intellectuelle, réservée à leurs labeurs, peut seule en Orient leur assigner un rôle considérable, et compenser en leur faveur les désavantages résultant de l'infériorité numérique de leur race. En effet, M. Poujade, après des recherches multipliées, croit pouvoir fixer approximativement à un million six cent mille le nombre des Hellènes qui vivent en Europe et dans les îles asiatiques de l'Égée, sous le sceptre ottoman. A ce nombre il faut ajouter à peu près un million d'âmes pour le royaume de Hellade (1), et deux cent mille pour le groupe des îles Ioniennes; en tout deux millions huit cent mille individus, parlant la langue d'Homère et de saint Jean Chrysostôme, vivant entre l'Hémos et la mer de Lybie, l'Adriatique et la plage de l'Asie Mineure; c'est bien peu en comparaison des Slaves et même des Roumains. Mais le privilège immortel du génie littéraire et de l'aptitude universelle à toutes les applications de l'entendement décuplent la valeur intellectuelle des Hellènes et augmentent le poids qu'ils peuvent mettre dans la balance où se règlent, dans un désordre plus apparent que réel, les destinées des populations orientales. M. Poujade entre dans d'intéressants détails sur les progrès qu'a faits récemment dans l'État grec cette instruction scientifique et littéraire dont toutes les familles sont

(1) Déduction faite de cent mille Albanais fixés dans les Eparchie occidentales.

avides, et qui est entre les mains des chefs de la nation l'instrument d'une propagande aussi active que légitime. On estime à plus de soixante mille le nombre des jeunes gens qui se livrent régulièrement et sérieusement à l'étude, dans un pays qui ne compte pas douze cent mille habitants.

La résurrection de la langue hellénique est un des faits contemporains les plus merveilleux et les moins appréciés. L'idiome des Pères de l'Église grecque renaît dans sa richesse, sa vigueur et sa souplesse, dégagé de l'alliage impur qu'y avaient porté les alluvions de trois conquêtes successives, et dégagé des bandelettes d'une seconde enfance, laquelle, par un rare privilège, n'avait eu rien de la caducité sénile que tant de circonstances faisaient redouter. Et ce n'est pas seulement l'impérissable privilège du langage qu'à force de travail et d'adresse la race grecque parvient à s'approprier de nouveau. Tout renaît, tout se rétablit sur cette mer féconde, sur cette terre qui semblait épuisée, et à qui d'ailleurs la nature n'a jamais été prodigue que de beauté pittoresque, réservant la richesse matérielle pour d'autres climats.

Lorsqu'à l'issue d'une des guerres les plus implacables dont l'histoire ait consacré le souvenir, la Grèce, réduite à ses limites les plus strictes, fut, par la générosité éclairée de la France, avec l'adhésion spontanée de la Russie, et le consentement parcimonieusement accordé de l'Angleterre, rendue à la possession d'elle-même, il ne restait sur un sol

dévasté ni culture, ni troupeaux, ni végétation; les villes étaient en ruines et les maisons en cendres; les navires marchands, transformés en corsaires et en brûlots, avaient péri dans leur glorieuse tâche. Décimées par la famine et les maladies contagieuses, cent quatre-vingt mille familles au plus demeureraient chargées de reconstituer un État et de lui créer, pour ainsi dire, une terre nouvelle. Cette tâche formidable fut abordée avec la simplicité de l'espérance, sans autre capital qu'un amour infatigable du travail, et un patriotisme enflammé par des souvenirs sans pareils dans la mémoire des hommes. Trente années se sont écoulées depuis que l'industrie grecque a mis la main à cette œuvre si complexe; et déjà la population s'est accrue d'un quart, la navigation est redevenue ce que les époques les plus prospères l'avaient faite; l'agriculture elle-même reflurit partout où les irrigations peuvent ranimer les forces productives du sol. Mais par dessus tout, *un peuple* digne de ce nom, puisqu'il est disposé à offrir les sacrifices les plus coûteux à l'utilité générale, a pris la place du mélange si douloureusement pittoresque de Rayas, d'Armatoles et de Klephtes, dont les pages de Pouqueville et les vers de Byron gardent les derniers tableaux. M. Poujade raconte avec chaleur, mais avec impartialité, les vicissitudes par lesquelles, depuis les premières ébauches d'un gouvernement autonome en 1821, jusqu'à la promulgation, en 1843, de la constitution parlementaire qui régit aujourd'hui la Grèce, ont

passé les descendants de Xénophon et de Philopœmen. Les manœuvres des partis, les thèmes réels ou prétendus de leurs dissidences, sont racontés par M. Poujade avec une spirituelle vivacité; cet objet sort entièrement du cadre de nos études. Mais le réveil sérieux et passionné de l'esprit des *nationalités* y rentre de la façon la plus légitime; c'est sous ce point de vue que désormais l'ethnographie et la géographie seront les conseillères autorisées de la politique, où nous pensons qu'elles remplaceront avantageusement la routine machiavélique de temps encore rapprochés de nous. Ce qui se passait hier dans les îles Ioniennes confirme d'une manière frappante les documents que M. Poujade présente⁽¹⁾ sur cet intéressant fragment de la race hellénique, encore placé hors des limites politiques de la Grèce, dont il garde les frontières naturelles du côté de l'Italie. Vis-à-vis ce peuple « insatiable d'instruction, infatigable dans le labeur, » le tort unique, mais ineffaçable, de l'Angleterre est d'être étrangère. Sans doute elle connaît la noblesse de la race que les traités ont placée, sans l'avoir consultée, sous la protection du Lion Britannique. Les études classiques, par lesquelles tout Anglais d'un rang élevé prélude aux emplois de la vie publique, enseignent aux agents de la Grande-Bretagne les titres que les enfants de « l'industrielle Schérie, de l'héroïque Ithaque, de la riante Zacynthe et de la poétique Leucade » ont à leurs ménagements. M. Gladstone

(1) Pages 244 à 250.

vient de parler au sénat de Corfou comme Pline écrivait au proconsul de l'Achaïe. Mais la population grecque des sept îles est restée insensible aux caresses comme aux bienfaits matériels, dont la tendance commune est de perpétuer sa séparation d'avec le tronc nourricier de sa patrie. Au protectorat opulent de l'Angleterre, elle préfère la pauvreté de l'Hellade, cette glorieuse misère soutenue par le souvenir et l'espoir,

Altrui negletta e vile, a lor sì cara...

En prenant congé de l'ouvrage d'un agent éclairé et zélé de notre pays dans les régions orientales, c'est avec consolation que nous jetons un dernier regard sur cette Grèce, à laquelle la France doit tout dans l'ordre intellectuel, mais que, presque seule entre les contrées de l'Europe qui vivent sous le poids d'obligations semblables, elle peut regarder sans embarras et sans remords ; car elle s'est acquittée déjà d'une partie au moins de sa dette ; et plus d'un gage d'assistance désintéressée repose encore dans les instincts généreux d'une nation dont la Providence a fait, en tant d'autres occasions, « le » principal ministre de ses opérations sur la terre. »

ADOLPHE DE CIRCOURT.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Mort de M. de Humboldt. — Sa vie, ses voyages, ses principaux ouvrages. — Ses funérailles, dispositions testamentaires. — Rapport du ministre d'État à l'Empereur Napoléon. — Décret pour l'érection d'une statue à M. de Humboldt dans les galeries du palais de Versailles.

L'un des représentants les plus illustres de la science moderne, et l'on pourrait dire l'une des plus magnifiques expressions de l'esprit humain, Alexandre de Humboldt est mort, le 6 de ce mois, à Berlin. En attendant les études auxquelles sa vie ne peut manquer de donner lieu, nous avons pensé que quelques lignes consacrées à l'énumération de ses travaux devaient nécessairement trouver place dans ce recueil qui eut l'honneur de le compter au nombre de ses collaborateurs.

Frédéric-Henri-Alexandre de Humboldt est né à Berlin le 14 septembre 1769. C'est à l'université de Francfort-sur-l'Oder qu'il fit ses premières études, études qu'il compléta d'abord à Göttingue, où il étudia surtout l'économie politique, l'archéologie

et la botanique, puis à Freyberg, où il reçut les leçons du grand minéralogiste Werner, dont il a publié *la Flore souterraine*. Dans l'intervalle, A. de Humboldt avait parcouru, en compagnie des deux naturalistes Ferster et Geuns, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre; et son premier travail est le récit scientifique de cette excursion. Il collaborait en même temps au *Journal des Mineurs*, ce qui lui valut d'abord le titre d'assesseur au conseil des mines de Berlin, puis celui de directeur général des mines d'Anspach et de Bayreuth (1792). Doué d'une activité peu commune, A. de Humboldt s'empressa d'organiser l'exploitation qui lui était confiée, et les mémoires qu'il a publiés à ce sujet sont extrêmement curieux.

En 1794, le prince de Hardenberg ayant été chargé d'une mission diplomatique sur les bords du Rhin et dans les Pays-Bas, emmena A. de Humboldt, dont les services furent récompensés, l'année suivante, par le titre de membre du conseil supérieur de l'industrie et du commerce. En 1796, il publiait son *Traité sur l'irritation des nerfs et de la fibre musculaire*; puis il voyageait dans le Tyrol, dans la Lombardie, en Suisse, où il se livrait à de nombreuses et remarquables observations sur la géologie et la botanique de ces contrées. On le retrouve ensuite à Iéna, où il complète, en vue d'un grand voyage scientifique, ses connaissances en physiologie sous la direction de Loder. Ce voyage avait pour but l'exploration de l'Asie centrale. Venu en

France d'abord dans le but de prendre part à l'expédition du capitaine Baudin, ensuite à celle de l'Égypte qui se décidait, il fut forcé de renoncer à ces deux projets. Il se rendit alors à Madrid. M. de Bonpland, son ami, préparait son voyage en Amérique. A. de Humboldt partit avec lui, et en 1799, ils parcouraient ensemble la Nouvelle-Andalousie, la Guyane espagnole, l'île de Cuba. L'année 1801 les retrouvait dans les Cordillères; en 1802 et 1803, ils visitaient le Mexique, la Nouvelle-Espagne, Philadelphie, les États-Unis, où ils s'embarquaient enfin pour retourner en Europe; ils arrivèrent à Bordeaux le 3 août 1804.

M. de Humboldt a consigné les résultats de cet immortel voyage dans une œuvre monumentale divisée en sept parties, dont chacune forme un ouvrage à part. La première partie a pour titre: *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent*; c'est la relation historique du voyage, avec un atlas géographique, géologique et physique. La deuxième partie a pour titre: *Vue des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*; la troisième partie: *Recueil d'Observations de zoologie et d'anatomie comparée*; la quatrième partie: *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*; la cinquième partie: *Recueil d'Observations astronomiques, d'Opérations trigonométriques et de Mesures barométriques* (revues et calculées par J. Oltmans); la sixième partie: *Physique générale de zoologie*; la septième partie: *Essai sur la Géographie des plantes*; c'est dans ce der-

nier traité que M. de Humboldt a créé la science de la géographie botanique ; cet ouvrage est accompagné d'un herbier de cinq mille espèces de phanérogames, dont la moitié était inconnue des botanistes. Divers autres ouvrages de botanique dont l'énumération peut être omise ici, et l'*Essai politique sur l'île de Cuba* se rattachent à cette publication, l'une des plus vastes et des plus solides que la science ait jamais produite.

C'est à Paris, pendant un séjour de plus de vingt ans qu'il fit dans notre capitale, que M. de Humboldt publia cette magnifique série de travaux. Dans l'intervalle, il trouvait le temps de s'adonner à des expériences sur l'anatomie, la physiologie et la chimie. Partageant ses journées entre le cabinet de Cuvier et le laboratoire de Gay-Lussac, en rapport continu avec nos plus illustres savants, avec Laplace, Berthollet, Laurent de Jussieu, Cuvier, Arago, Biot, Brongniart, Thénard, etc., il considérait Paris comme sa véritable patrie scientifique.

Cependant, en 1827, ayant terminé ses grandes publications, M. de Humboldt se décida à retourner à Berlin, où il devint le conseiller favori de Frédéric-Guillaume III et de son successeur, Frédéric-Guillaume IV. Il refusa néanmoins d'entrer d'une manière active dans l'administration des affaires : il ne consentit jamais à devenir ministre, afin de rester savant.

M. de Humboldt ne renonçait point, malgré les progrès de l'âge, à son projet, si longtemps caressé,

d'entreprendre un voyage scientifique dans les Indes. A l'époque du congrès d'Aix-la-Chapelle, le roi de Prusse avait consenti à se charger de tous les frais de l'expédition, et obtenu l'assentiment des différentes puissances possédant les territoires qu'il fallait traverser. Mais l'Angleterre, qui aurait vu avec jalousie un observateur d'une si grande autorité parcourir les Indes, qu'elle considérait comme son domaine exclusif, parvint à faire échouer un projet dont le monde savant tout entier désirait la réalisation.

En 1829, l'occasion s'offrit pour M. de Humboldt de réaliser, du moins en partie, ce rêve tant poursuivi. Le gouvernement russe organisait un voyage d'exploration scientifique dans la Sibérie et l'Asie centrale; M. de Humboldt s'offrit pour diriger l'expédition, résolu à attaquer par le nord cette région des Indes dont l'Angleterre lui refusait l'accès par le sud.

Entouré d'hommes éminents dans les sciences naturelles, du micrographe Ehrenberg et de M. Gustave Rose, un des minéralogistes les plus distingués de l'Allemagne, M. de Humboldt fit porter les plus heureux fruits à cette expédition dans l'Asie centrale. On parvint jusqu'aux ports militaires de la Chine. Les voyageurs, retournant à l'ouest, passèrent ensuite par les steppes d'Ischim, Omsk, Miask, le lac Ilmen, Orenbourg, Astrakan, la mer Caspienne, Saratow, Sarepta, Woronesch, Tula, et revinrent à Moscou, après avoir fait plus de 2,300

milles géographiques dans un espace de neuf mois. M. de Humboldt a consigné les principaux résultats de cette expédition mémorable dans son ouvrage intitulé *l'Asie centrale*. C'est dans ce voyage que M. de Humboldt a surtout démontré la non-existence de ce plateau central de l'Asie, auquel presque tous les géographes croyaient depuis Marco-Polo.

Après cette longue carrière de travaux et d'explorations du globe, l'illustre doyen de la science européenne entreprit de résumer, dans une œuvre encyclopédique, le tableau de nos connaissances actuelles sur l'univers; c'est alors qu'il commença à écrire le *Cosmos*. Déjà, dans deux cours faits à Paris et à Berlin, et dans un ouvrage qui a été plusieurs fois traduit dans notre langue, *Tableaux de la Nature*, M. de Humboldt avait essayé de présenter le résumé de nos connaissances sur le ciel et la terre. Le *Cosmos* fut la synthèse et le développement des idées contenues dans les *Tableaux de la nature*. La vie scientifique tout entière de l'illustre savant semble résumée dans cette œuvre monumentale. L'auteur y prouve que la forme sévère de la science et la rigoureuse description des phénomènes du monde physique peuvent s'allier avec la description pittoresque et attachante des scènes de la nature.

Classer et coordonner les phénomènes, pénétrer le jeu des forces qui les produisent, peindre la magnificence dans l'ordre, donner par un langage animé, une image vivante de la réalité, réunir l'innie variété des éléments dont se compose le tableau



de la nature, sans nuire à l'impression harmonieuse de calme et d'unité, dernier but de toute œuvre littéraire ou purement artistique, » tel a été le plan de l'ouvrage de M. de Humboldt. Des quatre volumes qui le composent, le premier a été traduit par notre savant astronome, M. Faye, et les trois autres par M. Ch. Galusky.

Grâce aux soins actifs et persévérants de l'éditeur, M. Gide, à qui la science doit la magnifique publication des œuvres d'Arago, la littérature française est aujourd'hui en possession, avec le *Cosmos*, d'un ouvrage vraiment impérissable, et qui sera toujours lu avec profit par les gens du monde et par les savants. En effet, le texte renferme la description pittoresque de la terre et du ciel, tandis que les notes qui occupent quelquefois la moitié du volume, seront toujours précieuses pour les savants, grâce au nombre considérable d'indications précises et de chiffres qu'elles contiennent.

C'est dans les premiers mois de 1859 que paraissait la traduction du dernier volume du *Cosmos*. L'auteur était parvenu alors à sa quatre-vingt-dixième année. Par une exception aux lois habituelles de la nature, M. de Humboldt, nonagénaire, avait conservé le complet exercice de ses extraordinaires facultés. Cette étonnante persistance de l'activité de l'esprit n'était sans doute qu'une conséquence de la prodigieuse organisation intellectuelle que la nature avait départie à l'Aristote moderne.

FUNÉRAILLES DE M. DE HUMBOLDT.

Le 10 mai, dès le grand matin, une affluence considérable remplissait les Friedrichsstrasse et les Tilleuls, que le cortège funèbre d'Alexandre de Humboldt devait traverser. Dans la rue d'Oranienbourg, où logeait Humboldt, la plupart des maisons étaient ornées de drapeaux et de draperies funèbres. Une sorte de chambre ardente avait été préparée dans la bibliothèque de Humboldt, où le cercueil, en simple bois de chêne, reposait au milieu de palmes et de fleurs exotiques. La foule se pressait pour regarder une dernière fois le visage calme et serein de celui qu'elle avait entouré de tant d'affection et de popularité.

Un peu après huit heures, le cercueil fut porté dans la voiture de deuil attelée de six chevaux. La foule se découvrit. A la tête du cortège, on vit s'avancer les serviteurs de l'illustre défunt, puis les 600 étudiants de l'université de Berlin, conduits par les maréchaux aux baguettes de deuil, un corps de musique et huit membres du clergé protestant de Berlin. En avant de la voiture de deuil, trois chambellans, le comte de Furstenberg-Staunschein, le comte de Doenholf et le baron de Zedlitz portaient sur un coussin de velours rouge les insignes de l'Aigle-Noire et les autres décorations qu'on avait trouvées assez abandonnées dans une armoire, sauf celle de l'Aigle-Noire, que Humboldt portait dans les fêtes. La voiture était conduite par six écuyers

royaux, entourée d'une députation des étudiants de Berlin, portant des branches de palmier. Le cercueil était orné de palmes, de couronnes de laurier et de fleurs d'azalées.

La voiture était suivie des membres de la famille de Humboldt, conduits par les chevaliers de l'Aigle-noire, ayant à leur tête le général feld-maréchal de Wrangel, le général d'infanterie prince Radzivill et le général de cavalerie comte Groeben. On remarquait ensuite les membres du ministère en grand uniforme, les généraux, les grands dignitaires de la cour, les conseillers intimes effectifs, un grand nombre d'étrangers de distinction, les membres des deux Chambres précédés de leurs présidents et vice-présidents, les fonctionnaires supérieurs, les membres de l'Université de Berlin et des Académies des arts et des sciences, les professeurs de tous les établissements d'instruction publique de Berlin, enfin les autorités de la ville, qui avaient nommé de Humboldt, il y a quelques années, leur citoyen d'honneur. Le cortège se terminait par une foule considérable de personnes de toutes les classes de la société, tant de la ville de Berlin que des localités voisines, et par une longue file de voitures à la tête desquelles on remarquait celles de la cour.

En avant du collège de Frédéric, dans la rue de ce nom, s'étaient placés tous les élèves de cette institution, un peu plus loin ceux de l'école industrielle supérieure. Au passage du cercueil, ils entonnèrent les chants : *Jésus ma confiance !* et un cantique de

Mendelssohn-Bartoldy. Le cortège traversa les Tilleuls au milieu d'une foule silencieuse et recueillie, et s'approcha, en passant devant l'Université, de la cathédrale dont les cloches sonnèrent à toute volée.

Sous le portail de l'église se trouvait le prince-régent, le prince Frédéric-Guillaume et les autres princes de la famille royale, ainsi que les princes étrangers qui se trouvaient à Berlin. Le cercueil fut conduit par les porteurs devant l'autel, orné de palmes et de fleurs, et déposé ensuite sur une estrade. La princesse Frédéric-Guillaume et d'autres princesses étaient dans la loge de la cour. Dans une autre loge avaient pris place les membres du corps diplomatique. Le prédicateur de la cathédrale, M. Hoffmann, a célébré le service, et, dans un discours écouté dans le plus profond recueillement, il a résumé la vie d'Alexandre de Humboldt, vie idéale et consacrée tout entière, pendant près d'un siècle, à la science et aux progrès de l'humanité.

Dans la soirée, la dépouille mortelle de l'illustre savant a été transportée à Tegel près Berlin, dans sa campagne, où elle a été déposée au milieu du parc, à côté de son frère, le célèbre Guillaume de Humboldt, sous la colonne de granit surmontée de la statue de l'Espérance. Ce sera le lieu de pèlerinage de tous ceux qui ont chéri et vénéré dans Alexandre de Humboldt le dernier représentant de la grande école classique du commencement de ce siècle, le plus grand savant moderne et un des cœurs les plus nobles et les plus vivement animés d'idées généreuses qui aient jamais honoré le genre humain.

— Le *Publiciste* et la *Gazette de la Bourse et du Commerce* donnent les détails suivants sur la succession d'Alexandre de Humboldt :

La justice, en posant les scellés sur les objets délaissés par Alexandre de Humboldt, a constaté qu'il n'avait pas fait de testament. Mais son valet de chambre, J. Seiffert, qui l'a soigné fidèlement et l'a accompagné dans ses voyages pendant trente-trois ans, se trouvait en possession d'un acte de donation judiciairement passé, par lequel le défunt lui cède presque tout son héritage, notamment sa précieuse et considérable bibliothèque, tous les objets d'or, d'argent et autres objets de prix, les lits, le linge, bref, tout le mobilier.

Ne sont exceptés de cette donation que les manuscrits non imprimés, l'argent comptant et quelques objets qui ont été donnés en présent au défunt par de grands personnages, tels que le buste du roi et autres semblables. Il en a disposé en faveur de quelques amis par un petit billet dont l'exécution, d'après le contenu de l'acte de donation considéré au point de vue légal, devrait également incomber à Seiffert. Parmi les manuscrits non imprimés, il se trouve un ouvrage de géographie plus complet que tous ceux qu'on connaît jusqu'à ce jour, et qui est naturellement, ainsi que toutes les autres œuvres de même nature, la propriété des héritiers de l'auteur.

Tant en argent qu'en billets, on n'a trouvé qu'une somme de 400 et quelques thalers. De cette somme, le défunt avait, de son vivant, abandonné à son vieux serviteur 400 thalers, avec autorisation par

écrit de les employer à couvrir les frais de ses funérailles. Un fait caractéristique qui prouve quel prix ce grand homme attachait aux distinctions personnelles, c'est que les décorations qu'il avait reçues des souverains de tous les pays, décorations si nombreuses et si importantes qu'on n'en vit jamais un tel assemblage sur la poitrine d'un simple savant, étaient enfermées pêle-mêle dans une armoire passablement négligée.

Cet homme immortel, qui a très-bien prévu sa fin prochaine, et qui avait pris des dispositions très-détaillées pour tout ce qui concernait d'autres personnes que lui, n'en a pris aucune touchant la manière dont on devrait ensevelir sa dépouille mortelle. Ses héritiers légitimes sont les fils et petits-fils de son frère Guillaume de Humboldt. Ce sont eux qui avaient fait apposer les scellés, ne sachant rien de la donation faite à Seiffert. Ce dernier, du reste, avait été déjà depuis plusieurs années, grâce à l'intercession de son maître, nommé garde d'un château royal ; mais il avait été, par ordre du roi, exempté des fonctions de sa charge pour le temps que vivrait de Humboldt.

RAPPORT A S. M. L'EMPEREUR NAPOLEON III.

Paris, 9 mai 1839.

SIRE,

La mort de M. de Humboldt est un deuil pour le monde savant ; mais après l'Allemagne, dont M. de Humboldt est l'une des gloires, c'est en France que sa perte aura le plus douloureux retentissement.

Cet homme de génie a passé au milieu de nous de nombreuses années, il a eu pour collaborateurs nos savants les plus célèbres; il a publié en français ses plus importants ouvrages. Il professait pour notre pays une sympathie et un attachement qui l'ont presque fait notre compatriote.

Je propose à Votre Majesté d'honorer la mémoire de M. de Humboldt par un hommage digne de lui et de décider que sa statue sera placée dans les galeries de Versailles. Ainsi la mort ne le séparera pas des personnages illustres qui furent ses admirateurs et ses amis.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,
De Votre Majesté,
Le très-humble et très-obéissant
serviteur et fidèle sujet,
ACHILLE FOULD.

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale,
Empereur des Français,

A tous présents et à venir, salut :

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Une statue sera élevée à la mémoire de M. de Humboldt dans les galeries du palais de Versailles.

Art. 2. Notre ministre d'Etat est chargé de l'exécution du présent décret (1).

Fait au palais des Tuileries, le 9 mai 1859.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :
Le ministre d'Etat,
ACHILLE FOULD.

(1) L'exécution de cette statue a été confiée à M. Dumont, membre de l'Institut.

*Exploration du cours inférieur du Cunène,
par Fernando da Costa Leal.*

(Extrait des *Mittheilungen* du Dr A. Petermann, 1858. N° 10, p. 412 et suiv.)

Il règne tant de contradictions dans les renseignements fournis par les différents voyageurs tels que Pimentel, Chapman, Owen et d'autres encore, sur l'embouchure de la rivière de Nourse ou Cunène, que l'on ne sait véritablement à quoi s'en tenir à ce sujet. Tantôt on s'était imaginé avoir rencontré un énorme cours d'eau qui offrait une issue facile pour pénétrer dans l'intérieur du sud-ouest de l'Afrique, même aux plus fortes embarcations; tantôt on croyait que ce fleuve n'arrivait pas jusqu'à la mer. Enfin l'expédition portugaise qui, en 1854, est partie de Mossamedes pour reconnaître le cours inférieur du Cunène et qui l'a suivi assez loin, nous donne sur ce point les premières informations authentiques. La relation de cette expédition, qui nous est parvenue dans une copie manuscrite, a été rédigée par Fernando da Costa Leal, et est datée de Mossamedes, le 20 novembre 1854. En voici la substance :

« Depuis longtemps on parlait de la rivière de Cunène, de ses rives fertiles, de ses richesses minéralogiques, mais ces indications, recueillies uniquement par les individus qui faisaient le commerce dans le désert, ne disaient rien de son embouchure, et l'on ignorait par conséquent si elle était navi-

gable dans toute son étendue. Ce fleuve a son embouchure sur la côte occidentale d'Afrique, et non sur la côte opposée, comme on le voit consigné à tort sur la carte dressée par Lopes de Lima pour la statistique de nos possessions d'outre-mer. Suivant la description que font de son cours les marchands des pays forestiers, et d'après ce que disent les Muimbas et les Muzimbas, peuples qui habitent sur sa rive gauche et qui sont en relation avec la tribu des Croques, petite peuplade à une journée de marche au sud de Mossamedes, le Cunène prend sa source au pays de Nano (nom indigène qui signifie pays élevé), sépare ensuite Molombo de Kamba, se rend directement auprès de Canhama et fait ensuite un coude jusqu'à la côte de Mossamedes par 17° 51' de latitude sud (1).

« Dans l'intention d'être utile à ma patrie, je résolus de me transporter moi-même à l'embouchure de ce fleuve pour voir jusqu'à quel point il pourrait être utile au commerce avec l'Afrique (2). Je m'embarquai le 3 novembre sur le schooner *Conselho* conjointement avec MM. Bernardino de Abreu Castro, directeur de la colonie, Antonio Accacio de Oliveira

(1) Comparez avec les remarques de Ladislav Magyar le cours du Cunène. *Nouvelles Annales*, janvier 1858, p. 5.

(2) Ladislav écrit dans son journal : « En 1853, le gouverneur portugais de Mossamedes me chargea officiellement de reconnaître ce fleuve, et cet ordre me fut intimé de telle façon que l'autorité envoya bientôt après une expédition pour remonter la rivière par eau. » Peut-être l'expédition de Fernando da Costa Leal se rattachait-elle à celle de Ladislav.
(Note du Dr A. Pettermann.)

Carvalho, capitaine et propriétaire du brick *Aurora*, José Duarte Franco, timonier du même bâtiment, et Antonio Romano Franco, colon, qui manifesta le vif désir de m'accompagner dans cette excursion. Nous partîmes, vers onze heures du soir, de la baie de Mossamedes en nous dirigeant au sud. Le second jour il souffla un vent violent de sud-est qui nous obligea de croiser quelques heures; le troisième, le calme se rétablit et nous poursuivîmes notre direction jusqu'à ce que nous eussions atteint, le 8 novembre, la largeur du point nord de la grande baie du Poisson (*Great Fish Bay*). Cette grande baie, dont la largeur est de 6 milles et demi, bornée à l'est par de grandes dunes sablonneuses et à l'ouest par une presqu'île de la même nature dont la plus haute élévation au-dessus du niveau de la mer est d'environ 8 à 9 palmes, offre un excellent abri à tous les grands bâtiments. Cette baie est très-poissonneuse, et si l'on y établissait des pêcheries, elles seraient certainement très-lucratives. Les environs de cette baie, à l'exception de quelques plantes de la famille des cactées, n'offrent aucune trace de végétation, mais on y trouve de l'eau douce à une grande proximité et sur la côte qui se prolonge vers le sud il y a, dans une étendue de 30 milles, quantité de troncs d'arbres qui, dans le temps du débordement, sont portés jusqu'à la mer depuis les bords du Cunène et ensuite sont lancés par les vagues sur la rive au nord de l'embouchure. Lorsque nous nous fûmes rapprochés du fond de la baie, on aurait dit que nous avions de-

vant nous un petit bois et un grand lac qui donnaient au pays un aspect très-riant. Mais ce coup d'œil ne dura que quelques instants ; c'était un effet du mirage qui transformait les plus petits arbustes en grands arbres et nous faisait prendre pour un lac, dans lequel se reflétaient les prétendus arbres et d'autres grands objets, ce qui n'était autre chose qu'une plaine sablonneuse. Les 8, 9 et 10 novembre, nous restâmes dans l'intérieur de la baie. Nous aurions bien voulu nous rendre par mer à l'embouchure du fleuve ; mais comme ce point était peu connu encore, comme on assurait d'ailleurs que l'entrée était très-difficile et que nous n'aurions trouvé aucun abri certain dans le voisinage pour le schooner, nous nous décidâmes à faire le reste du voyage par terre le long de la rive.

» Après avoir pris toutes les dispositions nécessaires, nous quittâmes le bord au nombre de dix blancs et onze nègres vers huit heures du matin, le 11 novembre, et nous fîmes route à pied. Comme il était très-désagréable de marcher sur un sable mouvant et sous les rayons d'un soleil brûlant, nous fîmes halte deux fois et nous dressâmes la tente à cinq heures du soir sur la côte *das esponjas* (des éponges) pour passer la nuit. Le matin du 12, nous nous remîmes en route vers le sud, en marchant sur de grands bancs de granit que traversaient en plusieurs sens des veines de basalte, tandis que des éminences sablonneuses nous restaient à l'ouest. Le chemin était moins désagréable, parce qu'il était

plus aisé de marcher sur un sol qui offrait de la résistance, et nous fîmes de fréquentes pauses pour ne pas trop fatiguer les porteurs. Lorsque nous eûmes fait 12 milles, nous nous rapprochâmes de la côte sans que le moindre signe nous indiquât le voisinage du fleuve. Le lendemain, nous n'avions plus qu'une très-petite quantité d'eau potable sans aucun espoir d'en trouver dans les environs. On jugea donc à propos d'envoyer deux personnes un peu plus avant dans l'intérieur pour creuser des trous profonds dans le sol afin de se procurer de l'eau ; mais ce fut une peine inutile. Cependant, sans nous décourager, et fermement résolus de surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à nos progrès, quelques autres individus partirent pour tenter un nouvel essai. Ils revinrent vers neuf heures et demie du soir, ayant réussi dans leurs recherches, avec deux bouteilles d'eau fraîche et limpide qu'ils avaient puisée dans le fleuve lui-même, dont nous n'étions éloignés que de 4 milles et demi. Nous passâmes la nuit pleins de satisfaction et entièrement ranimés jusqu'au point du jour que, vers quatre heures, nous ployâmes la tente, et à cinq heures et demie nous nous trouvâmes sur la rive droite du fleuve, à environ une lieue et demie de son embouchure. Nous remarquâmes encore ici des cônes sablonneux, mais qui n'étaient pas aussi fréquents vers l'embouchure où se trouve une île avec un peu de végétation. Comme il n'était pas possible, du lieu où nous étions alors, de nous assurer si l'entrée du fleuve était spa-

cieuse et libre, nous suivîmes sa rive droite jusqu'à la côte où nous vîmes qu'il y avait un banc de sable devant l'embouchure qui se rattachait immédiatement à la côte et qui, au moment du flux, était brisé ou déplacé par les eaux du fleuve. Si au contraire il n'y a pas beaucoup d'eau, cette eau se perd dans les sables. Il est bon d'observer ici que Pimentel, dans sa relation, prétend qu'on peut suivre le cours de ce fleuve jusqu'à quelques milles en mer, et qu'il soutient qu'un bateau peut le remonter depuis l'endroit où il se perd dans l'océan ; mais je suis convaincu que ce navigateur s'y est rencontré précisément à marée haute qu'il aura prise pour l'état normal du fleuve et que par conséquent il n'a pas tenu compte de cette circonstance. Si, au lieu d'avoir continué notre excursion par terre, nous l'eussions achevée par mer, comme le banc de sable est assez élevé et qu'il est absolument joint à la rive, il nous aurait été impossible de nous assurer si la latitude géographique du fleuve avait été obtenue d'une manière exacte. Et même, si nous n'avions pas pu voir son embouchure, la mer est si agitée sur la côte qu'une embarcation n'aurait pas pu s'en approcher sans courir de grands risques. Près du littoral et sur la rive droite du fleuve, il y a une végétation assez abondante, et nous y vîmes un grand nombre de chevreuils, d'antilopes et de chèvres. La côte dans cette parties'étend vers le sud-sud-est et n'offre absolument aucun abri. Le fleuve a très-peu de profondeur près du banc de sable et même ne pourrait

pas porter une embarcation à fond plat ; ses bords sont peu élevés , composés de sable et de galets arrondis , et couverts d'un peu de végétation.

Nous étions à peine revenus de cette excursion à notre camp qu'un éléphant se montra sur l'autre rive du fleuve. La vue de ce paisible habitant du Cunène occasionna beaucoup d'agitation dans notre petit bivouac, et aussitôt six de nos compagnons, passèrent le fleuve à gué pour lui donner la chasse. La traversée n'était pas sans danger à cause de la multitude de crocodiles qui se trouvent dans la rivière. Quelques-uns des plus intrépides chasseurs s'étant approchés de l'éléphant firent feu sur lui, mais il continua son chemin sans avoir l'air de remarquer ceux qui le poursuivaient ; il traversa le fleuve et s'éloigna en longeant la rive droite en se dirigeant vers l'intérieur du pays, secouant de temps en temps ses énormes oreilles comme pour montrer que la musique des balles lui était étrangère et désagréable.

Le 14 novembre vers quatre heures du matin nous suivîmes la rive droite en amont trouvant à chaque pas sur l'un ou l'autre côté du fleuve des amas de bois et des tas énormes de troncs d'arbre comme ceux que nous avons vu le long de la mer. La rive s'élevait insensiblement de plus en plus, et le fleuve se rétrécissait sans cependant que son cours subît d'interruption ; mais après deux heures de marche nous rencontrâmes une grande cataracte. La rive gauche était formée ici de hautes dunes de sable et la droite de rochers de granit perpendiculaires, ce

qui fit que nous fûmes obligés de nous éloigner un peu du bord et de marcher quatre heures et demie de temps avant de rejoindre le fleuve. Cette marche de deux journées fut aussi désagréable que les premières que nous avions faites, surtout pour nos porteurs, parce que le terrain était profondément raviné dans tous les sens. Comme il nous était devenu impossible d'avancer davantage, nous nous rendîmes au fleuve afin de choisir un lieu sur sa rive où nous pourrions camper. Nous trouvâmes en effet un endroit agréable et pittoresque, assez riche en végétaux dont la plupart étaient des cèdres, mais infiniment moins grands que ceux d'Europe. Les bords ici sont un peu plus plats et forment surtout du côté droit un passage facile, tandis toutefois que le fleuve encore ici est bordé de grands rochers et que des dunes de sable règnent sans interruption sur la rive gauche. Nous vîmes dans cet endroit une quantité considérable de fiente d'éléphants à laquelle se mêlaient celle des zèbres, des chevreuils, des renards, des singes et des lions. La direction du fleuve est N.-O.¹/₄O.

Le 15 novembre nous continuâmes de marcher non sans souffrir de la privation des moyens de subsister et sans espoir d'ailleurs de nous rien procurer à l'aide de la chasse. Comme nous étions accablés d'une chaleur dévorante nous fîmes halte dès neuf heures et demie pour nous reposer et déjeuner avec le reste de notre gibier, fortement décidés à effectuer notre retour et à gagner la baie dans le plus bref

délai, pour ne point mourir de faim dans un pays où l'on ne voit pas la moindre trace d'un être humain. Par bonheur pendant que nous nous reposions parut un éléphant et son petit à moins d'une portée de fusil. L'un des soldats qui étaient avec nous déchargea son arme sur le petit qui fut atteint à l'épaule ; aussitôt il fut apporté par six personnes, on l'ouvrit, on l'éventra et on le partagea en différentes rations. Il pesait 7 arrobes (à 32 livres), quoiqu'il ne fût que de naître, ce qui fut facile à découvrir, parce qu'il n'avait que du lait dans l'estomac. Je fis de suite cuire et rôtir la viande et je puis assurer qu'elle était excellente. Nous ne tardâmes pas à nous remettre assez gaiement en route. L'aspect des pays que nous traversâmes étant toujours le même, à cette différence près néanmoins que la végétation était plus considérable et qu'on voyait les traces de divers animaux, surtout des éléphants en plus grand nombre, ce qui nous donne lieu de penser que plus avant dans l'intérieur sur les bords du fleuve il y a de grands troupeaux d'éléphants qui à certaines époques descendent les bords du Cunène. Depuis son embouchure jusqu'au point où il nous a été possible de parvenir, ce qui fait 21 milles, nous avons rencontré huit éléphants qui tous se dirigeaient vers l'intérieur.

Jusqu'à ce point le fleuve est tout à fait sans importance ; il est très-étroit, sinueux, rempli de rapides et par conséquent non navigable ; car quand bien même on viendrait à faire disparaître les chu-

tes d'eau, ce qui ne serait pas impossible, on ne parviendrait jamais à dégager son embouchure, parce que sa rive gauche est formée de grandes collines de sable qu'entraîne facilement la violence du fleuve et que la force du courant vient porter tout près de l'embouchure où le Cunène a peu d'eau et où son cours est très-lent. Est-il navigable sur un autre point? Nous ne le savons pas plus que nous ne connaissons les peuplades éloignées de nous qui peuplent ses rives. La seule chose que nous ayons vue c'était une chaîne de montagnes assez élevées dans la direction du nord au sud que nous ne pûmes franchir, parce que nous n'étions pourvus que de peu ou plutôt de nuls moyens pour entreprendre un pareil voyage. Mais comme notre mission était déjà à peu près terminée, nous retournâmes le 16 novembre à la grande *Fish Bay* dans la direction du N.-O. $\frac{1}{4}$ N., où nous arrivâmes le lendemain à dix heures du matin après un voyage par terre et à pied d'une trentaine de milles. Bientôt après nous nous embarquâmes, et le 18 novembre à une heure après midi nous jetâmes l'ancre dans la belle baie de Mossamedes.

On a déjà profité du résultat de cette expédition. Plusieurs habitants de Mossamedes qui ont l'habitude de commercer dans le désert se sont disposés à faire une excursion par les bords de Cunène dans des pays où l'on trouvera une nouvelle source de richesses pour le commerce de la colonie, si l'on veut contracter des relations amicales de commerce avec les peuples de ces contrées. Il en résultera que ces peuples

viendront à l'avenir commercer immédiatement avec Mossamedes, en suivant l'exemple des peuplades de Gamba, Huilla, Jau, Humputa, Quillengues, Humbe, Kamba, Mulonde, etc.

(Il est à regretter que l'on ne nous donne point la position astronomique de l'embouchure du Cunène. *L'abbé D^{***}.*)

*Première assemblée générale annuelle de la Société
de Géographie de Paris.*

La Société de Géographie a tenu vendredi 8 mars sa première assemblée générale pour l'année 1859, sous la présidence de M. de la Roquette, premier vice-président.

Après avoir ouvert la séance, en exprimant ses regrets de l'absence de M. le général Daumas, président titulaire, retenu en ce moment au camp de Lunéville, dont il a le commandement, M. de la Roquette a donné lecture du rapport qu'il a dirigé au nom de la Commission du prix annuel.

Cette Commission, composée de MM. Jomard, Daussy, d'Avezac, Vivien de Saint-Martin et de la Roquette, a décerné à l'unanimité la grande médaille d'or de la Société de Géographie aux trois frères Schlagintweit, voyageurs, géologues, naturalistes et physiciens bavarois, pour leur exploration du Tibet et du Turkestan oriental, et pour leurs découvertes à l'ouest, au nord-ouest et au nord des monts

Himalaya, sous les auspices et aux frais de la Compagnie des Indes orientales.

M. Vivien de Saint-Martin a communiqué ensuite un aperçu historique sur les recherches faites aux sources du Nil; et M. le comte d'Escayrac de Lauture a entretenu l'assemblée des travaux de M. le docteur Cuny, médecin français en ce moment au Kordofan, d'où il se propose de se rendre dans le Darfour.

La Société a procédé au renouvellement de son bureau pour l'année 1859-1860; ont été élus :

Président, M. Élie de Beaumont, sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences ;

Vice-présidents, MM. de Quatrefages, membre de l'Institut, et Vivien de Saint-Martin; scrutateurs, MM. de Mersay et Jacobs;

Secrétaire, M. Barbié du Bocage.

Exploration du Yang-tsé-Kiang.

M. Laurence Oliphant, secrétaire de lord Elgin, a adressé à la Société royale géographique de Londres un mémoire, accompagné d'une carte, du capitaine Shérard Osborn, relativement à une exploration du cours du Yang-tsé-Kiang.

L'auteur de ce mémoire examine ce voyage au point de vue politique, commercial et religieux, et fait remarquer que le fait d'avoir remonté ce fleuve jusqu'alors inconnu sur un espace de plus de 600 mil-

les (960 kilom.), est un nouveau résultat acquis pour la science géographique. Manquant en effet de renseignements sur la largeur de ce grand cours d'eau et la nature de ses bras, sur les villes situées sur ses rives et des places fortifiées qui étaient alors au pouvoir des rebelles; il était prudent d'effectuer cette exploration avec des forces suffisantes. En conséquence, les corvettes de S. M. *Retribution*, *Furious* et *Cruiser*, et les canonnières *Dove* et *Lee* furent désignées pour cette expédition; néanmoins, la *Retribution*, à cause de son grand tirant d'eau fut laissée à Kiou-Shien située à 90 milles (144 kilom.) au-dessus de Nanking; les autres bâtiments continuèrent leur route, franchissant les obstacles opposés tantôt par les rebelles, tantôt par les bancs de sable, jusqu'à Hankar. Depuis quelques années le lit de la rivière, passé Nanking, est tellement changé, des bancs de sable ayant pris la place des passes libres marquées sur les cartes, que cet état de choses anéantit les avantages que l'on avait recueillis de la première exploration; et encore si cette transformation se bornait au lit du fleuve, mais c'est qu'elle se fait sentir sur ses rives et que les premiers amers ont disparu, ou sont si complètement altérés qu'on ne les peut distinguer. La direction du courant suit la même loi de transformation à un tel point que, dans l'opinion de l'auteur, elle rend nécessaire une exploration approfondie du fleuve dans l'intérêt du commerce ultérieur des Européens avec la Chine. En passant devant la flotte impériale qui bloquait

Nanking alors occupé par les rebelles, ces derniers firent feu sur le pavillon parlementaire hissé sur l'un de nos navires, acte dont le résultat fut pour notre part de réduire au silence et de détruire leurs batteries. Poursuivant son voyage, notre escadrille passa devant plusieurs villes occupées soit par les insurgés soit par les troupes impériales, puis s'engagea dans une étroite gorge formée par les collines Gillar situées à l'est et à l'ouest du fleuve, la première d'une hauteur de 3 à 400 pieds, couronnée d'un mur crénelé et armé de batteries; et la seconde, semblable à un petit Gibraltar, couverte de fortifications qui s'étendent à une certaine distance le long des rives et commandent le passage en rendant telle la position, qu'entre les mains d'une puissance européenne elle serait imprenable. En quittant Kew-Shien, l'expédition passa devant d'autres collines s'élevant sur les bords du fleuve à une hauteur de 2,000 pieds, richement boisées, puis à Ta-Kiang où la chaîne des montagnes prend brusquement la direction du sud, le Yang-tsé-Kiang suit une direction opposée en s'élargissant dans de grandes proportions; à partir de ce point commence une chaîne de montagnes qui se dirige vers le nord. La navigation présente alors de grandes difficultés, et les sondages réguliers deviennent nécessaires. Au delà de ce point, les explorateurs découvrirent des deux côtés de grands lacs visibles du haut du grand mât; durant l'été, ces lacs sont remplis par les eaux du Tsé-Kiang, et sujets à des débordements annuels.

Ici l'auteur donne une liste des principales villes et des villages, et une esquisse du caractère général du pays sur les deux rives du Yang-tsé-Kiang. A l'exception de la rivière Tsung-Yang, qui rejoint un lac un peu au-dessus de Nanking, tous ces cours d'eau indiqués sur les cartes comme tributaires ne sont que de profonds fossés presque à sec pendant l'hiver; mais à cet endroit la grande rivière trouve dans le lac Poyang un puissant auxiliaire, par la raison qu'il est le déversoir des eaux de la province du Kiang-Si. Pendant le voyage, les explorateurs purent remarquer que les bords du fleuve et les pays environnants conservaient le même caractère. Le coton du district de Kinkivah a de la réputation. Il n'y a pas à douter que les avantages naturels de Hankar n'en fassent une ville d'une grande importance au point de vue commercial; et il serait difficile de dire le résultat obtenu par la réunion des forces et du capital des Européens sur le trafic général du Yang-tsé-Kiang.

Les Iles Andaman.

Les îles Andaman, situées dans le golfe du Bengale, sont généralement très-peu connues; les Anglais en y déportant dans ces derniers temps les Cipaycs révoltés ont eu l'occasion de les visiter et d'acquérir une plus exacte connaissance de cet archipel. Nous croyons devoir mettre sous les yeux

de nos lecteurs les détails qui suivent que nous empruntons à un journal anglais ordinairement bien renseigné : l'*Illustrated London News*.

A première vue, le Grand-Andaman offre un aspect très-pittoresque, grâce à la richesse de sa végétation, qui émerge des éminences au bord de la mer et surplombe de tous côtés. L'établissement britannique n'est pas, quant à présent, sur l'île principale, mais dans trois petites îles sortant des eaux dans le port de Blair. Ce port qui est très-sûr doit son nom au capitaine Blair, qui leva le premier la carte des Andaman en 1790. Les trois petites îles se nomment *Ross Island*, *Chatam Island* et *Viper Island*. *Ross Island* est le quartier général. Cette île est à l'entrée du port; elle a environ un mille et demi de longueur; sa forme est celle d'un billon, et sa plus grande hauteur est de 150 à 200 pieds. C'est là que le surintendant J.-P. Walker a établi sa résidence. Des baraques y sont construites en ce moment pour les troupes navales. L'établissement est confié, en fait de garde européenne, à 150 hommes seulement qui sont casernés, ainsi que leurs officiers, à bord du navire *Sésostris*. Les déportés sont au nombre de 14 à 1,500. Il n'y a jusqu'à présent dans l'île que très-peu de traces de civilisation, et les alentours du pic de *Ross Island* gardent encore leur aspect sauvage, sauf aux lieux où la culture dispute le sol aux jungles. Une longue file de huttes, quelques habitations éparpillées et la maison du Dr Walker, voilà les seules demeures qu'on aperçoit.

L'île de Chatam a environ un mille et demi de circonférence et s'élève d'une façon très-pittoresque. Sur cette île, on a fait dernièrement une tentative pour l'établissement d'un pénitencier, mais on l'a presque aussitôt abandonnée, à cause de la grande mortalité. C'est là qu'est l'hôpital. Les employés de l'hôpital et une douzaine de soldats demeurent dans l'île, qui est bien cultivée, la nature de son sol s'y prêtant à merveille.

Viper Island est à 2 milles et demi de la précédente et à environ 5 milles de Ross-Island, mais ne peut être aperçue du port, étant située dans une crique au sud-ouest. Un petit schooner du gouvernement reste en vue de l'île pour la garder. Le climat a beaucoup d'analogie avec celui de la Birmanie, mais il pleut en plus grande abondance quand règne la mousson du sud-ouest et quand sévissent les grandes tempêtes. Le port est très-poissonneux : nombre de mollusques sont ramassés sur la côte, et les oiseaux des tropiques vivent là en bandes considérables. Le seul quadrupède trouvé jusqu'ici dans les îles est le sanglier.

Le Grand-Andaman paraît très-marécageux ; mais, quand la jungle sera éclaircie et quand des travaux d'assainissement auront été faits, cette île sera saine et fertile et les générations futures apprécieront toute son importance. Il est encore dangereux, et il est même expressément défendu d'aller sur cette île sans être bien armé, car on la dit habitée par des cannibales ; cependant le gouvernement,

pour éviter tout conflit regrettable entre les Européens et les indigènes, a ordonné qu'on ne fît usage de ses armes qu'après provocation. La jungle est si épaisse, il est si difficile de s'y frayer un passage, que la grande île n'a été jusqu'à présent que fort peu explorée, mais ce qu'on a vu a suffi pour donner lieu de penser qu'elle est habitée par de nombreux sauvages de la plus dangereuse espèce. Ils paraissent être de la race africaine, mais ils semblent en différer au premier abord parce qu'ils se teignent le corps principalement en rouge. Quelques-unes de leurs huttes ont été trouvées. Elles sont de la forme la plus grossière, consistant en trois ou quatre feuilles d'une sorte de palmier poussant dans l'île. Ces huttes forment un petit dôme de deux ou trois pieds avec une ouverture pour y pénétrer. On n'a trouvé aucun ustensile ou instrument des sauvages, mais seulement quelques crânes de porc et quelques coquilles vides.

Les transportés, voyant de leurs petites îles le Grand-Andaman qui paraît être un continent, s'imaginèrent que c'était leur pays, et, croyant qu'il leur suffirait de traverser la distance qui les séparait de cette apparente patrie pour retrouver leurs maisons et la liberté, essayèrent de gagner le Grand-Andaman en réunissant des bois, et se construisant des sortes de radeaux ; mais ceux qui sont revenus ont déclaré qu'ils avaient reçu le plus mauvais accueil et que de leurs compagnons les uns avaient péri dans la jungle inhospitalière et les autres

avaient été mangés par les indigènes. Eux enfin avaient préféré retourner en la possession des Européens que de s'exposer plus longtemps à une mort inévitable. Ils avaient vu les sauvages danser autour de feux où rôtissaient quelques cipayes pris par les naturels.

Les transportés arrivent aux îles lourdement chargés de fers. On les leur enlève et on ne leur laisse qu'un anneau à la jambe droite. Ils sont divisés en brigades de vingt à vingt-cinq, sous le commandement d'un brigadier pris parmi eux. Un bateau louvoie toute la nuit entre la petite île et le Grand-Andaman. Quelques naturels libres apprennent aux transportés à charpenter et faire les travaux qu'on exige d'eux. Ils sont rassemblés chaque soir et chaque matin. A six heures du matin le travail commence ; à midi l'on se repose et l'on prépare le repas. Au bout de deux heures on se remet à la besogne jusqu'à six heures du soir, où les transportés sont rassemblés et renvoyés dans leurs cabanes où ils disposent de la soirée comme il leur plaît.

La frégate autrichienne NOVARA à Taïti.

Nous avons appris que la frégate autrichienne *Novara* qui accomplit en ce moment un voyage scientifique de circumnavigation avait fait relâche à Taïti, où elle a été accueillie avec cordialité par les autorités françaises de l'île, au moment même où,

en Europe, la guerre éclatait entre les deux empires.

M. le ministre de la marine a d'ailleurs envoyé l'ordre aux commandants des diverses stations navales de France dans les différentes mers de respecter la frégate *Novara*.

C'est là un noble usage, dont la France a toujours donné l'exemple dans les circonstances semblables à celles où nous nous trouvons, et nous y applaudissons de grand cœur avec tous les amis du progrès scientifique.

Inauguration des travaux du percement de l'isthme de Suez.

Après avoir traversé en l'espace de trois années des phases diverses pendant lesquelles l'énergie et l'activité de M. Ferdinand de Lesseps ont toujours été à la hauteur de la noble et grande entreprise dont il était l'âme; le canal de Suez passe enfin de l'état de projet à celui d'exécution.

Le journal *l'Isthme de Suez* et les journaux d'Alexandrie, nous informent du commencement des travaux. Nous faisons des vœux bien sincères pour que les événements qui se préparent en Europe ne viennent pas interrompre l'exécution d'un projet qui intéresse l'avenir commercial de tant de nations.

Le 25 avril au matin, après cinq jours de campement sur le cordon littoral qui sépare le lac Menzaleh de la Méditerranée, la commission déléguée en Egypte par le conseil d'administration de la

Compagnie universelle du canal maritime de Suez, réunie sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps, s'est rendue sur la plage au point désigné pour le débouché du canal maritime et l'établissement des jetées et du bassin du port Saïd.

Elle a trouvé réunis sur les lieux :

MM. Mougel bey, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur général des travaux; Montaud et Laroche, ingénieurs des ponts et chaussées; Larousse, ingénieur hydrographe de la marine, attaché à la Compagnie; Aubert-Roche, médecin en chef; Hardon, entrepreneur des travaux, et un personnel de 150 employés, conducteurs, marins et ouvriers fellahs.

M. de Lesseps, après avoir fait déployer le drapeau égyptien planté en tête aux chantiers, a prononcé les paroles suivantes :

« Au nom de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez, et en vertu des décisions de son conseil d'administration, nous allons donner le premier coup de pioche sur le terrain qui ouvrira l'accès de l'orient au commerce et à la civilisation de l'occident. Nous sommes tous réunis ici dans une même pensée de dévouement pour les intérêts des associés de la Compagnie et ceux de son auguste créateur et bienfaiteur, le prince Mohammed-Saïd. L'exploration complète, que nous venons de faire, donne la certitude que l'entreprise, dont l'exécution commence aujourd'hui, ne sera pas seulement une œuvre de progrès, mais donnera une im-

mense valeur aux capitaux qui l'auront réalisée. »

Le président, chacun des membres de la commission, et, après eux, les ingénieurs et employés de la Compagnie, ouvrent alors la tranchée jalonnée sur le tracé du canal.

M. de Lesseps s'adresse ensuite aux ouvriers égyptiens groupés autour de lui :

« Chacun de vous, leur dit-il, va donner son premier coup de pioche, comme nous venons de le faire. Rappelez-vous que ce n'est pas seulement la terre que vous allez remuer, mais que vos travaux apporteront la prospérité dans vos familles, dans votre beau pays. Honneur à l'effendinah Moham-med-Saïd pacha ! Qu'il vive de longues années ! ... »

Ces paroles ont été traduites aux ouvriers égyptiens. Ils les ont accueillies par de chaleureuses acclamations, et ont commencé avec ardeur les travaux de la tranchée.

Découverte du Fundum Gallonatis.

(Extrait d'une lettre
communiquée par M. Ernest Morin, membre de la Commission centrale
de la Société de Géographie.)

« Je suis allé à Orléansville par la montagne et je suis revenu par la vallée et le Rion. J'ai vu des ruines curieuses, dont il va être question sous peu, ruines explorées par le commandant supérieur, qui suppose que ce serait le *fundum Gallonatis* de la guerre de Théodose. L'édifice est très-remarquable

par la masse des constructions, la beauté des citernes, son enceinte. Tout le chemin qui y conduit est couvert d'oliviers sauvages, vestiges de la colonisation romaine. Dans le voisinage il y a une série de petites portes avec une citerne au milieu de chaque porte. J'ai dessiné le portique pour le commandant; j'en suis à ma deuxième visite d'une ruine dont le nom est Viaoua. »

Amel Moussa (province d'Oran), 42 mai 1859.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Séance du 15 avril. — M. d'Avezac occupe le fauteuil en l'absence de M. Jomard. M. le Dr Mariano Padilla de Guatemala, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements pour cette nomination, et promet de lui communiquer tous les documents qui pourront l'intéresser sur le pays qu'il habite. M. Malte-Brun annonce, à cette occasion, que M. l'abbé Brasseur de Bourbourg vient de partir pour l'Amérique-Centrale, et qu'il se propose de demander à M. Padilla communication de ses travaux statistiques sur le Guatemala. Le même membre communique, d'après un compte rendu d'une des séances de la Société géographique de Berlin, quelques détails sur la dernière excursion du Dr Barth en Asie Mineure, et il dépose sur le

bureau une note de M. Jules Laroche, de Clermont-Ferrand, sur les communications à établir entre l'Algérie et le Sénégal.

M. Vivien, de Saint-Martin, donne lecture d'une note de M. Ami Boué, adressée à M. Viquesnel, et contenant l'analyse d'un livre allemand sur la constitution sociale des peuples slaves.

M. Henri Duveyrier, présent à la séance, entretient la Société de son projet de voyage en Afrique. Ce jeune voyageur, muni d'instruments, et préparé à cette grande entreprise par de précédentes excursions aussi bien que par des études spéciales, se propose de pénétrer dans le centre du Sahara; de visiter plusieurs contrées intérieures de l'Afrique, et d'opérer son retour soit par le Maroc, soit par Tunis ou l'Algérie. La Société entend cette communication avec beaucoup d'intérêt.

Séance du 6 mai. — Présidence de M. Jomard. — M. d'Avezac annonce que l'édition du géographe anonyme de Ravenne, préparée à Berlin par MM. Parthey et Pinder, et qui était attendue comme prochaine, se trouve momentanément retardée par un contretemps dont il n'y a qu'à se féliciter : la révision nouvellement faite à Bâle d'un manuscrit non encore consulté, a offert aux savants éditeurs des variantes nombreuses et importantes, qui doivent amener une révision complète du texte, avec de notables additions ; ce résultat inespéré a ravivé leur désir de profiter également du manuscrit de la bibliothèque du marquis Louis de Angélis, vendue en 1838 à Fer-

rare, et ils tentent de nouveaux efforts pour en découvrir la trace. M. d'Avezac entretient aussi la Société d'une ancienne boussole dont il vient d'avoir communication : œuvre de Hans Troschel de Nuremberg, qui l'a exécutée en 1592 ; elle est d'un beau travail, formée de deux plaques épaisses d'ivoire ajustées à charnière et s'ouvrant à angle droit. Dans celle des deux plaques qui reste horizontale, est creusée la cuvette renfermant l'aiguille aimantée ; dans l'autre est percé un trou circulaire destiné à prendre l'étoile polaire pour prendre des azimuths. Une soie tendue entre les deux plaques sert à la fois de ligne directrice pour ces observations et de gnomon pour un double cadran solaire correspondant à 48° d'élévation du pôle, et donnant, outre les heures, la longueur relative des jours et des nuits d'un tropique à l'autre. Quand la boîte est fermée, les deux faces extérieures, garnies chacune d'une alidade ou indicateur mobile de cuivre, offrent respectivement en dessous un calendrier lunaire perpétuel, en dessus une rose de seize vents pour l'orientation de laquelle le trou circulaire du couvercle laisse apercevoir la pointe nord de l'aiguille. Mais une particularité qui donne à cet instrument un intérêt spécial, c'est que la ligne nord et sud, tracée au fond de la cuvette qui renferme l'aiguille, est, évidemment à dessein, à 5° degrés environ de déclinaison vers l'est du nord vrai, tel qu'il est signalé, soit par l'ombre méridienne du gnomon, soit par l'observation directe de l'étoile polaire.

M. Malte-Brun fait un rapport verbal sur l'atlas classique de géographie moderne de M. Th. Joly, professeur à l'athénée royal de Bruxelles ; le même membre lit la notice que M. Laroche a adressée à la Société dans sa dernière séance sur les communications à établir entre le Sénégal et l'Algérie. Un extrait de ce travail est renvoyé au Bulletin.

M. le chevalier Pontelli met sous les yeux de l'assemblée deux cartes manuscrites des États de Tabasco, de Chiapa et de Soconusco, qu'il a levées pendant le cours de son voyage dans l'Amérique Centrale ; ces cartes sont l'objet de l'attention de la Société qui exprime à l'auteur le désir de les voir bientôt publiées.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Séance du 11 avril. — Présidence de Sir Robert J. Murchison. Il est donné lecture de deux mémoires ; le premier, touchant une nouvelle projection de la sphère, par Sir W. Herschell. L'auteur fait observer que son système de projection offre quelques avantages particuliers pour la géographie, en ce que le monde entier, ou au moins toute la partie accessible du globe a été réduite à une seule feuille. Les avantages de son système se résument à quatre : 1° La carte se trouve débarrassée des immenses distensions existant dans les latitudes élevées, au moins à un côté de l'équateur ; distensions que nécessite la projection de Mercator ; 2° comme cette dernière, ainsi que la projection stéréographique, elle repré-

sente toutes les petites portions de la sphère dans leur vraie forme, sans déformation de tracé ; 3^e elle donne des continents entiers avec beaucoup moins de variation d'échelle dans les grandes amplitudes, que la projection stéréographique de Mercator.

Le second mémoire lu, contient de courtes remarques sur l'isthme de Suez et le canal maritime ; l'auteur du mémoire, qui est le commandeur Bedford B. N., débute par déterminer la longitude et la latitude de l'isthme, qui a une largeur de 74 milles (119 kil, 56 mètres), depuis Suez, sur la mer Rouge, jusqu'à Péluse, sur la Méditerranée. La ligne de côtes sur cette dernière mer est d'une apparence stérile, entremêlée de monticules de sable et de marécages, dépourvue de havres pour les navires d'un tonnage quelconque, à l'exception d'Alexandrie. Les eaux sont peu profondes dans le voisinage ; leur fond allant en s'inclinant graduellement, surtout vers la baie de Péluse, où la profondeur de 25 pieds s'étend sur une distance de plus de 3 milles du rivage.

Le courant prend la direction de l'est ; sa rapidité dépend de la force des vents ; les marées ont un flux et un reflux sans importance, dont la force est plus ou moins influencée par le vent ; le maximum de hauteur ne dépassant pas 2 pieds 8 pouces anglais (75 centimètres). Les vents dominants, l'exposition de la baie de Péluse, l'inclinaison de la côte et l'absence de bouées, augmentent les dangers de la navigation. Quant à la côte de la mer Rouge, qui

est plate, quoique le territoire voisin de Suez soit déprimé, elle est caractérisée par une grande aridité et de nombreux sables ; la rade est encombrée par des bas-fonds et des bancs de sable ; le havre n'étant accessible qu'aux navires côtiers égyptiens. Les courants de la mer Rouge atteignent une rapidité de 15 à 20 milles en 24 heures ; les marées ont un flux et un reflux plus fort que dans la Méditerranée. Les vents dominants sont ceux du nord, qui soufflent de mars à novembre, et les trois mois du reste de l'année ils soufflent du midi. Les rocs-bas, fonds et bancs de corail rendent la navigation dangereuse, surtout pour les navires au long cours, dont la perte annuelle est estimée à une moyenne de 10 par an. L'auteur fait ensuite quelques remarques sur l'aspect physique du pays, ainsi que les quantités de terres d'alluvion amenées par ce fleuve dans la Méditerranée se rencontrant avec un courant oriental qui entraîne ces terres vers la baie de Péluze, et a pour effet d'engouffrer les passes. M. Bedford passe ensuite à la description de la formation géologique et de l'ancien système de canalisation ; il fait remarquer que les causes naturelles, la configuration géographique et l'état antérieur du pays sont autant d'obstacles à la réussite du canal. L'auteur passe ensuite en revue les efforts qui ont été faits pour amener à bien cette entreprise, commençant à Napoléon I et finissant à M. Ferd. de Lesseps ; selon lui, tous les plans du canal n'étaient basés que sur les travaux de nivellement opérés par

les Français en 1799, et qui montrèrent une différence de niveau plus élevé entre la Méditerranée et la mer Rouge, travaux qui depuis ont été regardés comme inexacts. En traitant avec ménagement cette partie du sujet, M. Bedford cite les investigations personnelles des éminents ingénieurs français et autrichiens, ceux de M. Stephenson en 1846, ainsi que les travaux de la commission internationale; et ajoute ses propres raisons, qui lui font considérer comme impraticable la coupure d'un canal; à savoir, les obstacles que la nature oppose à l'ingénieur, l'immensité des travaux, l'absence de rades et la question financière estimée, en ces derniers temps, à plus de 800 mille livres sterling, 201 millions de francs. L'auteur termine son mémoire en proposant d'abrégier la route de l'Inde par la prolongation du chemin de fer le long des bords du Nil, du Caire à Assouan, et de ce point jusqu'à Bérénice. Ce plan, d'après son estimation, ferait une économie de deux jours pendant le voyage, et ferait éviter les retards, les accidents et les difficultés.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN.

Séance du 5 février. — Présidence de M. le prof. Ch. Ritter. — M. le président fixe l'attention de l'assemblée sur la carte agricole de l'Inde, insérée dans le cahier N° 1, 1859, des *Mittheilungen* du Dr A. Petermann; et M. Wolfers, en rendant compte de l'ouvrage de M. C. F. W. Dietrich, fait remarquer que

l'on peut évaluer la population totale du globe à 1,228 millions d'âmes, au lieu du chiffre de 1,000 millions adopté antérieurement. M. Rose lit un rapport sur le val Camonica et sur le lac d'Iséo et entre dans quelques détails sur le voyage qu'il entreprit l'été dernier de la vallée d'Engadine à la Lombardie.

M. le D^r Barth entretient l'assemblée des lacunes qui existent encore relativement à nos connaissances sur l'Afrique; il témoigne l'espérance qu'il sera possible aux voyageurs futurs de combler la lacune existante entre ses explorations et celles du Rév. D^r Livingstone. Selon le célèbre voyageur, le Niger doit être un jour la voie commerciale la plus importante de l'Afrique centrale.

M. le président fait connaître le plan du voyage que le D^r Hayes, ancien compagnon du D^r Kane, doit entreprendre en 1860 vers le pôle nord. MM. Maury et Bache doivent, avec l'institution Smithsonianne et d'autres corps savants des États-Unis, chercher à faciliter l'exécution du D^r Hayes; ce dernier confirme d'ailleurs le rapport de Morton qu'en 1854 on découvrit une mer libre de glaces à la latitude de 80° 20' nord.

A cette communication le président en joint une nouvelle relative à l'exploration que MM. Stuart et Forster viennent d'entreprendre dans l'intérieur de l'Australie; après avoir traversé un vaste désert, ils ont réussi à atteindre une rivière importante à la latitude de 29° 30' sud; de hautes montagnes ont reçu des explorateurs le nom de Finke, et ils ont décou-

vert un nouveau district aurifère à l'ouest du golfe Spencer.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

IV^e série, tome XVII. — Mars 1859.

Esquisse géographique des Pays Oromo ou Galla, des pays Soomali et de la côte orientale d'Afrique. (Extrait d'une lettre du R. P. Léon des Avanchers, missionnaire apostolique, à M. Antoine d'Abbadie). Pages 153-170.

Notes sur les nègres d'Éthiopie, écrites de mémoire et adressées par M. Antoine d'Abbadie à M. de Quatrefages, membre de l'Institut. P. 170-180.

Notes de M. le chevalier Léon de Pontelli sur quelques parties du Chiapas qu'il a visitées de 1854 à 1857. P. 180-186.

Notice sur le voyage de M. de Hahn, consul autrichien à Syra, à travers le centre de la Turquie, de Belgrade à Salonique, par M. Ami Boué. P. 186-191.

Rapport de M. Maite-Brun sur la carte de l'Amérique tropicale au nord de l'Équateur, par M. H. Kiepert. P. 192-198.

Examen de quelques parties de la carte de la Palestine de M. Van de Velde, par M. G. Rey. P. 198-204.

Nouvelles des capitaines Burton et Speke. — La confédération Grenadine, son territoire et sa population à la fin de 1858, par M. José Maria Samper. P. 204-212.

Actes de la Société. 212-224.

Carte.

Esquisse d'une carte des pays Oromo ou Galla, des pays Soomali et de la côte orientale d'Afrique, par le R. P. Léon des Avanchers. M. A.

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr K. Neumann. — Neufolge.

VII^e vol. — 1^{er} cah. Janvier 1859.

Sur les variations de la température de la mer dans une période annuelle, par H. W. Dove. P. 1-12.

Du commerce et des transactions commerciales de la Nouvelle-Grenade, par le Dr *Hesse*. P. 12-41.

Voyage de découverte dans l'intérieur de l'Australie méridionale par John M'Donell Stuart, résumé par le Dr *K. Neumann*. P. 41-67.

Mélanges. P. 67-84.

Littérature nouvelle. P. 84-88.

Cartes.

Carte des courants, de la température de la mer et des montagnes de glace flottantes dans la partie méridionale de l'océan Indien.

Carte de la direction des glaces dans l'océan Atlantique septentrional, d'après les observations des navires américains et anglais, de 1832 à 1844; dressée par *W. C. Redfield*.

VII^e vol., 2^e cah. — Février 1859.

Les Chobos et les Bédouins des environs de Massaouah, par *Werner Munzinger*. P. 89-110.

Du commerce et des transactions commerciales de la Nouvelle-Grenade, par le Dr *Hesse*. (Fin.) P. 110-124.

Documents relatifs au Chili, réunis par le Dr *K. Neumann*. 1^o La province de Conception. P. 124-140.

Mélanges. P. 147-171.

Littérature nouvelle. P. 171-176.

Carte.

Carte de la République du Chili, dressée par *Kiepert*.

LES FOUILLES DE M. BEULÉ

A CARTHAGE.

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a entendu la communication d'une lettre adressée par M. Beulé, à M. Naudet, secrétaire perpétuel de l'Académie. Nous reproduisons cette lettre que nous croyons propre à intéresser ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'archéologie et d'histoire.

Ruines de Carthage, 19 mars 1859.

.
. . . La destruction de Carthage a été si terrible, que la postérité semble avoir renoncé, sur la foi de l'histoire, à retrouver ses ruines. C'est une opinion reçue qu'il ne reste plus une seule pierre de la ville phénicienne, et que les rares édifices dont les débris se voient encore sont l'œuvre de la colonie romaine, des rois vandales, ou des gouverneurs envoyés de Constantinople. Les fouilles entreprises jadis par la Société de Carthage, et récemment par le gouvernement anglais, n'ont fait que fortifier cette opinion. Il est vrai que les savants français qui ont fondé la Société de Carthage, avec le concours du capitaine

Falbe et de sir Grenville Temple, ont obtenu de très-intéressantes découvertes et enrichi de leurs dons la Bibliothèque impériale, le Musée de Londres et le musée de Copenhague. Il est vrai que le Musée britannique doit un certain nombre de mosaïques romaines et bysantines, de stèles et d'inscriptions, au zèle de M. Nathan Davis, dont je me plais à reconnaître la courtoisie et le cordial accueil. Cependant aucun effort n'avait atteint jusqu'aux ruines des constructions primitives; l'architecture punique restait un problème, et l'on pouvait croire que la ville d'Annibal avait réellement été effacée du monde par les soldats de Scipion.

Mais les cités illustres ne disparaissent point ainsi sans laisser de traces. Si grands que soient les conquérants, leur puissance est limitée, même pour détruire : Ninive et Babylone en sont une preuve éclatante. Cette conviction m'a conduit à Carthage, résolu à pénétrer dans les profondeurs du sol, dont l'aspect nu et dévasté n'a pu me rebuter.

M. Léon Roches, consul général et chargé d'affaires de France à Tunis, s'est associé au projet d'un simple particulier avec une obligeance infinie, bientôt avec une amitié chaleureuse. Aussi sensible à l'esprit national qu'aux progrès de la science, il n'avait point laissé accorder à l'Angleterre le droit d'explorer Carthage sans stipuler pour la France le même privilège. Non-seulement M. Roches m'a procuré toutes les facilités désirables; comme Tunis est à seize kilomètres de Carthage, il a voulu que j'oc-

cupasse son habitation d'été, afin d'être plus près du théâtre de mes explorations.

Dans les premiers jours de février, j'ai mis mes ouvriers à l'œuvre. Ils étaient en assez grand nombre, Siciliens, Tunisiens, Tripolitains, émigrés du Maroc ou de l'Algérie. Il ne faut point regarder à la quantité lorsqu'il s'agit d'Arabes, qui sont capricieux, quittent et reprennent d'un jour à l'autre leur tâche, s'enveloppent de leur grand burnous blanc pour manier la pioche ou la sape, et cheminent lentement avec une dignité biblique, tandis qu'ils transportent la terre dans des corbeilles de jonc où ne tiendraient pas vingt oranges. La diversité de leur origine m'a fourni une observation curieuse : c'est que plus leur patrie est éloignée de l'Orient, plus ils sont aptes au travail. Les Africains de la régence de Tripoli sont mes pires ouvriers ; ceux de Tunis sont préférables, mais ils sont inférieurs aux Algériens qui, à leur tour, le cèdent aux Marocains en énergie et en activité. En même temps, un rapprochement non forcé s'offrait à ma pensée. Il y a six ans, lorsque je retrouvais l'entrée de l'Acropole d'Athènes, c'étaient des mercenaires spartiates qui faisaient reparaitre à la lumière les murs d'Athènes renversés par leurs ancêtres et par Lyandre ; aujourd'hui je cherche Carthage avec l'aide des Siciliens, jadis ses ennemis acharnés, et des Arabes, ses derniers destructeurs.

Byrsa, l'Acropole de Carthage, l'asile primitif des colons tyriens, est le lieu que j'ai choisi pour but

de mes recherches. Il me semblait que le berceau d'un peuple avait dû être décoré d'œuvres plus grandioses, plus propres à résister à la rage des hommes et à l'action lente des siècles. En outre, la colline de Byrsa appartient à la France; elle a été concédée au roi Louis-Philippe lorsqu'une chapelle y fut élevée à la mémoire de saint Louis. Je n'ai pas besoin d'expliquer le sentiment qui m'a fait souhaiter d'étudier, d'enrichir peut-être, un territoire français.

Le plateau est de forme rectangulaire. Il a 188 pieds de hauteur, 2,000 pas de circonférence à sa base. L'air y est pur, le vent fréquent, la vue admirable. A l'est, il domine la plage sablonneuse, bordée encore par les quartiers de rochers qui protégeaient les quais de Carthage, l'ouverture du golfe qui est un des plus beaux de la Méditerranée, la vaste mer, qui commence au cap Bon. Au sud, sont les deux ports, orgueil de Carthage, le Cothon en forme de vase au col étranglé, le Forum, marqué par les débris du temple de Baal; tandis que la côte opposée s'élève insensiblement jusqu'au sommet de l'Amam-el-Enf, semblable au Vésuve, et que le mont Zagwhan montre dans le lointain ses belles lignes, qui n'ont rien à envier à la Grèce, et ses ravins qui, dans les temps anciens, envoyaient leurs eaux à Carthage par un aqueduc de vingt-cinq lieues. A l'ouest, s'étend l'isthme fertile que borde d'un côté le lac de Tunis, couvert de flamants aux ailes de feu, de l'autre, le lac de Soukara, deux mers qu'une étroite langue de terre tient captives. Au nord, en-

fin, Byrsa commande une vallée qui fut jadis Mégara, le plus vaste quartier de Carthage, le quartier des maisons opulentes et des jardins bien arrosés, les collines de Qamart, dans les flancs desquelles Phéniciens et Romains creusaient leurs tombeaux ; au delà, paraissent les flots qui reçoivent le fleuve Bagrada et la côte qui finit à la pointe d'Utique. Je ne connais point de ville qui occupe un site aussi favorable et qui ait autour d'elle des horizons plus grandioses. Carthage fût devenue la reine du monde, si elle n'eût appartenu à des marchands.

Les monuments puniques de Byrsa, aussi bien que ceux de la ville basse, ont été détruits en partie par l'armée de Scipion. Ce qui a contribué plus efficacement encore à les faire disparaître, c'est que les Romains relevèrent bientôt Carthage et témoignèrent, en dignes descendants d'Énée, un grand respect pour toutes ses traditions. Les temples furent reconstruits à la même place, mais selon le goût nouveau. Le plan, leur style, leur décoration furent romains : j'en trouve ici des preuves décisives. Par conséquent, les ruines de style punique qui avaient échappé à la main des soldats furent retrouvées dans le sol et démolies par les architectes qui creusaient des fondations différentes. Je ne me suis donc point proposé de chercher les édifices exposés à d'aussi redoutables remaniements.

Au contraire, les fortifications de Byrsa, qui étaient gigantesques, avaient dû lasser à la fin les démolisseurs et s'ensevelir sous leurs propres débris. Elles

furent oubliées pendant six siècles, tant que la Méditerranée fut un lac romain. Lorsqu'à l'approche des barbares, Carthage dut à la hâte s'entourer de murs (c'était sous l'empereur Théodose), loin de détruire les restes de l'ancienne enceinte, on eut intérêt à les découvrir pour y asseoir l'enceinte nouvelle. C'est pourquoi je me suis attaché à découvrir les fortifications de Byrsa; dans l'espoir qu'elles offriraient à l'archéologie quelques indications sur l'architecture punique. Le problème n'était point sans importance, puisque les murs de Carthage le disputaient en beauté aux murs de Babylone. Les historiens rapportent qu'ils avaient 30 pieds d'épaisseur, 45 de hauteur, et qu'ils comptaient trois étages. Au rez-de-chaussée, les Carthaginois logeaient 300 éléphants, au premier étage, 4,000 chevaux; au second, 24,000 soldats. Je m'empresse d'ajouter qu'une telle appropriation ne peut s'entendre que des murs bâtis dans la plaine : ceux d'une citadelle sont d'un accès trop difficile pour les chevaux et les éléphants.

Mon premier soin a été de déterminer, par des sondages répétés, à quelle profondeur se cachait le rocher qui formait nécessairement le noyau de la colline. Quoiqu'il ne fût nulle part apparent, je pensais qu'il avait dû l'être autrefois et qu'il servait de base, selon la coutume antique, à toutes les constructions considérables. Les sondages, opérés à l'aide de puits circulaires ou de tranchées plongeantes, ont amené des découvertes dont le détail

paraîtrait ici trop minutieux et convient mieux à une publication spéciale que je prépare sur Carthage. Qu'il me suffise de dire que partout j'ai rencontré le rocher : c'est un grès argileux, d'un ton jaunâtre, aisé à niveler et d'une assiette solide, parce qu'il est à la fois tendre et très-consistant, par l'effet de l'humidité qu'il retient. Sur le plateau proprement dit, il n'est recouvert que de 3 à 4 mètres de terre, ce qui laisse peu d'espoir aux investigations. Vers l'angle qui domine les ports, il se précipite tout à coup et tombe à 18 mètres au-dessous du sol : pour l'atteindre, j'ai traversé perpendiculairement 55 pieds de décombres, de murs écroulés, de mosaïques brisées, de chaux pulvérisée, de fragments de poteries, d'ossements mêmes. Sous cette accumulation à peine croyable, histoire vivante de tant de dévastations, reposaient, selon toute vraisemblance, les ruines de Byrsa.

En effet, après que mes ouvriers eurent été transportés sur le flanc méridional de la colline, le plus escarpé de tous, et qu'ils l'eurent entamé sur un développement de 40 mètres, lorsque les crêtes eurent été découronnées et reculées, afin de rendre moins dangereux des éboulements inévitables, quand des pans de murs couchés en terre, qu'un mortier inaltérable assemblait, eurent été détruits à l'aide de la mine, on vit paraître des débris si particuliers qu'ils annonçaient de grandes constructions : c'étaient des blocs énormes, des fragments qui s'émiettaient sous les doigts, une poudre fine, jaunâtre, homo-

gène , dans laquelle les fragments étaient noyés. Ce mélange n'était que du tuf, à tous les degrés d'altération ; c'étaient des pierres renversées par les machines de Scipion : fracassées et devenues friables, ne résistant plus à l'humidité ni aux siècles, elles achevaient de se ronger au sein de la terre. Les murs eux-mêmes se montrèrent bientôt, mieux conservés à mesure qu'ils approchaient de leur base. Ils étaient debout jusqu'à une hauteur de 15 pieds, présentant un appareil colossal, avec des assises de plusieurs mètres cubes et des joints irréguliers, assez semblables aux murs archaïques de la Grèce et de l'Étrurie. Enfin le rocher, ainsi que les sondages l'avaient fait pressentir, paraissait à 56 pieds au-dessous du niveau de Byrsa et servait de fondation aux murailles. Un lit de cendres, épais d'un mètre, le couvrait : les cendres étaient noires, tachaient la main, et étaient remplies de charbons à demi-consumés, de fer mâché, de bronze fondu, amalgamé avec d'autres métaux, de nombreux débris de verre très-mince, produit phénicien par excellence, de tessons dont la couleur orange différait des poteries grecques et romaines. Tant de traces lugubres ne rappellent-elles pas l'incendie de sept jours qui avait précédé la capitulation de Byrsa et qui avait dévoré, sous les yeux des Romains, le quartier de Carthage compris entre les ports et la citadelle ?

J'ai cité les constructions archaïques de la Grèce et de l'Étrurie. Ce nom s'applique au système d'architecture qui sert de transition entre l'architecture

pélasgique et l'architecture du siècle de Pisistrate. Au lieu de disposer les assises par lignes régulières et suivies, les architectes d'alors ménageaient des parties saillantes et des parties rentrantes qui s'adaptaient exactement et reliaient les pierres les unes aux autres, comme les dents d'un engrenage ou les mortaises d'une charpente. Ainsi firent les Carthaginois, jusqu'à ce que l'expérience leur enseignât, de même qu'aux Grecs, combien était inutile une précaution dispendieuse, qui pouvait ajouter à la solidité, mais nuisait à l'élégance. Un second caractère des constructions archaïques, c'est le volume des matériaux qu'elles emploient. Il semble qu'un art encore défiant de lui-même cherche dans l'énormité des garanties de force et de durée. Ce caractère se retrouve également à Byrsa. Tel bloc présente 4 pieds et demi de large, 4 pieds de haut, 3 d'épaisseur : ce qui donne 54 pieds cubes. Tous ceux que l'histoire de l'art intéresse seront frappés de trouver chez les Phéniciens de Carthage le même système qui a prévalu pendant longtemps chez la race grecque. On entrevoit quelles conséquences se peuvent tirer d'un semblable rapprochement.

Mais ce qui est encore plus remarquable que les procédés de construction, c'est le plan : car le plan ne ressemble à aucun plan connu et justifie merveilleusement le témoignage des auteurs anciens. Qu'on se figure un mur de 31 pieds d'épaisseur, dans l'intérieur duquel un passage et des salles ont été ménagés : au sommet, auraient pu passer de

front, non pas deux chars, comme à Babylone, mais quatre chars. La face qui regarde l'ennemi est pleine, compacte pendant 2 mètres : elle protège un couloir large de 1 mètre 90 cent., qui ne devait avoir qu'une hauteur d'homme et au-dessus duquel le mur reprenait une force de 3 mètres 90 cent. et même de 4 mètres 30 cent., en comptant le rang d'assises qui séparait les salles intérieures et le couloir. Il reste encore une épaisseur de 5 mètres 80 cent., dans laquelle étaient évidées des chambres demi-circulaires; leur face droite ouvrait sur le couloir et leur cintre regardait l'intérieur de Byrsa. Chaque salle avait 3 mètres 30 cent. de largeur : elle était séparée de la salle voisine par un mur de 1 mètre 12 cent., dont les vastes assises étaient taillées de façon à former le cintre à droite et à gauche. Cette série d'absides se continuait régulièrement, et leurs séparations servaient de contre-forts contre la poussée des terres auxquelles le mur s'adossait. Rien de plus logique, de plus simple, de plus grandiose.

Toutefois, les chambres, ainsi que je le faisais pressentir plus haut, ne servaient point d'écuries aux éléphants. Les éléphants n'auraient pu gravir une côte escarpée, ni passer par un couloir de 6 pieds de largeur. Le plan était modifié, je le suppose, dans la ville basse : mais autour de Byrsa, les salles probablement souterraines étaient converties en magasins pour la garnison ; du moins en était-il ainsi à l'époque romaine, et des rangs d'amphores que j'ai trouvées couchées dans le sol, sur un point que

les Romains avaient complètement rebâti, m'ont suggéré cette idée.

Les constructions puniques n'ont subsisté que jusqu'au tiers de leur hauteur : elle ne fournissent donc aucune indication sur leurs étages supérieurs. J'ai retrouvé toutefois des éléments de décoration en pierre dure, des rosaces, des figures géométriques propres à former des arabesques en guise de frises. Mais le dessin seul peut rendre compte de ces détails si nouveaux et des restaurations qu'ils comportent. Je soupçonne que ces ornements, qui sont de proportion différente, appartenaient à des étages différents. L'existence des étages est prouvée, du reste, par les travaux des Romains. On sait que la colonie de Carthage reconquit, sous les empereurs, une prospérité insigne. Lorsque Théodose envoya l'ordre de la fortifier, Byrsa, résidence du proconsul, retraite de la garnison, fut protégée certainement avec un soin particulier. Bélisaire, à son tour, après avoir arraché aux Vandales la capitale de l'Afrique, répara ses murs qu'ils avaient à dessein laissés tomber en ruine, de peur que les Byzantins, s'ils la reprenaient, ne s'y rendissent inexpugnables. Les œuvres des deux époques ont été retrouvées, avec leur caractère nettement tranché : l'une et l'autre ont repris l'ancien plan, afin de s'établir sur des soubassements solides, préparés d'avance, qui leur épargnaient un long travail. Sur certains points, les soubassements puniques étaient trop ruinés pour servir. Là, il fallut tout détruire et réédifier sur le rocher.

Par exemple, une des salles demi-circulaires a été refaite ainsi par les Romains. Ils ont retaillé les pierres carthagoises et les ont divisées en cubes très-réguliers, très-petits, de 10 centimètres à peine de diamètre. En superposant les cubes par leurs pointes, en guise de losanges, ils ont imité les mailles délicates d'un filet bien tendu : ce genre d'appareil était appelé, en effet, *opus reticulatum*. Rien n'est plus élégant, surtout sur une surface courbe. La partie cintrée du mur que j'ai découverte est restée debout jusqu'à une hauteur de 8 mètres. A 6 mètres au-dessus du sol, on remarque les trous carrés dans lesquels s'engageaient les poutres d'un plancher. C'était le premier étage qui commençait. En lui donnant, à son tour, 5 mètres d'élévation, en donnant 4 mètres au second étage, proportion décroissante qu'exigent les lois de l'architecture, on obtient les quinze mètres de hauteur totale qu'avaient jadis les fortifications puniques : tant les Romains s'étaient attachés à les restaurer fidèlement, du moins autour de Byrsa, le vieux sanctuaire national ! Cependant, la différence des matériaux est si grande, la science des Romains eux-mêmes est si inférieure à la puissance colossale des constructions carthagoises, que les Arabes, lorsqu'ils ont détruit Carthage, ont pu renverser les murs romains, mais non les murs puniques qui leur servaient de soutien. J'ai vu, couchés en terre, des pans entiers d'époque romaine, reconnaissables à leur forme cintrée, à travers lesquels la poudre seule a pu me frayer un passage. Ils avaient été

précipités par un même effort, tandis qu'au-dessous d'eux les antiques murailles reparassaient, découronnées, mutilées, mais toujours debout et telles que les avait laissées Scipion.

Je ne parle que pour mémoire d'une partie de la muraille, large de quelques mètres, que Bélisaire a fait reconstruire. Le sol, de ce côté, n'est qu'un amas de débris, d'ossements d'animaux, de tessons grossiers, comme si les Vandales avaient fait une brèche pour jeter hors de Byrsa tout ce qui les gênait. Bélisaire répara cette brèche, à la hâte, en matériaux irréguliers, que déguisait sans doute un enduit.

Tel est l'abrégé des faits que m'ont permis d'observer des fouilles qui se sont peu à peu étendues, jusqu'à ce que les divers éléments, nécessaires à la solution du problème, eussent été découverts. J'aurai l'honneur de présenter plus tard à l'Académie un travail moins incomplet, avec les planches et les détails, sans lesquels un tel sujet ne peut être éclairci.

En même temps que j'explorais le flanc le plus escarpé de Byrsa, j'interrogeais la pente la plus douce, celle qui regarde l'orient. Par là, on avait accès à la citadelle ; là devaient se grouper sur un plan incliné, favorable à leur disposition théâtrale, les édifices situés au-dessous du temple d'Esculape. Tous regardaient le soleil levant, recevaient la brise de mer, étaient abrités du vent du nord, violent à Byrsa, dominaient une vue splendide, les temples

sur leurs collines, les quais bordés de mille vaisseaux, le Forum tumultueux, les ports bien fortifiés. La bibliothèque publique de Carthage, le palais du proconsul romain, étaient de ce côté, établis probablement sur l'emplacement de l'escalier de 60 degrés, qui, avant la destruction de la ville, montait au temple d'Esculape.

J'aurais voulu étudier, sur le plateau supérieur, ce fameux temple d'Esculape. Mais en y établissant la chapelle de Saint-Louis et ses dépendances, les architectes français ont écarté à tout jamais les fouilles. Cependant je tenais à découvrir des ruines antiques dans l'enclos même de Saint-Louis, parce que là seulement mes découvertes pouvaient être à l'abri des Arabes, après mon départ. Je me suis donc reporté au-dessous de l'église, dans une partie du jardin abandonnée, où poussaient des arbres à demi sauvages et où quelques marins français, morts à la Goulette, avaient été enterrés. J'ai respecté le cimetière, qui est sur la gauche, et ouvert mes tranchées sur la droite et au centre. Bientôt je rencontrai le sommet d'un grand monument, enseveli complètement sous le sol. En suivant les crêtes inégalement détruites de ce monument et en déblayant les voûtes, je reconnus successivement cinq absides ou culs de four juxtaposés, larges de 6 mètres 25 centimètres, séparés par des murs de 96 centimètres d'épaisseur. Deux autres absides m'étaient indiquées par le plan général de l'édifice : elles sont malheureusement sous le cimetière. Ces sept absides, qui

terminaient sept salles voûtées, présentent en façade un développement de 51 mètres 45 centimètres. Elle sont adossées à un mur épais de 2 mètres que j'ai poursuivi par des sondages, même en dehors de Saint-Louis, et cela sur une longueur de plus de 100 mètres. C'est le péribole ou mur d'enceinte du temple d'Esculape. Les coupoles, en s'appuyant sur ce contre-fort naturel, ont résisté à tous les efforts du temps et des hommes, tandis que les voûtes qui les prolongeaient, n'étant supportées que sur leurs murs droits, se sont écroulées.

La coupole centrale est décorée de caissons en stuc ; les ornements se détachent par un léger relief ; des oves et des canaux présentent quelques traces de couleur. Les six coupoles qui sont réparties en nombre égal à sa droite et à sa gauche n'ont point de caissons : elles sont lisses et couvertes d'un enduit qui a été peint jadis. La plupart des débris qui les ont comblées sont tombés du plateau supérieur et appartiennent au temple d'Esculape. Ce sont des fragments magnifiques en marbre blanc, d'une proportion considérable, d'un très-beau style, qui est le style du siècle d'Auguste. Les colonnes avait 3 mètres de circonférence ; leurs cannelures, convexes à la base, étaient concaves au sommet. Les oves, les rangs de perles, les frises à grands rinceaux, les corniches chargées d'ornements, les chapiteaux à feuillage corinthien, tout se retrouve, et un architecte patient, en comparant ces débris, pourrait restaurer sur le papier le plus beau temple

de Carthage. J'ai eu de même le bonheur de découvrir, sur une autre partie de Byrsa, un bas-relief qui représente le temple de Jupiter, dont j'ai pu déterminer l'emplacement. Ce temple était d'ordre ionique, tandis que le temple d'Esculape était d'ordre corinthien. Mais je dois revenir à mon sujet.

J'ai fait dégager jusqu'au sol l'abside la plus riche et une abside voisine. Le monument a 30 pieds de hauteur intérieurement. Les voûtes sont construites en petits matériaux, afin d'être plus légères : les murs qui les supportent sont en appareil régulier et comptent sept rangs d'assises. Toutes les pierres de l'abside centrale sont percées de trous de marbre, dont j'ai retrouvé mille débris. A cinq pieds au-dessus du sol, un banc d'un mètre et demi d'épaisseur s'applique sur l'hémicycle, tourne avec lui et le rétrécit à sa base. Là, non-seulement le ciment est resté, mais les crampons qui attachaient le revêtement : ils sont en bronze, parce que le fer se rouille et tache le marbre, quand il ne le fait pas éclater. La terre était remplie de morceaux de porphyre, de serpentinite, de cipollin, de marbre blanc, de marbre veiné de Numidie avec toutes ses variétés. Ces morceaux sont taillés en forme de losanges, de carrés, de triangles, de baguettes ; leurs bords sont arrondis ou évidés : ils formaient une riche mosaïque, avec de grands compartiments, à la façon romaine. Le dallage n'était pas moins magnifique, et je crois qu'on en découvrira quelque partie, conservée avec ses dessins.

L'abside voisine ne porte aucune trace de revêtement. Elle était moins somptueusement décorée, par un enduit peint. A mesure que je faisais enlever les débris et les terres qui la remplissaient, je remarquais un affaissement considérable sur la droite, des fissures profondes dans la voûte. Bientôt je vis que les Arabes avaient pénétré jadis sous le sol et retiré les pierres de taille qui supportaient la voûte. L'écroulement était devenu imminent et ils s'étaient enfuis, en laissant entre deux pierres un coin en fer que j'ai retrouvé couvert de rouille. Tunis et tous les environs n'ont pas d'autre carrière que Carthage. Les Arabes ont l'industrie de la taupe pour miner le sol ; ils s'y glissent par des boyaux souterrains, suivent les murs en les démolissant et détruisent les monuments enfouis sans même savoir ce qu'ils détruisent. Ici, la crainte les a écartés à temps, et ils n'ont causé la ruine que d'une petite partie de l'édifice. J'ai dû sacrifier ce qu'il était impossible de sauver, afin de préserver mes ouvriers.

Sur sa gauche, l'abside est bien conservée : elle n'offre de remarquable qu'une très-petite armoire, creusée après coup dans le mur, fermée par une porte à triple scellement. Au milieu de l'abside s'élève un grand piédestal carré qui a dû supporter ou un groupe, ou une statue colossale. Voilà tout ce que m'ont permis de reconnaître des fouilles que rendaient chaque jour plus difficiles la profondeur des tranchées, la quantité de débris qu'il fallait

transporter au loin, et surtout les éboulements. Je me suis arrêté, parce que les ressources d'un particulier ne peuvent suffire à une pareille entreprise. Il n'y a qu'un État qui puisse achever le déblayement d'un édifice qui compte cent soixante pieds de façade, et qui est enterré si complètement qu'on n'y pénètre que par les voûtes.

Quel est cet édifice ? Quel nom convient-il de lui donner ? C'est ce que je n'ose décider, tant que le plan ne sera pas entièrement mis au jour. Il est d'époque romaine, cela est certain. Les caissons, le style de leurs ornements, les revêtements de marbre, leurs dessins, l'appareil général, le plan, tout annonce la main des Romains. Les sept absides juxtaposées font penser à une basilique ; mais ces absides sont toute de même largeur, et je soupçonne qu'elles terminaient autant de salles différentes, car les murs latéraux semblent établir une complète séparation, que leur décoration inégale prouve encore. La même objection se présente si l'on songe à une église, l'église de la Vierge, par exemple, qui était dans Byrsa et qui aurait pu n'être qu'une basilique transformée par le culte chrétien. D'ailleurs le piédestal, le banc circulaire et surtout l'élévation modérée du monument arrêtent une telle supposition. Il est impossible de ne donner que 7 mètres de hauteur, sous les voûtes, à une église qui aurait eu 51 mètres de largeur. Si, au contraire, on admet sept salles séparées, on a de belles proportions pour la vie privée. Je serais donc plutôt porté à croire

que l'édifice que j'ai découvert est un édifice civil, le palais du proconsul, peut-être, qui devint plus tard le palais des rois vandales. Les renseignements topographiques que fournit l'histoire confirment cette supposition, aussi bien que les ruines que j'ai observées à fleur de terre dans tout le voisinage : petites chambres carrées, passages voûtés, grandes citernes, murs de clôture ou de soutènement, terrasses. On sent une réunion considérable de bâtiments propre à constituer un palais. On doit songer aussi à la bibliothèque publique. Un déblayement complet peut seul éclaircir cette question.

Ce qui est certain, c'est que la France possède dans l'enceinte même de Saint-Louis la ruine la plus belle et la mieux conservée qu'il y ait à Carthage. Je n'excepte que les citernes, monuments d'utilité. Par une rare fortune, l'axe de cet édifice est l'axe de Saint-Louis, et l'abside centrale correspond exactement à la grille du jardin et à la porte de l'église ; de sorte qu'en enlevant les terres, on exhausserait Saint-Louis sur un soubassement de sept coupes, qui semblent ne reparaitre au jour que pour lui former un piédestal grandiose. Les déblais serviraient à terminer l'esplanade en avant de la grille, que j'ai déjà sensiblement étendue, afin qu'elle commande la plaine, la mer et une vue que ni Rome, ni Constantinople, ni Athènes ne surpassent en beauté. Un gouvernement seul peut achever, au prix d'un sacrifice bien léger pour lui un tra-

vail dont le résultat est assuré d'avance. On ne remplira point les salles d'un musée, mais on donnera l'exemple de fouilles désintéressées qui ne se proposent d'autre but que le progrès de la science et l'honneur d'embellir un lieu illustre. Ce que la France a fait en Égypte, à Ninive, à Babylone, à Olympie, à Athènes, pourquoi ne le ferait-elle pas à Carthage, sur un territoire qui lui appartient ?

BEULÉ.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
DE MADAGASCAR
ET DE SES DIFFÉRENTES PROVINCES,
D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS RÉCENTS ET LES DERNIÈRES
RELATIONS.

PAR V. A. BARBIÉ DU BOGAGE,
Secrétaire de la Société de géographie et Membre de la Commission centrale (1).

I. GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

L'île de Madagascar, que ses habitants appellent Madécasse, Madegache ou Malgache, ne fut que vaguement connue des anciens, et il n'est parvenu jusqu'à nous aucune relation détaillée ayant positivement rapport à elle. Il est même encore douteux que les noms de Menuthias dans Ptolémée et de Cerné dans Plin, dont parle Flacourt, lui aient été appliqués. Les Arabes, qui parcoururent en tous

(1) Notre confrère et ami, M. V. A. Barblé du Bocage, a bien voulu nous autoriser à reproduire cet extrait géographique de l'ouvrage : *Madagascar, possession française depuis 1642*, 1 vol. in-8° de 360 pages, avec carte, qu'il vient de publier chez Arthus Bertrand. Les lecteurs des *Annales* y trouveront un résumé intéressant des plus récentes acquisitions sur la géographie de cette île bien digne de fixer l'attention de notre pays.

V. A. M.-B.

sens la mer des Indes, ont eu évidemment connaissance de cette vaste contrée; il y ont même fondé de nombreux comptoirs, mais les écrits qu'ils nous ont laissés sont, à son endroit, étrangement obscurs, et rien ne prouve que l'île Cambalou de Massoudi, ou l'île El-Andjebéh du géographe Edrisi, aient désigné, au x^e et au xii^e siècle, l'île de Madagascar. Ces auteurs pouvaient bien ne la connaître qu'imparfaitement, car elle formait au sud-ouest la limite du centre d'action commerciale des musulmans. Le seul voyageur européen qui, au moyen âge, ait poussé ses excursions jusque dans ces parages, le célèbre Vénitien Marco Polo, l'a nommée Madeigascar, nom que lui ont rendu les géographes modernes. Il la regarde comme l'une des plus grandes îles du monde, et rapporte que de son temps les habitants, qui étaient Sarrasins, adoraient Mahomet et vivaient *de mercandise et d'art*. Ils faisaient un grand commerce d'ivoire et en exportaient du bois de sandal et de l'ambre. Voici, du reste, comment ce hardi voyageur s'exprime à ce sujet (1): « Il (les Arabes) » ont maintes mercandies et hi viennent maintes nés » (navires) con (avec) maintes mercandies, e ce sunt » dras doré e de soie de plosors maineres et de » maintes autres couses (choses) qe noz ne voz con- » teron eci. E toutes les vendent et cangent (chan- » gent) à les mercandies de l'isle... e si voz di que » les nés ne puent (peuvent) aler ver midi à les au-

(1) *Voyage de Marco Polo*, t. 1^{er} du *Recueil de Voyages et de Mémoires*, publié par la Société de Géographie de Paris, p. 233.

» tres ysle for (plus loin) qe à ceste ysle et à celle de
 » Zanghibar, por ce que la mer hi cort (court) si ver
 » midi que à poine (peine) s'en poroient venir (pour-
 » raient revenir), e por ceste achaisonz (raison) ne
 » i vent (vont) les nés. E si vos di que les nés qui i
 » viennent de Mabar (Malabar), à ceste isle viennent
 » en vingt jors, e quant elle hi tornet (retournent)
 » à Mabar pignent (peuvent) aler trois mois et ce
 » avent (cela arrive) por ce qe la corent (les courants)
 » vait (vont) toz jorz ver midi, e ce avint (cela arrive)
 » toutes foies qe jamès ne cort (on ne court) en autre
 » mainere que ver midi. »

Depuis Marco Polo, jusqu'à l'époque où les Portugais longèrent les côtes de l'Afrique orientale pour se rendre aux Indes, aucun Européen ne visita Madagascar. Ce fut seulement en 1506, neuf ans après que Vasco de Gama eut doublé le cap de Bonne-Espérance, que la côte occidentale de cette île fut reconnue par Ruy Pereira et Tristan d'Acunha, qui lui donnèrent le nom d'île Saint-Laurent, soit à cause de la fête de ce saint qui aurait eu lieu le jour même de la découverte, soit pour faire honneur à Lorenzo d'Almeida, dont le père, François d'Almeida, était vice-roi des Indes. Quelque temps après, Fernand Suarez visita la côte orientale de Saint-Laurent. Le roi de Portugal, Emmanuel, curieux d'obtenir sur cette île des renseignements plus exacts que ceux recueillis par Tristan d'Acunha, et de vérifier si cette vaste contrée renfermait, comme on le lui avait rapporté, des mines d'or et d'argent, fit par-

tir de Lisbonne, le 5 avril 1508, Diégo Lopès de Siquiera avec mission de se renseigner sur les mines et les produits de tous genres que pouvait renfermer l'île Saint-Laurent. Siquiera aborda la côte orientale et la longea tout entière ; il y recueillit même de malheureux Portugais naufragés. Mais désireux de se rendre le plus vite possible aux Indes , qui pour les navigateurs de cette époque étaient le vrai pays de l'or, il se contenta d'un examen tout à fait superficiel, et, ne rencontrant pas ce qui faisait l'objet de ses recherches, il continua sa route vers Cochin, où il prit terre le 21 avril 1509. L'année suivante il partit du Portugal pour Saint-Laurent une nouvelle expédition sous les ordres de Juan Serrano, mais elle n'eut pas un meilleur succès, et dès lors les Portugais n'y abordèrent que rarement pour y faire quelques marchés sans importance dont les esclaves étaient l'article principal. Un peu plus tard les habitants ayant chassé ou massacré les traitants ou les prêtres portugais, les relations de ces derniers avec Saint-Laurent cessèrent complètement, et plus d'un siècle s'écoula avant qu'une autre nation européenne ait songé à établir des comptoirs sur les côtes de la grande île africaine. Quelques navigateurs, et particulièrement des Français, se rendant aux Indes, y débarquèrent de loin en loin, mais aucun ne s'y arrêta.

L'île de Madagascar est située près de la côte orientale de l'Afrique dont elle est séparée par le canal de Mozambique, large de 85 lieues marines ;

elle s'étend en longueur entre $12^{\circ} 12'$ et $25^{\circ} 45'$ latitude sud, et en largeur entre $41^{\circ} 20'$ et $48^{\circ} 50'$ longitude est de Paris. Elle mesure 132 myriamètres du nord au sud et 54 myriamètres de l'est à l'ouest dans sa plus grande traversée; mais cette largeur est on ne peut plus variable: à la hauteur de la baie de Passandava, elle n'a que 18 à 20 myriamètres. Elle se termine même presque en pointe dans sa partie septentrionale, au cap d'Ambre. On estime l'ensemble de ses côtes à une étendue de 340 myriamètres: sa superficie est d'environ 4,000 myriamètres carrés, un peu moins que la France, qui en compte plus de 4,300.

Dans la partie nord du canal de Mozambique, non loin de Madagascar, se trouve l'archipel des îles Comores, dont l'une, Mayotte ou Mahoré, est devenue possession française en 1841, et au nord de la grande île vers le 10^{e} de latitude sud, les Amirantes et les Seychelles ou Mahées.

Madagascar est en outre entourée de plusieurs petites îles, parmi lesquelles on remarque, sur la côte est, Sainte-Marie, colonie française, et sur la côte ouest, Nossi-bé et ses dépendances, Nossi-Cumba, Nossi-Mitsiou, également en notre possession. Les îles Maurice et la Réunion, qui sont situées à l'est de Madagascar, en sont distantes, la première de 190 lieues marines, la seconde de 150.

Le chiffre auquel s'élève la population de la grande île africaine est resté à peu près inconnu, en l'absence de toute espèce de statistique locale, et les voyageurs

qui y ont pénétré n'ont pu donner que des calculs approximatifs très-variables entre eux. Cependant, en prenant la moyenne de leurs approximations, on arrive au chiffre de trois millions, qui peut être regardé comme à peu près exact (1). Si l'on compare ce chiffre à la surface occupée, on verra qu'il est bien peu élevé; cette île pourrait facilement nourrir 30,000,000 d'habitants.

Tous les voyageurs qui ont passé en vue de Madagascar, surtout à l'est, prétendent que cette contrée ressemble à une montagne de verdure. Elle est en effet parcourue dans toute sa longueur, du nord au sud, par une chaîne de montagnes formant au centre d'immenses plateaux, et dont les contre-forts, allant sans cesse en s'abaissant de chaque côté vers la mer, donnent naissance à une succession de plates-formes secondaires, couvertes de forêts, qui, se trouvant ainsi à toutes les hauteurs, jouissent des températures les plus variées, et sont, par cela même, susceptibles de recevoir les cultures de presque toutes

(1) W. Ellis (*History of Madagascar*, vol. I^{er}, chap. v, p. 113), estime la population de 4 à 5 millions.

Dans ce nombre il compte :

Les Hovas, pour.	750,000
Les Sakalaves, en y comprenant les Bezonsons et les Antsianacs, pour.	1,200,000
Les Bet-iliés, pour.	1,500,000
Les Betanimènes et les Betsimsaracs, pour.	1,000,000
Total des habitants.	4,450,000

Cette estimation paraît exagérée; d'après les autres voyageurs, les Betsiliés surtout ne doivent pas être aussi nombreux.

les zones du globe. Entre chacun de ces contre-forts se développent des vallées d'une fertilité remarquable. La hauteur des principales chaînes n'a pas été mesurée d'une manière satisfaisante, mais on affirme que quelques pics du centre atteignent jusqu'à 2,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Trois rameaux principaux se détachent de la chaîne centrale : l'un dans la province la plus au nord, nommée l'Ankara, forme un des côtés de la baie d'Antongil et s'étend jusqu'au cap Baldridge ; le second au centre de l'île entoure la province d'Ankova, sous les noms de monts Ankaratra, Ambohimiangara, Andragintra et Angavo ; enfin le troisième portant le nom de chaîne des monts Ambohitsmena, se sépare de la chaîne principale dans la province de Betsiléo, et vient mourir aux environs de Fort-Dauphin. A l'est, les montagnes descendent rapidement vers la côte ; leurs pentes sont abruptes, les plateaux secondaires sont rétrécis. A l'ouest, la dégradation n'est pas aussi rapide ; les plateaux peuvent prendre un plus grand développement, et s'abaisser vers la mer d'une manière moins sensible. « On conçoit du reste facilement, dit à ce sujet Macé » Descartes, l'un des historiens de Madagascar (1), » qu'une région aussi vaste doit offrir les aspects les » plus variés, les panoramas les plus grandioses. Vue » de la mer, cette île magnifique offre à l'œil de ce- » lui qui arrive un vaste amphithéâtre de montagnes » superposées, qui sont comme les échelons des

(1) *Hist. et géogr. de Madagascar*, livre II, chap. 1^{er}, p. 220.

» chaînes principales. Ces échelons gigantesques
» forment une sorte d'escalier colossal de verdure,
» où la pensée émerveillée monte involontairement
» de marche en marche, des bords de la mer aux
» plateaux supérieurs de l'île, en passant par toutes
» les nuances propres aux montagnes, depuis le vert
» vif ou sombre de la végétation jusqu'aux teintes
» azurées des sommets les plus élevés qui se con-
» fondent avec le bleu foncé du ciel.»

Ces montagnes donnent naissance à une infinité de ruisseaux et de rivières qui déversent leurs eaux soit dans l'océan Indien, soit dans le canal de Mozambique. Or les montagnes se trouvant plus éloignées de la mer à l'occident qu'à l'orient, les rivières de l'ouest atteignent une étendue bien plus considérable que celle de l'est. On compte par centaines les cours d'eaux qui sur tout le développement des côtes de Madagascar, se jettent directement dans la mer; mais la plupart n'étant pas navigables, n'ont d'importance qu'au point de vue de l'arrosage du pays. Un certain nombre seulement peuvent être remontés à d'assez grandes distances par les pirogues des indigènes. Il n'en existe aucun sur la côte orientale qui soit capable de porter de plus fortes embarcations. A l'ouest, au contraire, des bateaux pontés, tels que des boutres arabes, peuvent pénétrer dans l'intérieur pendant plusieurs journées, à partir de l'embouchure des fleuves, qui ne sont cependant pas assez profonds pour des bâtiments européens construits en vue d'une navigation sur mer. Ces der-

niers trouveraient à opérer leur chargement dans les magnifiques estuaires que quelques-uns de ces cours d'eau forment à leur embouchure. Parmi les principaux fleuves qui arrosent Madagascar, on peut citer, à l'ouest, en partant du cap d'Ambre pour se diriger vers le sud, la Soffia, qui se jette dans la baie de Matzamba; le Betsibouka, grossi de la rivière Ikoupa, dont l'embouchure forme la magnifique baie de Bombetok; le Bâli, au fond de la baie du même nom; l'Ounara, la Sizoubounghi, le Saint-Vincent ou Mangouki; la Féérègne, qui se jette au port Tolia; et enfin l'Ongn'lahé, dont l'estuaire forme la baie de Saint-Augustin. Au sud, on remarque la Mandrera. En remontant du sud au nord, le long de la côte est, on trouve la Mananghara, le Mangourou, l'Ivondrou, le Vouibé, le Manangourou, et la Tingbate, qui se jette au fond de la grande baie d'Antongil.

Il existe aussi à Madagascar un certain nombre de lacs, dont quelques-uns très-étendus. Les plus remarquables sont le lac Kinkouni, dans le Bouéni, près de la rivière Manzarai; le lac Safé, dans le Milanza, province d'Ambongou; le lac Ima, dans le Ménabé, près la rivière Sizoubounghi; le lac Itasi, dans la province d'Ankova, et enfin les lacs Rahidranon ou Nossi-Vola et Amssana, dans le pays d'Antsianaka. On trouve encore sur la côte est, et particulièrement dans le pays des Bétanimènes, une série de lagunes peu distantes de la mer, qui forment presque entre elles un canal navigable parallèle à la

côte. Ce sont : les lagunes Nossi-bé, près de la rivière Ivondrou, qui, au dire de Leguevel de Lacombe, a huit lieues de tour ; la lagune Iranga, celle de Rassoua-bé, qui, selon le même voyageur, en a douze ou treize ; celle de Rassoua-Massaye, et une suite d'autres moins importantes (1).

Ces lagunes, ainsi qu'un grand nombre de marais qui se trouvent dans les parties basses de l'île, doivent leur existence à un phénomène qui se renouvelle chaque année pendant la saison des pluies. Les côtes de Madagascar, surtout à l'est, sont extrêmement basses, et les nombreux cours d'eau qui les sillonnent ne trouvant pas, entre les derniers contre-forts des montagnes et la mer un écoulement suffisant à l'époque des hautes eaux, débordent presque tous sur les pays environnants. Pendant la saison des pluies, les plus petits ruisseaux se changent en torrents, et entraînent avec eux des masses de rochers, de détritus de végétaux, d'animaux morts, de débris enfin de la nature vierge qui les environne. Toutes ces matières viennent s'accumuler aux embouchures, et forment des digues qui se trouvent bientôt consolidées et recouvertes d'une quantité de sable apportée par les vents de mer soufflant presque constamment sur la côte orientale. Ainsi prennent naissance ces barrages qui interdisent aux embarcations l'entrée des rivières, et que les eaux venues de l'intérieur ne peuvent rompre qu'après avoir inondé

(1) *Voyages à Madagascar et aux îles Comores (1823-1830)*, t. I, chap. IV.

toute la contrée, lorsqu'elles ne trouvent plus d'autre écoulement et qu'elles reviennent avec une force bien autrement puissante que celle qui leur est habituelle. Mais le canal n'est pas plutôt percé et les eaux écoulées, que la digue se reforme jusqu'à la saison suivante, la rivière n'ayant plus la force de s'opposer à l'effort combiné des obstacles qu'elle entraîne et des sables venus du large.

On peut concevoir le danger d'un semblable état de choses; car les eaux, en se retirant, laissent détrempées les plaines immenses dans lesquelles elles ont séjourné plusieurs mois, et le soleil des tropiques venant aider à la putréfaction des débris de tous genres, animaux ou végétaux, qui les recouvrent, en fait en peu de temps de vastes foyers d'infection d'où se dégagent les miasmes pestilentiels (1). Telle est l'origine des fièvres malheureusement si connues et si redoutées de Madagascar.

II. DESCRIPTION DES PROVINCES.

Nous allons maintenant passer en revue chacune des provinces en insistant principalement sur les circonstances principales qui signalent l'une ou l'autre.

(1) Leguevel de Lacombe, *Voyages à Madagascar et aux îles Comores*, t. 1^{er}, chap. 1, p. 7. « La saison des pluies était passée; ce-
» pendant on voyait encore dans les marais des cadavres de bœufs et
» de moutons dont la décomposition avancée répandait dans l'air des
» miasmes infects. Ces bestiaux avaient été frappés par la foudre ou
» entraînés par les torrents que les pluies avaient subitement formés,
» du sommet des montagnes où ils cherchaient quelques brins d'herbe
» épargnés par la mousson. »

tre d'entre elles à l'attention des Européens, soit au point de vue purement géographique, soit à celui du commerce ou même de la conquête.

Ankara.—La province qui forme l'extrémité nord de Madagascar, l'Ankara, est l'une de celles dont la description offre le plus d'intérêt. Elle commence au cap d'Ambre, à 12° 12' latitude nord; mais ses limites méridionales (1) sont loin d'être exactement fixées; plusieurs voyageurs regardent comme probable qu'elles sont formées par une ligne qui, partant sur la côte occidentale du fond de la grande baie de Passandava, vient aboutir au point où la rivière Tingbata se jette dans la vaste baie d'Antongil, en face de l'île Marosse, sur la côte orientale.

La chaîne des montagnes qui traverse l'île du nord au sud, occupe à peu près le centre de l'Ankara, et finit un peu au sud de la baie de Diego-Suarez; elle se termine par le pic élevé d'Ambouitch, et donne naissance soit à l'est, soit à l'ouest, à une infinité de cours d'eau qui traversent et fertilisent la contrée. Un rameau considérable s'en détache sur la frontière méridionale, et, courant vers l'est, vient mourir au cap Baldrige, à l'entrée de la baie d'Antongil.

Indépendamment de ces deux chaînes, on trouve

(1) Il n'existe aucunes notions exactes sur les limites des différentes provinces; celles qui leur ont été attribuées sur les cartes européennes pour faciliter la description du pays sont arbitraires et, quoiqu'elles désignent plus spécialement l'espace habité par telle ou telle peuplade, il est douteux qu'elles soient adoptées par les indigènes.

encore dans cette province, outre un grand nombre de collines et de plateaux élevés, entourés de profonds ravins, quelques pics isolés qui atteignent d'assez grandes hauteurs. On y remarque aussi plusieurs singularités orographiques, telles que le fort naturel d'Ambatouzah'. C'est une immense masse rocheuse dont le milieu se serait affaissé tout à coup pour faire place à une délicieuse vallée de deux milles carrés, arrosées par plusieurs sources et de niveau avec la plaine extérieure. La muraille rocheuse restée debout est complètement à pic, et elle est tellement rapide, qu'elle ne peut être gravie qu'avec de grands efforts, en suivant un étroit sentier. Il existe, pour pénétrer dans la vallée intérieure, un passage souterrain naturel, très-irrégulier dans sa forme, faisant un grand nombre de détours, et dans lequel on ne peut se diriger qu'au moyen d'une torche. Après avoir marché 25 ou 30 minutes dans ce passage, on aperçoit, au-dessus de sa tête, la lumière du soleil; une échelle conduit à l'issue extérieure du souterrain, d'où l'on descend dans la vallée. A l'époque où le pays était encore indépendant, le chef seul connaissait le secret de cette entrée. Ce fort naturel et plusieurs autres du même genre ont une grande importance en temps de guerre, car les habitants peuvent s'y réfugier tant que l'ennemi occupe la contrée (1).

(1) *Documents sur l'histoire et la géographie de la partie occidentale de Madagascar*, par M. Guillain, capitaine de corvette; II^e partie, chap. 1^{re}, p. 155 et 156. — *Recherches sur les Sakalava*, Juin 1859. TOME II.

Les montagnes de l'Ankara et surtout la chaîne centrale sont couvertes de superbes forêts encore inexplorées. Cette province, étant plus élevée et plus en pente que les autres provinces côtières de Madagascar, est moins sujette aux inondations, et, par suite, elle ne renferme presque pas de ces marais où les fièvres prennent naissance. Elle offre en général une grande richesse de végétation. En partant de la baie d'Antongil, plus l'on s'avance vers le nord, plus le sol devient fertile, et jusqu'à la latitude de Vohemare, plus l'on rencontre d'espaces cultivés (1). Les Antankars, qui peuplent l'Ankara, exploitent assez volontiers leurs terres; mais cette province ayant été négligée par les négociants européens depuis que la tyrannie des Hovas pèse sur elle, ils ne cherchent pas à produire au delà des besoins de leur consommation. Le riz, le manioc, le maïs, les patates, sont les plantes dont la culture a pris chez eux le plus grand développement. On y trouve aussi quelques plantations de cannes à sucre, qu'ils emploient dans la composition de leur boisson. « Le bétail est » très-abondant dans toutes les parties de l'Ankara ; » il était autrefois la plus grande source de richesse » des habitants. Le chef du plus petit village possédait des milliers de bœufs, et l'on estimait à 30,000 » têtes, dit le capitaine Guillaïn (2), l'exportation qui

par M. V. Noël, 1^{er} art., p. 275, t. XIX, 2^e série du *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*.

(1) Leguevel de Lacombe, t. II, chap. VII, p. 62.

(2) *Documents*, II^e partie, chap. 1^{er}, p. 150. — Leguevel de Lacombe, t. II, chap. VII, p. 62.

» en était faite, soit en bœufs vivants, soit en salai-
 » sons pour les colonies de Bourbon et de Maurice.
 » Mais depuis que les Hovas ont établi des postes de
 » traite sur le littoral, ils se sont attribué le mono-
 » pole de tout le commerce avec les étrangers ; leur
 » intervention exclusive et les entraves fiscales qui
 » l'ont suivie ont réagi sur le prix du bétail, et ont
 » presque anéanti cette branche importante d'é-
 » change sur tous les points soumis à leur autorité.
 » Aujourd'hui, un beau bœuf ne se paye pas moins
 » de 10 piastres à Vohemare, au lieu de 2 ou 3 qu'il
 » coûtait quand le pays était indépendant. »

Les côtes de l'Ankara sont très-remarquables au point de vue des facilités qu'elles offrent à la navigation. Non loin du cap d'Ambre, sur la partie orientale, se trouve une baie trop longtemps négligée par les Européens, qui n'a sa pareille ni pour l'étendue, ni pour l'ancrage ; elle porte le nom de Diego-Suarez, navigateur portugais, qui en fit la découverte en se rendant aux Indes (1), C'est, au dire de Leguevel de Lacombe (2), dont l'opinion est amplement confirmée par d'autres explorateurs, le port le plus

(1) Pour suivre la description de cette baie, il est bon d'avoir sous les yeux la carte que nous publions dans ce cahier, à laquelle est annexée une réduction du plan levé en 1832 par les officiers de la corvette *la Nièvre*, plan publié par ordre du roi, sous le ministère de M. de Rosamel. — Dépôt général de la marine.

(2) T. II, chap. VII, p. 67. — J. A. Lloyd, Esq., dans son *Mémoire sur Madagascar*, publié par la Société géographique de Londres, t. XX du journal, 1851, nomme la baie de Diego-Suarez *one of the finest harbours in the world*, un des plus beaux ports du monde.

sain et le mieux situé de toute l'île. Elle est abondamment pourvue d'eau douce par plusieurs rivières qui viennent y chercher leur embouchure, telles que celle dite des Makes ou Onghe-Vareikes et celle des Caïmans ou Onghe-Voueyes, que l'on peut remonter en pirogue jusqu'à une certaine distance, et qui la mettent, dans sa partie méridionale, en communication avec le pays voisin.

Les plus belles forêts, celles dont les bois offrent le plus de ressources pour la construction navale, viennent mourir sur les rivages mêmes de la baie de Diego-Suarez. Cette baie fut relevée hydrographiquement en 1824 par le capitaine Owen de la marine anglaise; et en 1833, le gouvernement français, dans l'intention d'y fonder un établissement colonial, la fit explorer de nouveau par la corvette *la Nièvre*, sous la direction de M. Garnier, capitaine de frégate. Il résulte du rapport de cet officier que cette baie extrêmement vaste contient plusieurs beaux ports, que l'eau douce y est suffisamment abondante, et que les terres qui la bordent paraissent susceptibles de culture. À en juger par la bonne santé que l'équipage de la corvette *la Nièvre* a conservée pendant un séjour de trois mois sur cette côte, et par les renseignements recueillis auprès des marins du commerce qui la fréquentent, on n'y a point à craindre l'insalubrité qui règne dans les parties de Madagascar où les Français se sont précédemment établis (1).

(1) *Précis sur les établissements français à Madagascar*, pu-

L'entrée de la baie de Diego-Suarez a environ 2,400 mètres de longueur sur 2,000 mètres de largeur ; mais cette dernière dimension est diminuée, en un point, de près de 1,000 mètres par un banc de sable tenant au côté nord. Sur le point le plus resserré du chenal d'entrée, presque en son milieu, à l'extrémité du banc de sable, se trouve une île, nommée île de la Lune ou Nossi-Volane, qui a 600 mètres de longueur dans une direction à peu près parallèle au rivage. Elle semble admirablement placée pour défendre l'entrée de la baie : les batteries, qu'on ne manquerait pas d'y établir, croisant leurs feux avec celle des deux rives, rendraient la passe presque impossible à traverser. En outre, les feux d'une autre petite île dite Nossi-Langour ou de l'Aigrette, située à l'intérieur, à 4,000 mètres de l'entrée, prendraient en tête les vaisseaux qui, par hasard, ayant franchi le goulet, voudraient pénétrer dans la grande baie. La profondeur du chenal varie entre 20 et 30 brasses ou 32 et 48 mètres, c'est-à-dire plus qu'il n'est nécessaire aux plus grands vaisseaux de ligne.

La baie de Diego-Suarez se divise intérieurement en cinq grandes rades ; ce sont, en commençant par la partie nord : la baie du Tonnerre ou Douvoueli-Varats, qui présente une profondeur de 20 à 25 brasses ou 32 à 40 mètres : la baie des Cailloux-Blancs

blié par ordre de l'amiral Duperré, pair de France, ministre secrétaire d'État de la marine et des colonies, p. 70. Lettre de M. le contre-amiral Cuvillier, du 29 janvier 1834, et mémoires y annexés.

ou Douvoueh-Vatou-Foutchi, qui s'avance dans les terres beaucoup plus loin que la précédente, mais qui, sauf l'entrée, est moins profonde. Sur ses bords, il existe plusieurs anses où les petites embarcations trouveraient d'excellents abris. En redescendant vers le sud, on rencontre la baie de l'île du Sépulcre, puis la grande anse du Bivouac. Elles bordent le côté nord d'une langue de terre qui s'avance dans la grande baie de Diego-Suarez sur une longueur de près de 8,000 mètres, tandis que sa largeur, qui est à sa naissance de 1,500 mètres, augmente jusqu'à 5,500 environ dans sa partie la plus avancée. Cette presque île est assez élevée au-dessus du niveau de la baie et la domine dans toute son étendue ; sa position isolée la rend facilement défendable ; elle est très-voisine des rivières qui peuvent fournir l'eau douce et elle renferme même plusieurs sources. Ces avantages semblent la désigner comme le lieu où devraient être placées les premières assises d'une colonie européenne. Au sud de cette presque île se trouve une rade de forme entourée, dite port de la Nièvre, qui se termine par le cul-de-sac Gallois. La profondeur du port de la Nièvre varie, dans son milieu, entre 10 et 15 brasses (15 à 24 mètres), tandis que la sonde donne encore de 6 à 10 brasses (9 à 16 mètres) dans le cul-de-sac Gallois. L'entrée du port de la Nièvre, qui n'a que 1,100 mètres entre le cap Diego et la pointe du Corail, est d'une facile défense, et nécessiterait un second siège de la part d'un ennemi ayant forcé le chenal de la grande baie.

C'est sur le rivage méridional du port de la Nièvre que viennent se jeter les rivières des Makes et des Caïmans. Presque à la sortie de ce port, dans la baie, en face du cap Diego qui termine l'isthme du milieu, se trouve sur le promontoire Tenre-Hanga ou pointe du Corail, le village du Pied ou Antombouk, le plus considérable des environs. Les Hovas y entretiennent un petit fort et quelques soldats ; mais cette redoute est tout à fait insignifiante, et quelques obus suffiraient pour la renverser de fond en comble. Dans ces parages, les conquérants sont trop loin de leur centre d'action pour recevoir des secours en temps utile, et dans aucune partie de l'île la population n'accepte leur joug avec plus de répugnance.

A l'est du port de la Nièvre, se trouve la 5^e grande subdivision de la baie de Diego-Suarez, et, fait remarquable, elle porte dans la langue même du pays le nom de Douvoueh-Vasa ou baie des Français. Sa profondeur moyenne est de 10 à 13 brasses (16 à 21 mètres). Dans son centre, se trouve une petite île portant le nom d'île du Pain-de-Sucre.

La grande baie de Diego-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 30 brasses (24 à 48 mètres), jouit de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'orient de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses ou 13, 14, 16 et

24 mètres d'eau ; ce qui permettrait d'établir de magnifiques quais de carénage qu'accosteraient les plus forts navires. Enfin, on ne peut donner une idée plus juste de la baie de Diego-Suarez qu'en disant qu'elle est, sous tous les rapports, la copie exacte de la baie de Sévastopol ; les avantages dont jouit cette dernière étant centuplés.

Sur le côté occidental de Madagascar, à peu près à la hauteur de la baie que nous venons de décrire, se trouve une autre baie dite Ambavanibé ou port Liverpool. Ces deux ports naturels resserrent tellement la partie nord de Madagascar, qu'elles ne sont séparées que par un isthme large de 8 kilomètres, et que la partie qui s'étend entre cet isthme et le cap d'Ambre forme une presque île parfaitement isolée d'environ 20 kilomètres sur 18. La terre y est très-fertile, et l'on pourrait y établir les premiers colons agriculteurs venus d'Europe : ils jouiraient de la plus complète sécurité, car un petit fort placé au centre de l'isthme les séparerait complètement du reste du pays.

En continuant à suivre vers le sud la côte orientale de l'Ankara, on trouve la baie de Rigny (1), le

(1) Voir le plan levé en 1848, à bord du brick *le Ducouédic*, commandé par M. Guillaïn, capitaine de frégate, et publié en 1851, sous le ministère de M. Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies. Dépôt général de la marine. Ce plan est compris dans l'atlas du voyage de M. Guillaïn à la côte orientale d'Afrique. La baie de Rigny est profonde à l'entrée de 25 à 30 mètres, au fond de 12 à 15. C'est un canal d'une largeur moyenne de 650 mètres sur une longueur de près de 4,500.

port Louquez, le port Leven, formé par une sorte de canal long d'environ 16 kilomètres et ayant une profondeur moyenne de 10 à 15 mètres. Il est compris entre la grande terre et des bancs de sable, de rochers et de coraux qui supportent les îlots boisés de Manambeedy, de How, de Shatta, etc. Il présente deux passes, l'une au nord, l'autre au sud. Cette dernière porte le nom de baie d'Andrava. Le port Leven ne longe, du reste, aucune côte abordable(1). Après lui on rencontre, en allant toujours au sud, la baie de Vohemare, qui tire son nom d'un village, aujourd'hui poste hova, situé près de son entrée. Les traitants européens y viennent trafiquer à diverses époques de l'année; et c'est un des principaux marchés de bœufs. La profondeur moyenne de la baie de Vohemare est de 5 à 10 mètres, excepté dans le chenal, où elle atteint jusqu'à 30 mètres. Elle est entourée de récifs de corail qui découvrent à la mer basse(2). La côte occidentale de l'Ankara présente également un grand nombre de petits ports ou de havres qui n'ont pas une assez grande importance pour mériter une description. Le port Liverpool, dont il a déjà été parlé, est le seul qui ait quelque intérêt, parce

(1) Voir le plan levé, en 1849, par M. Bolle, capitaine de frégate, commandant la corvette *l'Arthémise*, dressé par M. Lefebvre, lieutenant de vaisseau et publié par ordre de l'empereur, sous le ministère de M. Ducos. Dépôt général de la marine.

(2) Voir les plans levés, le premier en 1828, par les officiers de la gabare *l'Infatigable*, commandée par M. Dupont, et le deuxième en 1833, par les officiers de la *Nièvre*, commandée par M. Garnier. Publication du Dépôt général de la marine.

qu'il offre un refuge aux bâtiments qui, venant du canal de Mozambique dans l'intention de gagner Diego-Suarez, ne peuvent, à cause des vents du nord-est ou sud-est, doubler le cap d'Ambre.

La province d'Ankara comprend plusieurs îles devenues possessions françaises le 5 mars 1841 ; la principale est Nossi-Bé ; les autres, qui doivent être considérées comme ses dépendances, sont : Nossi-Cumba, Sakatia, Nossi-Mitsiou. Elles sont entourées de quelques îlots insignifiants (1). Le point culminant de Nossi-Bé est à sa partie sud, en face Nossi-Cumba ; en cet endroit, elle s'élève de 453 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toute cette portion de l'île est couverte d'une magnifique forêt. Le sol de Nossi-Bé est en général volcanique. Les lieux les mieux cultivés sont ceux qui avoisinent la mer, surtout aux points où des plages de sable permettent aux pirogues d'accoster et d'être hélées à terre. Le nord est la partie la moins fertile. Nossi-Bé ne possède point de rivière, mais un grand nombre de ruisseaux fournissent une très-bonne eau ; on remarque sept ou huit lacs dans l'intérieur de l'île. Le principal village, qui est devenu la capitale, porte le nom d'Helleville, en mémoire du contre-amiral de Hell, gouverneur de Bourbon et dépendances au moment de notre prise de possession. Devant Helleville s'é-

(1) Les renseignements donnés sur ces îles sont puisés dans l'ouvrage de M. Jehenne, capitaine de corvette, commandant la gabare *la Prévoyante*, publié par ordre de M. le ministre de la marine en 1850.

tend une rade qui offre un mouillage où l'on est abrité contre les vents du large et où la mer est toujours belle ; malheureusement il n'est pas spacieux, et se trouve limité par des rochers et des coraux ; on ne peut, en outre, s'y procurer une quantité suffisante d'eau potable. Les autres rades que forment les côtes de Nossi-Bé ne présentent pas un seul abri complètement sûr. Cette île est fréquentée par les bateaux arabes, qui font le cabotage entre Mozambique, Zanzibar, les îles Comores et la côte ouest de Madagascar ; elle est on ne peut mieux située pour devenir le centre d'un assez grand mouvement commercial ; mais il faudrait, par certains travaux, donner à la rade d'Helleville quelques-uns des avantages dont elle est aujourd'hui privée.

L'île Nossi-Bé est peuplée de Sakalaves repoussés de la grande terre par l'invasion des Hovas, qui, rendus défiants par le malheur, ne comprirent pas immédiatement les bénéfices qu'ils pouvaient retirer en mettant leurs terres en exploitation. Il a fallu quelque temps pour que le contact des Européens et la protection de la France les engageassent à se livrer à la culture. Aujourd'hui, seulement, Nossi-Bé fournit en abondance du riz, du maïs, du manioc, des patates, etc. Le commerce de l'écaille est destiné à y prendre un assez grand développement. Là, comme dans toutes les terres vierges, la mortalité a été considérable dans les premiers temps de l'occupation, mais plusieurs années d'expérience ont démontré que cette île n'était pas particulièrement

malsaine. On n'y trouve ni les marais, ni les eaux croupissantes qui sont la cause des fièvres sur les côtes de Madagascar (1). L'île de Nossi-Cumba, distante seulement de 2,600 mètres de Nossi-Bé, affecte la forme d'un pâté. Elle est surmontée de deux masses rocheuses. Son sol est en général fertile, quoique très-boisé et coupé par de profonds ravins. On y remarque plusieurs grands villages. L'île Nossi-Mitsiou ou île du Milieu, appelée par les Anglais île Minow, a la forme d'un V, dont l'un des côtés serait, en longueur, le double de l'autre. Elle n'a pas grand intérêt, car elle est presque stérile, peu boisée et manque totalement d'eau potable.

Les mœurs et les coutumes des Antakars sont à peu près les mêmes que celles des autres Malgaches et ne présentent rien qui doive de nouveau fixer l'attention. Le pays est du reste très-peu peuplé. « Avant qu'il ne fût soumis à l'autorité de Radama, » dit le capitaine Guillain (2), sa population était » déjà peu considérable; des luttes intestines et

(1) D'après les dernières nouvelles, la colonie de Nossi-Bé est en voie de prospérité, et tout lui promet un brillant avenir. On y a formé depuis peu des plantations de cannes à sucre, d'indigo et de café. Les cultures se sont même étendues au dehors et toute la lisière de la grande terre de Madagascar, sur une étendue de près de 15 lieues, en face Nossi-Bé, est plantée etensemencée. En 1856, l'importation dans cette colonie a été de 604,696 fr., et l'exportation de 135,351 fr. Mouvement général, 740,047 fr.

(2) *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la côte occidentale de Madagascar*, II^e partie, chap. 1^{re}, p. 160.

» celles que 'Tsialan, un de leurs chefs, soutint
 » contre les troupes du conquérant, la diminuèrent
 » encore. Dès lors, il n'y avait guère dans tout le
 » nord du pays de parties habitées que le littoral et
 » le bord des rivières, et c'était seulement en appro-
 » chant de Vohemare, que les villages étaient nom-
 » breux et se continuaient à une certaine distance
 » dans l'intérieur (1). Depuis que nous avons pris
 » possession de Nossi-Bé, des émigrations partielles
 » ont eu lieu fréquemment d'Ankara vers ce point,
 » et à la fin de 1842, les populations des villages si-
 » tués autour du poste hova de Vohemare ont elles-
 » mêmes abandonné leur pays; et se sont transpor-
 » tées en cette île pour y demeurer sous la protection
 » française. Il résulte de tout cela que l'Ankara est
 » actuellement presque dépeuplé (2). »

Antanvarasti. — La province située sur la côte orientale de Madagascar, au sud de l'Ankara, est l'Antanvarasti : elle comprend l'île de Sainte-Marie, nommée aussi Nossi-Bourah ou Nossi-Ibrahim; elle a pour bornes : au nord, la rivière Tingbate qui la sépare de l'Ankara; à l'ouest, les montagnes du centre de l'île, et au sud la province de Betsimisaraka. Elle est traversée par un grand nombre de cours d'eau, mais ses principales rivières sont la rivière de Tingbate (3) et celle Mananhara, qui se

(1) Leguevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, t. II, chap. vi.

(2) En 1856, Nossi-Bé contenait 15,771 habitants; — Nossi-Cumba, 951; — Nossi-Fall, 2,869, et Nossi-Mitsiou, 2,986.

(3) La rivière Tingbate est navigable jusqu'à dix lieues de la côte,

jettent toutes deux dans la vaste baie d'Antongil. A l'intérieur, ce pays, bien que couvert de forêts, paraît être assez peuplé, mais ses habitants sont on ne peut plus arriérés. Le sol de l'Antanvarasti est fertile et l'on y trouve presque tous les animaux et les végétaux cités dans la description générale de l'île; mais l'élévation au-dessus du niveau de la mer n'étant plus aussi grande dans cette province que dans l'Ankara, les rivières commencent à couler avec moins de vitesse et les fièvres à sévir (1).

La grande baie d'Antongil, ou plutôt le golfe qui porte le nom du Portugais Antonio Gillo, forme sur les côtes de cette province une vaste échancrure. C'est là qu'en 1774 furent fondés les établissements du comte de Benyowski. On y remarque le port de Mananhara sur la côte sud, à l'embouchure de la rivière du même nom, et le port Choiseul ou Marancette, un peu plus au nord et au fond même de la baie. C'est en ce dernier endroit que s'élevait Louisbourg, siège principal de l'établissement français du golfe d'Antongil. Le port Choiseul est sûr et commode, il peut recevoir plusieurs vaisseaux; quoique dans un pays humide et très-malsain, il est assez fréquenté par les bâtiments marchands, grâce à sa position voisine de la rivière Tingbate, qui a

où elle se divise en deux branches également navigables à la même distance. — *Mémoires du comte de Benyowski*, détail circonstancié des particularités relatives à l'établissement royal de Madagascar, t. II, p. 257.

(1) *Journal du voyage aux grandes Indes de l'amiral de la Haye*, p. 82.

360 mètres de largeur à son embouchure (1). A 8 kilomètres environ du rivage, en face du port Choiseul, est située l'île Marosse, qui a 12 kilomètres de tour et possède deux excellents mouillages jouissant d'un très-bon fond. Les communications avec la grande terre sont très-faciles au moyen de chaloupes et canots. Flacourt décrit ainsi l'île Marosse : « Au fond de la baie d'Antongil est un islet fertile » au possible en toutes sortes de viures, où il y a de » belles eaux et un abri pour les navires (2). »

L'île Marosse n'est, à proprement parler, qu'une montagne rocheuse, mais très-boisée, dont les contre-forts sont entrecoupés de petites vallées. C'est là que M. de La Bourdonnais établit son hôpital et sa corderie. On y remarque quelques petits villages.

Du temps de Flacourt, la baie d'Antongil était fréquentée par les Hollandais qui venaient y acheter des esclaves et du riz. Elle a encore aujourd'hui une très-grande importance au point de vue commercial, et l'île Marosse, fortifiée et habitée par des Européens, deviendrait, en peu de temps, un entrepôt considérable.

(1) *Notice statistique sur les colonies françaises*, imprimées par ordre de M. le vice-amiral baron Roussin, ministre secrétaire d'État de la marine et des colonies, chap. II, p. 22. — Le Gentil, dans son *Voyage aux mers de l'Inde*, prétend (t. IV, art. XIII, p. 200) qu'elle est à son embouchure plus large que la Seine à l'Hôpital. Elle conserve, dit-il, la même largeur pendant deux lieues et est couverte de ravissantes petites îles.

(2) II^e partie, chap. X, p. 27. — *Relation du voyage de François Cauche*, p. 41.

En suivant toujours la côte orientale de Madagascar, vers le sud, on arrive au village de Tintingue, ancien établissement français, assis sur l'extrémité d'une presqu'île étroite, sablonneuse, prolongée encore par des bancs de sable ou de roches, et ne tenant à la grande terre que par un isthme de 3,000 mètres environ. « Dans la baie dont cette presqu'île » forme le côté extérieur, s'ouvre un large port au » fond duquel on se trouve à l'abri de tous les vents » et qui est capable de contenir jusqu'à 40 vaisseaux » de ligne. La baie de Tintingue est environnée de » montagnes boisées, séparées de la mer par une li- » sière de terres basses et marécageuses qui, mal- » heureusement, rendent la contrée très-insalubre. » Les forêts croissant dans le voisinage sont remplies » d'arbres précieux, propres à tous les genres de » construction, et plusieurs rivières considérables, » dont trois ont leur embouchure dans la rade, arro- » sent le pays environnant (1). » Le fond de la baie de Tintingue est presque partout de vase, elle a environ 20 mètres de profondeur à l'entrée, et en conserve 8 à 10 au pied même du village. Tintingue est occupé aujourd'hui par les Hovas.

A l'extrémité sud de la baie de Tintingue, se trouve un promontoire appelée Pointe-à-Larrée. Le territoire environnant produisait autrefois beaucoup de riz, et ce commerce y attirait les étrangers. Mais

(1) *Notices statistiques*, etc., etc., chap. II, p. 20. — Voir également le plan levé en 1818 par l'état-major du *Golo*, sous le commandement de M. le baron Mackau. Dépôt de la Marine.

depuis la guerre de 1829, entre les Français et les Hovas, ses habitants l'ont abandonné, et il est resté presque désert. Des partis d'Hovas le fréquentent seuls, de loin en loin.

En face de Tintingue et de la Pointe-à-Larrée, à 4 ou 5 kilomètres de cette dernière, se trouve l'île Sainte-Marie, établissement français. Elle a 48 kilomètres de longueur sur une dizaine de largeur, et une centaine de tour. On évalue sa superficie à 90,975 hectares. Elle est séparée par un bras de mer en deux parties, dont la plus petite, appelé Ilet, peut avoir 8 kilomètres de tour. Du côté de l'est, Sainte-Marie est protégée de la fureur de l'Océan par une ligne de récifs de 32 kilomètres de long. qui est séparée d'elle par 4 kilomètres environ.

Une seconde chaîne de récifs, moins étendue et beaucoup plus rapprochée de la terre que la première, règne sur la côte occidentale et se joint à celle de l'est à 4 kilomètres au sud de l'Ilet. Ces récifs sont interrompus par diverses passes, dont trois sont praticables pour les vaisseaux.

« Le canal qui sépare Sainte-Marie de la grande
» terre n'est, à proprement parler, qu'une rade
» continue, vaste et sûre, et dont la tenue est excel-
» lente. Au sud de la Pointe-à-Larrée on peut y
» mouiller partout, et comme les récifs qui bordent
» l'île sont accores, les navires peuvent en appro-
» cher de fort près. On est à l'abri de tous les vents
» dans cette rade, et en mouillant un peu au large,
» on n'y craint même pas les rafales de l'ouest, qui

» du reste, sont très-rares. Il est facile d'y apparaître en tout temps (1). »

La baie principale de l'île Sainte-Marie est le Port-Louis, à l'entrée duquel on remarque une petite île où sont établies quelques batteries ainsi que les magasins et chantiers du gouvernement. C'est entre cette île et la terre ferme que se trouvent au sud-ouest et au nord-est les deux passes par lesquelles on entre dans la baie. Celle du sud-ouest est peu profonde, mais celle du nord-est permet l'entrée aux bâtiments de la force d'une frégate (2). Les navires, moyennant quelques précautions, peuvent mouiller à Port-Louis presque toute l'année. On trouve encore de bons mouillages sur plusieurs points de la côte ouest de Sainte-Marie, notamment dans la baie de Lokensy, en face Tintingue, qui peut recevoir les plus gros vaisseaux : malheureusement elle est ouverte au vent du nord et nord-est.

Le sol de l'île Sainte-Marie, très-peu élevé au-dessus du niveau de la mer, est de mauvaise qualité, sauf une petite portion placée au centre. Le terrain est en général ferrugineux ou quartzeux ; la plus grande partie de sa surface est encore couverte de forêts. Les eaux y sont assez belles, mais certaines parties marécageuses y donnent naissance à des fièvres très-dangereuses. On compte à Sainte-Marie

(1) *Notices statistiques*, chap. II, p. 16.

(2) Voir le plan levé par l'état-major du *Golo*, sous le commandement de M. le baron de Mackau, publié sous le ministère de S. Exc. M. le baron de Portal, 1821. Dépôt de la marine.

32 petits villages de huttes, qui ne communiquent entre eux que par des sentiers que les marécages rendent souvent impraticables; elle contenait en 1856, 5,743 habitants.

Cette petite île est l'un des endroits les moins appropriés à la fondation d'une colonie, et les malheurs causés par les miasmes pestilentiels qu'exhalent ses marais, sont pour beaucoup dans l'impopularité qui accompagne en France toute tentative sur Madagascar (1). L'île Sainte-Marie dépend aujourd'hui du gouvernement de l'île de la Réunion.

Betsimisaraka. — Le Betsimisaraka ou pays des Betsimisaracs est situé au sud de la province d'Antanvarasti, et au nord de celle de Betanimena; c'est l'une des parties de Madagascar qui furent les plus fréquentées par les Européens. Les trois principales rivières qui l'arrosent sont le Manangourou, le Vouibé et l'Ivondrou.

Ce pays, d'une extrême fertilité est très-peuplé et l'intérieur renferme de belles et vastes forêts, entre autres celle de Fanghoarou, traversée par la rivière d'Ivondrou. Autrefois, les traitants européens s'arrêtaient de préférence en trois endroits des côtes de cette province; à Fénérife, à Foulpointe et à Tamatave, aujourd'hui les principaux postes hovas de la côte orientale. Le village de Fénérife est de tous les points de la côte et de Madagascar celui dont le

(1) Carpeau de Saussay la nomme le *Cimetière des Français*. *Voyage de Madagascar ou Saint-Laurent*, par M. de V..., chap. xii, p. 96.

territoire produit la meilleure qualité de riz et un de ceux où on le récolte en plus grande abondance. Le pays environnant nourrit beaucoup de gros bétail (1). Ces avantages assureraient à Fénérife une grande importance commerciale, si la bonté de la rade permettait aux navires d'y séjourner sans danger ; mais elle est, au contraire, la plus mauvaise de la côte orientale ; les courants y sont d'une violence extrême, et comme elle est entourée de récifs, les embarcations doivent s'en éloigner à la moindre apparence de mauvais temps (2). Même pendant le calme, on ne peut y embarquer les troupeaux, on est forcé de les mener à Foulpointe. Les habitants de Fénérife passent pour les meilleurs marins de toute l'île, et ils se livrent avec ardeur à la pêche de la baleine. Les fièvres se font un peu moins sentir à Fénérife que dans d'autres parties de la côte ; à Foulpointe, par exemple, qui se trouve au sud de la rivière de Vouibé. Ce village, que les indigènes nomment Voulu-Voulo, compte à peu près 200 cases, et peut contenir 1,000 à 1,200 habitants ; les cases sont assez bien alignées, Les Hovas occupent aujourd'hui l'ancien poste français. C'était jadis un des marchés principaux pour la traite des esclaves (3). Les environs ont toujours été fort riches en produc-

(1) *Notice statistique sur les colonies françaises*, imprimée par ordre du vice-amiral baron Roussin, chap. II, p. 21 et 22.

(2) Leguevel de Lacombe, t. I^{er}, chap. XX, p. 272.

(3) *Notices Statistiques*, etc., chap. II, p. 21 et 22. — Rochon, *Voyages à Madagascar, à Maroc et aux Indes orientales*, réflexions sur la partie nord de Madagascar, p. 261.

tions végétales et en bestiaux. « Le port de Foul-
 » pointe est formé par des récifs qui rompent la
 » mer et mettent les navires à l'abri des grosses
 » lames. Il peut contenir 10 vaisseaux mouillés à
 » la suite les uns des autres, par un fond de 10 à
 » 12 mètres. Sa tenue y est sûre ; mais durant l'hi-
 » vernage, la passe est quelquefois obstruée par un
 » banc de sable mouvant, dont elle est dégagée dès
 » que les vents du sud-est succèdent aux vents du
 » nord et aux calmes. »

Au sud de Foulpointe, on trouve Tamatave, an-
 cien établissement français, le seul ensemble de cases
 qui, sur la côte orientale, mérite le nom de ville (1).
 C'est, dans cette région, le centre de la puissance
 des Hovas. Elle est située par 18° 11' 49" lat. nord, et
 47° 20' long. est de Paris. « C'est le siège d'un com-
 » merce assez considérable, tant en riz qu'en bœufs
 » que l'on y échange contre des marchandises d'Eu-
 » rope. Son territoire est fertile, et dans le voisinage
 » s'élèvent des forêts qui renferment une grande
 » quantité d'arbres de haute futaie de la plus belle
 » venue. Son port offre un abri assez sûr pour les
 » vents du sud et du sud-est ; mais, comme rien ne
 » le protège par les vents du nord-est, qui soufflent
 » ordinairement depuis décembre jusqu'à la fin de
 » mars, il n'est pas prudent de s'y trouver à cette
 » époque (2). » Sa profondeur est à l'entrée, de 20

(1) Au dire de J. A. Lloyd, *Memoir on Madagascar*, Journal of the royal geographical Society of London, 1851, t. XX. p. 53, Tamatave renferme de 800 à 1,000 habitants.

(2) *Notices statistiques*, chap. II, p. 21.

à 28 mètres ; au centre de la baie, en face du fort Hova, elle est de 10 à 15, et dans le fond, près de terre, devant la ville, on en retrouve encore 4 ou 5. La qualité du fond, au mouillage, est de vase ; en approchant de la côte, elle est de sable vaseux (1). C'est dans la province de Betsimisaraka, un peu au sud de la rivière Ivondrou, que commence la série de lagunes qui forment presque une voie navigable, parallèlement et à peu de distance du rivage, et qui sont elles-mêmes entourées de vastes marais. Par suite, la contrée est la plus malsaine de Madagascar, et l'on concevra difficilement qu'elle ait été si souvent choisie comme lieu de débarquement des expéditions françaises.

Betanimena et Antatsimou. — Au sud de Betsimisaraka, s'étend la province de Betanimena, qui forme à peu près le centre de la côte orientale de Madagascar, puis la province d'Antatsimou. Les géographes ne s'accordent pas sur leurs limites respectives, et les peuplades citées comme appartenant à l'une, peuvent fort bien être comprises dans l'autre ; ce sont : outre les Bétanimènes, qui ont donné leur nom à la première, les Ambanivoules, les Bezonzons, les Affarvarts, les Antancayes et les Antatchimes. La province de Betanimena se liant intimement par des rivières et des peuplades communes à celle d'Antatsimou, la description de l'une peut en beaucoup de points servir à l'autre. Le Betanimena est borné à

1) Plan de la ville de Tamatave levé en 1829, par M. Fournier (Martial), capitaine de corvette, par ordre du contre-amiral Goubeyre. Dépôt de la marine.

l'ouest par les monts Angavo, qui forment la frontière orientale de l'Ankova, et l'Antatsimou par la province de Betsiléo. L'Antatsimou a pour limite, au sud, la rivière de Mananzari, qui la sépare de l'Antaimouri. Le Mangourou, qui, pour la longueur de son cours, occupe le second rang parmi les rivières de Madagascar, traverse le Bétanimena, en longeant sa frontière orientale parallèlement aux monts Angavo, et vient se jeter dans l'océan Indien, sur la côte de l'Antatsimou. Il sort des montagnes du centre, au nord de l'Ankova, dans le Betsimisaraka suivant les uns, dans l'Antsianaka suivant les autres, et ses sources sont voisines de celles de la rivière de Manangourou, qui traverse le Betsimisaraka. Ces deux cours d'eau, si voisins à leur point de départ, se jettent dans la mer à 355 kilomètres l'un de l'autre. Le développement du Mangourou est d'environ 400 kilomètres ; mais il n'est navigable que dans la seconde moitié de son parcours, lorsque, sorti des montagnes, il n'a plus de rapides à franchir et qu'il a reçu dans les plaines basses de la côte un puissant affluent venant du sud. Outre le Mangourou, un grand nombre de rivières descendent des montagnes sur les côtes du Bétanimena ou de l'Antatsimou : mais aucune n'offre d'intérêt, au point de vue de la navigation intérieure ; elles sont presque toutes obstruées à leur embouchure par des bancs qui, à l'état actuel, en interdisent l'entrée, mais qu'on pourrait rompre facilement avec un peu de travail (1). Les

(1) Leguevel de Lacombe, *Voyages à Madagascar et aux îles Comores*, t. I^{er}, chap. xii, p. 161.

côtes de ces deux provinces manquent complètement de ports, et l'on est forcé de conduire les troupeaux à Tamatave pour les embarquer; circonstance d'autant plus regrettable qu'elles sont extrêmement fertiles, produisent beaucoup de riz, et qu'on y élève quantité de bestiaux. Il existe sur les bords du Mangourou de magnifiques forêts, entre autres celle de Fondiana. Le Betanimena et l'Antatsimou sont deux des provinces les plus peuplées de Madagascar, et leurs habitants, surtout les Bétanimènes, sont renommés pour leur hospitalité envers les étrangers.

Les Ambanivoules, les Bezonzons et les Antacayes, qui occupent l'intérieur, sont restés beaucoup plus sauvages, mais en même temps cultivateurs bien plus zélés que les Bétanimènes; ils possèdent d'innombrables troupeaux (1). On remarque dans ces provinces un grand nombre de villages d'une certaine importance, tels qu'Andevourante, Vatoumandré, Maroussih, Manourou, Amboudehara, dont la forteresse a trois rangs de palissades, et Mahéla. Le pays entier est soumis aux Hovas; ils ont un fort et une garnison à Mahéla.

Autaimouri et Antarai. — La province d'Autaimouri a pour limites, au nord, l'Antatsimou, dont elle est séparée par la rivière Mananzari et le Betsilé; à l'ouest, la province centrale de Vourimou; au sud, la rivière Mananghara, qui la sépare de la province d'Antarai. Cette dernière est bornée, à l'ouest, par une partie de la province de Vourimou

(1) J. B. Fressange, *Voyage à Madagascar en 1802 et 1803*, communiqué par M. Feron. *Annales des Voyages*.

et par celle de Machikora, et au sud par celle d'Anossi. Leur principale rivière est la Manan-ghara, qui sort des montagnes du Betsiléo et traverse le Vourimou. Elle a près de 400 kilomètres de développement, presque autant que le Mangourou. Après elle, viennent la Mananzari, l'Itapoule, la rivière de Matatane et celle du Manamboudrou.

L'Antaimouri et l'Antarai sont fertiles comme les autres provinces de la côte orientale.

La rivière de Mananzari est navigable jusqu'à plusieurs lieues dans l'intérieur ; un village du même nom est situé sur la rive droite, près de son embouchure. C'est un ancien établissement français, aujourd'hui occupé par les Hovas. Son mouillage, situé loin de terre, est très-peu sûr. M. Leguevel de Lacombe, qui visita près de Mananzari une plantation de cafiers faite peu de temps auparavant par le capitaine Arnoux, fut étonné de la beauté de ces arbres, qu'il trouva aussi avancés que d'autres qu'il avait vus à l'île Bourbon, quoiqu'ils n'eussent que la moitié de leur âge (1). Sur les bords des rivières qui traversent les deux provinces d'Antaimouri et d'Antarai, se trouvent un grand nombre de villages très-peuplés et fortifiés à la manière du pays, tels que Namouri, Faraon et Matatane. Ce dernier, qui passe pour la capitale des Antaymours, se compose d'environ 800 cases solidement construites : il est placé dans une île de la rivière du même nom, qu'on peut remonter assez loin en pirogue.

(1) *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, t. I^{er}, ch. xvi, p. 318.

Au sud-ouest de Matatane, s'étend le pays des Chavoânes, dont la partie plane est obstruée de marécages, tandis que sa partie montagneuse est presque stérile. On y trouve beaucoup de fer, et le sol est rempli de parcelles de ce métal. Les Chavoânes de l'intérieur sont les plus grossiers et les plus pauvres de tous les Malgaches ; ils ne connaissent ni la toile, ni l'argent, et n'ont en fait de monnaie que des grains de verre colorés.

Les bords de la rivière Mananghara sont d'une grande fertilité : on y cultive beaucoup de riz aussi beau que celui de Mahéla ou de Fénérife, et les bestiaux y sont très-nombreux. Les montagnes voisines donnent des produits presque aussi remarquables, comme qualité, que les vallées qu'elles dominent. Le manioc, les ignames, les patates sucrées, les cannes à sucre et le maïs y abondent ; on y cultive aussi avec succès l'indigo, le coton et le tabac. Ce pays est très-peuplé : on y voit un grand nombre de villages, dont le principal est Fifaoumé, qui compte trois cents cases au moins. La Mananghara est très-large et navigable dans toutes ses parties au moyen de grandes pirogues (1). Malheureusement, elle est fermée par une barre, et les bâtiments européens sont forcés de charger en pleine mer. C'est l'une des parties de Madagascar où l'échange des marchandises présente le plus d'avantages au négociant ; on y achète le riz avec du verre de Venise et de la toile : 10 grains de colliers pour une mesure de riz blanc de 50 à

(1) Leguevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, t. II, chap. xxi, p. 225.

90 livres. Une brassée de toile blanche ou une demi-brassée de toile bleue équivalent à une piastre ou 5 francs. La brassée est dans ces parages la moitié de ce qu'elle est dans le nord (1). Les bords de la rivière Manamboudrou sont assez arides près de son embouchure ; mais en la remontant, l'on arrive dans une contrée d'une grande fertilité. Elle est située au centre du pays des Antancayes, dont le principal village est Rahalahé, où l'on remarque quatre cents cases. Les bords de la rivière Chandervinangue sont également très-fertiles, et après le riz et les bœufs, qui forment le fond de leur richesse, les produits les plus importants sont le coton et la soie ; on y trouve aussi en abondance du tabac, du miel et de la cire. On peut traiter beaucoup d'écaille, les carets venant en grand nombre enfouir leurs œufs dans le sable, à l'embouchure.

Anossi. — L'Anossi, province la plus au sud de la côte orientale, est en même temps la première où les Français formèrent des établissements coloniaux. Elle est bornée au nord par la province d'Antarai, à l'ouest par celles de Machikora et d'Androui. Elle est traversée dans toute sa longueur par les monts Ambohitsmena, qui se détachent de la chaîne médiane, au sud du Betsiléo, et traversent le Vourimou, le Machikora et l'Antarai. Si la province d'Anossi est la plus restreinte de l'île, elle n'en est pas la moins fertile, et plusieurs de ses parties jouis-

(1) Leguevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, t. II, chap. xxiii, p. 278.

sent d'une salubrité inconnue sur la côte est, au sud de la baie d'Antongil. Elle est peuplée par les Antanosses, race en général plus petite et moins robuste, mais en même temps moins indolente que la plupart de celles qui habitent Madagascar. La côte de la province d'Anossi présente une foule de petits havres et de criques propres à donner asile à des barques, mais on n'y trouve aucun bon mouillage pour les grands navires (1).

Le premier point de quelque importance qui se présente en allant du nord au sud, le long de la côte, est le village de Manambatou, dont le territoire est d'une remarquable fertilité. Les pâturages y sont excellents et nourrissent de superbes troupeaux de bœufs. On y récolte beaucoup de riz et de bananes aussi bien dans la plaine que sur les montagnes. On pourrait y faire également un grand commerce de cire; mais, par malheur, Manambatou n'a pas de port, et les bâtiments doivent se tenir éloignés de la côte.

Au sud de Manambatou se trouve la baie de Sainte-Luce ou Mangafiata. Les Français y formèrent leur

(1) L'absence de refuge pour les vaisseaux, tant dans la province d'Anossi que sur la plus grande partie de la côte orientale, jusqu'à la hauteur de Sainte-Marie, avait persuadé aux premiers colons français que Madagascar ne possédait pas un seul port naturel. Dans cette conviction on faisait stationner les vaisseaux sur la côte inhospitalière de l'Anossi et à chaque tempête on avait des désastres à déplorer. Cette faute a été pour beaucoup dans l'insuccès des premières expéditions. On peut en conclure que la colonisation eût marché autrement vite si les Français eussent abordé dans le principe à l'ouest ou au nord.

premier établissement ; mais l'insalubrité du pays , causée par de grands marais , les força bientôt à l'abandonner (1). Cette rade ne présente, d'ailleurs, aucun des avantages que l'on rencontre dans les baies du nord ou de l'ouest. Dans l'intérieur du pays , à peu près à la hauteur de la baie Sainte-Luce, est située la vallée d'Amboule, dont Flacourt (2) fait le plus grand éloge : « Elle est, dit-il, très-fertile pour » les plantages et pour les ignames blanches princi- » palement qui y viennent en grande quantité. C'est » en cette vallée où se fait l'huile de sésame ou mé- » nachil. Il y a quantité de mines de fer et d'acier ; » c'est là où se forgent les plus belles sagaies et les » meilleurs ferrements ; les pâturages y sont très- » excellents ; les bœufs et les vaches y sont très-gras, » et leur chair y est de très-bon goût. » Les clous de girofle sont un de ses meilleurs produits ; on y remarque encore plusieurs autres épices.

A la pointe sud-est de Madagascar, par 25° 1' 4" lat. nord et 44° 29' 8" long. est de Paris, est situé Fort-Dauphin qui fut autrefois le plus important des établissements français. La rade qui s'étend devant ce village, moins belle que celle de Tintingue, est d'un facile accès sans être parfaitement protégée. Elle pourrait être mise à l'abri de tous les vents

(1) *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil et Voyage de Fr. Cauche à Madagascar*, recueillis par le sieur Morisot, p. 18.

(2) *Histoire de la grande île de Madagascar*, 1^{re} partie, ch. III, p. 8. — Sonnerat vante également la fertilité de la vallée d'Amboule t. III, liv. IV, chap. VI, p. 181.

au moyen d'une jetée, dont la construction serait peu dispendieuse (1). Le sol est plus élevé à Fort-Dauphin que sur tout autre point de la côte est, si l'on en excepte Diego Suarez et ses environs; aussi l'air y est-il beaucoup plus pur et les maladies moins nombreuses (2); la température y est également plus douce, le village, construit à l'extrémité d'une presqu'île assez élevée, recevant de tous côtés le vent frais de la mer. Depuis le mois d'avril jusqu'à celui de novembre, il n'y fait pas plus chaud que dans le sud de l'Europe. Dans cette saison on est obligé de s'y vêtir de drap, surtout le soir et le matin. L'observateur, qui de Fort-Dauphin regarde du côté de la terre, jouit du plus délicieux coup d'œil; devant lui s'étend une jolie vallée, égayée par les nappes argentées de quelques étangs, et entourée de montagnes formant un amphithéâtre à plusieurs étages, couvert de belles forêts. Le pays environnant est des plus fertiles.

« Partout à Fort-Dauphin, dit M. Leguevel de » Lacombe (3), je trouvais des vestiges de l'ancienne » occupation française : ici, les ruines d'une église;

(1) *Notices statistiques sur les colonies françaises*, etc.

(2) J. F. Charpentier-Cossigny, *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au gouvernement et aux habitants des colonies*, t. I^{er}. Discussion sur le choix d'un lieu propre à faire un établissement dans l'île de Madagascar, p. 251. — *Journal du voyage aux Grandes Indes*, de l'amiral de la Haye, p. 82.

(3) *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, t. II, chap. xvii, p. 198. — Le Gentil, *Voyage dans les mers de l'Inde*, t. IV, art. v, p. 119.

» là, des murs qui avaient servi de limites aux éta-
 » blissements; plus loin, et presque en face de la
 » porte principale du Fort, était un puits en ma-
 » çonnerie que Flacourt avait fait creuser, et que
 » les Malgaches avaient comblé. »

Ce village est aujourd'hui occupé par les Hovas, qui ont établi une forteresse dans l'emplacement entouré par les anciens remparts français, mais leurs fortifications ne sont redoutables que pour les autres Malgaches (1). Fort-Dauphin est entouré de beaux bois de citronniers, d'orangers et de grenadiers plantés autrefois par les Français. Presque toutes les céréales et même presque tous les légumes de l'Europe donnent de belles et bonnes récoltes dans la province d'Anossi; les produits du ver à soie y sont de toute beauté, les bestiaux nombreux et leur chair est d'une qualité exquise. Le Gentil accuse même la viande de bœuf d'y être beaucoup trop nourrissante, et prétend qu'elle peut causer des maladies à ceux qui en feraient un trop fréquent usage (2).

(1) M. Le Bron de Vexela, dans une notice sur son voyage à Madagascar et aux îles Comores, publié en quatre articles, dans la *Revue de l'Orient*, année 1846, t. IX, art. 1^{er}, p. 160, rapporte que les Hovas ont à Fort-Dauphin 16 pièces de canon, de la poudre en abondance, mais peu de boulets, pour mitraille des pierres et 800 hommes de garnison. Les milliers de Sakalaves qui, au premier coup de canon, doivent voler au secours du fort, n'ont pour arme défensive que la sagaie. Il n'y a que les Hovas à qui l'on confie des armes à feu. Ceux-ci se battent jusqu'à la mort, mais au moindre échec qu'ils éprouveront, ils seront abandonnés par les Sakalaves.

(2) *Voyage dans les mers de l'Inde*, t. IV, art. vi, p. 148. — La même opinion a été émise par Sonnerat.

La baie de Fort-Dauphin regorge de poissons de toutes sortes.

Androui. — La province d'Androui, comprise entre celles d'Anossi, de Machikora et de Mahafali, occupe la plus grande partie de la côte méridionale. Elle présente moins d'intérêt que d'autres parties de l'île, ses côtes n'offrant aucun port qui mérite d'être cité, et sa population peu nombreuse étant restée presque sauvage. Elle est divisée en une foule de petits États indépendants, il est vrai, des Hovas, mais n'ayant entre eux aucune cohésion. Le pays contient de grandes forêts; il est en général peu fertile, et dans l'état actuel n'offre pas de ressources au commerce. La seule rivière un peu importante qui la traverse est la Mandrera, qui vient de la province de Machikora.

Mahafali et Féérègne. — Lorsqu'en quittant le sud de Madagascar on remonte vers le nord, en suivant la côte orientale, la première province qui se présente est celle de Mahafali, qui confine vers le sud à l'Androui, et qui est bornée au nord par la rivière d'Ongn'lahé ou Darmouth, qui la sépare du Féérègne. La province de Mahafali s'étend à l'est jusqu'au Machikora. Elle est moins connue des Européens que la plupart des autres provinces côtières, et aucun voyageur n'a pris la peine de la décrire; l'Anglais Robert Drury, qui l'a traversée, nous a laissé de son voyage un itinéraire qui renferme peu de notions géographiques; on sait seulement qu'elle est habitée par trois peuplades portant les noms de

Befanami, de Mitiriahs et de Zafi-Andatchiaouti, que Flacourt comprend sous le nom générique de Mahafalles. Cet historien, le seul qui nous ait donné quelques détails sur cette partie de la population malgache, prétend (1) que l'élève des bestiaux est chez eux en grand honneur, et que cette occupation leur a fait négliger entièrement la culture des terres. Il cite même un chef de ce pays qui aurait eu en sa possession 30 ou 40,000 têtes de gros bétail, sans compter les cabris, les moutons, etc. Suivant son dire, la contrée est remplie de belles forêts où abonde le ver à soie, et dans lesquelles se trouvent intercalés de loin en loin de magnifiques pâturages.

La province de Féérègne, qui vient immédiatement après le Mahafali, est renommée pour la richesse de sa végétation. Elle est comprise entre la rivière d'Ongn'lahé, dont l'embouchure forme la baie de Saint-Augustin, et la rivière Saint-Vincent ou Mangouki, qui se jette dans la mer au cap Saint-Vincent. Quelques cours d'eau parallèles à ces deux rivières traversent l'espace qui les sépare, mais ils n'ont pas grande importance; le Manambo et la Féérègne, qui donne son nom à la province, sont les seuls qu'on doive citer. Selon le capitaine Guilain (2), on ne trouve sur le littoral de cette province que trois points où de grands navires puissent sé-

(1) *Histoire de la grande île de Madagascar*, 1^{re} partie, ch. xiv, p. 40.

(2) *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*, II^e partie, ch. xxiii, p. 328.

journer pendant certaines saisons ; ce sont : le chenal compris entre les îles du Meurtre et la côte un peu au sud de la rivière Saint-Vincent, le port Tolia (Tullear's Bay d'Owen) et la baie de Saint-Augustin, nommé Isalaré par les indigènes (1). Autrefois les Anglais visitaient assez souvent le port Tolia et la baie Saint-Augustin, mais ils ont abandonné ces lieux de refuge ; quelques navires français de Bourbon ou de Nossi-Bé et les baleiniers américains sont les seuls qui y abordent de temps en temps. Leur présence sur cette côte ayant été comme de juste avantageuse pour les indigènes, ces derniers entretiennent volontiers quelques rapports avec les Européens. Sitôt qu'un bâtiment entre en rade, ils se dirigent en grand nombre vers lui portant dans leurs pirogues les denrées qu'ils espèrent vendre, et bientôt ils approchent tellement du navire que, si l'équipage n'y met pas la plus grande vigilance, ils grimpent en foule sur le pont. Il est alors bien difficile de les chasser. Souvent même de très-forts bâtiments de commerce ont été capturés de cette manière (2).

(1) L'amiral de La Haye, dans le Journal de son voyage aux Grandes-Indes, en 1670, p. 85, décrit ainsi la baie de Saint-Augustin : « Son ouverture est de 4 à 5 lieues de large et son enfoncement » d'une lieue et demie environ ; elle est remplie de bancs qui forment » beaucoup de brisants. Les navires n'y peuvent demeurer en mauvais temps en aucune façon ; le fond y étant dur et sans prise, les » ancres chassent au moindre vent. »

(2) Ce fait, qui s'est maintes fois présenté, a eu lieu tout dernièrement encore. Un navire de commerce français vient d'être ainsi cap-

Dans la partie occidentale de la province de Féérègne, c'est-à-dire près de la côte, le terrain est généralement uni, mais assez élevé et sans marécages; il est très-montagneux dans l'intérieur. Sur le littoral, le sol est sablonneux ou rocailleux et toujours très-aride; il devient meilleur à mesure qu'on s'éloigne de la côte, et alors la contrée est aussi plus boisée.

« Les richesses naturelles du pays sont : le bétail, » qui y est très-abondant, les gommés, la cire, l'orseille, l'indigo, le coton en immense quantité et plusieurs espèces de vers à soie. On trouve beaucoup d'écaille sur toute la côte, où abonde aussi le casque, dont on commence à utiliser la matière dans nos arts et notre industrie. Le casque est une coquille dont la partie émaillée sert à faire des camées, et dont la partie mate est employée à la fabrication de la porcelaine.

« Les Andraïvoulas qui peuplent le Féérègne n'élèvent pas le ver à soie. Ils en recueillent les cocons à l'époque convenable dans les bois, où ces vers sont à l'état sauvage. La soie n'en est pas dévidée : les cocons restent en bourre; elle est cardée et filée ensuite comme le coton. La province de Féérègne est l'une des plus riches de Madagascar en produits de ce genre (1). »

turé sur la côte ouest de Madagascar. L'équipage a été massacré à l'exception de deux ou trois hommes.

(1) Capitaine Guillaïn, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie orientale de Madagascar*, II^e partie, chap. xxiv, p. 345.

Le Manombo charrie, dit-on, des paillettes d'argent. On a assuré au capitaine Guillain qu'il existait un filon de ce métal non loin du cours de cette rivière (1).

Les Andraïvoulas forment une peuplade tout à fait distincte de celle des Sakalaves, quoique, selon les traditions du pays, cette dernière ait pris naissance dans le Féérègne. C'est une tribu assez nombreuse, dont les hommes sont vigoureux et bien armés; ils passent cependant pour très-lâches, quoiqu'ils aient conservé leur indépendance. L'instinct du mal est très-développé chez eux, et le mensonge leur est habituel.

« Les bénéfices que donnent les spéculations entreprises dans le Féérègne sont énormes : pour
» 130 grammes de grosse poudre ou pour une brasse
» de toile, on a quatre tortues ou six poules; pour
» 500 grammes, un veau, un cabri ou un mouton;
» pour 2 ou 3 kilogrammes ou pour un fusil, un bœuf,
» et deux si le fusil est bon; pour la même quantité
» de poudre (3 kilogrammes) un baril d'orseille bien
» foulée. Sur la côte, on achète l'écaille pour le double de son poids en poudre; enfin, 15 ou 16 kilogrammes de pois du Cap sont payés de 200 à
» 250 grammes de poudre.

» Les fusils et les munitions (poudre, balles, pierres à feu) sont les meilleurs objets d'échange; mais on traite dans des proportions à peu près

(1) Capitaine Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie orientale de Madagascar*, II^e partie, chap. xxiv, p. 345.

» semblables avec des toiles bleues, des cotonnades
 » rouges, des marmites, des clous à tête de cuivre
 » et d'argent, de la mauvaise coutellerie, des bou-
 » teilles, de la verroterie et des hameçons (1). »

Ménabé. — Au nord de la rivière Saint-Vincent commence le pays habité par les Sakalaves; il s'étend jusqu'à la hauteur de la baie de Passandava, et peut être divisé en trois parties principales: le Ménabé, l'Ambongou et le Bouéni. L'ancien royaume sakalave de Ménabé, celle de ces trois divisions qui confine au Féérègne, est la plus étendue de toutes les provinces de Madagascar. Bornée au sud par la rivière de Saint-Vincent, elle remonte presque au nord jusqu'à celle d'Ounara; elle a pour limites orientales une partie de l'Ambongou, les monts Ambohimiangara, frontière occidentale de l'Ankova, et la province de Betsiléo. Elle est parcourue par un grand nombre de cours d'eau, dont la direction générale est de l'est à l'ouest. L'un des principaux est la rivière Manambaho ou Mantao (2), qui, selon la carte dressée par M. Daussy, d'après les travaux du capitaine W.-F.-W. Owen, et selon celle publiée par M. le capitaine Guillaïn, ne remonterait qu'à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur, tandis que s'il fallait croire la carte qui accompagne le voyage de M. Leguevel de Lacombe et celle publiée par William Ellis, elle serait formée

(1) Capitaine Guillaïn. *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*, II^e partie, chap. xxiv, p. 359.

(2) Ainsi nommée par Leguevel de Lacombe et Ellis.

au centre même de la province d'Ankova par la réunion des eaux qui descendent de chacune des vallées de cette contrée. Si la seconde assertion était conforme à la vérité, les rives de la Manambao présenteraient le chemin le plus direct pour pénétrer au centre même de Madagascar. Mais aucun voyageur n'ayant signalé dans ces parages de route fréquentée, il est probable que les capitaines Owen et Guillaïn sont seuls dans le vrai. En continuant à suivre vers le sud la côte du Ménabé, on trouve la rivière Douko, celle de Manemboule, et enfin la Sizoubounghi, dont le cours paraît très-étendu et dont les sources sont situées, à ce que l'on croit, au sud-ouest de la province d'Ankova, non loin du Betsiléo. Les autres rivières comprises entre la Sizoubounghi et la rivière Saint-Vincent ne sont pas navigables, même en pirogues, et semblent n'avoir pas un grand parcours. La côte du Ménabé est peu accessible et ne présente aucun intérêt au point de vue de la navigation.

Sous le rapport de la fertilité, ce pays est admirablement doué. On y trouve les mêmes productions que dans la province de Féérègne. Les bords de ses rivières sont couverts de bois de sandal. Le riz pourrait y être cultivé en grande quantité, mais les habitants préfèrent semer du maïs, qui leur donne trois récoltes par an. Le poisson et le caret foisonnent sur les rivages du Ménabé (1). Non loin de la côte, un

(1) Capitaine Guillaïn, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*, II^e partie, chap. XXI, p. 313.

peu au nord de la rivière Saint-Vincent, sur les bords de celle d'Angorikasou, on connaît l'existence d'une immense saline naturelle, et enfin la rivière Mouroundava roule des paillettes d'or arrachées aux entrailles du mont Tangouri.

« Malheureusement, toutes les ressources naturelles qu'offre Ménabé sont annihilées par suite de la dépopulation du pays, résultat de la guerre et des nombreuses invasions qu'il a subies depuis 15 ans. Son commerce est anéanti, c'est à peine si, dans toute une année, deux ou trois boutres de Mozambique, de Zanzibar ou des Comores passent à Sizoubounghi ou à Mangouki. Ces deux points sont depuis huit ou dix ans les seuls de cette côte qui soient visités dans un but de commerce. Mouvaround, nommé Andakabé par les naturels, était le mouillage fréquenté par les boutres et les navires de traite, alors que les rois de Ménabé avaient leur résidence non loin de là, sur le bord de la rivière du même nom (1). Les objets d'échange sont les mêmes que dans le Féérègne. »

La population si clair-semée aujourd'hui du Ménabé semble avoir conservé une fierté qu'on ne retrouve pas chez les autres Malgaches. Attaqués maintes fois par les Hovas, ils n'ont pas voulu accepter leur joug et ne leur ont livré qu'un pays dévasté ;

(1) Capitaine Guillaum, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*, chap. xxi, p. 315. — M. Leguevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, chap. x, p. 98.

ils se sont retirés dans des endroits inaccessibles, d'où ils harcellent sans cesse leurs ennemis et déploient une vigueur sauvage dont les Sakalaves du nord n'ont même plus la pensée (1).

Les noms de quelques-unes des anciennes divisions, c'est-à-dire d'un territoire occupé par une même peuplade, ou obéissant à un même chef, ont été conservés à certaines parties du Ménabé situées le long de la côte ; ce sont, par exemple, le Miari, entre la Sizoubounghi et la rivière de Manemboule, le Manemboule au nord de cette dernière, puis le Mavouhazou au sud de la Mahambaho, le Vouai entre la Manambaho et l'Ounara.

Les Hovas ont établi dans le Ménabé plusieurs postes dont les principaux sont : ceux de Bediatsa et d'Ankofouti, situés à environ six jours de marche dans l'intérieur, non loin des sources de la rivière Doukoet de celle de Manemboule, aux pieds des monts Bongou-Lava ou Ambohimiangara, probablement à l'entrée des défilés qui de l'Ankova mènent dans le Ménabé ; ceux de Manen'daza et Malaïbandi, qui se trouvent dans la même situation, mais un peu plus au sud, près des sources de la Sizoubounghi, et enfin Ningan'soa, sur la rive droite de la Mouroundava, à une journée de marche de la côte.

Ambongou. — Le second des pays sakalaves, en allant vers le nord, est l'Ambongou, dont le territoire, peu étendu du reste, est, comme le Ménabé

(1) M. V. Noël, *Recherches sur les Sakalaves*, art. 1^{er}, p. 275, t. XIX, 11^e série du *Bulletin de la Société de Géographie*.

au nord de la Sizoubounghi, formé d'une série de petits districts autrefois indépendants et portant des noms particuliers. Cette province est comprise entre le Boueni au nord, l'Antsianaka à l'est et le Ménabé au sud. Les principaux cours d'eau de l'Ambongou sont : la rivière Bâli, qui se jette dans la baie du même nom, et forme la frontière septentrionale de cette province. la Manombo, la Sambaho qui peut être remontée à une assez grande distance par de gros boutres, et l'Ounara. Quoique formé de vastes plaines, ce pays renferme quelques pics isolés qui atteignent à une assez grande élévation, et semblent des sentinelles avancées de la grande chaîne médiane de Madagascar. L'Ambongou renferme dans sa partie sud-est la forêt de Magnérinéri, la plus vaste de toute l'île ; elle commence à une quarantaine de lieues de la côte et vient finir en pointe au pied des montagnes qui encadrent la province d'Ankova. Les productions végétales de la contrée sont les mêmes que celles de Ménabé, et la végétation y présente la même vigueur. On y trouve une assez grande quantité de bétail ; on peut s'y procurer deux bœufs pour un fusil. L'Ambongou se divise en quatre districts ; le Marah, le Milanza, le Namouraka et le Bâli. Le Milanza paraît être le plus riche en produits de tous genres ; sa population passe pour être assez nombreuse ; on regarde comme à peu près certain qu'il y existe des mines de charbon de terre et des lits considérables de bitume. Ces derniers seraient placés sur les bords de la rivière Sambaho. La baie de Bâli,

qui est située dans le nord de l'Ambongou, offre dans sa partie septentrionale un mouillage sûr pour les navires de toute grandeur ; mais elle est trop étendue pour devenir facilement défendable. Quoique le pays puisse fournir de nombreuses denrées à l'exportation, la baie de Bâli est peu fréquentée par les commerçants ; on n'y voit que rarement quelques boutres arabes (1).

En général, la côte de l'Ambongou est très-basse et peu saine ; cette raison en écarte les Hovas qui se contentent d'y faire de loin en loin des incursions. En reculant sans cesse devant leurs ennemis, les habitants ont pu conserver leur indépendance.

Bouéni. — La province de Bouéni, qui est bornée au sud par l'Ambongou et l'Antsianaka, à l'est par la chaîne médiane et l'Antanvaristi, au nord par l'Ankara, est l'une des plus importantes de Madagascar, au point de vue de la colonisation par un peuple européen. Ses côtes sont sillonnées par des baies qui

(1) C'est sur le rivage de la baie Bâli, dans les États du roi sakalave Rabouky, près du village de Mangoulou, que le R. P. Jouen, de la Compagnie de Jésus, préfet apostolique de Madagascar, a placé son établissement. Dans une lettre écrite de Saint-Denis le 17 janvier 1854, à MM. les directeurs de l'*Oeuvre de la Propagation de la Foi*, le P. Jouen raconte le fait suivant : Le 5 août 1853, les Hovas attaquèrent les Sakalaves par terre et par mer ; mais leurs boutres et un trois-mâts américain partis de Mazangaye, port hova, et frété par eux, portant 400 hommes et plusieurs canons, virèrent de bord en apercevant dans la baie Bâli le brick de guerre français *le Victor*. *Annales de la Propagation de la Foi*, n° 159, mars 1855. Le P. Jouen estime à 15 jours de marche la distance qui sépare la baie Bâli de Tananarivou.

peuvent être comprises parmi les plus grandes et les plus sûres de l'hémisphère austral ; l'une d'elles est le point de débarquement forcé, pour ceux qui du canal de Mozambique veulent pénétrer jusqu'à Tananarivou, la capitale des Hovas. Pays de plaine par excellence, elle offre d'immenses pâturages, et le bétail qu'elle pourrait nourrir, si elle était exploitée avec intelligence, fournirait non-seulement à la consommation de l'île entière, mais encore à une exportation considérable. Comme productions végétales, c'est la plus riche province de l'île après le Ménabé. Elle est coupée de loin en loin, surtout vers le nord, par de magnifiques forêts où l'on remarque les plus belles essences. Le Bouéni, autrefois très-peuplé, formait un état indépendant, mais là comme dans le Ménabé, les guerres civiles et l'invasion des Hovas, après avoir causé la mort d'un grand nombre d'habitants, ont déterminé des migrations considérables, et la population s'étant retirée du nord et du centre, s'est reportée, ou sur les provinces voisines, ou vers le sud, dans l'ancien royaume de Bombetok, sur les rives du Betsibouka.

En suivant vers le nord la côte du Bouéni, on trouve, à peu de distance de la baie de Bâli, la baie de Cagembi, désignée par Owen sous le nom de Boteler's river (rivière Boteler), dont l'entrée est obstruée par un banc de sable que peuvent seuls franchir les bâtiments d'un tonnage moyen. Au fond de cette baie est situé un village d'une soixantaine de cases portant le nom de Kiakombi ; l'endroit où

il est construit est le seul du rivage qui ne soit pas vaseux et envahi par les palétuviers (1). Le pays environnant pourrait fournir d'abondants produits à l'exportation, mais les Hovas y faisant irruption chaque année pendant la belle saison, détruisent les récoltes, et les habitants ont dû renoncer à semer ce qu'ils étaient sûrs de ne jamais récolter; ils se contentent de pourvoir à leur subsistance en cultivant quelques points moins accessibles que les autres. On regardait comme probable l'existence de mines de houille dans les environs de la baie de Cagembi; mais le capitaine Guillain n'a pu obtenir de renseignements à ce sujet (2).

Le commerce le plus important de Kiakombi est celui du bœuf boucané et quelquefois des salaisons; on en exporte rarement du bétail sur pied. Le commerce de la baie de Cagembi, comme celui de presque toute la côte ouest de Madagascar, est entre les mains des Antalaots', descendants des Arabes établis autrefois dans les mêmes parages.

Au nord du pays des Miari est située la baie de Bouéni (rivière Makumba d'Owen). A son entrée se trouve une petite île jointe d'un côté à la terre ferme par des bancs de sable et des récifs. Elle porte le nom d'île Makambi. « Ces bancs et ces récifs » se prolongent aussi à l'intérieur de la baie, et ne » laissent entre eux qu'un chenal d'une largeur » moyenne d'un mille. Ce chenal, qui forme à pro-

(1) Guillain, *Documents*, etc., II^e partie, chap. XI, p. 239.

(2) *Id.*, chap. XII, p. 247.

» prement parler le port, conserve sur tout son développement en dedans des terres (développement qui n'est pas moindre de 12 ou 13 milles) une profondeur d'eau suffisante pour les plus grands navires. Le port de Bouéni doit être compté au nombre des excellents havres qui se trouvent sur la côte N.-O. de Madagascar. Lorsque les Européens commencèrent à le fréquenter, il fut connu par eux sous le nom de Nouveau-Masselage (1). » La baie de Bouéni n'a aucune importance au point de vue commercial, la grande baie de Bombetok, qui en est toute voisine, étant le principal entrepôt de la côte ouest.

La baie de Bombetok est située au nord-est de la baie de Bouéni, et reçoit le Betsibouka, fleuve qui, par lui-même ou par ses affluents, peut passer pour le plus important de Madagascar. « Suivant M. le capitaine Guillaïn (2), la baie de Bombetok est désignée sur les anciennes cartes sous les noms de Manigaro, Manangare, Manangara, qui tous ne sont évidemment que des corruptions du mot Manan'hara, ancien nom du fleuve qui s'y jette. Les premiers Européens qui la fréquentèrent ne virent en elle que l'embouchure de ce fleuve, et lui donnèrent le nom que portait alors celui-ci. » Dans la carte dressée en 1727 par M. Robert, carte qui se trouve à la suite du voyage

(1) Capitaine Guillaïn, *Documents*, etc., II^e partie, chap. x, p. 235.

(2) *Documents*, etc., II^e partie, chap. vi, p. 204.

de Rochon (1), elle porte le nom de port Massali.

« La baie de Bombetok s'étend dans une direction
» moyenne N.-N.-O. et S.-S.-E., à environ 18 milles
» dans les terres. Sa largeur à l'entrée est de 3 milles
» et demi, mais en dedans elle varie de 3 à 7 milles.
» Les terres qui circonscrivent ce magnifique bassin
» présentent un aspect agréable et varié; du côté de
» l'est, elles sont basses et couvertes d'une riche
» végétation; une large lisière de palétuviers pro-
» longe cette masse de verdure jusqu'à la mer. A la
» partie moyenne de la baie se projette, de ce même
» côté, vers l'ouest, une presqu'île de 3 à 4 milles de
» longueur qui divise la baie en deux parties; c'est
» dans l'arrière-baie qu'elle forme, que débouche le
» Betsibouka. Cette presqu'île masque ainsi les bords
» marécageux du fond de la baie; mais au-dessus
» d'elle on aperçoit les terres élevées avec leurs for-
» mes moins arrêtées et leurs teintes plus claires.
» Le côté ouest présente une série de collines d'une
» hauteur moyenne et uniforme boisées à leur partie
» supérieure, mais arides et pierreuses à la base, où
» tranche çà et là en larges taches rouges la terre
» ocreuse qui concourt à leur formation. Enfin, sur
» le côté nord, le terrain, plus élevé en certains en-
» droits, est en même temps plus accidenté. Les
» détails du paysage accusent la présence et l'acti-
» vité de l'homme, et l'œil embrasse avec satisfaction
» dans son entier le tableau où se dessinent, en un

(1) *Voyages à Madagascar, à Maroc et aux îles orientales*,
tome I^{er}.

» pittoresque ensemble, la ville fortifiée de Majunga
 » et les ruines à demi restaurées de l'ancienne cité
 » Antalaots' (1) entremêlées de bouquets de coco-
 » tiers, de manguiers et de grenadiers. »

La ville de Majunga est de création hova et date de l'année 1824, époque à laquelle Radama envahit le pays de Rouéni. Une maison en pierre de la forme et dans le goût arabes y fut construite par des maçons antalaots' pour le gouverneur laissé par le roi d'Émirne, et autour de cette maison vinrent se grouper des cabanes en planches avec couvertures de feuilles dont M. Guillaïn évalue le nombre à 70 ou 80. Le tout est circonscrit par une assez faible palissade, remplacée en quelques endroits par des pans de murs de 3 mètres de hauteur. Cette ville, entourée par plusieurs petits villages de huttes habitées par des Sakalaves, est située sur une colline qui, sans être très-élevée, domine cependant tout le terrain environnant. Elle serait parfaitement défendable pour des Européens, comme elle l'est pour des Hovas n'ayant à redouter que l'attaque des Sakalaves ; mais dans l'état actuel, il suffirait de quelques obus lancés d'un vaisseau pour la brûler tout entière et en chasser la garnison (2). On y remarque également

(1) Capitaine Guillaïn, *Documents*, etc., II^e partie, chap. vi, p. 205. Nous avons fait de larges emprunts à cet auteur pour tout ce qui regarde la baie de Bombetok et ses environs. — Voir aussi Owen, t. II, chap. ix, p. 99.

(2) M. le Bron de Vexela en parlant des fortifications de Majunga s'exprime ainsi : « Il est inutile de dire que c'est une vraie pasquinade » comme tout le système militaire des Hovas. » *Voyages à Madagas-*

quelques ouvrages avancés construits comme ceux qui protègent le corps de place. Une quinzaine de mauvaises pièces de canon garnissent ces fortifications primitives. La source qui fournit de l'eau potable à la garnison de 300 hommes et aux habitants, est située en dehors de l'enceinte, à 200 pas environ, et le chemin qui y mène pourrait être facilement coupé par des assiégeants. A 900 mètres de la ville, dans la direction O.-N.-O., est situé un petit fort en maçonnerie circulaire ayant douze embrasures régulièrement distribuées sur toute sa circonférence ; mais cet appareil formidable est insignifiant, car les navires du plus grand tirant d'eau pouvant approcher à courte portée les écraseraient en quelques instants sous leur feu, tandis que des troupes de débarquement attaqueraient du côté opposé.

Au sud et à peu de distance de la colline de Majunga s'élevait autrefois la ville antalaots' de Moudzanghaïe, la plus grande de Madagascar. En 1824, à l'époque de l'invasion des Hovas, elle comptait au moins 10,000 habitants, et de plus une population esclave très-nombreuse. « On y remarquait des mos-
» quées et un certain nombre de maisons en pierre.
» Son port et sa marine en faisaient l'entrepôt des
» produits de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde ;
» elle était le centre de toute les transactions entre
» ces pays et Madagascar. Alors l'immense baie
» qu'elle commande était fréquentée par des navires

car et aux îles Comores. Revue de l'Orient, année 1846, t. IX, art. 3.

» de diverses nations, que la traite du riz, des
 » bœufs, de la cire, de l'écaille et la facilité d'y
 » préparer des salaisons y attiraient. Les bords de
 » cette baie étaient animés par de nombreux villages
 » et ses eaux sillonnées par des bateaux qui faisaient
 » la navigation du Betsibouka : tout, enfin, y res-
 » pirait le mouvement et la vie... Quelques mois
 » plus tard, ces lieux étaient déserts ; les populations
 » étaient enfuies, et la ville n'était plus que cendres
 » et débris (1). »

On peut juger, d'après la prospérité passée de Moudzanghaïe, à quel avenir serait réservé Majunga,

(1) Capitaine Guillaïn, *Documents, etc.*, II^e partie, chap. vii, p. 213.
 — M. Leguevel de Lacombe raconte d'une façon très-pathétique la prise de Moudzanghaïe par les Hovas ; selon lui, les derniers défenseurs de cette malheureuse cité auraient lutté jusqu'à la mort en causant de grandes pertes à l'ennemi. Radama aurait fait trancher la tête à leur chef. *Voyages à Madagascar et aux îles Comores*, t. II, chap. xv, p. 165. — Quoique le capitaine Guillaïn ait placé le lieu appelé par les premiers explorateurs français, Nouveau-Masselage, dans la baie de Bouéni, voici un passage du voyage de Du Bois en 1669, qui ferait penser que ce Nouveau-Masselage correspondait à la baie de Bombetok et à la ville de Moudzanghaïe. « Le nommé Gigault, pilote, ayant été envoyé par M. de Mondevergue à la recherche de la rivière des Mâts, rapporta qu'il passa en un lieu de l'île nommé le Viell-Macellage, puis en un autre nommé Nouveau-Macellage, où habitent des Arabes ; qu'ils ont un roi dont la cour est assez magnifique, et qu'il a bon nombre de soldats à sa garde ; qu'il y a deux cents ans qu'ils disent estre habitez en l'isle, et qu'ils y font trafic notable, y ayant reçu quantité de petits bâtimens ; que peu se manqua qu'ils ne fussent massacrés par ces Arabes. Ces Arabes ont une belle ville, bourgs et villages, où il y a des mosquées et tombeaux superbes, citernes et maisons, le tout bien basti en pierres. » *Relation de l'île Dauphine*, p. 73.

si la main protectrice de la France s'étendait sur Madagascar.

Quelques Antalaots' sont revenus habiter les ruines de leur ancienne cité, dont ils composent aujourd'hui, avec une centaine de Sakalaves et une trentaine d'Indous, l'unique population. Les Hovas les tiennent dans la dépendance la plus absolue.

Le mouillage devant Majunga n'est pas le meilleur que la baie de Bombetok puisse offrir ; il en est plusieurs où de grands vaisseaux seraient encore mieux abrités. Le principal défaut de cette magnifique rade est de n'avoir pas d'eau potable en quantité suffisante ; celle qu'on trouve près du rivage est en général saumâtre, mais il existe dans la partie sud-ouest une excellente aiguade (1).

Quoique Majunga soit le point le plus important de la côte ouest par rapport aux transactions commerciales, il n'y règne pas actuellement une très-grande activité ; les besoins très-restreints, d'ailleurs, de la consommation des provinces de l'intérieur et les commandes du gouvernement et des principaux habitants d'Émirne appellent seuls dans cette baie les navires étrangers. Le commerce extérieur a lieu principalement avec les Américains et consiste exclusivement dans les opérations du comptoir que ceux-ci entretiennent à Majunga depuis 1830 (2).

(1) Si l'on manque d'eau potable à Majunga, le pays environnant à quelque distance de la baie en est abondamment pourvu ; et comme il s'élève constamment, il serait très-facile d'en amener dans la ville une quantité plus que suffisante.

(2) Voir pour le commerce américain à Manjunga, la *Description*

Le Betsibouka débouche dans la partie sud-est de la baie de Bombetok par plusieurs branches que séparent des bancs et des îlots couverts de palétuviers. On y entre par trois passes principales : celle du milieu, dite Mouracari, est la plus profonde et la plus large; elle doit être prise par les grands boutres qui peuvent remonter le Betsibouka pendant une huitaine de jours environ, durant la saison sèche, jusqu'à son confluent avec l'Ikoup, son principal affluent.

Les sources du Betsibouka ne sont pas très-éloignées, ce fleuve sortant des montagnes, droit à l'est de la baie de Bombetok; l'Ikoup, au contraire, prend naissance, suivant la carte dressée par M. Daussy, d'après Owen, et celle qui accompagne les documents publiés par M. Guillain, au centre même de l'Ankova. Ce point géographique est d'une grande importance pour la colonisation future de l'île, car l'Ikoup étant navigable plusieurs journées avant de rejoindre le Betsibouka, cette voie fluviale deviendrait entre des mains françaises une grande ressource pour l'établissement des communications entre Majunga et Tananarivou, par l'Antsianaka (1). M. Leguevel de Lacombe, qui n'admet pas le tracé

générale de l'île, chap. 1^{er} de cet ouvrage, p. 58 et l'art. in du *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, de M. le Bron de Vexela, publié dans la *Revue de l'Orient*, année 1846, t. IX.

(1) Tous les renseignements s'accordent à prouver qu'il existe une route carrossable allant du fond de la baie de Bombetok à Tananarivou, capitale du Hovas, mais, quoique cette route paraisse voisine du cours de Betsibouka, nous n'en parlerons pas ici.

d'Owen, fait sortir le Betsibouka, qu'il nomme rivière de Bombetok, du lac Nossi-Vola ou Rahi-dranou.

Les rives du Betsibouka, comme celles de l'Ikoupa, sont peuplées et cultivées ; on y trouve de distance en distance d'assez grands villages sakalaves, où les Hovas tiennent aujourd'hui garnison.

Au nord-est de la baie de Bombetok se trouve la grande baie de Matzamba, ou vieux Masselage, dans laquelle les Antalaots' de Moudzanghaïe entretenaient autrefois une certaine activité commerciale (1), mais dont les bords sont aujourd'hui déserts, les habitants les ayant abandonnés par crainte des Hovas de Majunga. Comme aux environs de la baie de Matzamba on trouve quelques forêts, les conquérants tirent de cette contrée les bois dont ils ont besoin pour leurs constructions. Quatre rivières se jettent dans la baie ; les plus importantes sont : la Sofia et la Matzamba, dans la partie sud-est.

Au nord de la baie de Matzamba est située celle de Mouramba, qui offre peu d'intérêt, et qui est ouverte aux vents du sud-ouest. Elle est séparée d'une des branches de la grande baie de Marréenda par une longue presque île élargie à son extrémité, et dont la partie nord est marquée sur la carte de M. Leguevel de Lacombe comme un point très-élevé.

(1) Owen rapporte que les Arabes qui habitaient autrefois la baie de Matzamba, avaient adopté pour cimetière le sommet de la petite île de Manza, située dans l'intérieur de la baie, et que lui Owen vit ces tombes noircies par le temps et prêtes à tomber en poussière. T. II, chap. XI, p. 132.

La baie de Marréenda, désignée anciennement sous le nom de Morumgani, se divise en deux parties : l'une, comprise entre la terre ferme et la presqu'île dont il vient d'être parlé, s'avance à une grande distance dans l'intérieur ; elle est très-vaste, et pour cette raison, sans doute, n'offre pas un refuge assuré contre les vents du large ; l'autre, située au nord de la première, semble de beaucoup préférable ; plusieurs îlots et une petite presqu'île en protègent l'entrée. La rivière Louza, qui peut être remontée par les plus grands navires à plusieurs lieues de son embouchure, décharge ses eaux dans sa partie orientale, et en fait un port tout à fait propice à la création d'un établissement colonial. Malheureusement les bords de la baie de Marréenda, comme ceux de la baie de Matzamba, sont presque inhabités. Au nord de la baie de Marréenda, sous le 14° lat. sud, commence une autre baie qui affecte à peu près la même forme, et se divise comme elle en deux parties : c'est la baie de Saumalaza qui tire son nom d'une rivière qui vient y mêler ses eaux à celles du canal de Mozambique. Owen a donné à la baie de Saumalaza le nom de Radama, sans doute à cause d'un groupe d'îles portant le nom de ce conquérant qui se trouve à son entrée. Elle s'avance de 25 milles dans les terres sur une largeur de 2 à 5 milles, mais sa profondeur est très-irrégulière ; et de grands navires ne pourraient y louvoyer que difficilement à cause des bancs et des récifs dont elle est obstruée. Le pays environnant est assez peuplé.

On remarque sur ses bords plusieurs grands villages sakalaves (1).

Un peu au nord de l'entrée de la baie de Saumalaza est situé un grand village fortifié qui est, après Majunga, le poste le plus important où les Hovas se soient établis sur la côte occidentale. Il porte le nom de Mouroun'sang ou Rafala. La baie qui s'étend devant le village de Mouroun'sang, n'est, à proprement parler, qu'une dépendance de celle de Saumalaza, elle est peu sûre, car aucun obstacle ne la protège contre les vents du nord-ouest ; de plus, elle est coupée par des récifs dangereux. Le village est placé sur une colline à 172 mètres au-dessus du niveau de la mer, et cependant le pays étant très-accidenté, ce point est encore dominé par les hauteurs voisines. Les Hovas, dans le but de défendre Mouroun'sang, contre un débarquement, ont creusé dans la plaine qui l'entoure de grandes fosses ou trous de loup masqués par des arbres et des buissons. Toutes les cases du village sont en boue et en feuilles ; la maison seule du gouverneur est en planches. Les fortifications palissadées qui entourent ce village paraissent être un diminutif de celles de Majunga, et là, comme dans cette ville, le manque d'eau met obstacle à une résistance prolongée. Le ruisseau qui fournit aux besoins de la garnison et d'une population de 700 à 800 Sakalaves, est situé au pied de la colline. Les fièvres intermittentes paraissent bien

(1) Capitaine Guillaud, *Documents, etc.*, II^e partie, chap. v, p. 198.

moins à redouter à Mouroun'sang que sur d'autres points des côtes, et les cas de mortalité n'y sont pas nombreux. Les relations commerciales de cette partie de l'île sont très-restreintes, la population y étant très-clair-semée ; on n'en exporte guère que 60 à 80 tonneaux de riz, des bœufs et quelques peaux. Un bœuf s'y paye de 5 à 10 piastres, selon sa grosseur. Ces transactions sont entre les mains d'un traitant portugais qui expédie au gouverneur de Mozambique les denrées qu'il peut se procurer (1).

L'espace compris entre la baie de Mouroun'sang et celle de Passandava, située quelques lieues plus au nord, forme l'isthme qui rattache à la grande terre une vaste presqu'île au nord de laquelle on trouve la baie dite de Bavatoubé ou Ambavatoubé (Dalrymple du capitaine Owen) qui, au point de vue de la colonisation européenne, vient comme position militaire, immédiatement après Diego-Suarez.

« Cette baie est située à 17 milles dans le sud-
» ouest de Nossi-Bé. Le mouillage y est excellent,
» tant sous le rapport du brassiage et de la qualité
» du fond que sous celui de l'abri par tous les vents.
» L'entrée, quoique peu large (1,000 mètres envi-
» ron) et bordée de récifs, est toujours facile. Le
» courant est peu fort et suit la direction du chenal,
» dans lequel on trouve de 12 à 18 brasses (19 à
» 29 mètres) sur un fond de sable fin ; la couleur

(1) Capitaine Guillain, *Documents*, II^e partie, chap. v.

» de l'eau indique la limite des coraux. La mer est
» toujours belle dans cette baie (1). »

La baie de Bavatoubé a près de 7,000 mètr. dans sa plus grande dimension, et 5,500 dans sa plus petite. Elle repose partout sur un fond de vase ou de sable, et dans sa partie centrale, sa profondeur moyenne paraît être de 12 à 14 mètres. Une seconde baie affectant la même forme que la première, mais moins profonde, existe, à l'intérieur, du côté du sud ; elle est comprise entre deux étroites presqu'îles qui s'avancent de 2 et 3,000 mètres dans la grande rade. La baie de Bavatoubé, dont les rivages très-élevés sont formés par une série de collines, deviendrait, une fois fortifiée par des Européens, une position presque imprenable (2).

Voici du reste, ce qu'en dit dans son mémoire M. le commandant d'artillerie Gouhot, qui a exploré minutieusement cette baie et ses environs (3).

« Ceux qui ont visité cette baie n'en ont pas
» assez fait ressortir l'importance. Ils ont mentionné
» dans leurs rapports qu'il n'y avait pas d'eau

(1) Renseignements nautiques sur Nossi-Bé, Nossi-Mitsiou, etc., et sur l'île Mayotte, par M. Jehenne, capitaine de corvette, commandant la gabare la *Prévoyante*, p. 30. *Extrait des Annales maritimes et coloniales*.

(2) Voir le plan levé et dressé en 1841, d'après les ordres de M. le contre-amiral de Hell, gouverneur de Bourbon, par M. Jehenne, capitaine de corvette, commandant la *Prévoyante*, publié par ordre du roi, sous le ministère du baron Roussin. Dépôt général de la marine.

(3) Capitaine Guillaïn, *Documents, etc.*, chap. II, p. 177.

» douce ; alors, sans de plus longues réflexions, et
» tout en l'admirant sous plusieurs rapports, on a
» contesté son utilité. Ces officiers auraient dû re-
» marquer que plusieurs gros ruisseaux qui ont
» leur embouchure hors de la baie, passent si près
» d'elle qu'il ne faudrait que des canaux de peu
» d'étendue pour jeter abondamment l'eau dans le
» port. On peut, du reste, s'en procurer aussi au
» moyen de sources et de puits creusés à un mètre
» ou deux du sol, sur tous les points de la rade peu
» élevés au-dessus de la mer. D'ailleurs, dans un
» pays où il pleut quatre ou cinq mois de l'année,
» on ne manquera jamais d'eau si l'on établit de
» grandes citernes. »

On trouve encore dans le rapport du commandant Gouhot cet autre passage : « La construction
» de forts, de batteries et de bâtiments y serait
» d'une exécution facile, car on trouve sur les lieux
» du sable, du corail, des moellons et des bois de
» toute dimension. » Il existe en outre dans le voisinage de grands dépôts de houille.

La vaste presque île qui contient la baie de Bavatoubé et le pays environnant la grande baie de Passandava sont entièrement déserts, les habitants poursuivis par les Hovas, les ayant abandonnés pour se réfugier sur le territoire français de Nossi-Bé (1).

La baie de Passandava est désignée sur les cartes anciennes sous le nom de Mangaéli ou Massaéli. Son

(1) Depuis quelque temps cependant, nos sujets de Nossi-Bé ont entrepris l'exploitation agricole du littoral de la grande terre.

centre est occupé par un groupe de petites îles qui laissent entre elles et la terre ferme un excellent mouillage. Sur le côté occidental de la plus grande d'entre elles se trouve une anse dont les bords forment un quai naturel assez accore pour que des navires puissent y être amarrés et rester à flot de basse mer. Il serait, on le comprend, très-facile d'y établir à peu de frais un quai de carénage(1). Au fond de la baie de Passandava, se jette la rivière de Sambéranou, limite nord du Bouéni; au delà commence la province d'Ankara.

Antsianaka. — On compte au centre de Madagascar cinq provinces placées assez exactement l'une à la suite de l'autre, en descendant du nord vers le sud. La première est l'Antsianaka, où le Betsibouka prend sa source, et qui est traversée dans toute sa longueur par l'Ikoupà. Cette province, qui est située entre celles de Bouéni, de Betsimisaraka d'Ankova et d'Ambougou, paraît se diviser en deux parties : l'une avoisinant la chaîne médiane de l'île est très-accidentée, elle est boisée et rocailleuse, on y signale la présence de minéraux précieux, tels que le fer et l'argent; l'autre, formée par des terrains moins élevés et abondamment arrosés par de belles rivières, semble défier en fertilité les portions de Madagascar les plus favorisées par la nature. Le riz, les patates sucrées et le tabac y croissent en abondance; on y remarque également beaucoup de

(1) Capitaine Guillain, *Documents*, etc., II^e partie, chap. II, p. 176.

bestiaux et de volaille. Ce pays paraît être très-peuplé. Les habitants de l'Antsianaka passent pour très-industrieux et pour jouir d'un meilleur caractère que leurs voisins. M. Leguevel de Lacombe (1) raconte que l'île Nossi-Vola, au centre du lac de ce nom, est le point de Madagascar où l'industrie est arrivée au plus grand développement. Les indigènes y exercent plusieurs métiers avec une adresse réellement remarquable. Il y acheta, entre autres choses, un tapis trente-cinq piastres d'Espagne.

Ankova. — Cette province, comme son nom l'indique (Ank et Ova, pays des Hovas), est habitée par les descendants des anciens Malais, aujourd'hui possesseurs de la presque totalité de Madagascar. Elle est formée par un immense plateau que la chaîne médiane entoure presque complètement au moyen de rameaux qu'elle projette vers l'ouest. Ainsi l'Ankova a pour limites; à l'est, les monts Angavo qui la séparent de la province de Betanimena; au sud, les monts Ankaratra, frontière septentrionale de la province de Betsileo; à l'ouest, entre elle et le Ménabé, s'étendent les monts Ambohimiangara, et, enfin, au nord, la seule frontière où les montagnes n'isolent pas complètement l'Ankova des autres parties de l'île, s'élèvent les monts Andragintra. Ces derniers sont séparés les uns des autres par de larges vallées inclinées vers le nord-ouest qui permettent l'écoulement dans cette direction de toutes les eaux

(1) *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, t. II, chap. xv, p. 157. — Voir, pour plus amples détails, ch. II de cet ouvrage, p. 93.

de la province. Comme on l'a déjà fait remarquer, ces eaux viendraient, selon la carte dressée par M. Daussy, d'après Owen, former la rivière Ikoupa et mettraient le district d'Émirne ou au moins la province d'Ankova, en communication avec la mer. Ainsi, les monts Angavo formant le bief de partage, l'Ankova fait partie du versant occidental de Madagascar. « Le sol du pays des Hovas formé de petites montagnes ou collines, d'abord fort rapprochées, en partant de l'arête centrale, devient moins montueux à mesure qu'on s'éloigne du point culminant, et de vastes plaines ne tardent pas à succéder à des gorges resserrées, mais peu profondes qu'on trouve en commençant à descendre. Celle qui avoisine la capitale ou grand village de Tananarivou (les mille villages) est immense : à peine si l'œil peut en mesurer l'étendue du haut de la montagne où cette ville est bâtie (1). »

La partie centrale de la province d'Ankova est très-peuplée et très-cultivée ; la campagne est parsemée de villages et il y règne une très-grande activité ; malheureusement ce pays n'est pas partout également fertile. Un déboisement général, arrivé à une époque inconnue, a laissé les sommets des collines dans un état de complète nudité, et les pluies ont chassé dans les vallées les terres que rien ne re-

(1) *Histoire de l'établissement des Français à Madagascar pendant la restauration*, précédée d'une description de cette île, par L. Carayon, capitaine d'artillerie, ancien commandant par intérim dudit établissement, liv. I^{er}, chap. 1^{er}, p. 3.

tenait plus sur les hauteurs. De là, l'extrême fertilité des parties planes et l'aridité non moins grande des parties élevées.

L'agriculture, comme l'industrie, est beaucoup plus avancée chez les Hovas que chez la plupart des autres peuplades de l'île. Ils savent ameublir la terre par de profonds labours faits au moyen de la bêche, et l'utilité des engrais ne leur est pas inconnue. Des irrigations pratiquées avec art permettent d'entreprendre en grand la culture du riz, non-seulement dans la plaine, mais encore sur les collines où ils disposent certaines pentes en terrasses. Le pays regorge de bestiaux de tous genres, mais surtout de bœufs et de moutons. On trouve sur les marchés des étoffes très-fines (1), des outils tranchants, divers ustensiles de ménage et enfin des bijoux d'or ou d'argent, le tout fabriqué par des indigènes. Les achats se font en argent. La piastre d'Espagne est la monnaie courante du pays, mais la rareté du numéraire est telle, parmi les classes inférieures, qu'on la divise en plus de 800 parties (2). Les denrées sont, dans l'Ankova, à un prix extrêmement bas et, cependant, le pays est tellement mal administré que le peuple, exploité par quelques familles, est plongé dans la plus grande misère (3).

(1) J.-B. Fressange, *Voyage à Madagascar*, en 1201 et 1803, rapporte, p. 25, que les toiles de l'Ankova étaient si estimées de son temps, qu'on en vendait jusqu'à un esclave la pièce.

(2) L. Carayon, chap. 1^{er}, p. 6.

(3) Il a été dit dans le chap. 1^{er}, p. 40, qu'il existe non loin de Tananarivou un gisement de houille.

« Les familles hovas habitent dans des cases couvertes de chaume et dont les parois sont en bois, quand ils sont assez riches pour s'en procurer, ou en terre. Elles ont toutes leur silo pour ensiler le riz, qui se trouve ordinairement près de la porte d'entrée, dans l'intérieur ou dans la rue. Souvent les animaux partagent l'habitation des hommes, dont ils ne sont séparés que par une claire-voie. Les bœufs seuls couchent en plein air, dans de grandes fosses pratiquées, à cet effet, dans l'intérieur des villages (1). »

La ville de Tananarivou, qui paraît située vers 19° lat. sud et 44° 37' long. est de Paris, comme presque tous les villages de Madagascar, est assise sur une colline assez élevée, et se trouve ainsi dans une position plus pittoresque que commode. M. de Lastelle estime que son point culminant est à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y remarque quelques rares maisons construites à l'européenne, mais d'une architecture qu'il est difficile de qualifier. Au centre de la ville se trouve l'enceinte habitée par la reine et ses serviteurs principaux ; elle est remplie par des cases, en tout semblables à celles de l'extérieur. Le palais royal fait seule exception ; il consiste en une petite maison ayant un premier étage divisé en plusieurs compartiments. Celui qui regarde la principale façade est transformé en galerie, et c'est du haut de cette terrasse que le souverain ha-

(1) L. Carayon, chap. 1^{er}, p. 7.

rangue son peuple. M. Carayon estime à 6 ou 8,000 âmes la population de Tananarivou (1). Dans ce nombre ne sont pas compris les esclaves qui cultivent les campagnes voisines pour le compte des maîtres résidant dans la ville.

Betsiléo. — La province de Betsiléo est peuplée par une race à laquelle des croisements fréquents avec les Hovas ont donné certains caractères qui appartiennent à cette tribu malaise. Comme les Hovas, ils sont fourbes et cruels, mais ils n'ont pas, comme eux, atteint ce premier degré de civilisation qui les distingue du reste des Malgaches. Leur pays, très-accidenté, puisqu'il est borné au nord par la chaîne des monts Ankaratra et qu'il est traversé par la chaîne médiane, est peu fertile et couvert de grandes forêts. Ils sont en général pasteurs et négligent l'agriculture; un peu de riz, quelques racines et du laitage forment le fond de leur nourriture. On sait qu'il existe plusieurs dépôts ferrugineux dans le pays presque inconnu des Betsiléos, et tout fait présager qu'une minutieuse observation amènerait la découverte de nombreuses mines de différents métaux. M. Leguevel de Lacombe, le seul voyageur qui ait pénétré dans cette contrée, affirme que le principal village qu'il ait traversé, Ambatou-Ména, renferme 12 à 1,500 cases et qu'il est entouré d'une palissade.

Voumirou et Machikora. — Les deux provinces

(1) Désiré Laverdan, *Colonisation de Madagascar*, p. 24, admet que Tananarivou contient une population de 15 à 20,000 âmes.

de Vourimou et Machikora, sont les dernières dont il reste à parler pour compléter la description détaillée de l'île de Madagascar ; malheureusement, peu de voyageurs y ont pénétré et elles ne paraissent pas offrir de particularités bien remarquables. M. Leguevel de Lacombe, qui suivit une expédition dirigée par les Hovas contre ceux des Vourimes qui habitent la partie nord de cette province, nous les dépeint comme extrêmement pauvres et privés de toute espèce de civilisation, comme tenant plus des Sakalaves, encore sauvages, leurs voisins de l'ouest, que des peuplades à demi civilisées de la côte orientale. Il en est probablement de même des Machicores ; mais les détails sur cette peuplade font absolument défaut.

V. A. BARBIÉ DU BOGAGE.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

MAP OF THE HOLY LAND (1),

Constructed by C. W. M. VAN DE VELDE, from his own Surveys in 1851 et 1852, from those made in 1841 by majors ROBE and ROCHFORD SCOTT, lieut. SYMONDS and other officers of her Majesty's Corps of Royal Engineers; and from the Results of the Researches made by Lynch, Robinson, Wilson, Burckhardt, Seetzen, etc., etc. Memoir to accompany the map of the Holy Land. (Carte de la Terre-Sainte, dressée par M. Van de Velde, etc.)

Les personnes les plus versées dans la connaissance des saintes Écritures ont pu regretter plus d'une fois de n'avoir pas sous les yeux une carte détaillée de la Terre-Sainte qui leur permît de suivre le texte dans tous ses détails géographiques et topographiques. Sans parler des cartes estimables de la Syrie moderne de Berghaus, de Caillier, de Kiepert, etc., etc., la plupart de celles qui ont été jusqu'à ce jour mises sous les yeux du public, souvent d'ailleurs assez exactes en ce qui regarde la géographie moderne, ne présentent guère, relative-

(1) 9 feuilles gravées sur cuivre, dont une pour le titre, avec un mémoire à l'appui formant un volume in-8° de 22 feuilles. — Gotha, 1858, chez Justus-Perthes.

ment à la restitution de la géographie biblique, que confusion et erreur, à ce point que dans telle ou telle carte que nous pourrions nommer une même ville s'y trouve représentée plusieurs fois sous des noms divers. Il ne pouvait guère en être autrement dans un pays qui a vu se succéder tant de dominations contraires où les races de l'Orient et de l'Occident se sont rencontrées, pour ainsi dire à point nommé, détruisant les cités pour les reconstruire, cachant les ruines anciennes sous de nouvelles et imposant à des lieux, naguère célèbres et connus de tous, des noms nouveaux empruntés à leur langue, à leur croyance.

Ici il ne suffisait pas d'avoir une connaissance topographique de la contrée, connaissance déjà assez difficile à acquérir, puisque ce n'est que de nos jours que l'on a vu des travaux satisfaisants se produire, encore sont-ils en petit nombre (1) et laissent-ils à regretter de nombreuses lacunes; il fallait encore, pour dresser une carte de la Terre-Sainte, une érudition sûre et approfondie qui permît de faire un choix intelligent et critique parmi les descriptions, les états de lieux, les renseignements recueillis soit par les historiens, soit par les nombreux pèlerins chrétiens, juifs musulmans, arabes, qui, depuis les

(1) La France peut à juste titre en réclamer une bonne part; citons, par exemple, les cartes de Jacotin, de Paultre, de Caillier, les travaux de MM. Gaillardot, Bertou, de Saulcy, et la carte topographique encore inédite, mais qui va bientôt être donnée à la gravure, d'une partie du Hauran par notre confrère E. G. Rey, de la Société de Géographie de Paris.

premières années de notre ère, ont été entraînés vers ce berceau du monothéisme.

M. Van de Velde, préparé d'ailleurs par des études toutes spéciales et porté par ses goûts et sa conviction vers ces travaux de restitution bibliques, a voulu entreprendre de combler la lacune que nous signalions dans les cartes modernes de la Terre-Sainte; il a voulu dresser une carte à grande échelle sur laquelle on pût suivre la lecture de la Bible. A la suite d'un voyage de deux années en Palestine, en 1851-1852, pendant lequel il se livra à toutes les observations propres au levé d'une carte, contrôlant sur place les récits et les relations de ses prédécesseurs, vérifiant les positions par eux assignées aux lieux qu'il visitait, il est parvenu à réunir assez de matériaux pour entreprendre seul un beau travail dont nous allons essayer de donner une idée.

La carte de la *Terre-Sainte* se compose de 8 feuilles in-folio, présentant dans l'intérieur du cadre une hauteur de 32 centimètres sur une largeur de 41. Elle offre un développement total de 1 mèt. 28 cent. de hauteur sur 82 centim. de largeur. Son échelle est $\frac{1}{315000}$, c'est-à-dire que chaque millimètre de la carte représente 315 mètres sur le terrain; elle peut ainsi offrir un ensemble de détails précieux que l'on ne saurait trouver dans les cartes générales de la Terre-Sainte qui ont été mises jusqu'à ce jour sous les yeux du public.

Cette carte comprend le pays situé entre la baie de Tripoli et le désert du midi, c'est-à-dire jus-

qu'aux extrémités des plaines de Beer-Sheba, d'où le voyageur descend par le défilé de Nubk-es-Sûfah aux plateaux d'Idumée. Sur le littoral, Rafiah forme le point le plus méridional. A l'orient, le tracé s'arrête vers le 37° degré de longitude de Greenwich au Djebel-esh-Shurky (*Anti-Liban*) et au Djebel Hauran (*Alsadamus mons*); elle embrasse ainsi 2 degrés 3/4 en longitude, et 3 3/4 en latitude (34° 20' à 37° 5' longit. Greenwich, 30° 55' à 34° 30' latit.).

M. Van de Velde s'est servi de la triangulation du lieutenant Symonds, mais il a pris pour point fixé astronomiquement la position d'Akka pour laquelle il adopte pour latitude 32° 55' 16" et pour longitude 34° 4' 30" (G.). Cette position lui a paru offrir l'avantage de pouvoir être facilement reliée à toutes les autres. La carte a été construite d'après la méthode exposée par W. Hughe dans ses *Principes de géographie mathématique* en faisant usage de la projection conique sphéroïdale, et l'auteur n'a pas omis, comme l'avaient fait quelques-uns de ses devanciers dans leurs déterminations de lieux, de tenir compte de la variation magnétique estimée par le lieutenant Symonds à 8° 15' à l'ouest. Pour les sections septentrionales et méridionales de la carte qui dépassent les limites de la triangulation du lieutenant Symonds, il a eu, pour contrôler ses propres mesures d'angles, les observations astronomiques de Niebuhr, de Seetzen, de Gaultier, de Hell, et surtout celles qui ont été recueillies pendant l'expédition du lieutenant Lynch des États-Unis.

L'orthographe des noms arabes a été figurée en anglais d'après le système employé par le docteur E. Smith dans le deuxième appendix des *Biblical Researches*. La détermination de la division politique du pays en provinces et en districts présentait à l'auteur de grandes difficultés qu'il n'a pu vaincre qu'avec une persévérance d'efforts digne d'éloges. En comparant les divisions en provinces, districts et sous-districts, telles que les donne le docteur Smith avec les informations qu'il prit lui-même sur les lieux, ou que son active correspondance lui procura, il résulte de cette dernière que la Syrie est divisée en quatre grands pachaliks, au nombre desquels se trouvent ceux de Beyrout et de Damas qui appartiennent à la circonscription de la Terre-Sainte. La division naturelle du pays, tracée par la dépression de la vallée du Jourdain avec les lacs de Merom de Gennesareth et la mer Morte et plus au nord par la ligne de faite de la chaîne du Liban, paraît avoir servi pour la fixation de ces deux gouvernements. Le grand pachalik de Beyrout, à l'ouest, est divisé en cinq grandes provinces : les pachaliks de Jérusalem, d'Akka, de Sidon, et les Kaïmakamats de Tripoli et de Latakïych. Les parties moyenne et méridionale du mont Liban dépendent du pachalik de Sidon ; elles forment deux subdivisions qui sont administrées par deux Kaïmakams, l'un est l'émir des Druzes qui réside à Shuweifat, l'autre est l'émir Bé-chir des populations chétiennnes qui réside à Brum-mâna. Les affaires judiciaires, dans le mont Liban,

sont portées par-devant les tribunaux de ces deux princes ; chacun de ces tribunaux se compose de cinq membres druzes , de cinq chrétiens et de deux Turcs. Deir-el-Kamar a une position indépendante et ressort immédiatement du gouvernement de Beyrout , il y est représenté par un Kaïmakam.

M. Van de Velde a omis avec raison dans sa carte l'ancienne division qui partageait le pays d'Israël en douze tribus ; en effet , les limites des douze tribus ont toujours été imparfaitement connues et dans le cours des siècles elles ont fréquemment été modifiées ; celles que l'on aurait pu indiquer sur une carte à une aussi grande échelle eussent été trop hypothétiques.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les huit sections qui composent la carte de M. Van de Velde.

Les sections première et deuxième comprennent la côte depuis Râs-Rumeileh jusqu'à Khân, l'ancienne *Orthosia* , avec le Liban et l'Anti-Liban. La côte et l'ancrage de Tripoli ont été indiqués d'après la carte de l'amirauté de Ch. Dillon (1843) ; tandis que la carte du major Scott servait à la détermination de cette partie du rivage qui s'étend de Tripoli à Beyrout. Les travaux de Robinson, de Russegger, de Seetzen, de Smith, de Ritter et de Porter ont été mis à contribution avec une sage réserve et une sévère critique ; on pourra s'en convaincre en examinant la région montagneuse des cèdres qui s'étend du Dhar-el-Khôdîb, le sommet le plus élevé du Liban, à Kartaba à l'ouest de Beyrout,

région que M. Van de Velde a parcourue lui-même.

La section troisième comprend le pays situé à l'ouest du cours supérieur du Jourdain depuis Saïda (*Sidon*) jusqu'à Athlît (*Castellum Peregrinorum*). Il a également combiné ses observations personnelles avec celles de Bertou, Richter, Wilson, Schultz, D^r Robinson, Burckhardt, E. Smith, Robinson et Caillier; il a rétabli le cours du Litâny (*Léontes*) et indiqué la position et le nom de nombreuses ruines; quelques parties montagneuses des environs de Sûr (*Tyr*) et de Tibnîn (*Toron*) sur lesquelles M. Van de Velde ne se croyait pas assez renseigné, ont reçu la mention *not examined*, qui témoigne de sa bonne foi.

La section quatrième est consacrée à Damas, à ses environs et à la partie septentrionale du Hauran. L'auteur a considérablement ajouté aux recherches de M. Porter en faisant usage des travaux de Seetzen, de Burckhardt, de Gaillardot et de Fezzy-Beg. La position du Djebel-hes-Sheik (*le mont Hermon*), déterminée par sa triangulation, a été comparée à celle que lui assigne le major Scott dans sa carte. Toute cette partie du travail de M. Van de Velde est due à une appréciation et à une critique des travaux antérieurs, car ses courses en Syrie ne l'ont malheureusement pas conduit dans la région du Hauran ni à Damas.

C'est principalement à la Samarie qu'est consacrée la section cinquième. L'auteur a sillonné ce pays de ses routes; Nabûlûs (*Neapolis, Sichem*) paraît avoir

été le centre de ses excursions. Aussi, tout en faisant usage de la triangulation du lieutenant Symonds et de la carte de Jacotin pour l'établissement de la côte de Kaisariyeh (*Cæsarea*) à Yâfa (*Japho* ou *Joppe*), a-t-il pu apporter de nombreuses améliorations, qui lui sont personnelles, dans le tracé des vallées et la position de certains noms bibliques. La vallée du Jourdain méritait toute l'attention de l'auteur; ici il a fait usage des travaux de M. de Bertou, du lieutenant Molyneux, enfin des observations recueillies par l'expédition américaine; mais ces dernières ont dû recevoir quelques corrections indispensables. La loyale mention *not examined* se retrouve encore sur cette feuille pour quelques pays situés à droite et à gauche des routes suivies par M. Van de Velde.

La section sixième comprend la partie méridionale du Hauran et le pays de Gilead. C'est une des parties les moins explorées de la Terre-Sainte, et par conséquent la plus imparfaitement connue; c'est le pays des grandes ruines: Ammân l'ancienne *Rebbath-Ammon*, la *Philadephia* des Romains, Jerash, l'ancienne *Jerasa*, Bûsrah, l'ancienne *Bozrah*, Orman, que l'on identifie avec *Philippopolis*, etc. M. Van de Velde n'ayant pu parcourir cette région, a dû recourir aux travaux de Seetzen, de Burckhardt et principalement à ceux de M. Porter. Cette feuille contient un plan des environs de Jérusalem dressé par M. Van de Velde à l'échelle d'environ $\frac{1}{100000}$ d'après les triangulations faites en 1841 par le lieutenant Symonds, les recherches des docteurs E.

Robinson et E. Smith en 1838, celles du docteur Titus Tobler en 1845 et 1846 et les travaux personnels de l'auteur en 1852.

La section septième, consacrée à la partie de la Judée qui s'étend au sud de Jérusalem entre la mer Morte et la côte phénicienne, a pu être traitée avec soin par M. Van de Velde. Il n'a eu qu'à comparer ses itinéraires, qui pour cette partie sont nombreux, avec ceux de Robinson et de ses autres devanciers; mais comme il avait sur plusieurs d'entre eux l'avantage d'avoir fait des observations astronomiques, on doit croire que cette partie de sa carte est une de celles qui laisseront le moins à désirer. La mer Morte méritait d'être traitée avec un soin tout particulier; l'auteur, qui en avait visité la partie sud-ouest, s'est principalement éclairé des travaux du lieutenant Lynch et de ceux de M. de Saulcy; cependant il ne se montre pas toujours d'accord avec ce dernier.

La section huitième et dernière est principalement remplie par un plan de Jérusalem à l'échelle d'environ $\frac{1}{12000}$. C'est une rédaction du beau plan publié récemment par l'auteur à Gotha, chez Justus Perthes avec un mémoire de Titus Tobler à l'appui.

Le côté droit de la carte (sections 2, 4, 6, 8) est accompagné dans toute sa longueur de deux coupes longitudinales avec altitudes en pieds anglais, donnant du nord au sud : 1° les sections de la chaîne du Liban, des pays situés à l'ouest du Jourdain, des montagnes comprises entre Jérusalem et la val-

lée de Jezraël et des montagnes de la Judée ; 2° des sections de la chaîne de l'Anti-Liban, d'El Bûkââ (Cœle-Syrie), des pays situés à l'est du Jourdain, de la vallée du Jourdain (El-Ghor), et de la mer Morte. Dans les blancs de la carte on trouve encore : 1° une section de la route de Beyrouth à Damas (sect. 1) ; 2° une section du cap Carmel au lac de Tibériade (sect. 3) ; enfin une section des montagnes de Jaffa (Yâfa) à Jérusalem et à la mer Morte. Des échelles en milles anglais, de 60 au degré ; en milles géographiques allemands, de 15 au degré ; en milles romains, de 75 au degré ; en heures de caravane, de 2 milles 1/2 à l'heure, et enfin en stades de 2 milles 1/2 au degré, permettent d'évaluer les distances respectives des lieux entre eux.

La carte est exécutée avec ce soin et ce fini auxquels nous ont habitués depuis longtemps les publications de l'Institut géographique de M. Justus Perthes, et c'est justice de citer ici les noms des deux graveurs, MM. Eberhardt et Stichard.

M. Van de Velde accompagne sa carte d'un mémoire explicatif qui est à lui seul un véritable guide pour les voyageurs dans la Terre-Sainte. Non-seulement il indique au savant tous les matériaux bibliographiques qui peuvent éclairer ses recherches, mais il détermine en outre les positions géographiques, les élévations, et les distances, et donne une description courte, mais substantielle, des divers points de l'itinéraire suivi par M. Van de Velde et par ses prédécesseurs. L'auteur a tracé pour les voyageurs qui vou-

dront le suivre un itinéraire nouveau non moins intéressant que celui qui est adopté à présent par la routine des touristes. Il regarde les mois de mars, d'avril et de mai comme étant les plus favorables à une excursion en Terre-Sainte ; il entre dans les détails importants sur les précautions de toute sortes qu'il faut prendre, et n'oublie pas de recommander l'achat d'un revolver : *a revolver is to be recommended*. De Beyrouth il se rend en treize jours à Jérusalem par Sidon, Tyr, Akka, Haïfa, Tantûra, Naplouse, et Bireh. De Jérusalem il visite successivement le mont Gerizim, le Jourdain, Nazareth, le Tobar, le lac de Tibériade, Safed, Baniás, le mont Hermon, l'Arnon, le Liban, Damas, Balbek, el Hûrmûl, la source de l'Oronte, la région des Cèdres, Bsherreh, Akûrah, Ajetlûn, d'où il gagne Beyrouth, son point de départ. Six mois sont nécessaire à ce voyage en y comprenant le temps des séjours dans les principales villes. Un autre itinéraire, moins étendu, est donné pour les touristes qui n'auraient que trois mois à consacrer à leur voyage. L'itinéraire indiqué par M. Van de Velde conduit, il est vrai, à presque tous les lieux qui offrent un intérêt biblique et que les anciens itinéraires touchaient également, mais il présente sur ceux-ci cet avantage que le voyageur peut admirer des cités grandioses et pittoresques comme on n'en retrouve guère que dans la Terre-Sainte (1).

(1) M. Van de Velde a recueilli en un volume in-fol^o les principaux sites qui l'ont le plus frappé. Son ouvrage : *le Pays d'Israël*, collection de cent vues prises d'après nature, publié à Paris, chez Re-

Le mémoire de M. Van de Velde se termine par une liste alphabétique des noms topographiques de la Bible, avec indication des chapitres de l'Écriture sainte où ils sont mentionnés, ainsi que des noms des localités actuelles auxquels ils correspondent.

Tel est, en rapide analyse, l'ouvrage dont la science est redevable à M. Van de Velde. L'auteur s'est souvent montré sévère envers ses devanciers et surtout envers quelques-uns de nos compatriotes; il doit donc s'attendre, à son tour, à de justes représailles, mais seulement de la part de ceux qui parcourront un jour la Terre-Sainte sa carte à la main. Nous avons bien entendu formuler déjà quelques critiques à plusieurs de nos amis qui avaient visité ce pays avant ou après M. Van de Velde: les uns lui reprochent de donner à sa transcription arabe une forme étrangère à l'esprit de cette langue; d'autres, d'avoir donné aux montagnes du Hauran (contrée qu'il n'a pas visitée, ainsi qu'il le dit lui-même) une direction toute différente de celle qu'ils leur ont reconnue la boussole à la main; quelques-uns auraient désiré voir M. Van de Velde suivre *in extenso*, et sans les soumettre aux nécessités de son tracé, les passages de leurs ouvrages qu'il a bien voulu traduire dans sa carte, etc., etc. Il est évident pour nous qu'un travail aussi important n'a pu être fait par un seul auteur sans présenter certaines lacunes, certains *desiderata*, dont plusieurs sont le

nouard, nous paraît le complément indispensable de sa carte et du mémoire qui l'accompagne.

fait même de l'état des connaissances actuelles sur la contrée; on doit d'ailleurs y retrouver nécessairement quelques-unes de ces erreurs qui accompagnent tout ouvrage qui résulte de la consultation de plusieurs auteurs. Quoi qu'il en soit, que les reproches que nous avons reproduits plus haut soient fondés ou non, la *Carte de la Terre-Sainte* de M. Van de Velde, avec le mémoire qui l'accompagne, demeure encore l'ouvrage le plus complet, le plus curieux à consulter que nous ayons sur ce pays, et l'auteur a bien mérité de la science en la dotant de ce beau travail.

V. A. MALTE-BRUN.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

De l'infanticide dans l'Inde.

L'Inde est, et sera toujours pour l'Européen, sinon le pays du merveilleux, du moins celui des contrastes de tous genres les plus frappants, voire même quelquefois les plus horribles; et si la voix impartiale de l'histoire parle un jour de la sanglante répression que la Grande-Bretagne infligea à ses sujets asiatiques en agissant d'une manière non moins cruelle, barbare que les révoltés, il est du moins consolant pour les amis de l'humanité de savoir qu'il existe certaines portions de l'empire Indo-Britannique où la domination anglaise a su, à force de patience et d'efforts, arracher à une mort certaine, à laquelle elles étaient vouées d'avance, un nombre considérable de créatures humaines. C'est l'impression favorable que l'on éprouve en parcourant un ouvrage récemment publié à Londres, *l'Histoire de la suppression de l'infanticide dans les provinces occidentales de l'Hindoustan par le gouvernement de Bombay*, de M. John Wilson.

Le but de cet ouvrage est de dévoiler au grand jour la pratique odieuse de mettre à mort les en-

fants, pratique qui, heureusement, tend peu à peu à disparaître, mais qui a longtemps régné parmi les tribus de la péninsule Indienne. L'origine et la nature de cette coutume, les mesures employées pour sa suppression y sont entièrement expliquées. Selon M. Wilson, cette coutume remonterait à la plus haute antiquité, elle aurait existé parmi les Canaanites qui faisaient traverser les flammes à leurs enfants pour honorer Moloch, et les Grecs ainsi que les Romains, regardés comme le type de la plus haute civilisation dans l'antiquité, n'auraient pas été exempts de cet affreux crime. Maintenant, pour le bonheur et la gloire de notre Europe, remercions Dieu que cette diabolique coutume ne tende à se perpétuer faiblement que dans les tribus habitant le nord-ouest de l'Inde.

On pourrait à la rigueur retrouver les traces de cette sorte de culte du meurtre dans le *suttee*, cérémonie encouragée par la religion hindoue, d'après laquelle une veuve est presque forcée de se brûler après la mort de son mari; car les Shastras, livres sacrés du brahmanisme, ne tiennent aucun compte de la femme, qui occupe le dernier échelon de la société indienne.

Quoi qu'il en soit, si nous voulions raisonner charité à la manière de Jacques Cipaye, nous dirions que la veuve indienne est moins à plaindre que les pauvres enfants mis à mort dès leur naissance, car après tout elle peut être regardée comme partie consentante.

Les tribus où s'est conservé dans ces derniers temps cet usage de mettre à mort toutes les filles nouvellement nées, sont les Kadjkumars, fixés dans les environs de Bénarès, et les Jadejas du Kathiawar et de Koutch. Ce fut en 1789 que Jonathan, résident de la compagnie à Bénarès, découvrit cette pratique parmi ces tribus, et entra en pourparlers avec les Kadjkumars pour les leur faire abandonner, œuvre qu'il poursuivit avec opiniâtreté dans la suite, et à laquelle il a honorablement attaché son nom. Quant aux tribus du Kathiawar et de Koutch, il semblerait que l'infanticide y ait pris plus profondément racine, et il y eut une époque peu éloignée de la nôtre où les Jadejas qui forment une partie de la population de ce district, se livraient à cette coutume. Suivant les données fournies par le général Jacob, commandant la cavalerie irrégulière indigène, le district de Kathiawar aurait près de 1,500,000 âmes.

L'origine légendaire de cette coutume barbare n'est pas moins singulière que la coutume elle-même, si singularité il y avait. Selon le major Walker, la tradition rapporte qu'autrefois un rajah des Jadejas qui avait une fille douce d'une beauté frappante et ornée de grandes vertus, confia à son rajgur Chahmâne, attaché à sa personne, le désir de la fiancer à un prince du désert du même rang que lui. Le rajgur parcourut donc maintes et maintes contrées sans pouvoir rencontrer de chef réunissant les qualités requises : les uns possédaient une grande puissance et une grande beauté, mais de qualités morales, point ; les autres,

renommés pour leur vertu, n'étaient ni beaux ni puissants, enfin, impossible d'en trouver un qui réunît les avantages de l'esprit et du corps. Notre rajgur revint faire part de l'insuccès de sa mission, insuccès qui remplit d'affliction le rajah, car les Hindous font un devoir aux parents d'assurer le bonheur de leurs filles par des unions sortables; et ils se considèrent comme déshonorés si elles passent l'âge de la puberté sans être mariées, se voyant dans la nécessité de se consacrer à un célibat forcé. Le rajah néanmoins refusait tous les jeunes gens d'un rang inférieur au sien qui demandaient la main de sa fille. Dans cette délicate position, il consulta son rajgur qui pour lui éviter le déshonneur de conserver sa fille sans être mariée, lui conseilla un expédient très-désespéré en lui faisant donner la mort. Le rajah montra une grande répugnance à trancher de cette façon la question, et fit observer que le meurtre d'une femme était considéré par les Shastras comme un crime monstrueux, avec la circonstance aggravante que c'était un père qui l'accomplissait sur sa fille. Cependant le rajgur parvint à dissiper les scrupules du rajah en consentant à se charger du crime et à endosser la responsabilité du péché. La princesse fut en conséquence, mise à mort, et les Jadejas perpétuèrent cette coutume.

Quant à la manière de tuer, ayons encore recours au major Walker qui s'instruisit des mœurs de ces tribus par un long séjour parmi elles. Plusieurs méthodes sont usitées, mais il en est surtout deux en

grand honneur. Immédiatement après la naissance de l'enfant on introduit dans sa bouche un peu d'opium, ou on ramène sur sa face le cordon ombilical afin de couper la respiration. De cette façon la destruction de si faibles êtres n'est pas difficile à exécuter.

Dans le Kathiawar l'usage veut que ce soit la mère qui soit l'exécuteur, dans le pays de Koutch ordinairement la femme d'un rajgur qui rend ce pénible service. Si vous questionnez un Jordeja sur le résultat de la grossesse de sa femme, et que ce soit une fille qu'elle ait mise au monde, il vous répondra « ce n'est rien » expression qui d'après les détails que nous venons de donner, a une grande signification dans la langue du pays, bien qu'on l'emploie avec cette légèreté caractéristique chez l'Indien. Il y a quelques exemples fort rares il est vrai, que des Jadejas du Kathiawar aient épargné leurs filles, acte qui leur a plus fait perdre que gagner d'estime de la part de leurs semblables.

Ainsi en nous référant toujours aux mêmes sources, le nombre d'individus du sexe féminin détruits par leurs parents varierait entre 20 et 30.000 dans une tribu n'ayant pas plus de 125,000 âmes. Durant son administration le major Walker a fait de nombreux et louables efforts pour faire, sinon abandonner du moins modifier cette pratique sanguinaire : sa patience fut cependant couronnée de succès, car il parvint à faire signer aux Jadejas l'engagement de renoncer à ce système. La noble récompense

de cet officier fut d'avoir arraché à la mort nombre de jeunes enfants et d'entendre des voix enfantines s'écrier à sa vue : c'est le major Walker qui m'a sauvée : cet éloge a sans doute plus contenté son généreux cœur que l'approbation même de son pays. Encouragé par ce succès il a partagé entre sept jeunes filles Jadejas qui lui furent présentées une somme de 1,400 roupies (3,500 fr.). Bien qu'une libéralité de la sorte ne soit aux yeux des Européens qu'un blâme donné aux parents, c'était tenir une prudente conduite dans l'Inde où l'argent opère bien des miracles. L'esprit inculte et primitif de ces peuples, semblables à celui d'un enfant, peut être autant ramené au bien par l'appât d'une récompense, qu'éloigné du mal par la crainte des châtimens.

En 1817, après un laps de 10 ans, on ne comptait que 63 femmes de sauvées. Sir James Carnac qui remplaçait le colonel Walker vint en aide à cette œuvre en proposant au gouvernement de favoriser le mariage parmi les jeunes Jadejas. L'attention publique fut de nouveau attirée sur ce sujet en 1821, et quatre années plus tard une caisse de secours connue sous le nom de fonds de l'Infanticide qui rendit de notables services en supprimant cette odieuse coutume fut fondée à l'instigation de M. Elphinstone, gouverneur de Bombay. Le but de ces fonds était d'employer l'argent à ralentir les meurtres quand on n'y pouvait mettre fin. Des présents étaient distribués à ceux qui ne tuaient pas leurs enfants ; système qui conduit tout esprit juste à dou-

ter de la réussite d'une œuvre basée sur un mobile pécuniaire qui ne peut produire qu'un succès temporaire. Aussi, les progrès furent-ils très-lents, en 1840 sur une population mâle de 4,912 individus il n'y eut que 335 filles nées de parents Jadejas. Notons en passant que le nombre des femmes en est omis par la raison qu'elles sont étrangères.

Les rapports du colonel Lang en 1846 et de M. Raifres en 1851 accusent une amélioration morale et une diminution très-sensible des infanticides qui se traduit par un accroissement de la population féminine 1,130 individus en 1847, et 1,723 en 1852, tandis que 12 années auparavant on n'en comptait que 701. Ces chiffres statistiques prouvent clairement que grâce aux efforts persévérants des Européens un premier succès a été remporté, et que suivant les nombreuses réclamations des agents anglais, le gouvernement de la Grande-Bretagne, maintenant souverain et maître de l'Hindoustan, comblera au sujet de l'infanticide une lacune qui existe dans la législation anglo-indienne.

E. de FROIDFOND DES FARGES,

*Séance générale annuelle
de la Société royale géographique de Londres.*

Le 23 mai dernier a eu lieu la séance générale annuelle de la société royale géographique, sous la présidence de Sir Roderick. I. Murchison. Du rap-

port de M. Osborn Smith il résulte que la Société s'est accrue, depuis la dernière assemblée générale, de 132 membres et d'un membre correspondant, et qu'elle a à regretter la mort de 33 membres et de 3 membres honoraires. La Société se compose actuellement de 1180 membres et de 57 membres honoraires et correspondants. Son budget présente un accroissement progressif dans ses recettes, qui ont atteint cette année 3,480 livres (8,700 fr.) ; le dépôt des cartes contient 2,174 cartes ou plans disposées de manière à en permettre facilement l'usage aux personnes qui ont dans un intérêt scientifique quelque besoin de les consulter ; la bibliothèque s'est enrichie par la présentation de 600 volumes ou brochures et de l'acquisition de 300 volumes. Les actes (*Proceedings*) de la Société se sont accrus des rapports des différentes explorations entreprises par le docteur Livingstone, les capitaines Burton et Speke, le capitaine Palliser, ainsi que de ceux relatifs à plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Australie. En ce qui concerne l'éducation, le docteur Norton Shaw, secrétaire de la Société, a examiné les candidats pour les Lectures géographiques, et, à cette occasion, il a reçu les vifs remerciements de la Commission du Conseil privé pour l'éducation. La médaille d'or du fondateur ou du roi Guillaume a été décernée au capitaine Richard F. Burton pour ses différentes explorations et notamment pour son récent et périlleux voyage en compagnie du capitaine J. H. Speke aux grands lacs de l'Afrique orientale, et la médaille

d'or du patronage ou de la reine Victoria a été accordée au capitaine John Palliser pour les importants résultats de son exploration dans l'Amérique anglaise du nord et dans les montagnes Rocheuses. Le conseil a en outre accordé un chronomètre en or, de la valeur de 25 guinées, à M. J. M'Dougal Stuart, pour sa découverte d'un vaste pays de pâturages au sud et au centre de l'Australie.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Séance du 20 mai 1859. — Présidence de M. Jomard. — M. le président prend la parole pour annoncer à l'assemblée la perte que la société vient de faire dans la personne de M. le baron Alexandre de Humboldt, l'un de ses présidents honoraires. Il demande que l'expression des sentiments de la Société et des vifs regrets qu'elle éprouve soit consignée au procès-verbal. La Commission centrale décide qu'une notice sera consacrée à perpétuer le souvenir des travaux du baron de Humboldt et des services qu'il a rendus à la géographie; M. de la Roquette est prié de vouloir bien se charger de ce travail.

M. Malte-Brun entretient l'assemblée de la discussion qui s'est élevée au sein de la Société royale géo-

graphique de Londres, entre MM. Macqueen et Speke, a propos des sources du Nil. (Voir p. 379.)

M. Cortambert rend compte des *Lettres sur l'Astronomie* de M. Albert-Montémont.

M. Jomard donne lecture d'un mémoire sur les mesures itinéraires de la Chine d'après la carte chinoise de l'île Formose, publiée récemment par la Société. Ce mémoire est renvoyé au Bulletin.

Il est donné lecture du mémoire de M. Paul Chaix sur les voyages de découvertes en Australie, de 1842 à 1858.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Séance du 9 mai. — Présidence de Sir R. I. Murchison. — Il est donné lecture des deux communications suivantes : 1° Notessur le bas Danube, prises par le major Stokes et présentées par le capitaine R. Collinson, de la marine royale. L'auteur décrit d'abord très-brièvement le cours du haut Danube, les rapides au-dessous d'Orsowa où le bas Danube commence, le caractère du fleuve ; ses nombreux canaux se réunissant en certains endroits pour se reformer en d'autres, et qui, de concert avec d'autres causes, rendent la navigation du fleuve si difficile. Il énumère les diverses embouchures, fait connaître leur valeur respective au point de vue du commerce et constate l'accroissement du delta. La carte des Principautés, en 1769, montre la Kilia débouchant là où nous trouvons aujourd'hui le bassin Wilkevi. Un autre plan russe représentant la ville d'Odessa, bâtie en

1796, place l'embouchure de la Kilia au même point, mais indique la naissance d'îles en face de cette embouchure, îles qui semblent avoir formé le delta de Kilia. En 27 ans, ce delta s'est avancé de plus de 4,000 pieds. L'auteur a remarqué que la direction et la force du vent exerçaient une grande influence sur le progrès du delta, et a ajouté que deux systèmes avaient été proposés pour rendre de la profondeur à l'entrée du Saint-Georges. L'un consistait dans l'établissement d'un quai dans la direction est par sud, en continuité de Kedrilis ou du canal du nord, avec une profondeur de 20 à 25 pieds ; l'autre dans le but de creuser un canal latéral de la profondeur de la rivière, jusqu'à 1,000 mètres au nord de l'embouchure de Kedrilis, où un petit port serait ouvert. L'entrée du canal serait close par deux portes.

2^e M. J. Macqueen présente ensuite des observations sur la géographie de l'Afrique centrale. Il soutient que le mont Kilimandjaro, dans l'Afrique orientale, s'élève au-dessus du niveau des neiges éternelles. Les sources de Bahr-el-Abiad ou du Nil Blanc proviennent de ces neiges. Selon ce géographe, des deux hauteurs qui s'élancent du mont Kilimandjaro, la plus basse, celle de l'est, porte des neiges qui fondent quelquefois ; l'autre, très-élevée, en forme de dôme, est couverte de neiges éternelles. La distance qui sépare les deux sommets est de 10 ou 12 milles.

L'Ukambani, que le D^r Krapf a visité deux fois.

l'une en 1849 et l'autre en 1850, s'étend au nord-ouest de Mombas. On y rencontre la petite rivière Voi descendant du versant nord de la chaîne Taïta, et un autre cours d'eau plus considérable descendant du versant oriental du Kilimandjaro. En passant par Adi, frontière sud-ouest d'Ukambani, la capitale ou résidence de Kitui, sur un plateau très-froid, a été atteinte par l'explorateur. La rivière Dana descendant des neiges du Kenia est à quatre jours de Kitui. Quant au Nil blanc, l'auteur des observations rappelle que ce cours d'eau fut délimité par l'expédition d'exploration envoyée par Mehemet-Ali en 1839 et 1840. Les explorateurs officiels et M. Macqueen lui-même pensent que le Nil Blanc ne prend pas sa source seulement sur les hauteurs du Kilimandjaro, mais qu'il se nourrit d'un filet d'eau sortant de la chaîne du Kénia, un peu au nord de l'Equateur. Le capitaine Speke, récemment de retour en Angleterre de sa périlleuse expédition, faite en compagnie du capitaine Burton son ami, diffère d'opinion avec M. Macqueen. Il a visité les grands lacs Tanganyika et Nianja et ne doute pas que de ce dernier sortent les sources du Nil Blanc. Son avis est fondé sur des observations personnelles, sur des expériences astronomiques et physiques, enfin sur les renseignements fournis par les Arabes de la contrée. Le plateau où se trouve le lac est à 3 ou 4,000 pieds d'élévations.

Séance générale du 23 mai. — (Voir aux nouvelles géographiques page 372).

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE IMPÉRIALE DE RUSSIE.

Séance du 4 février 1859. — Présidence de M. l'amiral Lütke, vice-président. — M. le secrétaire E. Lamansky annonce à l'assemblée que le Conseil a décidé deux nouvelles expéditions; la première, confiée aux géologues Schmidt et Maidel, aura pour but l'exploration de la contrée qui s'étend depuis Nertschinsk, vers le sud-est, jusqu'aux bouches de l'Amour et à l'île Sakhalian : elle durera environ quatre années; la seconde se rendra dans le pays *Trans-Ilien* et la contrée dite des sept rivières (*Sémiretschinskaia*) pour déterminer la position géographique des principaux points de l'Altaï et de la steppe Kirghise, dont quatre seulement sont connus jusqu'à ce jour. M. E. Eichwald lit une notice sur les anciens Tchoudes de la Russie d'Asie. Il exprime le désir que l'on conserve tous les objets provenant des anciens peuples de la Russie et susceptibles d'indiquer le lien qui rattache ces peuples à d'autres existant encore dans le pays.

L'attention de l'assemblée se porte ensuite sur des reproductions galvanoplastiques de types indiens recueillis par les frères Schlagintweit pendant leur voyage dans l'Hindoustan, au Tibet et à Yarkand; M. K. Baer donne à ce sujet quelques éclaircissements qui sont écoutés avec le plus vif intérêt.

Séance du 3 mars. — Présidence de l'amiral Lütke, vice-président. — M. E. Lamansky annonce que le

Conseil s'occupe de mettre en ordre les matériaux rassemblés par les astronomes de la grande expédition de Sibérie. M. le capitaine d'état-major J. Vénikoff, récemment arrivé de la Sibérie orientale, lit la relation de son voyage dans la vallée de l'Ossouri (affluent de droite de l'Amour, près de son embouchure). Cette notice comprend quelques détails fort curieux sur la récolte de la plante chinoise le *jen-schen*. (Voir aux nouvelles géographiques du mois de juillet prochain.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von Dr A. Petermann.

1859. — IV^e cahier.

Les récentes découvertes dans l'intérieur de l'Australie, d'après les sources originales et les rapports officiels; par le Dr A. Petermann. Page 129-146.

Coup d'œil sur le système géographique des vents, avec ses problèmes relativement à la climatologie; par A. Mühry de Goettingue. P. 146-164.

Nouvelle littérature géographique. P. 164-168.

Cartes.

Trois portraits sur bois des naturels de l'Australie méridionale.

Carte des récentes découvertes faites dans l'intérieur de l'Australie, par le Dr A. Petermann.

V^e cahier.

Le lac Yojoa ou Taulebé dans le Honduras (Amérique-Centrale), d'après les recherches de MM. Stanton et Edwards, pendant l'année 1858; par M. E. G. Squier. P. 169-173.

La Polynésie américaine et ses rapports politiques avec

les différentes parties du Grand-Océan, pendant l'année 1859; par *E. Behm*. P. 173-194.

Nouvelles géographiques. P. 194-208.

Cartes.

Carte sur bois du lac Yojoa, à l'échelle de 1/1,000,000.

Carte de la Polynésie américaine, par *A. Petermann*.

Carte de la Polynésie et du littoral du Grand-Océan pour le coup d'œil des rapports politiques pendant l'année 1859; par *A. Petermann*.

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr K. Neumann. — Neuefolge.

VIII^e vol. — 3^e cah. Mars 1859.

Du développement des manufactures de coton dans les États prussiens et de leur influence sur la prospérité des populations et sur le commerce, d'après le Dr *Schubert* de Königsberg. P. 177-191.

Les frontières Dauro-Mongoliques dans la Transbaikalie, par *Radde*, d'après les sources russes. P. 191-207.

Les observations barométriques à Mendoza, par *H. Burmister*. P. 207-218.

Mélanges. — La baie de Castries, etc., etc., P. 218-242.

Littérature nouvelle. P. 242-256.

Carte.

Plan de la baie de Castries, près de l'embouchure de l'Amour, d'après le levé du capitaine *Horner*.

BIBLIOGRAPHIE.

Mélanges.

8. Manuel de Géographie physique (en allemand), par *C. A. de Klöden*. 1 vol. grand in-8 de 63 feuilles avec 274 gravures sur bois. Prix 4 thalers.
9. Histoire des religions de la Grèce antique, depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution, avec une table alphabétique, par *L. F. Alfred Maury*, membre de l'Institut. Ouvrage terminé. 3 vol. in-8. — Paris, chez Ladrangé.
10. Le pays d'Israël. Collection de cent vues, prises d'après nature dans la Syrie et la Palestine; par *C. W. M. Van de Velde*, ancien officier de la marine royale des Pays-Bas, pendant son voyage d'exploration géographique en 1851 et 1852. Dédié à S. M. Guillaume III, roi des Pays-Bas. 1 vol. de texte et 1 vol. de planches in-folio. — Paris, chez Renouard.
11. Guerre de l'Indépendance italienne en 1859. — Carte du bassin du Pô, comprenant les lignes stratégiques du Tessin, de l'Adda, du Mincio et de l'Adige, dressée par *E. Desbuissons*, géographe, d'après les cartes de l'État-major sarde et autrichien, et publié par la *Direction du Spectateur militaire*. 1 feuille colombier. — Paris, juin 1859. — Prix 2 fr. 50. Au bureau du Spectateur militaire, rue Christine, n° 3.

La carte que nous annonçons mérite une place spéciale parmi le petit nombre de cartes réellement sérieuses que l'on distingue au milieu de cette avalanche de publications géographiques que nous a valu la guerre actuelle, et dont la plupart ne sont que des reports hâtivement faits d'anciennes cartes, souvent très-médiocres. Elle offre une dimension de 54 centimètres de largeur sur 26 de hauteur et donne le bassin du Pô des frontières de France à l'Adriatique, à l'échelle d'environ 1/1,200,000. Le dessin que nous avons eu sous les yeux a été soigneusement exécuté, par M. E. Desbuissons, d'après les cartes des États-majors sarde et autrichien; aussi, y retrouve-t-on l'indication scrupuleuse des places fortes, des routes, des chemins de fer, des fleuves et des canaux. Cette carte était d'ailleurs destinée à une classe de lecteurs en état d'en apprécier l'exactitude, car elle a été offerte aux abonnés du *Spectateur militaire*, revue spéciale, favorablement connue des officiers français et étrangers. Le directeur a pris soin d'en faire tirer un certain nombre d'exemplaires sur beau papier, et coloriées, pour être mises à la disposition du public au prix de 2 fr. 50 l'exemplaire. Nous ne doutons pas qu'elle ne mérite le suffrage des personnes qui l'auront sous les yeux.

V. A. M.-B.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DE 1859.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS. TRADUCTIONS.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF SUR LA JAMAÏQUE avant la conquête anglaise, et sur l'origine des Nègres Marrons, au point de vue des missions catholiques Lettre adressée à Mgr J. E. Dupeyron, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de la Jamaïque. Par M. l'abbé BRASSEUR DE BOURBOURG.	5
PRÉCIS des résultats et des informations obtenus par le D ^r Barth, pendant le cours de ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, depuis 1849 jusqu'en 1855. (suite et fin du quatrième volume.) — Quatrième partie, voyage de Sarayamo à Teimboutou. Par l'abbé DINOMÉ.	27
ESSAI HISTORIQUE sur la parenté des tribus caucasiennes. Par G. WLASTOFF.	58
PROGRAMME D'UNE GÉOGRAPHIE NOSOLOGIQUE à propos du Traité de géographie et de statistique médicales du D ^r Boudin, par M. G. POUCHET.	129
UNE VISITE AUX ROINES DE KENNAOUAT , dans le HAURAN. Extrait inédit des notes du voyage de M. E. G. REY en Orient.	151
ÉTUDES RÉCENTES SUR LES DIALECTES BERBERS de l'Algérie. Par le baron HENRI AUCAPITAINE.	170
LES FOUILLES de M. Beulé à Carthage. Par M. BEULÉ.	257
DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE MADAGASCAR et de ses différentes provinces, d'après les voyageurs les plus récents et les dernières relations. Par M. V. A. BARBIÉ DU BOGAGE.	277

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

<i>Lettres sur l'astronomie.</i> Traité complet à la portée des gens du monde; 4 ^e édition, entièrement revue, corrigée et mise au niveau de la science; par M. ALBERT MONTÉMONT. Par M. V. A. MALTE-BRUN.	104
---	-----

- Trübner's Bibliographical Guide to American Literature.*
Guide bibliographique de la littérature américaine; catalogue
méthodique et raisonné de tous les ouvrages publiés aux États-
Unis d'Amérique, de 1817 à 1857; avec une introduction, des
notes et index alphabétique. Mis en ordre et publié par Ni-
colas TRÜBNER. Par M. V. A. Malte-Brun. 107
- Chrétiens et Turcs*, scènes et souvenirs de la vie politique,
militaire et religieuse en Orient; par M. Eugène Poujade. Par
M. le comte Adolphe de Circourt. 193
- Map of the Holy Land, constructed by C. W. M. VAN DE VELDE,*
from his own Surveys in 1851 et 1852, from those made in
1841 by majors Robe and Rochfort Scott, Lieut. Symonds
and other officers of her Majesty's Corps of Royal En-
gineers; and from the Results of the Researches made
by Lynch, Robinson, Wilson, Burckhardt, Seetzen, etc.
Memoir to accompany the map of the Holy Land. (Carte
de la Terre-Sainte, dressée par M. Van de Velde, etc., etc.,)
Par M. V. A. Malte-Brun. 353

MÉLANGES ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

EUROPE.

- Travaux de la Société I. R. géographique de Vienne. 112

ASIE.

- Excursion de M. le docteur Barth en Asie Mineure, en 1858. 109
- Nouvelle officielle de la mort d'Adolphe Schlagintweit. 111
- Exploration du Yang-tsé-Kiang par la marine anglaise. 237
- Les Iles Andaman. 239

AFRIQUE.

- Départ de M. Henri Duveyrier pour le Sahara. 112
- Départ d'une expedition aux sources du Nil, sous la conduite de
M. Miani. 114
- Exploration du cours intérieur de Cunène, par Fernando da Costa
Leal. Extrait des *Mittheilungen* du Dr A. Petermann (traduit par
l'abbé Dinomé). 225
- Inauguration des travaux du percement de l'isthme de Suez. 244
- Découverte du *Fundum Gallonatis*. (Extrait d'une lettre communi-
quée au Rédacteur par M. Ernest Morin, membre de la Commis-
sion centrale de la Société de Géographie.) 246

OCÉANIE.

- La frégate autrichienne *Novara* à Taïti. 243

MÉLANGES.

- Mort de M. de Humboldt. — Sa vie, ses voyages, ses principaux ou-
vrages. — Ses funérailles, dispositions testamentaires. — Rapport

du ministre d'État à S. M. l'Empereur Napoléon III. — Décret pour l'érection d'une statue à M. de Humboldt dans les galeries du palais de Versailles.	212
Première assemblée générale annuelle de la Société de Géographie de Paris.	235
De l'infanticide dans l'Inde, par M. E. de Froidefond des Farges. . .	366
Séance générale annuelle de la Société royale géographique de Londres.	372

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Travaux des diverses Académies et Sociétés savantes de l'Europe relatifs à la géographie.

Société de Géogr. de Paris. Mars, avril et mai 1859.	116, 247, 374
Société royale Géogr. de Londres. Mars, avril, mai 1859.	119, 250, 375
Société de Géographie de Berlin. Novembre, décembre 1858. —	
Janvier, février 1859.	120, 253
Société Géograph. impériale de Russie. Janvier, Février 1859.	124, 378

BIBLIOGRAPHIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géogr. de Paris. 4 ^e série, tome XVII, —	
Mars 1859.	255
Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt.... Von D ^r A. Petermann,	
Gotha. — N ^o III, IV et V. 1859	125, 379
Proceedings of the royal Geographical Society of London—Edited	
by Secretary Norton Shaw. 1859. N ^o II.	125
Mittheilungen der Kaiserlich-Königlichen geographen Gesellschaft.	
— 1 ^{re} année 1857 et 2 ^e année 1858.	126
Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von D ^r K. Neumann. Neufolge. VII ^e et VIII ^e vol. 1 ^{er} 2 ^e et 3 ^e cah. — Janvier,	
février et mars 1859.	255, 380
Liste de 11 ouvrages récents (livres ou carte), français et étrangers,	
relatifs à toutes les branches des sciences géographiques.	128, 381

Carte.

Carte de Madagascar, d'après les documents les plus récents, par M. V. A. Malte-Brun. (Juin.)

FIN DE LA TABLE.



Paris.—Imprimé par E. Thunot et C^e, 26, rue Racine.